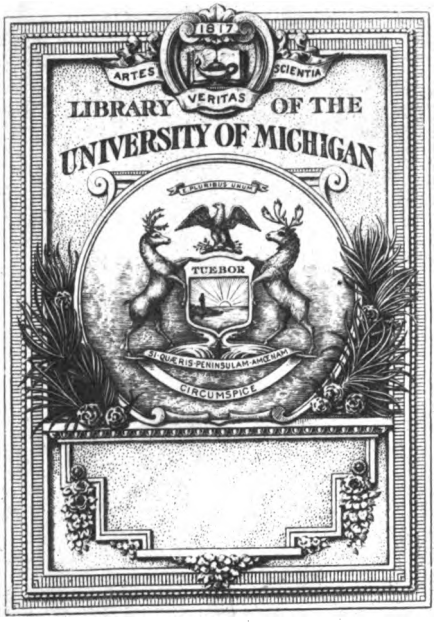
A 544743

Digitized by Google



THE GIFT OF

Prof. W. H. Hobbs

Digitized by Google

DQ
822
.C75
1920

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

WILLIAM HERBERT
University of Michi
Ann Arbor, Mich, U. S.

CONGRÈS DE MONACO

POUR FAVORISER LE DÉVELOPPEMENT

des Stations Hydro-Minérales

Maritimes, Climatiques & Alpines

DES NATIONS ALLIÉES

MONACO — 1er au 10 MAI 1920

CONGRÈS DE L'ALPINISME

COMPTES RENDUS

TOME II

Communications historiques, économiques et techniques

PUBLIÉ PAR M. HENRI FERRAND, SECRÉTAIRE GÉNÉRAL

" L'EXPANSION SCIENTIFIQUE
FRANÇAISE "
23. Rue du Cherche-Midi -- PARIS
1921

Digitized by Google

Digitized by Google

DQ
822
.C75
1920

Digitized by Google

Digitized by Google

Congrès de Monaco

1er au 10 Mai 1920

Congrès de l'Alpinisme

Sous le Haut Patronage
de S. A. S. le PRINCE ALBERT Ier DE MONACO
et du CLUB ALPIN FRANÇAIS

Présidence de M. le BARON F. GABET.

PRESIDENT D'HONNEUR
S. M. LE ROI ALBERT Ier, ROI DES BELGES.

COMPTES RENDUS DES SÉANCES

TOME II

Digitized by Google

DQ
822
.C75
1920

Digitized by Google

CONGRÈS DE MONACO

POUR FAVORISER LE DÉVELOPPEMENT

des Stations Hydro-Minérales

Maritimes, Climatiques & Alpines

DES NATIONS ALLIÉES

MONACO — 1er au 10 MAI 1920

CONGRÈS DE L'ALPINISME

COMPTES RENDUS

TOME II

Communications historiques, économiques et techniques

PUBLIÉ PAR M. HENRI FERRAND, SECRÉTAIRE GÉNÉRAL

EXPANSION SCIENTIFIQUE FRANÇAISE "

23. Rue du Cherche-Midi, 23

PARIS

1921

Digitized by Google

Digitized by Google

Gift
Prof. W. N. Hobbs
2-23-33

L'Alpinisme passé et futur

Par Sir Martin CONWAY

Au cours de la vie des Alpinistes de ma génération, de grands changements se sont produits, tant dans le mode d'action des ascensionnistes que dans toutes les circonstances de l'alpinisme. Nous, dont les premiers jours d'exercice remontent aux années qui ont suivi 1870, nous avons été en rapport plus ou moins intimes avec cette génération d'ascensionnistes qui appartenaient à l'âge héroïque de la conquête alpine ; par exemple les Anglais Whymper, Leslie Stephen, sir Alfred Wills, Tyndall et A. W. Moore. Leslie Stephen qui, je crois, a été le meilleur auteur anglais sur les montagnes et dont le livre *Le Terrain Sportif de l'Europe* est un de nos classiques, prétendait que lui et ses compagnons avaient connu la perfection du sport alpin et qu'aucune génération future ne pourrait répéter leurs expériences. Il me semble qu'il avait raison. Les meilleures années furent environ de 1847 à 1872. Les Alpes étaient peu connues en détail. Les ascensionnistes d'alors étaient aussi des explorateurs. Ils avaient la joie de la découverte et la primeur de l'ascension ajoutées à tout le plaisir de la véritable escalade que le temps ne peut pas effacer et que l'habitude ne peut pas émousser. Outre cela, ils devaient inventer l'art de gravir et celui d'entraîner des guides qui, à leur tour, devaient leur apprendre du nouveau dans cet art. On n'avait rien changé à la simplicité de l'ancienne existence. Les habitants des hautes vallées dans les Alpes avaient conservé intactes leurs anciennes coutumes paysannes. Il n'y avait pas de grands hôtels, pas de routes ni de sentiers encombrés, ni de chemins de fer trop rapprochés. L'ascensionniste était une nouvelle apparition parmi les montagnards chez lesquels il était reçu d'une manière hospitalière au lieu d'être comme maintenant la matière première à exploiter par l'industrie du tou-

Digitized by Google

risme. Alors, aussi, presque tous les grands pics étaient vierges et beaucoup passaient pour absolument inaccessibles. Cette croyance dans l'inaccessibilité des montagnes les plus abruptes augmentait considérablement le prestige de toute la chaîne des Alpes.

Quand la Meije et les Aiguilles de Chamonix furent toutes enfin conquises et qu'on reconnut que le mot « inaccessible » était banni des Alpes, c'en fut fait pour toujours du mystère qui enveloppait un grand ensemble de montagnes. Le roman de l'ignorance et de la fantaisie fut remplacé par le savoir. La science annexa le domaine du merveilleux ; la lumière du jour, froide et claire, remplaça la gloire et le mystère de l'aurore. La première génération des ascensionnistes sportifs écrirait maintenant *Ichabod* (la gloire est finie) au-dessus de la porte des Alpes. Cependant il restait encore pour la génération qui suivit et pour celle qui succéda à cette dernière des problèmes que leurs prédécesseurs n'avaient pas envisagés. Le but de la première génération était d'atteindre toutes les cimes et de franchir toutes les passes de n'importe quelle façon. Ce qu'ils apprirent et enseignèrent fut la manière de résoudre les difficultés qu'offraient les glaciers et la neige. Ils n'étaient pas grands grimpeurs de rochers. Aucun grand grimpeur de rochers ne s'est distingué dans le premier groupe d'ascensionnistes. Parvenir à la perfection de l'art de monter les rochers a été l'œuvre de leurs successeurs, de la génération qui a produit l'illustre Mummery. Ces hommes et leurs disciples, dont beaucoup sont encore à l'œuvre, sont arrivés à triompher de rochers difficiles avec une habileté qui a probablement atteint maintenant un niveau qu'il n'est pas possible de surpasser.

Pour de tels ascensionnistes, les Alpes présentaient une série inédite de nouveautés, qui n'est peut-être pas entièrement épuisée. Peu leur importait qu'un pic eût déjà été gravi, et gravi par de nombreuses routes différentes. Les problèmes qu'ils voulaient résoudre étaient des problèmes de détail : triompher de quelque roc particulièrement vertical, grimper le long d'une crête spécialement accidentée en surmontant la difficulté. L'explorateur de montagne a été remplacé par le gymnaste de montagnes, le voyageur par le spécialiste des rochers.

Cette période de discipline a produit un nombre de grimpeurs extraordinairement bien équipés pour escalader les

Digitized by Google

montagnes, des amateurs qui n'avaient pas besoin de l'aide professionnelle et pour qui l'essence même de leur sport était de se passer de tout concours de spécialistes payés. Le nombre des amateurs ainsi équipés a rapidement augmenté d'année en année, et maintenant ils représentent ce corps nombreux de grimpeurs sans guide, grimpeurs capables d'entreprendre et de réaliser des ascensions de la plus grande difficulté aussi bien que n'importe quel guide qui ait jamais existé.

Les ascensions sans guide ont été pendant longtemps considérées comme une excentricité par les vieux routiers. Ils regardaient cela comme un développement illégitime, une activité bâtarde, une innovation dangereuse. Je me rappelle que, dans les premières années qui suivirent 1870, le rédacteur de l'*Alpine Journal* a refusé à deux membres de l'Alpine Club la permission de faire paraître dans ce journal un compte rendu d'ascension sans guide de l'Aletsch-Horn et de la Jungfrau. Il prétendait que cela encouragerait une pratique blâmable. De nos jours, on ne demande pas aux grimpeurs sans guide de se cacher. Ils sont devenus chose courante au lieu d'être exceptionnels. C'est plutôt l'ascensionniste se servant d'un guide qui se croit obligé de s'excuser. On peut dire que l'histoire des premières ascensions, histoire qui ne nous est pas parvenue, a été vécue de nouveau par les ascensionnistes sans guide de nos jours. Pour eux, toutes les expéditions sont également nouvelles. Ils doivent trouver leur route comme les premiers montagnards. Ils savent qu'une ascension peut se faire, parce qu'elle a déjà été faite ; mais ils ne savent pas nécessairement qu'il leur est possible de la faire. Leur réussite sera en raison de leur adresse tout comme pour la première génération d'ascensionnistes amateurs.

Désormais, si l'avenir de l'ascension alpine dans les saisons d'été ne peut pas être riche de la première gloire de nouveauté qu'elle possédait aux jours de Whymper, elle offrira encore aux grimpeurs sans guide des possibilités romanesques, infiniment précieuses à ceux qui, pendant dix mois de l'année, doivent gagner leur vie dans les grandes villes. Ce n'est qu'exceptionnellement que leurs exploits auront le caractère théâtral d'autrefois. Pour la plupart, ils doivent répéter ce qui a été fait auparavant ; mais, s'il s'agit d'expéditions d'une extrême difficulté, ce n'est pas la nouveauté qui compte, mais la réalisation, le fait que la chose

Digitized by Google

puisse être accomplie. Il y aura moins matière à écrire, moins de descriptions à faire, descriptions que d'autres voudront lire ; mais y a-t-il vraiment lieu de le regretter ? Même les descriptions littéraires les plus choisies d'ascensions écrites pendant les vingt-cinq dernières années, belles comme les meilleures peuvent l'être, manquent de la fascination des récits des héros de la première génération qui, souvent avec peu de talent, écrivaient dans un langage simple l'histoire de leurs exploits, mais qui ont écrit dans une atmosphère de merveilleux et d'enthousiasme qui n'existe plus et ne reviendra jamais.

Le développement des sports d'hiver dans les hautes régions est une acquisition à ajouter aux plaisirs alpins dans les vingt dernières années. Pendant des centaines d'années, les hommes ont patiné, ont évolué dans les pays de basses altitudes quand la gelée le permettait ; mais c'est seulement en Scandinavie qu'ils ont fait du ski. Quand Nansen attira l'attention sur ce sport et stimula la jeunesse de l'Europe occidentale à le cultiver, il a doté le monde qui agit d'un plaisir nouveau et resplendissant. Les montagnes n'étaient plus enserrées en hiver de leur manteau de neige. La douce couverture qui avait été leur défense devint la grande route pour pénétrer jusqu'à leurs replis les plus secrets. Quiconque voulait apprendre à se tenir en équilibre sur ces planches magiques éprouvait une émotion nouvelle de joie frémissante, car elles le transportaient dans un voyage rapide au bas des pentes recouvertes de neige et à travers les troncs des arbres de la forêt. En vérité, le monde étrange de neige vient plus bas et plus près des demeures des hommes en hiver qu'en été. La région des altitudes moyennes offre en hiver des charmes qu'elle n'a pas en été et compense ainsi largement l'inaccessibilité des hauteurs ainsi que la verdure luxuriante des dépressions. Les Alpes, au niveau où il est possible de faire du ski dans la bonne saison, sont un terrain de sport aussi attrayant et réconfortant que n'importe lequel de ceux qui ont été découverts par l'esprit ingénieux de l'homme.

Il n'y a rien au monde de si précieux comme terrain sportif, mais il n'est précieux que pour ceux qui travaillent la plus grande partie du temps. Les jeux physiques et l'art imaginatif sont le couronnement, non la substance, de l'activité corporelle et mentale pour l'heureuse multitude qui

Digitized by Google

travaille. C'est pourquoi les Alpes furent découvertes et explorées et l'alpinisme inventé et perfectionné en majeure partie par des hommes de profession libérale tels que : avocats, instituteurs, fonctionnaires, pasteurs, et, en plus petite partie, par des hommes d'affaires. Selon moi, la région alpine restera ce terrain sportif jusqu'à ce qu'elle soit complètement vulgarisée.

Tant qu'on pourra conserver l'ancienne simplicité de vie dans une grande partie de la montagne, celle-ci continuera à attirer la meilleure classe des travailleurs intellectuels de tous les pays pendant leurs semaines de vacances.

J'ai, à dessein, négligé de prendre en considération l'exploration et l'ascension des chaînes de montagnes éloignées. Ceci n'est pas de l'alpinisme, selon ce que j'entends par ce terme. Les grandes expéditions aux régions éloignées impliquent quelque chose de plus que le sport et visent à atteindre des résultats plus durables que le simple plaisir de l'effort. L'alpinisme est essentiellement un sport, une activité exercée pour soi-même et pour le grand plaisir de ceux qui s'en occupent utilement. Son but est de fortifier, de stimuler toutes les facultés humaines, de relâcher la contrainte de la civilisation, de combler les vides que renferme la vie citadine. Le grimpeur des vacances a inventé l'alpinisme, et cette invention a eu des résultats que les pionniers n'ont jamais prévus. Elle a doté l'homme d'une nouvelle faculté et a ouvert à l'exploration de vastes régions de la terre qui étaient considérées jusque-là comme inaccessibles à son action. L'amateur a pu ainsi se transformer et s'est transformé en un nouveau type. C'est en partant de l'alpinisme qu'on a procédé à l'exploration des chaînes de montagne du globe. C'est un travail sérieux et coûteux comportant toutes sortes d'activités scientifiques qui ennuieraient d'une manière inexprimable un homme du vrai type sportif.

L'avenir de l'alpinisme ne se trouve pas dans l'explorateur des montagnes, mais chez l'amateur actif et intelligent. C'est le sport des hommes du meilleur type.

La différence entre un sport et un art consiste en ce que le sport est quelque chose d'adroitement fait pour le plaisir de celui qui le fait, tandis qu'un art est quelque chose d'habilement fait pour le plaisir d'autrui. On grimpe au Cervin pour son plaisir et non pour celui des autres ; on peint un paysage pour plaire à d'autres et non pour le couver des yeux soi-

Digitized by Google

même. L'artiste vend son tableau s'il le peut. Qui vendrait, si c'était possible, les souvenirs de ses joies alpines ? Tous les exercices d'adresse font plaisir à celui qui les fait, et plus grande est l'adresse, plus grand est l'enchantement. Voilà où repose le sport de l'alpinisme futur. Le roman de la première génération a disparu des Alpes et ne reviendra jamais. Par contre, le grimpeur moderne a la joie de pratiquer un sport qui n'en est plus à ses débuts. Il peut accomplir des tours de force qui étaient impossibles à ses prédécesseurs d'il y a 70 ans. Les régions où ceux-ci ne croyaient jamais pénétrer lui sont accessibles. Il est doué de facultés bien supérieures aux leurs ; son degré de jouissance a un champ plus libre. Il n'a pas à s'embarrasser d'instruments scientifiques ni à passer son temps précieux au sommet des montagnes pour enregistrer des observations. Tout son temps est consacré au plaisir. Ce que la nature étale devant lui de ses beautés les plus écrasantes, il peut l'absorber à loisir. Où son prédécesseur mettait un thermomètre en ébullition, lui peut fumer sa pipe !

Ce qu'il a perdu d'un côté, il l'a regagné de l'autre. Son avenir reste brillant ; on n'en entrevoit pas la fin. Le dix-neuvième siècle a enseigné aux hommes à grimper ; ils grimperont encore dans la magie des illusions heureuses des hautes altitudes au vingtième siècle.

Digitized by Google

Rapport sur l'Alpine Club

Présenté par MM. A.-L. MUMM et J.-E.-C. EATON

Lorsqu'on fait l'historique d'un mouvement ou d'une institution, il n'est pas très aisé parfois de savoir par où il faut commencer. Fort heureusement, il n'existe aucune difficulté de ce genre dans le cas du Club Alpin. Pour écrire son histoire il n'est pas nécessaire de remonter plus loin que l'année 1850 ; avant cette époque, aucun de ceux qui ont joué un rôle prépondérant au début de la carrière du Club, n'avaient encore commencé à faire sérieusement de l'alpinisme, à l'exception de John Ball. Ce qui attira l'attention sur les Alpes et y suscita un intérêt nouveau, ce fut le fameux livre de J. D. Forbes, *Voyages à travers les Alpes* (Travels through the Alps) et aucun compte rendu de l'alpinisme anglais ne serait complet sans qu'on se réfère à ses exploits et à leur influence.

Mais ce qui fit que l'impulsion qu'il donna put produire des résultats aussi étendus, ce fut le développement rapide et extraordinaire des moyens de communication par chemin de fer qui se produisit entre les années 1850 et 1856. (Ceux qui s'intéressent à ces questions pourront suivre ce mouvement dans l'introduction des 4e, 5e, 6e et 7e éditions du Manuel des Voyageurs pour la Suisse, la Savoie et le Piémont, par Ball, le premier ouvrage qui ait été écrit par un membre du Club, sur les régions des Alpes.)

Les chemins de fer déversèrent sur l'Europe une horde d'envahisseurs pacifiques, tirée des classes pour qui les voyages sur le Continent avaient été jusque-là une impossibilité ; ce fut un événement social considérable et il laissa des traces dans les livres tels que : *Les Kickleburys sur le Rhin* (The Kickleburys on the Rhine) et *Le Voyage à l'étranger de Brown Jones et Robinson* (The Foreign tour of Brown Jones and Robinson).

Digitized by Google

Dans la sphère plus limitée de la littérature des Alpes, cette époque produisit également un peu plus tard une petite moisson de livres de voyages d'un genre nouveau, qui décrivirent non pas précisément l'alpinisme, mais des voyages à travers les parties éloignées et peu fréquentées des Alpes et qui gardèrent pendant quelques années comme un parfum d'aventure. Tels furent ces livres : L'Esprit du Voyage (*Spirit of travel*) de Charles Pake ; Six semaines d'aventures (*Six weeks adventure*) de William Longman ; Les vallées italiennes des Alpes Pennines (*Italian Walleys of the Pennine Alps*) du Rev. S. W. King ; Le Voyage d'une dame autour du Mont-Rose (*Lady's tour of Monte Rosa*) de Mme Cole, qui traitent de voyages allant de 1850 à 1858 ; les trois premiers furent écrits par de futurs membres du Club ; le dernier par la femme d'un futur membre.

Les livres suivants appartiennent encore à cette même catégorie de littérature. Ce sont les deux volumes de Mme Henry Freshfield « Détour dans les Alpes » (*Alpine Byways*) et « Un voyage d'été dans les Grisons » (*A summer tour in the Grisons*) auxquels son fils, M. Douglas Freshfield contribua par des comptes rendus d'un passage du col de Surenen en 1859, et d'ascensions du Monte-Nero et du Schwarzhorn de Fluela en 1861.

Nous ne pouvons nous empêcher de faire ici une courte digression pour dire que M. Freshfield, plus de 60 ans après son premier ouvrage, vient de couronner la longue série de ses ouvrages sur les Alpes par l'achèvement de son livre : « La vie de Horace Bénédict de Saussure » (*Life of Horace Bénédict de Saussure*).

Bien entendu, les conditions favorables à la production d'ouvrage de ce caractère ne durèrent pas longtemps, et en 1864 la série prit fin d'une manière concluante et marquante, par le livre classique de MM. Gilbert et Churchill : « Les Monts Dolomitiques (*The Dolomite Mountains*).

Mais nous allons trop vite, et il faut que nous revenions à deux ouvrages plus anciens : « Mois d'été dans les Alpes » (*Summer months in the Alps*) de M. T. W. Hinchliff, décrivant les randonnées faites en 1854, 1855 et 1856 ; et « Courses dans les Grandes Alpes » (*Wanderings in the High Alps*) de Alfred Wills, en 1852, 1853 et 1854, qui appartiennent en partie à la catégorie dont il vient d'être question, mais contien-

Digitized by Google

nent également des relations de plusieurs expéditions faites au-dessus de la limite des neiges, y compris quelques-unes des ascensions les plus ardues qui aient été accomplies jusqu'à cette époque. Ces récits ont exercé alors une très grande influence sur la génération naissante des alpinistes ; en particulier le chapitre de Wills dans lequel il décrit son ascension du Wetterhorn en 1854, peut être considéré à cet égard comme faisant époque, et son expédition a été dans un certain sens reconnue depuis lors comme étant le point de départ de l'alpinisme anglais moderne.

Ce qui ne fut pas d'un effet moins stimulant, ce fut l'apparition du petit volume dans lequel Charles Hudson et E. S. Kernnedy racontent leur première ascension de la plus haute cime du Mont Rose, et aussi la première ascension du Mont Blanc par Saint-Gervais, toutes deux faites en 1855, cette dernière expédition ayant été accomplie sans l'assistance de guides professionnels (*Where there's a Will there's a Way*).

Entre temps, quantité de jeunes anglais visitèrent les Alpes. Dans un des livres mentionnés plus haut, M. King parle quelque peu sévèrement de jeunes *Cantabs and Oxonians* (Etudiants de l'Université de Cambridge et d'Oxford) parcourant avec agitation tous les cols de montagne les uns après les autres, n'ayant d'autre but apparent que d'essayer à qui risquera les situations casse-cou les plus nouvelles, ou d'atteindre la plus grande hauteur et d'en redescendre ou encore de parcourir la plus grande distance dans « le minimum de temps. »

(A la lumière de ces remarques il est amusant d'étudier les premiers itinéraires d'alpinistes distingués, tels que Packe, F. J. A. Hort, et F. F. Tuckett. Ils semblent évidemment ne pas concevoir d'autre but que celui de couvrir le plus de terrain possible dans un laps de temps déterminé). Néanmoins, ils constituaient un personnel excellent, tel que l'époque pouvait le produire, qui était débordant d'énergie inorganisée et qui n'aurait eu besoin que d'être un peu dirigé.

Parmi ces hommes, il y en avait quelques-uns en dehors de ceux déjà cités, peu nombreux il est vrai (car il serait difficile d'en citer vingt en tout), qui déjà à cette époque se rendaient compte que l'alpinisme ne commençait pas et ne finissait pas non plus avec l'ascension du seul Mont Blanc par l'itinéraire de Chamonix.

Digitized by Google

L'un de ceux-là était William Mathews, qui entreprit en 1856 une campagne parmi les montagnes à l'entour du val de Bagnes, terrain presque complètement inconnu et inviolé, sauf par les grands pionniers Suisses, Melchior Ulrich et Gottlieb Studer. Sa renommée a été éclipsée par celle d'autres hommes, et sa carrière de grimpeur fut abrégée par la maladie, mais au déclin de sa vie, sa connaissance des Alpes Occidentales était probablement sans rivale. Il n'a jamais rien publié séparément, mais sa contribution à la publication *Pics, cols et glaciers* (Peaks, Passes and Glaciers) dépasse celle de tous les autres collaborateurs, et formerait à elle seule, un volume important. Aucun des hommes plus jeunes n'a saisi de si bonne heure et aussi clairement qu'il le fit, toutes les possibilités qu'offraient les Alpes dans la voie de l'alpinisme d'exploration, et c'est à lui que l'on doit la première idée de la formation d'un Club Alpin.

L'idée fut mise en avant dans une lettre qu'il écrivait au Reverend F. J. A. Hort en Février 1857. La partie principale de cette lettre, qui a été réimprimée plusieurs fois, est conçue dans ces termes : « Je désirerais que vous considériez « s'il serait possible de fonder un Club Alpin, dont les mem- « bres pourraient se réunir une fois par an dans un banquet, « disons à Londres, et qui donneraient communication de « tous les renseignements qu'ils pourraient.

« Chaque membre serait tenu, à l'issue d'une excursion « dans les Alpes, en Suisse ou ailleurs, de fournir au prési- « dent un compte rendu succinct de toutes les tournées non « encore décrites qu'il aurait faites, en vue de leur publica- « tion dans un volume annuel ou bi-annuel. Nous obtien- « drions ainsi une grande quantité de renseignements utiles « sous une forme qui serait profitable au Club et à ses mem- « bres.

« Les touristes alpins ont besoin maintenant de détails « concernant les courses suivantes qui ont été faites récem- « ment, je crois : Finsteraarhorn, Jungfrau de Grindelwald, « Altels, Galenstock, Dom, Weisshorn, Col de Zinal, Crête à « Collon, et beaucoup d'autres. »

Il revint sur ce sujet deux ou trois semaines plus tard et écrivait à nouveau en Juin : « A propos du Club Alpin, je « suggérerais l'idée d'adresser des circulaires en Octobre et « Novembre à tous les alpinistes les plus notoires, afin de « les amener à se réunir dans un banquet à Londres, pour

Digitized by Google

« un prix aussi modique que vous le jugerez ; nous pourrions « alors discuter la question de savoir si l'on pourrait faire « quelque chose de plus, et voir aussi comment l'idée serait « accueillie. »

Entre temps, Mathews avait quelque raison d'être encouragé dans son idée, par la publication opportune d'un article paru dans le numéro d'avril de la *Quaterly Review* sur les excursions en Suisse, dans lequel l'alpinisme est discuté à fond par J. D. Forbes et où il est fait en sa faveur un appel pressant et puissamment éloquent par les amateurs de grands paysages et les étudiants en général (afin d'établir une distinction avec les explorations purement scientifiques).

La publication d'un pareil article était une preuve évidente que l'idée était mûre désormais.

Plus tard, pendant le même été, Mathews avec un cousin (également homme de Cambridge) séjournait pour la quatrième fois dans les Alpes. Là, par un heureux hasard, il rencontra E. S. Kennedy et fit sa connaissance, et au cours d'une randonnée dans la vallée de Hasli, il lui fit part de sa grande idée. Leurs deux groupes se réunirent ; ils traversèrent ensemble le Strahleck et firent quelques jours plus tard, la première ascension anglaise du Finsteraarhorn.

« Pendant cette expédition, écrivait le frère de Mathews « bien des années plus tard, « la fondation du nouveau Club « fut réellement décidée, et il n'est pas exagéré de dire que le « nouveau-né fut bercé par Kennedy au sommet du Fins- « teraarhorn. »

Au mois de Novembre, Kennedy fit une visite dans la famille de Mathews et ils élaborèrent ensemble un programme d'action. A partir de ce moment-là ce fut lui qui prit une part prépondérante dans la réalisation pratique de l'idée de Mathews.

Kennedy occupait à l'époque une situation spéciale ; ayant des ressources qui lui assuraient l'indépendance et étant sans profession régulière, il prit à l'âge de 35 ans, quatre ou cinq ans auparavant, une décision remarquable, en entrant au collège Caius de Cambridge où il recommença sa vie de jeune homme comme aspirant aux grades universitaires ; il passa avec succès sa thèse de mathématiques et même, il rama dans le canot du collège. Il semble qu'il ait formé ainsi le chaînon naturel entre les hommes de son âge ou aux environs de son âge d'une part, et le groupe de jeunes grimpeurs

Digitized by Google

de Cambridge dont la plupart avaient été ses contemporains comme étudiants, de l'autre.

Il fut habilement secondé par T. W. Hinchliff, le plus âgé de ces jeunes gens, qui fut le premier secrétaire et jouit d'une égale popularité.

Des circulaires furent envoyées avec une série de propositions statutaires, pour fonder le Club, et invitant « tous ceux qui avaient déjà exploré les régions des hauts sommets » à donner leur adhésion ; on indiquait les buts proposés qui étaient de faciliter une association entre tous ceux qui, dans leur admiration de la grandeur de la nature, posséderaient une similitude de goûts ; — de permettre à ses membres de se grouper pour faire des expéditions en commun et de leur donner l'occasion de consulter les cartes et plans qui seraient placés dans les locaux du Club que l'on avait l'espoir de posséder un jour.

Le Club naissant compta trente-huit membres à la fin de l'année, et onze furent présents à la première réunion qui eut lieu le 22 Décembre à l'Hôtel Ashley, dans Covent Garden.

On a coutume aujourd'hui de parler de ce jour comme étant celui où le Club a pris naissance, et le banquet d'hiver, date importante pour le Club, est considéré comme la fête anniversaire de sa fondation. La liste des membres (fondateurs ou de la première heure) est limitée à ceux qui avaient signifié leur adhésion avant la fin de 1857.

Cependant, William Longman dans son historique sur les premiers débuts du Club est probablement dans le vrai lorsqu'il considère la réunion du 3 Février 1858 comme étant l'occasion par laquelle le Club fut définitivement constitué et la date à laquelle il exista comme tel, et il comprend parmi les membres fondateurs ceux qui furent élus à la réunion de Janvier.

La distinction n'a d'ailleurs qu'une faible importance car, dans un cas tout au moins, cela tenait uniquement à avoir manqué temporairement la réception d'une lettre par suite d'absence. En tous cas, beaucoup de membres d'origine ne furent pas dans toute l'acception du mot des « fondateurs » car plusieurs de ceux qui furent associés d'une façon étroite avec Kennedy, dans les grandes expéditions de 1855, notamment Ch. Hudson et les frères Smyth, ne firent partie du Club qu'un an et demi plus tard.

Digitized by Google

A cette première réunion, la discussion se concentra sur une proposition de règlement qui édictait qu'aucun candidat ne serait éligible à moins qu'il n'eut fait l'ascension d'un sommet de 13.000 pieds d'altitude. Cette proposition rencontra des critiques sévères et quelques-uns des opposants allèrent jusqu'à proposer de donner leur démission si l'on maintenait une pareille condition. Cet article des statuts, tel qu'il était, aurait probablement eu pour unique conséquence un grand accroissement dans le nombre des ascensions du Breithorn.

Fort heureusement, l'idée de l'opposition prévalut et on soumit à la place une autre proposition disant que tout candidat avant d'être proposé à l'élection par le Club devrait soumettre au Comité une liste de ses productions littéraires ou de ses expéditions en montagne, et que le Comité serait juge du degré d'aptitude du candidat.

C'est justement cette condition imposée pour avoir la qualité requise, combinée avec un mode d'élection analogue à celui qui est pratiqué dans d'autres clubs, qui a donné au Club Alpin Anglais son caractère distinctif.

Le Comité, dès le début, interpréta ses pouvoirs dans un sens libéral, et lorsque plus tard, en 1878, on modifia la rédaction de la formule en « une liste d'expéditions faites en montagne ou un relevé des collaborations apportées à la littérature, la science ou l'art par rapport à l'alpinisme », cela n'impliquait aucun changement, mais bien la reconnaissance de l'état de choses établi. En ce qui concerne la catégorie de l'alpinisme pur, qui fut bien entendu la plus nombreuse pendant les six ou sept premières années, le critérium fixé était loin d'être bien rigoureux ; quelques expéditions courantes sur les glaciers, étaient jugées comme suffisantes dans beaucoup de cas.

Mais avec le temps, le Comité devint inévitablement de plus en plus exigeant pour les candidats en ce qui concernait tant la quantité que la qualité de leurs ascensions ; aucune tentative pour donner une définition précise ne fut jamais approuvée par le Club, mais pendant les vingt dernières années, trois bonnes saisons et plus récemment quatre, passées dans deux ou trois districts montagneux différents, étaient regardées comme étant le minimum indispensable.

Longman a enregistré avec une minutie zélée les réunions qui eurent lieu durant le reste de l'année (y compris le

Digitized by Google

premier banquet d'été). Les séances furent principalement consacrées à la continuation de l'élaboration des statuts et à l'élection de nouveaux membres.

Le principal exploit du Club en 1858 consista à s'assurer le concours de John Ball pour être son premier président. Ball, comme alpiniste, comme explorateur et comme savant, était l'homme qui convenait d'une façon idéale, mais il avait également atteint une situation en vue dans le monde politique, et dans son cas, comme dans celui de Kennedy, il est nécessaire de faire entrer dans notre historique quelques notes biographiques.

Aux élections générales de 1857, il perdit son siège au Parlement ; en Février 1858, il posa sa candidature à Limerick. Tout donnait à penser que son acceptation de l'offre du siège présidentiel dépendrait du résultat de l'élection. Fort heureusement pour le Club, il fut battu et dès lors, se retira défintivement de la scène politique ; il consacra à partir de ce moment toutes ses énergies à la science, aux explorations de montagnes, et au service du Club Alpin Anglais.

A l'assemblée générale de Novembre, une très importante proposition fut soumise à sa décision ; elle demandait « que « les membres soient invités à adresser au secrétaire hono- « raire un rapport écrit, relatant leur principales expédi- « tions dans le but de les rassembler en une intéressante « collection pour servir à la documentation générale du « Club. »

Grâce à l'énergie et à l'initiative de Ball, un volume parut au début de 1859, composé en grande partie de ces rapports, et ayant pour titre : *Peaks, Passes and Glaciers*, ou « Série d'excursions faites par les membres du Club Alpin Anglais ». La majeure partie des excursions décrites avaient été faites pendant les deux étés précédents.

Le succès de ce volume à cette époque, fut considérable ; inutile de dire qu'il est encore lu par les modernes alpinistes anglais, et qu'on le tient pour être le premier fruit de l'activité des prédécesseurs.

L'été de 1859 donna de brillants résultats ; Leslie Stéphen et Tuckett se placèrent d'un bond au tout premier rang des grimpeurs. Mais, bien que le programme esquissé par W. Mathews ait été suivi de point en point, le Club n'avait pas encore trouvé sa voie.

Ce n'est qu'en Novembre qu'il prit résidence dans des

Digitized by Google

locaux à lui, et c'est à la fin de l'année qu'il fit passer une seconde résolution importante, décidant : « Que des réunions « mensuelles auraient lieu régulièrement le premier mardi « de chaque mois, de Décembre à Juin, et qu'à ces réunions « des comptes rendus écrits par les membres seraient lus en « séances. »

Bien que cette résolution, tout comme celle déjà citée précédemment, n'ait jamais été formellement incorporée aux statuts, elle a en fait formé la base de l'existence du Club.

Sauf que les réunions ne furent pas tenues au mois de Janvier, et que pendant plusieurs années les comptes rendus ne furent pas lus aux réunions de Décembre, cette règle a pourtant été religieusement observée jusqu'ici, sauf dans de rares exceptions. En effet, pendant trois ou quatre années avant la guerre, des réunions furent également tenues en Novembre, qui n'ont pas été moins suivies que les autres. Une grande partie des rapports qui avaient été lus de 1860 à 1862 furent publiés dans une deuxième série de *Peaks, Passes and Glaciers*, qui parut en deux volumes pendant la dernière année. Bien entendu, tous les rapports qui suivirent et qui furent lus depuis devant le Club, ont toujours formé comme la charpente de l'*Alpine Journal*, dont le premier numéro parut en Mars 1863.

La saison des ascensions de 1860 fut une des plus mauvaises que l'on ait jamais connues et pour une grande part fit échec à l'activité des alpinistes ; autrement, la deuxième série de *Peaks, Passes and Glaciers* aurait paru une année plus tôt.

Rien pourtant ne pouvait diminuer l'ardeur dont les membres du Club étaient animés, et pendant les cinq étés qui suivirent, ils poursuivirent leur campagne en nombre toujours croissant, avec une énergie et une succès toujours plus grands.

En 1859, ils s'occupèrent presque exclusivement des trois grandes chaînes, celle du Mont Blanc, celle des Alpes Pennines Centrales et celle de l'Oberland Bernois ; mais pendant les années qui suivirent, ils étendirent leurs investigations à tous les districts des Alpes, et en plus d'une occasion, nous voyons des groupes procéder dans la même saison à des attaques victorieuses sur trois ou quatre chaînes distinctes.

Il est impossible de nous étendre en détail sur cette merveilleuse période ; une simple énumération des premières

Digitized by Google

ascensions accomplies et des premiers cols franchis serait intolérable et fastidieuse. A la fin de la période en question, il n'y avait pour ainsi dire plus un seul des grands sommets qui n'eût été conquis, et parmi les nouvelles ascensions réalisées, une grande part en revint aux alpinistes anglais.

L'histoire de leurs exploits est racontée pour une grande part dans *Peaks, Passes and Glaciers* et dans les premier et second volumes de l'*Alpine Journal*. Les nombreuses cartes que contiennent ces cinq volumes, rendent témoignage de l'étendue et de la valeur de la contribution qu'ils apportèrent à la topographie, mais la trace de leurs travaux topographiques survit sous une autre forme dans le Guide des Alpes, un ouvrage unique en son genre, qui embrasse toute la totalité des Alpes, depuis le Col de Tende jusqu'à Vienne. Les deux premiers volumes sur les Alpes Occidentales et Centrales parurent en 1863 et 1864, et celui sur les Alpes Orientales ne put être complété qu'en 1868.

John Ball fut l'auteur de ce dernier livre ; il accomplit lui-même une quantité considérable d'explorations dans les années qui vont de 1860 à 1867, et particulièrement dans les Alpes Orientales. Il apporta à son œuvre, en dehors de ses connaissances étendues en géologie et en botanique, un rare don de style et une adresse remarquable dans le maniement de son matériel compliqué.

Cependant, un homme seul n'eût jamais pu mener à bien un pareil travail sans aide, aussi cet ouvrage est-il à vrai dire le produit de l'activité de ses collègues du Club autant que de celui de ses efforts personnels.

Un autre travail important qui fut entrepris au cours de cette période, c'est la carte de la Suisse du Club Alpin Anglais, mais bien que ce travail fut surveillé avec soin par un Comité de ses membres, on ne peut pas prétendre qu'il ait été son œuvre propre.

D'un autre côté, le Club se montra légitimement fier d'une autre de ses publications ; la carte de la Chaîne du Mont Blanc, résultat d'un travail de topographie entièrement personnel dû à un jeune Irlandais nommé Adams Reilly inspiré dans cette voie par J. D. Forbes, et qui s'acquitta de la tâche qu'il s'était imposée à lui-même avec un succès vraiment étonnant.

Il ne faut pas oublier de comprendre, parmi les travaux du Club l'exploration d'une importante région glaciaire en

Digitized by Google

Islande faite en 1861, ni que cette époque fut également le témoin du travail d'exploration accompli par Charles Packe dans les Pyrénées, de l'apparition de la premère éditon de son Guide des Pyrénées ainsi que de la carte du Massif de la Maladetta, bien connue alors. Contrairement aux exploits de ses collègues des Alpes, une grande partie du travail de Packe fut exécuté par lui-même, aidé souvent par un seul camarade, le comte Henri Russell. Leur association compte parmi les premières de ces amitiés nées de l'alpinisme et qui sont devenues légendaires ; l'histoire de cette amitié est racontée par Henri Béraldi avec la manière incomparable qui est la sienne.

La période que nous venons de passer en revue toucha à sa fin avec la tragédie du Matterhorn (Cervin), la plus terrible et la plus dramatique de toutes les catastrophes qui eurent les Alpes pour théâtre.

En dépit du caractère épouvantable de l'événement, des critiques qui déferlèrent et des attaques contre l'alpinisme qu'il provoqua dans la grande presse, il ne semble pas qu'il ait affecté sérieusement l'énergie et l'enthousiasme de la majorité des grimpeurs.

Néanmoins, l'événement marqua la fin d'une époque, qui restera pour les générations à venir comme une chose légendaire. Quoi que l'avenir puisse encore réserver à l'alpinisme, rien de ce que furent les débuts des alpinistes anglais ou quelque chose d'approchant ne pourra se renouveler. Ils eurent de grands prédécesseurs, notamment parmi les Suisses, mais ceux-ci étaient en petit nombre et n'avaient pas d'organisation.

Avant que le but fût atteint, il y avait trois clubs concurrents en présence, mais les Anglais avaient une sérieuse avance et ils employèrent bien leur temps.

Si nous faisons une pause ici, afin d'avoir une vue d'ensemble sur ce que fut le Club dans les beaux jours de sa jeunesse, nous serons frappés par un ou deux faits : une très grande proportion de ses membres se recrutaient parmi les professions libérales, ecclésiastiques, magistrats, médecins, fonctionnaires, et dans les rangs de ceux qui étaient engagés dans l'enseignement, soit dans les Ecoles, soit dans les Universités. Ils étaient presque tous de très jeunes gens, comme Edward Whymper et A. W. Moore qui furent les deux recrues les plus marquantes de l'année 1860 et qui arrivèrent à l'apo-

Digitized by Google

gée de leur réputation avant d'avoir 25 ans. A ce moment-là, comme aujourd'hui, ils grimpaient hardiment, parce qu'ils y éprouvaient du plaisir et qu'ils trouvaient dans l'alpinisme une forme incomparable de récréation pendant les vacances.

Il serait ridicule de prétendre qu'ils n'étaient que des gymnastes, ne s'intéressant ni aux phénomènes naturels ni à la topographie. D'un autre côté, on ne peut pas soutenir que la majorité de ces hommes ait été disposée à considérer l'alpinisme comme la chose ou plutôt l'auxiliaire de la science, et l'on rapporte à ce propos que John Tyndall, qui était alors un des meilleurs exemples de l'homme de science, en même temps qu'un alpiniste émérite, quitta le Club à la suite d'une plaisanterie qui fut faite sur ce sujet à une des réunions du Club (plaisanterie qui paraîtrait aujourd'hui bien innocente).

La constitution du Club est extrêmement simple. La gestion des affaires est remise entièrement entre les mains d'un Comité élu chaque année à l'assemblée générale du Club, et qui est composé d'un Président, deux Vice-Présidents et cinq membres (plus tard huit ou neuf) et un Secrétaire honoraire. Tous les membres du Comité de Direction peuvent être réélus deux fois, et en théorie deviennent rééligibles au bout d'une année d'intervalle, mais en pratique, aucun Président n'a jamais été réélu ; un seul Vice-Président a été proposé à la réélection pour occuper les mêmes fonctions.

Les membres du Comité se retirent en vertu d'un système de roulement qui leur permet parfois de rester en fonctions pendant quatre ans, quelquefois pendant trois ans seulement.

Sauf pendant les toutes premières années d'existence du Club, ils ne reviennent jamais au Comité pour occuper le même poste. De cette façon, il y a toujours dans la Direction un perpétuel afflux de nouvelles initiatives ; en plus de cela, une disposition ingénieuse donne pleins pouvoirs au Comité d'ajouter à sa composition trois membres supplémentaires (plus tard cinq) choisis parmi ceux qui ont déjà rempli les fonctions de Président, Vice-Président ou Secrétaire honoraire, conservant ainsi un élément modérateur qui a l'expérience et la sagesse traditionnelles.

C'est à l'assemblée générale qu'est réservée l'élection du Comité, l'élection des membres et le pouvoir de modifier

Digitized by Google

les statuts. En ce qui touche la première de ces prérogatives, il suffit de dire qu'il n'y a jamais eu dans l'Histoire du Club, aucun exemple qu'un candidat ait été proposé à une fonction quelconque en dehors de ceux qui étaient présentés par le Comité lui-même. D'un autre côté, l'élection des membres a toujours lieu avec la plus grande circonspection et le mode d'admission jalousement conservé. Pendant les premières années du Club des modifications considérables ont d'ailleurs été apportées aux règlements qui touchaient à cette question. D'autre part, les statuts n'ont subi aucun changement important.

Il y a quelques années, le Comité a reçu tous pouvoirs pour choisir des membres supplémentaires parmi ceux qui avaient servi précédemment comme membres électifs du Comité, de même que parmi ceux qui étaient déjà éligibles. Nous citons ce petit détail de peu d'importance parce qu'il constitue l'unique tentative faite dans le sens de ce qui ressemblerait à un changement dans la constitution.

De l'existence de puissantes sections locales, de problèmes soulevés par les rapports financiers ou autres de ces sections avec le Comité Central, de questions traitant du mode de représentation de ces sections aux assemblées générales et ainsi de suite, de tous ces problèmes qui prennent une si grande place dans le développement des grands clubs Européens, l'Alpine Club ignore tout. Dans cet ordre d'idées, il n'a eu aucune espèce de développement, et tout le reste de son histoire (exception faite pour les affaires purement domestiques) est pratiquement circonscrit dans son activité à l'extérieur. Sans aucun doute, ce résultat est dû pour beaucoup au caractère tout spécial des conditions d'admission des membres, que nous avons déjà décrites plus haut.

Mais la différence qui existe entre l'« Alpine Club » d'un côté et les grands clubs continentaux de l'autre, est due pour une toute aussi large part à cette circonstance que ses membres sont également étrangers et visiteurs dant toutes les montagnes où ils se rendent.

L'importance de cette différence devint clairement visible à partir du moment où se fondèrent des Clubs Alpins qui possédaient des montagnes sur leur propre territoire.

La chose apparaît d'une manière évidente dans l'attention spéciale qui est consacrée aux régions montagneuses qui font partie du patrimoine national et dans la sollicitude

Digitized by Google

appliquée à toutes les choses de la montagne, telles que : refuges, sentiers, guides, protection des beautés naturelles, etc...

Mais l'absence pour le Club Alpin Anglais de toutes ces préoccupations (qui ont leur importance) ne suffit pas à épuiser le sujet. L'absence de ce que l'on pourrait appeler l'élément national avait un côté positif de même qu'un autre côté plus négatif qui n'apparaissait pas seulement à la surface dans le dédain montré pour les frontières politiques par John Ball dans son Guide des Alpes, mais encore pénétra et détermina complètement la mentalité et l'attitude des alpinistes anglais en général.

Pour eux, d'un point à l'autre du Globe, les montagnes étaient un seul et unique champ d'action, et en quelque endroit qu'ils s'y trouvaient, ils étaient décidés à y prendre leur plaisir avec un entrain toujours égal. L'existence d'un pareil groupement d'hommes n'a pas été sans importance pour le développement de l'alpinisme en Europe, tout au moins dans les premiers temps ; retracer cette influence serait une étude intéressante à faire, mais elle nous entraînerait trop loin. Un fait pratique doit pourtant être signalé : on pourra, par exemple, difficilement contester l'influence stimulatrice et éducative qu'a produit sur les meilleurs hommes l'habitude anglaise qui consistait à engager des guides de n'importe quelle nationalité, en se basant uniquement sur leurs aptitudes professionnelles, pour les conduire successivement dans différents autres districts montagneux, les mettant ainsi en contact avec des collègues et rivaux des autres centres d'alpinisme, ce qui avait pour résultat de les rendre plus expérimentés.

Pour en revenir à notre histoire générale du Club, disons que la grande époque de 1859 à 1865 fut suivie par une période de réaction marquée. Bien que les vedettes de l'alpinisme continuassent leurs ascensions avec une indomptable énergie, la catastrophe du Matterhorn provoqua plusieurs démissions et il y eut une diminution sensible dans le nombre des nouveaux membres ; le nombre des membres du Club qui jusque-là, avait augmenté rapidement et de façon constante, resta presque stationnaire avec un chiffre d'environ 300. Il y avait aussi ceux qui prétendaient que les Alpes étaient épuisées. Quelqu'un avait même écrit que le Club avait si bien accompli sa tâche, qu'il avait supprimé sa

Digitized by Google

seule raison d'être, et qu'il devait, soit se dissoudre, soit chercher ailleurs de nouveaux lauriers.

Un brillant début eut lieu dans ce sens en 1868 par A. W. Moore, Douglas Freshfield et C. C. Tucker accompagnés de François Devouassoud.

Les deux derniers firent une tentative audacieuse sur le Mont Ararat, après quoi ils furent rejoints par Moore et ils exécutèrent ensemble une randonnée remarquable d'un bout à l'autre de la chaîne centrale du Caucase, en commençant par la première ascension du Kasbek et en terminant par celle du sommet W de l'Elbruz ; ils traversèrent la chaîne principale sur deux points en franchissant des cols élevés sur un terrain totalement inconnu. Cette exploration a une importance historique, car elle est la première dans laquelle une autre des grandes chaînes de montagnes du monde a été explorée par un groupe d'alpinistes notoires et pourvus de tout l'équipement moderne.

Malgré le retentissement de cette performance ces ascensions, pas plus que les expéditions hivernales de Moore (1867 et 1869), un autre travail de pionner, ne suscitèrent pas d'imitateurs ; et la vie générale du Club continua encore de languir pendant une saison.

Pendant deux années consécutives, le nombre des réunions auxquelles les comptes rendus furent lus, tomba à quatre, ce qui était un signe évident d'affaiblissement.

Le renaissance du Club recommença en 1872 (ceci fait encore partie de l'histoire traditionnelle du Club) et fut due en grande partie aux efforts de W. A. Moore qui devint à ce moment-là le secrétaire honoraire. En plus de ses travaux, un nouveau stimulant vint s'y ajouter par suite de la première ascension du Mont Rose au départ de Macugnaga qui fut faite dans la même année.

Il y avait eu évidemment déjà plusieurs exemples de montagnes qui avaient été escaladées en empruntant deux voies totalement différentes, et même plus, mais cette expédition là semble avoir ouvert les yeux des alpinistes aux grandes possibilités de ce genre qui leur étaient encore offertes par les Alpes. Une nouvelle génération de jeunes montagnards adroits et compétents commençaient à se montrer ; ils venaient à l'activité juste trop tard pour avoir pu prendre part aux premiers assauts des grands pics ; mais ils étaient épris de nouveau, et tout disposés à admettre que même en ce qui

Digitized by Google

concerne la topographie des Alpes, il restait encore du travail à accomplir, et que, au point où en était l'alpinisme, il y avait encore d'innombrables problèmes à découvrir et à résoudre.

En résumé, les années 1870 à 1880 furent témoins d'une sorte de renaissance ; les jeunes gens furent repris par le goût et l'ardeur des premiers pionniers et un nouvel essor fut donné à l'alpinisme anglais, qui heureusement ne s'est pas encore ralenti aujourd'hui.

Mais les temps étaient passés où les Anglais avaient plus ou moins le champ libre pour eux seuls ; d'autres clubs s'étaient également fondés et des alpinistes de tous les pays faisaient preuve d'activité, de sorte qu'il serait puéril de vouloir établir une distinction entre les actions individuelles des membres de l'Alpine Club et l'histoire générale de l'alpinisme dans les Alpes.

Quelques mots doivent pourtant être dits en ce qui concerne la plus importante des réalisations ultérieures : nous voulons parler des ascensions sans guides.

Avant la date que nous venons d'atteindre, un certain nombre d'ascensions sans guides, de difficulté moyenne, avaient déjà été faites par des membres du Club, sans aucun éclat, presque timidement, et l'opinion officielle du Club fut à ce sujet extrêmement prudente, et même décourageante (telle que l'exprimèrent Sir Leslie Stephen en 1866 et F. C. Grove en 1870).

C'est pourquoi l'ascension du Matterhorn, en 1876, par trois amateurs anglais, causa une sensation énorme, qui s'étendit bien au-delà des cercles alpins. Ces messieurs, cependant, n'allèrent pas plus loin dans leurs tentatives, et le vrai début des escalades sans guides faites sur une grande échelle eut lieu quelques années plus tard avec les frères Pilkington et F. Gardiner, qui, au cours de trois saisons, firent un certain nombre d'ascensions de pics nouveaux et complètement inconnus ; ils escaladèrent la Meije, alors le plus formidable sommet des Alpes, et prouvèrent leur maîtrise des glaciers en faisant l'ascension de la Jungfrau en partant du Wengern Alp.

Ces succès entraînèrent une révision de l'opinion orthodoxe, et fixèrent un critérium entièrement nouveau pour le savoir faire de l'amateur. Il est intéressant de remarquer qu'ils attribuaient une grande part de leur succès au fait d'avoir

Digitized by Google

fait beaucoup de courses ensemble dans les monts de la contrée des lacs anglais, et cela à toutes les époques de l'année, mais surtout en hiver.

Parmi leurs successeurs les plus notoires, un grand nombre avaient également acquis leur adresse et leur confiance en eux-mêmes sur le même terrain d'entraînement, mais le développement pris plus tard par l'alpinisme dans les Iles Britanniques appartient plutôt à l'histoire des Clubs qui furent formés avec le temps dans ce but spécial.

La suite de l'historique des ascensions sans guides faites par les Anglais dans les Alpes doit être également passée sous silence pour les raisons déjà indiquées ; les accidents fatals survenus à des groupes opérant sans guides ont été extrêmement rares.

Nous ne pouvons esquisser ici à grands traits le travail accompli par le Club dans les autres régions montagneuses du Globe. W. Cécil Slingsby opéra seul en Norvège comme Packe et le comte Henri Russell l'avaient fait dans les Pyrénées, et il fut beaucoup plus heureux pour engager d'autres ascensionnistes à suivre son exemple. Une deuxième expédition au Caucase eut lieu en 1874 à laquelle Moore et Gardiner prirent part ensemble. Le sommet oriental de l'Elbruz (le plus élevé, mais de très peu) fut gravi tandis que le sommet du Mont Ararat fut atteint en 1876 et 1878. Après quoi, bien des années s'écoulèrent avant que ces régions fussent visitées à nouveau. Entre temps, en 1879-1880, Whymper entreprit une série d'expéditions dans les Andes de l'Equateur, qui s'étendirent sur sept années ; elles furent faites en partie pour recueillir des observations dignes de confiance sur les effets produits par l'altitude ; mais le fait saillant au point de vue de l'alpinisme pur, ce fut ses deux ascensions du Chimborazo. En 1882, le Rev. W. S. Green s'attaqua à un terrain totalement nouveau, les Alpes Méridionales de la Nouvelle-Zélande et il réussit presque à faire la conquête du Mont Cook, le roi de la chaîne. Il fut obligé d'y renoncer et de reculer pour assurer sa retraite, au moment où toutes les difficultés semblaient avoir été surmontées.

Après quelques années sans intérêt, commença la grande attaque du Massif Central du Caucase. De 1886 à 1890 inclusivement, un certain nombre de groupes qui comprenaient beaucoup de noms fameux, furent continuellement au tra-

Digitized by Google

vail. On éprouva quelques revers, et même une catastrophe regrettable se produisit, mais somme toute le total des succès remportés fut considérable. Il y a dans la chaîne, vingt sommets qui dépassent 15 000 pieds — 4 575 m. d'altitude; trois de ceux-ci avaient déjà été atteints en 1868 et 1874. Pas moins de dix des autres furent conquis pendant ces cinq saisons, en dehors d'une quantité de pics de moindre importance et de nombreux cols. De plus, en 1890 le Caucase Oriental (Daghestan) fut visité pour la première fois dans un but d'alpinisme, et le Basardjun, son point culminant, fut escaladé. Aucun autre effort aussi soutenu d'une semblable ampleur n'avait été fait jusque-là par le Club, exception faite pour les Alpes.

En 1903, deux autres des géants du Caucase Central, dont il est question plus haut, tombèrent à l'actif de deux alpinistes anglais opérant sans guides ; ils eurent leur grande part dans les triomphes de ce remarquable été, et tout récemment en 1913 et 1914, deux autres groupes sans guides, habilement conduits, parvinrent à obtenir de nombreux succès dans le Massif Adai Khokh et ailleurs.

L'exploration des vastes régions montagneuses très dispersées du Canada commença en 1888, lorsque le groupe Topham visita le Mont Saint-Elias et que le Rev. W. S. Green attira l'attention des alpinistes et des géographes sur la chaîne des Selkirks. Deux ans plus tard, Topham qui opérait partiellement en collaboration avec deux alpinistes suisses, poursuivit très avant le travail de Green dans les Selkirks, après quoi, ce champ d'action fut abandonné pendant quelque temps aux Américains.

Les Anglais intervinrent à nouveau, et au cours de deux grandes campagnes, 1898 et 1902, ils entreprirent sur une vaste échelle des ascensions dans des régions éloignées du chemin de fer Canadien Pacifique. C'est ainsi qu'on découvrit une quantité de pics inconnus qui furent escaladés ; une contrée montagneuse de première importance fut explorée et la carte en fut dressée ; par là, l'intérêt des Canadiens pour leurs montagnes a été grandement stimulé.

Dans le récent enthousiasme qu'il y eut pour l'alpinisme à la suite de la formation du Club Alpin Canadien en 1906, les Anglais ont une grande part, mais il n'y a rien de remarquable à citer à ce sujet.

Avant de quitter le Nouveau Monde, il est nécessaire de

Digitized by Google

faire mention de deux autres expéditions dans les Andes, toutes deux du plus grand intérêt. Dans la première, E. A. Fitzgerald fit pendant plus de sept semaines le siège de l'Aconcagua, le point culminant de tout le Continent. Cette ascension (la plus haute ascension indiscutée qui ait été accomplie jusqu'à cette époque) fut finalement réalisée deux fois par des membres de son groupe, parmi lesquels était un Anglais, S. M. Vines, qui fit également l'ascension du Tupungato (21 000 pieds — 6 045 m.). Ceci se passait en 1897. Pendant l'année suivante, Sir Martin Conway s'attaqua aux géants des Andes Boliviennes, l'Illimani, dont il atteignit le faîte et le Sorata, où il essuya une défaite à environ 300 pieds au-dessous du sommet.

Descendant au Sud, il refit pour son compte l'ascension de l'Aconcagua, et en 1899, se rendit à Tierra del Fuego (la Terre de Feu) où il atteignit 6 000 pieds sur le Sarmiento, la plus haute montagne de l'île.

Tous les deux, Fitzgerald et Conway, avaient déjà fait précédemment des ascensions dans des contrées éloignées du Globe. Fitzgerald avait fait des expéditions heureuses en Nouvelle-Zélande, où cependant, la partie la plus intéressante du travail d'exploration accompli depuis la visite de Green, fut exécutée par les New-Zéélandais eux-mêmes.

Le Club est fier de compter parmi ses membres plusieurs d'entre eux et des plus éminents, mais il ne peut pas inscrire leurs réalisations ou leur œuvre au bénéfice de la Mère Patrie.

La tournée Andéenne de Conway fut la dernière d'une série de quatre qui furent entreprises, dans le cours de huit années. Il avait visité deux fois le Spitzberg (1896 et 1897) où l'alpinisme doit être pratiqué dans des conditions étranges et toutes nouvelles.

Le dernier et peut-être le plus remarquable de tous ses voyages, une expédition dans la chaîne des Karakoram, eut lieu en 1892. Une vaste étendue glaciaire a été parcourue et diverses ascensions ont été réussies, y compris celle d'un pic de 22 600 pieds — 6 790 m. d'altitude. Ce fut la première tentative d'une ascension de l'Himalaya faite par un groupe complètement équipé à la moderne. Elle fut suivie en 1895 d'un assaut décisif sur le Nangua Parbat, par un fameux trio d'alpinistes amateurs, ascension rendue tristement célèbre par son issue tragique et la mort de A.-M. Mummery, et en 1899 de la

Digitized by Google

tournée du Kanchenjanga de Freshfield. A partir de 1905, les expéditions furent nombreuses, trop nombreuses même pour pouvoir être énoncées, mais la performance la plus remarquable fut en 1907 l'ascension du Trisul, 23 000 pieds — 7 015 m., par le capitaine T.-G. Longstaff. C'est le pic le plus élevé dont le sommet ait été indiscutablement atteint, quoique, bien entendu, le groupe dirigé par le Duc des Abruzzes, soit parvenu à une altitude considérablement plus élevée.

Avant de terminer cette revue rapide de l'alpinisme anglais hors d'Europe, il faut encore citer l'ascension du mont Kenya par H.-J. Mackinder, en 1899, le triomphe isolé d'un Anglais sur le continent africain.

Ceci dit, nous pouvons maintenant revenir sur les développements de la vie « domestique » du Club. Au début de son existence, les deux principales réunions, à part celles se faisant tous les mois, étaient les banquets d'été et d'hiver. Au début les deux étaient également nombreuses, mais après plusieurs années, l'assistance au dîner d'été diminua, et petit à petit, depuis 1897, il a cessé d'avoir lieu. Le dîner d'hiver, au contraire, gagna en importance et bientôt il s'imposa comme étant un des événements importants du Club.

A partir de 1864, l'habitude s'établit d'exposer pour ce dîner une petite collection de tableaux et d'esquisses de montagnes, prêtées par les membres. Cette exposition augmenta graduellement d'importance et d'intérêt, et à partir de 1878, les membres et leurs amis pouvaient la visiter pendant tout l'après-midi : cette innovation eut un vif succès. A l'exposition de 1880, un très grand intérêt fut suscité par les photographies de W.-F. Donkin, dont les travaux marquèrent une ère nouvelle dans la photographie alpestre. Pendant deux ou trois saisons, il fut le seul sur ce terrain, et jusqu'à sa mort qui survint au Caucase, en 1888, son seul concurrent fut Signor Vittorio Sella.

Des collections de peintures étaient également exposées de temps en temps dans les locaux du Club, mais, nécessairement, ces expositions étaient peu nombreuses, et presque toujours limitées aux œuvres d'un seul membre.

A cause de cela, et pour d'autres raisons encore, parmi lesquelles l'importance grandissante du Club, les locaux devinrent tout à fait insuffisants, mais ce n'est pas avant 1895 que le Club put inaugurer sa demeure actuelle, dans Savile Row. Il n'eut pas seulement ici, à sa disposition, des salles

Digitized by Google

plus nombreuses et plus vastes, dans lesquelles on put aménager convenablement son excellente bibliothèque, ses tableaux et autres richesses, mais encore un grand hall qui convenait également aux réunions mensuelles et aux expositions de tableaux. La conséquence fut le développement prodigieux que prirent les expositions, et aussitôt il fut non seulement possible, mais nécessaire, d'en faire deux chaque année, une en été, et l'autre en hiver, l'une destinée exclusivement aux tableaux, et l'autre aux photographies.

Ces expositions n'ont cessé d'avoir lieu que depuis quatre ans. Dans une seule et unique occasion, le Club put participer à une exposition générale : c'était à l'exposition du Jubilé de Liverpool en 1887, lorsque le Club organisa un « Alpine Court » (une cour d'alpinisme). L'exposition consista surtout en peintures et photographies de montagnes, mais on pouvait y voir également quelques accessoires d'escalade ainsi que des articles d'équipement pour alpinistes.

Le Club a lui-même organisé deux expositions d'équipements pour son propre compte et à ce sujet, il a publié des rapports qui ont été dressés par des Comités spéciaux (1887 et 1899) indépendamment d'un autre rapport antérieur, traitant des cordes et piolets (1864).

La production littéraire du Club (en dehors de l'*Alpine Journal*) consiste dans le volume sur l'Alpinisme, dans les séries de volumes sur le Sport, connus sous le nom de « Bibliothèque Badminton » et dans l'édition révisée des premier et deuxième volumes du « Guide Alpin », de John Ball.

Le premier de ces deux volumes qui traite de la région occidentale fut pour la plus grande partie le travail d'un seul homme, le Rév. W.-A.-B. Coolidge, le seul qui possédât des connaissances topographiques et littéraires suffisantes pour pouvoir mener l'œuvre à bonne fin. Mais le volume sur les Alpes Centrales fut le véritable résultat des travaux collaborés d'un grand nombre de membres.

Les livres sur l'Alpinisme, écrits par des personnalités du Club sont trop nombreux pour pouvoir être cités tous, mais il est à remarquer que les meilleurs et les plus connus d'entre eux sont presque sans exception composés à des degrés divers par les rapports et compte rendu qui avaient déjà paru dans le Journal ou qui avaient été lus dans les réunions.

Il y a un autre livre qui forme une classe à part, à lui

Digitized by Google

seul, et qui ne peut pas être passé sous silence, c'est le minuscule guide de poche de Zermatt, publié par Sir Martin Conway en 1881, livre d'une exécution et d'un genre tout nouveaux, et qui fut l'aïeul d'une nombreuse descendance de guides d'alpinisme.

Comme conclusion, il y aurait peut-être quelque intérêt à indiquer jusqu'à quel point le Club a pu exposer son histoire. Ses archives du début n'existent qu'en manuscrits ou sous la forme de circulaires et de notices, etc., collées dans un album, mais un récit assez complet de sa fondation et de ses opérations a été commencé par W. Longman, qui occupa la présidence et qui compléta ce récit jusqu'en mai 1864. Il fut publié après sa mort, et on pourra le trouver à la fin du huitième volume de l'*Alpine Journal*. Après cela, il y a une lacune, car pendant plusieurs années, le Journal s'est borné à relater l'histoire de l'activité extérieure de ses membres.

Les comptes rendus des séances des assemblées générales commencent à être relatés en décembre 1871, et à partir de ce moment le Journal devient de plus en plus le reflet de la vie du Club et de son histoire complète. En 1860, C.-E. Mathews, le Président démissionnaire étant arrivé aux termes de ses fonctions, fit une esquisse qui commençait en 1855 et montrait la progression de l'alpinisme au point de vue anglais. Depuis ce moment, chacun des Présidents, lorsqu'il arrivait au terme de son mandat, faisait un discours d'adieu dans lequel il passait en revue l'Histoire du Club et les principales actions de ses membres pendant les trois années de sa présidence. Tout cela rassemblé en un faisceau forme une narration continue et presque complète. Pour terminer, disons qu'un rapport intitulé « Cinquante années de l'Alpine Club » lu peu de temps après les fêtes du Jubilé, en 1907, par C. Pilkington qui fut lui-même Président, donne également une vue d'ensemble de l'histoire de l'Alpinisme. Dans ce rapport, les points qui n'ont pu être ici qu'effleurés, sont traités de main de maître.

A.-E. Mumm et J.-E.-C. Eaton.

Digitized by Google

Le Club Alpin Ecossais

par F.-J. Goggs.

Scottish Mountaineering Club

Oh mes gros brodequins ! oh mes gros brodequins à clous !
Comme ils parlent de pics et de montagnes,
Et de longues enjambées sur la grande lande !
Oh mes gros brodequins ! oh mes gros brodequins à clous !
Des souvenirs montent de jours joyeux
Passés sur le flanc des montagnes.

(Refrain de la *Chanson du Club.*)

Le Club Alpin Ecossais a été fondé au début de l'année 1889. Son but est de servir de trait d'union entre les amateurs « ascensionnistes », d'encourager l'Alpinisme en Ecosse, en hiver aussi bien qu'en été, de recueillir des renseignements en ce qui concerne les routes, les distances, les moyens d'accès, le temps pris par les ascensions, les caractères des rochers, l'étendue de la neige, etc... et en général de propager le goût de l'Alpinisme en Ecosse.

Bien que l'Ecosse soit reconnue comme étant la contrée la plus montagneuse de la Grande-Bretagne, peu de personnes se rendent compte que ce pays ne possède pas moins de 538 sommets de plus de 3.000 pieds (915 m.) d'altitude, dont 283 peuvent être considérés comme étant des pics séparés ; sur ces 283, huit ont plus de 4.000 pieds (1.220 m.), le plus élevé étant le Ben Névis de 4.406 pieds (1.343 m.).

En considérant ces hauteurs, il ne faut pas perdre de vue qu'elles partent généralement presque du niveau de la mer, et qu'à l'opposé de la Suisse, l'Ecosse ne possède pas de vallées à haute altitude.

Les monts sont couverts de neige depuis la fin octobre

Digitized by Google

jusque tard en juin et souvent leur versant nord est alors festonné par de volumineuses corniches de glace qui s'abattent avec le fracas du tonnerre en mai et en juin ; les crevasses également n'y sont pas inconnues. Bien qu'en général la plupart des montagnes d'Ecosse n'offrent aucun intérêt spécial comme escalade, et qu'elles puissent être parcourues aisément en hiver comme en été, il en est d'autres qui ne sont pas d'un accès aussi facile, et qui possèdent d'importantes murailles de rochers dont les ravins et les arêtes offrent en été des occasions d'escalades d'une difficulté graduée, tandis qu'en hiver, elles procurent un travail dans la neige et dans la glace qui demande la plus grande adresse de la part d'un grimpeur bien équipé.

Avant la fondation du Club Alpin Ecossais, peu d'ascensions dans le véritable sens du mot avaient été faites en Ecosse, et la plupart furent accomplies par des membres du Club Alpin Anglais, parmi lesquels nous mentionnerons spécialement les frères Pilkington et les escalades qu'ils firent dans l'île de Skye, en 1860.

Pendant les 30 dernières années, le record des ascensions en Ecosse est à proprement parler le record du S. M. C. (Club Alpin Ecossais).

Sans aucun doute, le Club a rempli le premier de ses buts, à savoir de servir de trait d'union entre les fervents d'ascensions en montagne.

Il débuta avec une centaine de membres et bientôt, il institua des conditions d'admission. Ces conditions ne sont pas sévères. Le candidat doit fournir au Club un rapport de ses ascensions, s'étendant sur trois années, et dont la moitié au moins doivent avoir été faites sur des montagnes couvertes de neige ; l'objet de ces conditions est de s'assurer que le candidat ne courra pas de dangers de risques hasardeux pour lui-même, et qu'il ne sera pas non plus un danger pour ses compagnons, dans le cas où il ferait partie d'une équipe.

Ayant été examiné par le Comité au point de vue technique, le candidat est présenté au Club et il est admis ou rejeté par un scrutin.

L'Ecosse étant un petit pays avec un population relativement faible, les membres du Club ont plus de facilités pour se rencontrer et pour se connaître entre eux que dans les Clubs plus importants.

Digitized by Google

Le solide « esprit de corps » qui existe chez nous, est entretenu par trois facteurs :

1° Les réunions qui ont lieu deux fois par an.

2° Le Journal du Club.

3° L'assemblée générale annuelle et le banquet qui la clôture.

Le Club tient deux réunions ; l'une au Nouvel-An, et l'autre à Pâques, et d'autres réunions occasionnelles sont organisées dans le cours de l'été. Les localités où doivent avoir lieu les réunions sont désignées d'avance à l'assemblée générale du Club, qui a lieu dans la première semaine de décembre. Les membres qui sont présents aux réunions viennent de toutes les parties de l'Ecosse, certains viennent même de l'Angleterre ; généralement ils descendent dans un hôtel, et leur séjour est en moyenne de 4 à 5 jours.

La meilleure humeur règne toujours au cours de ces réunions ; les ascensions sont effectuées par n'importe quel temps et par tous les temps, et chacun se réjouit d'avance de la perspective de ces excursions. La liste suivante des endroits où elles ont été tenues donnera une idée du terrain qui a été couvert : Loch-Awe, Brodick, Tyndrum, Inveroran, Fort-William, Kinlochewe, Aviemore, Killin, Sligachah, Inchnadamph, Braemar, Dundonell.

Au moyen de ces réunions ainsi que par d'autres expéditions irrégulières organisées par les membres, un grand nombre d'excellentes ascensions ont été faites et de routes nouvelles découvertes, dont les détails ont été publiés dans le « *Journal du Club* ». Celui-ci a paru régulièrement trois fois par an de 1890 à 1917. En 1918 et 1919, la publication n'a été que deux fois par an. Un numéro du Journal possède en moyenne 60 pages avec de nombreuses illustrations. Les articles qu'il renferme sont presque entièrement fournis par les membres du Club, et en dehors de tout thème qui soit d'intérêt général au point de vue « Alpinisme ». Ces articles sont pratiquement limités aux sommets et aux vallons de la jolie Ecosse. Ses illustrations ont toujours été une de ses particularités, et les quinze volumes forment une collection sans pareille de vues pittoresques des montagnes d'Ecosse, prises en été ou en hiver.

Une série d'articles constituant des sortes de livrets-

Digitized by Google

guides pour l'Ecosse, au point de vue alpinisme, ont paru de temps à autre. Il faut mentionner particulièrement les monographies sur le Ben-Nevis, l'île de Arran, et le Cuillin (Ile de Skye), cette dernière accompagnée d'une carte à grande échelle.

En 1902, il fut décidé que le Club se mettrait dans ses meubles, et au mois de mars de cette même année, une salle fut louée à Edimbourg ; la bibliothèque du Club et les collections de vues, dont l'importance a bien augmenté depuis, y furent transportées.

Bientôt, ce local fut jugé insuffisant pour l'activité du Club, et en 1910, tout un étage fut loué, comportant un appartement de trois pièces, dont une grande salle pour les réunions, etc., et deux pièces plus petites.

Pendant l'hiver les membres se réunissent tous les mois au Siège du Club, et à cette occasion on fait passer dans la lanterne les vues de projections les plus récentes.

La bibliothèque se compose aujourd'hui d'environ mille volumes sans compter un certain nombre de cartes d'Ecosse. Celles-ci comprennent la carte du Gouvernement à l'échelle de 1 inch par mille (0 m. 025 pour 1.069 m. 32 = 1/42.772) pour toute l'Ecosse, et celle de 6 inch par mille (0 m. 150 pour 1.069 m. 32 = 1/7.135), pour les principaux centres d'ascension en Ecosse, auxquelles il faut encore ajouter une quantité de cartes qui sont de publication récente.

La bibliothèque est particulièrement riche en ouvrages sur la topographie de l'Ecosse. Une série complète de l'*Alpine Journal*, et les annuaires des principaux Clubs du Continent, remontant à plusieurs années sont disposés sur les rayons de la bibliothèque.

Notre Club est également fier d'être le possesseur d'une collection unique de clichés de projection représentant les paysages de montagnes de l'Ecosse ; cette collection se monte à 1.250 clichés pris parmi les meilleurs négatifs obtenus par nos membres. De plus, le Club commence à constituer une collection de vues des Alpes et autres pays étrangers : 400 vues nous ont déjà été offertes. Les clichés sont prêtés à tout membre du Club qui peut en avoir besoin pour faire des conférences, etc...

Par suite de la guerre, le nombre des membres a dimi-

Digitized by Google

nué pendant ces dernières années, et il est aujourd'hui de 182. Nous devons dire ici que 60 des nôtres ont rejoint l'armée ; parmi lesquels, 46 ont quitté l'Angleterre en raison de leur service de guerre, et sur ce nombre, 13, soit presque 30 0/0, on donné leur vie pour la patrie.

Le Club prétend, selon les paroles prononcées par un de ses Présidents, qu'il a transformé l'Alpinisme en Ecosse, du sport isolé et de peu d'importance qu'il était en le rattachant au sport le plus noble qu'il y ait au monde. En admettant pleinement les limitations qui s'imposent par suite de l'absence de glaciers, il reste vrai que l'Alpinisme d'hiver en Ecosse offre plus d'une similitude avec ce qui donne tant d'attraits aux Alpes, et que beaucoup des problèmes posés par la neige et la glace sont les mêmes.

Le Club a ainsi favorisé l'entraînement d'une race de montagnards qui n'a pas de préjugés insulaires, mais dont les idées s'étendent et s'adaptent aux montagnes elles-mêmes et dont le principe fondamental d'entraînement est d'être parfaits en tout et de considérer tout progrès comme un marche-pied pour quelque chose de mieux. En visitant pour la première fois les Alpes, nos montagnards constatent que, bien qu'il y ait toujours beaucoup à apprendre, ils ont posé de solides jalons. Ils sont probablement déjà d'excellents grimpeurs de rochers, et leur expérience de la neige et de la glace, de même que leur habitude de la corde et du piolet, leur donnent un bon départ, si on les compare à ceux qui auraient été entraînés dans une école plus fermée.

Dans un certain sens, ils ont un avantage qui n'est pas donné par les Alpes :

Le montagnard Ecossais est un homme fait à toutes les intempéries et c'est un grimpeur qui se passe de guide. Il a été habitué à la pluie, au brouillard, à la neige, au « blizzard », de même qu'au soleil ; il a dû faire le porteur lui-même et trouver son chemin seul. Les hauteurs plus modestes et les distances moins grandes font que les expéditions sont sans danger dans des conditions où, dans les Alpes, elles seraient mortelles, et tandis qu'il n'ignore pas que dans les districts plus étendus, il y a des procédés qu'il faut éviter, il reste un homme d'expérience qui peut être d'une grande valeur dans un cas critique.

Il n'est pas exagéré de dire qu'un homme qui a un en-

Digitized by Google

traînement complet en Ecosse, ainsi que dans les Alpes, possède une expérience plus saine et plus étendue que celui qui n'a jamais été autre chose qu'un alpiniste guidé.

F.-J. Goggs,

Editeur du Journal du S. M. C.

23-1-1920.

Digitized by Google

Le Club Alpin du Canada

Fondé en 1906, *Incorporé en* 1909.

Par Byron HARMON.

« Etant donné que tout homme semble subir une fatalité qui l'oblige tôt ou tard à parler des Montagnes Rocheuses sur un ton d'extrême familiarité, j'espère que vous m'excuserez de vous engager de façon pressante à rendre hommage à cette masse gigantesque de pics géographiques. »

Charles DICKENS.

Par un beau jour ensoleillé en 1883, dans la passe Rogers, de la chaîne des Selkirks des Montagnes Rocheuses canadiennes, Sir Sandford Fleming, ingénieur en chef du chemin de fer canadien Pacifique (alors en construction), impressionné par la magnificence des montagnes environnantes, fonda avec ses deux compagnons — son fils, et le professeur Grant, de Queens Université — le premier Club Alpin du Canada. Ils burent à sa santé dans le torrent voisin, mais aussitôt que les gouttes d'eau eurent séché sur l'herbe à leurs pieds, le premier « Club » avait déjà vécu. Il n'y avait là qu'un incident pittoresque : les temps n'étaient pas encore révolus.

Aux époques lointaines, voyager était une chose trop sérieuse pour permettre des ascensions inutiles.

Sir Alexander Mackenzie, le grand négociant en fourrures, le premier blanc qui traversa le Canada d'un océan à l'autre, en jetant un regard sur ces grandes montagnes, les qualifia de « spectacle engageant » et poursuivit son chemin pour atteindre les côtes du Pacifique : c'était pendant l'été de

Digitized by Google

1793. Depuis lors, les trafiquants franchirent les montagnes en empruntant des passes diverses.

C'est en 1845 que le premier missionnaire de la Croix, le R. P. de Smet (Société de Jésus), traversa les montagnes pour porter son ministère chez les Indiens du versant Est ; l'année suivante, il retournait au milieu de ses fidèles dans le district de Kootenay. En 1846 également, l'artiste Paul Kane visita le premier la contrée montagneuse, et en fit des croquis, de même qu'il fixa sur la toile des types d'Indiens dans les plaines.

Les premiers levers de plans en montagnes furent exécutés sous la direction du capitaine Pallesser, par le Docteur (plus tard Sir) James Hector, pendant les années 1857 à 1860. Leurs rapports renferment les originaux classiques des cartes des Rocheuses.

En 1862, le Vicomte Milton et le Docteur Cheadle passèrent par le col de Yellowhead (la Tête Jaune) dans leur voyage aventureux vers le Pacifique et décrivirent le Mont Robson, le monarque des Rocheuses Canadiennes, « un géant parmi les géants dans sa suprématie incommensurable ».

Jusqu'à ce que le chemin de fer transcontinental fut terminé, en 1885, il ne se fit pas d'ascension pour le plaisir d'en faire. La première expédition d'alpinisme de quelque importance qui fut entreprise pour l'amour du sport, fut celle du Révérend W.-S. Green, et de H. Swanzy, du Club Alpin anglais et de la Société royale de Géographie. « Parmi les Glaciers des Selkirks » relata l'histoire de leurs aventures et ouvrit de nouveaux horizons aux alpinistes d'Europe. Le Professeur A.-P. Coleman et M. A.-O. Wheeler frayèrent le chemin pour les sportsmen canadiens et le Professeur Fay, de Boston, fut le guide hardi des grimpeurs des Etats-Unis. Graduellement, l'intérêt grandit et les possibilités de fonder un Club Alpin au Canada se développèrent.

Après mûre réflexion et de fructueuses discussions, pendant l'automne de 1905, M. A.-O. Wheeler, le célèbre topographe des montagnes du Canada, écrivit à un certain nombre de personnes qu'il jugeait susceptibles de s'intéresser à la fondation d'un Club Alpin au Canada. Un de ces appels parvint à Madame H.-J. Parker, de la « Presse libre du Manitoba ». Etant une fervente admiratrice des montagnes, elle fit appel à son éditeur en chef, M. Dafoe. Ce dernier fut prompt à reconnaître l'avantage national d'un pareil club et

Digitized by Google

accorda toute la place nécessaire dans son journal ; c'est à la suite de cela que, pendant l'hiver 1905-1906, la création d'un Club souleva un énorme intérêt.

Avec le concours dévoué de l'administration des chemins de fer Canadien Pacifique, des délégués de toutes les parties du Canada se rencontrèrent à Winnipeg, la ville centrale, et le 27 et 28 mars 1906, au milieu d'un grand enthousiasme, le Club Alpin Canadien fut organisé.

Des statuts furent dressés qui sont encore en vigueur aujourd'hui, avec de légères modifications. Le Club se donna pour programme :

L'encouragement à l'étude scientifique et à l'exploration des régions montagneuses des glaciers du Canada ; la culture de l'art se rapportant aux paysages de montagnes ; l'éducation des Canadiens en vue de leur faire apprécier leur patrimoine de montagnes ; l'encouragement au sport de l'alpinisme, et l'ouverture de nouvelles régions en tant que terrains nationaux destinés à l'activité sportive ; la conservation des beautés naturelles dans les montagnes ; également la conservation de la flore et de la faune dans leur habitat ; l'échange de publications avec d'autres organisations d'alpinisme ou de géographie.

On institua divers degrés d'admission pour répondre aux conditions spéciales ; Monsieur Weehler fut élu président et Madame Parker secrétaire honoraire.

Pour la fondation de ce Club, un certain nombre de facteurs se rencontrèrent, qui rendirent nécessaire l'adoption d'une méthode de constitution totalement différente de celle des organisations similaires d'autres pays. La principale objection était l'absence d'alpinistes. Les montagnes étaient en abondance, mais l'esprit montagnard devait être éveillé chez les Canadiens. De plus, la contrée montagneuse étant située dans le « Far West » (Extrême Ouest) du Continent, tandis que les contrées très peuplées sont situées dans l'Est et le Centre, il s'ensuivait une grande dépense de temps et d'argent pour s'y rendre. Dans un pays neuf, on pouvait difficilement disposer du temps nécessaire et la majorité des futurs membres étaient des gens de ressources modestes.

Il semblera étrange qu'à cette époque, un des problèmes principaux qui fut posé, fut la question de l'admission des femmes. Après une sérieuse prise en considération, la déci-

Digitized by Google

sion fut favorable, et une excellente section de dames alpinistes s'est développée depuis.

Afin d'entraîner le novice destiné à devenir un montagnard, un camp est dressé chaque année, en été, en quelque point central des montagnes, et là, il est donné aux candidats inexpérimentés l'occasion de devenir des membres actifs du Club, en escaladant un pic de glacier de l'altitude exigée sous la surveillance de guides expérimentés.

C'est cette institution de camps d'entraînement qui différencie le Club Canadien de tous les Clubs Alpins du monde entier. Dans un pays où il n'y a jusqu'à présent que très peu de refuges, le campement est le seul moyen d'atteindre la plus grande partie des montagnes. On dresse un camp bien organisé et bien approvisionné, des guides compétents sont réunis et des escalades et expéditions sont organisées chaque jour. Un membre distingué du Club Anglais écrit : « Notre séjour au camp fut une des expériences les plus délicieuses que nous ayions jamais faites. La merveilleuse beauté de tout ce qui nous environnait, les magnifiques journées au dehors, les chansons chantées et les histoires racontées le soir, après le souper, autour d'un feu de camp crépitant, le repos bien gagné sur le lit élastique fait de branches de sapin odorant, tout cela constitue des souvenirs à entretenir et une invite constante à recommencer. »

Le premier camp annuel fut installé du 9 au 16 Juillet, au sommet de la passe de Yoho, sur les bords du lac Summit. Quarante-quatre candidats à l'admission comme membres actifs, et plus de cent membres anciens fréquentèrent le camp. Le camp de 1907 se tint dans la Vallée du Paradis, près du Lac Louise et montra un progrès marqué dans l'alpinisme.

Pendant l'hiver, notre Président, M. Wheeler, séjourna en Angleterre où il assista au banquet du Jubilé du Club Alpin anglais, et fut ensuite nommé membre honoraire de ce père de tous les Clubs Alpins. A ce momen fut scellée cette amitié cordiale qui nous unit au Club anglais et qui s'est maintenue jusqu'à ce jour. Plus tard, le Docteur Coleman, un alpiniste et savant distingué, qui a été président du Club canadien, fut également nommé membre honoraire.

En 1908, le camp fut dressé dans la passe Rogers et c'est la seule fois qu'il fut installé dans la chaîne des Selkirks. On y accomplit d'excellentes escalades, mais il s'y produisit un accident des plus malheureux qui fut d'ailleurs le seul acci-

Digitized by Google

dent fatal à enregistrer dans l'histoire de notre Club. Une dame glissa sur la neige fraîche, le long des pentes inférieures d'un pic peu élevé, le Mont Avalanche, heurta de la tête sur une roche saillante et fut tuée sur le coup.

C'est à ce camp que fut décidée la construction du Chalet du Club, inauguré le premier Juillet de l'année suivante et dont l'aspect est si marquant dans le paysage de Banff ; depuis, ce chalet a toujours été une résidence d'été pour les membres.

En 1909 eut lieu à Winnipeg l'assemblée de l'Association anglaise et on profita de cette circonstance pour inviter vingt membres du Club Alpin anglais et leurs amis à se rendre au camp canadien, installé dans le magnifique paysage qui entoure le lac O'Hara. Un de nos hôtes les plus distingués était M. Edward Whymper, dont la présence fut du plus grand intérêt pour les jeunes membres de notre « jeune » club.

D'autres alpinistes européens très connus étaient présents également, et cette assemblée fut des plus importantes dans l'histoire du Club, fixant ainsi sa position pour toujours. Durant cette même année, MM. Kinney et Philips firent leur fameuse ascension du mont Robson dont les détails sont relatés dans le Journal Alpin Canadien de 1910. Un groupe de grimpeurs anglais tentèrent également l'ascension, mais ils durent rétrograder, comme avait dû le faire précédemment le Professeur Coleman, par suite du mauvais temps, qui est la principale et la plus forte défense de cette magnifique montagne.

Tout en accomplissant une certaine somme d'excellent travail, au point de vue ascension, sciences et exploration, l'événement le plus important dans l'histoire du Club, a été l'établissement de Sections locales. Actuellement elles sont au nombre de neuf, dont sept sont disséminées sur toute l'étendue du Canada ; une est à New-York, et l'autre à Londres pour les membres anglais.

Au cours de cet été, le docteur T. G. Longstaff, de réputation himalayenne, fit sa première visite à notre Club, maintenant ainsi entre les Clubs anglais et canadien, les relations amicales, qui furent toujours si appréciées. Il nous quitta profondément intéressé par les montagnes du Canada, après avoir effectué plusieurs escalades importantes et avoir exploré la chaîne des monts Purcell en compagnie de M. Wheeler. 1911 fut une autre année remarquable. Pendant tout

Digitized by Google

l'été, une expédition organisée par le Club sous la direction de M. Wheeler, releva les plans des environs du Mont Robson et en établit la carte qui a été depuis d'un secours inestimable pour tous les voyageurs.

A cette expédition se joignirent un certain nombre de savants américains de l'Institut Smithson de Washington (D. C.). En plus du Journal du Club habituel qui contenait un rapport intéressant sur la région du Robson ainsi que la carte, un numéro spécial fut publié, convenablement illustré comme le sont tous les numéros du Journal canadien, contenant tous les rapports scientifiques.

En 1912, après le camp annuel, situé à la passe Vermilion, le Club prit l'initiative d'une très intéressante expédition aux lacs et montagnes de l'Ile Vancouver. Quoique d'une altitude relativement peu élevée, ces montagnes offrent d'excellentes escalades et les paysages environnants de la côte du Pacifique sont délicieux.

1913 fut une année de développement marqué. Pour la première fois, le Club organisa deux camps, l'un dans les conditions usuelles, au pied du Mont Cathédral, l'autre dans la passe du Robson ; ce dernier fréquenté seulement par des membres expérimentés dont le nombre était limité à 100.

Depuis l'expédition de 1911, les membres du Club étaient très désireux d'ascensionner dans cette magnifique contrée, mais établir un camp pour tant de personnes, à dix-huit milles d'un chemin de fer, la seule voie ouverte pour le ravitaillement étant un rude sentier de montagne, cela réclamait une organisation considérable.

Le Mont Robson s'élance superbement de 7.500 pieds (2.300 mètres) environ dans les airs, depuis le lac Berg à ses pieds. Vue de tous côtés, c'est une montagne majestueuse, mais c'est de la passe Robson où est situé le lac Berg, qu'elle se présente à son plus grand avantage. Autour d'elle se groupe tout un monde nouveau de montagnes environnées de nobles glaciers.

Le sommet du pic principal fut atteint par MM. W.-W. Foster et A.-H. Mac Carthy, accompagnés du guide Conrad Kain, à 5 heures du soir, le 31 Juillet, après une escalade extrêmement pénible. Il fut impossible de revenir par le même chemin que pour l'ascension. Il fallut passer la nuit sur la montagne dans des conditions très pénibles et le retour au camp ne put avoir lieu que tard dans l'après-midi du lendemain.

Digitized by Google

Deux autres tentatives furent faites, l'une par l'arête ouest, et l'autre par le sud ouest, par des grimpeurs d'élite, mais dans les deux cas, lorsqu'il semblait que le pic allait être atteint, le démon du temps intervint et il fallut battre en retraite au milieu des périls.

On pourrait peut-être encore trouver une route plus facile pour atteindre cette montagne, mais ce sera toujours une escalade « hors de pair » et jamais, ainsi que le dit la phrase classique : « une journée facile pour une dame ».

D'autres montagnes importantes furent escaladées en partant de ce camp, notamment les monts Resplendent et Whitehorn, et un grand nombre d'expéditions d'exploration étudièrent la contrée environnante.

Le camp fut fréquenté par des membres du Club Alpin anglais et du Club Alpin américain, qui étaient également membres de notre organisation canadienne.

Il y eut maintes expéditions indépendantes pendant cette saison. La contrée de la rivière Whirlpool, le groupe de Freshfield et les Selkirks du Sud furent également explorés ; des ascensions de pics vierges furent faites.

Il est une locution courante chez nos voisins d'Amérique de parler de « jumping-off place » que l'on peut ainsi traduire : « Tout laisser en désordre et partir ! » Le camp de 1914 dans la petite vallée du Yoho a été le « jumping-off place » du Club. C'est pendant sa durée que la guerre fut déclarée et aussitôt les membres s'éparpillèrent dans toutes les directions pour rentrer chez eux, soit pour s'engager, soit pour prendre d'autres dispositions concernant l'avenir. Cependant il fut fait d'excellent travail pendant cette saison. On continua l'exploration des Selkirks du Sud, et Mlle Jobe, ainsi que Mlle Springate, avec M. Donald Phillips firent une expédition d'exploration sur cette belle montagne du Nord, aujourd'hui appelée le mont Alexander, du nom du grand trappeur de fourrures et explorateur, Sir Alexander Mackenzie.

Pendant les années de guerre, on n'eut pas le temps, au Canada, de faire de l'alpinisme sur une grande échelle. Le Club vit un sixième de ses membres partir pour la guerre, et il faut considérer qu'il y a parmi nous une bonne proporton de membres qui sont des dames, et qu'une partie des hommes avait déjà dépassé l'âge du service.

Ses membres servirent dans l'armée avec beaucoup de

Digitized by Google

distinction en France, en Belgique, en Italie et en Mésopotamie, obtenant des grades importants et les plus grands honneurs de la part de l'Empire Britannique ainsi que des Alliés.

Les explorations et les escalades de pics vierges furent continuées par ceux qui étaient condamnés à rester ; le travail de topographie fut poursuivi et le Canada conféra le nom de quelques-uns des Alliés les plus notoires aux pics les plus remarquables qui étaient restés inconnus jusqu'à ce jour.

Quoique la guerre eut cessé en 1919, tout n'avait pas encore repris sa place, et peu de membres purent trouver le temps de se rendre dans les montagnes bien que leur impatience de revoir les grands pics ne fut nullement diminuée. Le camp fut dressé dans la passe Yoho, sur l'emplacement du premier camp, et ce fut l'occasion d'un nouvel enthousiasme. Des ascensions nouvelles furent effectuées dans la région dont on avait récemment relevé les plans, et le dicton du « Journal Alpin » anglais se confirma : « Plus vous escaladerez de nouveaux pics au Canada, plus vous verrez s'étendre la contrée encore inexplorée ».

Pour 1920, le Club prépare une saison de grande activité. Le camp sera installé au pied du Mont Assiniboine, le splendide massif situé à 25 milles au sud de Banff, qui a une ressemblance si frappante dans sa partie Nord avec le Matterhorn (Cervin) des Alpes d'Europe, quoique sur une moindre échelle.

C'est là qu'il a été décidé d'installer le camp et à cette occasion de souhaiter officiellement la bienvenue à tous ceux des membres qui sont revenus et qui ont accompli leur service militaire pendant la grande guerre.

Cette année-ci également, on inaugurera sous les auspices du Club, une excursion publique, à pied et en voiture, de Banff au Mont Assiniboine, de façon à permettre à toutes les personnes qui désireraient jouir pendant leurs loisirs de la beauté pittoresque des montagnes sur le trajet, de le faire avec tout le confort et la commodité possibles.

Il sera établi des camps intermédiaires à l'issue d'étapes journalières faciles, où l'on trouvera la table et le gîte, et il suffira d'emporter avec soi quelques objets personnels, pour être à même de profiter d'une sortie parmi les grandes montagnes du Canada, et d'en limiter ou prolonger la durée à volonté.

Digitized by Google

La tournée Banff-Assiniboine sera la première d'une série d'autres excursions analogues que l'on se propose d'inaugurer sous les auspices du Club.

Les Montagnes Rocheuses du Canada comprennent la Section Nord des Cordillères du continent Nord américain. Ses neiges éternelles, les séracs et glaciers qui en dérivent, magnifiques par leur extension, leur nombre et leur beauté, font que les chaînes de montagnes canadiennes sont incomparables en splendeur.

Le Club s'était proposé comme but de se faire reconnaître comme l'unique représentant alpin des Rocheuses Canadiennes et d'être le facteur efficace qui les ferait connaître comme centre d'excursions digne d'un public mondial, fervent de la belle nature, telle qu'on la trouve au milieu des hauts sommets.

Nous pensons que ce but a été atteint et aujourd'ui le Club est devenu logiquement un bureau d'informations pour tout ce qui touche sa sphère spéciale d'activité. Il est répondu avec le plus grand empressement à toute demande de renseignements adressée au Secrétaire du Club.

Il faut espérer que nos amis les Alliés, aideront le Canada dans ce captivant travail, qui consiste à voyager au milieu d'un monde étrange, à escalader de nobles pics inconnus jusqu'à ce jour, et à les faire connaître au grand public.

Pendant les quatorze années de son existence, le Club, comme on vient de le voir, a fait une besogne excellente, mais il reste encore beaucoup à faire.

Dans un pays si vaste, avec une population relativement faible, et l'absence de classe oisive, sa tâche n'est pas facile, mais il a de grandes ambitions et de plus grands espoirs encore.

S. H. MITCHELL,
Secrétaire-Trésorier du
Club Alpin Canadien,
Banff (Alberta), Canada.

REFUGES

La Section de Vancouver du Club Alpin du Canada a construit un refuge sur la pente Sud du Mont Dam, dominant la vallée et la ville de Capilano. Des sentiers aménagés

Digitized by Google

par les membres conduisent du refuge au sommet du Mont Crown et dans d'autres directions.

Bien qu'il n'y ait pas d'ascensions de premier ordre à faire en partant d'ici, c'est cependant un centre très approprié pour faire de l'entraînement profitable. Ce refuge n'est qu'à trois heures de marche de la ville.

La Compagnie de chemin de fer du Canadien Pacifique possède également deux refuges : un sur la prairie, près du lac O'Hara, l'autre à la limite de la végéation sur le Mont Rogers, dans les Selkirks.

Maintenant que la guerre est terminée, d'autres refuges sont projetés, mais dans un pays si neuf, dont le territoire est vaste, et les alpinistes comparativement en petit nombre, le besoin d'abris commence seulement à se faire sentir.

Les sentiers de montagne sont aménagés, dans la plupart des cas, par le Gouvernement. Les conseils et avis du Club Alpin sont souvent reçus et suivis avec empressement.

Digitized by Google

Le Club des Grimpeurs

Par C.-A. MATHEWS

Durant plusieurs années, pendant les mois d'août et de septembre, des hommes, qui se rencontraient rarement ailleurs, passaient les journées ensemble sur des collines et les veillées, le soir, autour du feu, à Pen-Y-Gwryd. De l'association de ces amis des montagnes naquit le « Climbers Club ».

On proposa que le long intervalle entre septembre et août fut relié par une réunion qui aurait lieu à Londres et le 19 Mai 1897, un certain nombre d'habitués de Pen-Y-Gwryd dînaient ensemble sous la présidence du Rev. T. S. Halliday.

Le ferme désir y fut exprimé que l'idée de ce dîner de Pen-Y-Gwryd, qui venait si heureusement de prendre naissance, ne fût pas abandonnée, et l'on prit aussitôt des dispositions pour qu'un second dîner eût lieu en Décembre 1897. A ce dîner, présidé par le Rev. J. N. Burrows une résolution fut soumise qui proposait la formation d'un Club Alpin. Cette proposition fut présentée par M. Roderick Williams, appuyée par M. H. G. Gosch, et admise par acclamations. Au mois de Mars de l'année suivante, on envoya une circulaire, et à la première assemblée constitutive qui eut lieu avec à propos dans les locaux de l'Alpine Club, le 28 avril 1898, notre Club fut définitivement et régulièrement inauguré.

Le nombre des membres du début dépassait 200. On établit des statuts et on procéda à l'élection du bureau. Le premier président fut M. C. E. Mathews, les premiers vice-présidents M. Frédérick Morshead et M. F. H. Bowring et parmi les membres du Comité, se trouvaient les présidents du « Yorkshire Ramblers Club » et du « Scottish Mountaineering Club. »

A l'origine, le Club n'avait pas d'autre but que de réunir dans une association les habitués de Pen-Y-Gwryd, mais

Digitized by Google

avant sa constitution définitive, ses horizons s'étaient déjà élargis et il se donnait dès lors pour but d'encourager l'alpinisme et les courses en montagne, principalement en Angleterre, en Irlande et dans le Pays de Galles, ainsi que de sauvegarder l'intérêt des sciences et des arts dans leurs rapports avec l'alpinisme.

L'exclusion quelque peu radicale de l'Ecosse n'est pas due à ce que ce pays n'ait pas été apprécié quant aux facilités et à l'intérêt qu'il offre pour l'alpinisme, mais bien plutôt au sentiment que nous avions que le frère aîné de notre Club « Le Scottish Mountaineering Club » considérait ce terrain comme sa propriété.

Depuis ces modestes débuts, le Club s'est constamment développé en prenant une force toujours plus grande, il s'est fait la réputation d'être une « pépinière d'alpinistes » en faisant connaître les collines montagneuses à des hommes qui, à un certain moment, se rendent dans les Alpes et plus loin, de même qu'il envoie un nombre toujours croissant de candidats à l' « Alpine Club ».

Les présidents ont été à tour de rôle : MM. C. E. Mathews, W. P. Haskett Smith, W. Cecil Slingsby, R. A. Robertson, J. B. Farmer, G. Winthrop Young et A. W. Andrews.

Digitized by Google

Club Alpin de la Colombie Britannique

Par M. H. E. Coulter

Le British Columbia Mountaineering Club commença son existence effective le 28 Octobre 1907, le chalet du Club érigé sur le Mont Grouse fut terminé et inauguré au début de 1911.

Les buts qui sont assignés au Club, ainsi que l'indiquent les statuts sont les suivants :

a) L'exploration des montagnes, des vallées et des champs de glace de la Colombie Britannique et l'étude de leur configuration.

b) La conservation des beautés naturelles de ses montagnes, et dans ce but, l'appel à une législation protectrice.

c) L'encouragement de toutes fins scientifiques, artistiques et récréatives ayant pour objet la réalisation des buts ci-dessus.

L'œuvre principale du Club est peut-être jusqu'ici la mise en valeur du district Garibaldi, une magnifique région alpestre distante de quelques cinquante milles au Nord de Vancouver ainsi que l'escalade de nombreux pics inexplorés dans cette région, notamment le Mont Garibaldi, un superbe cône volcanique, probablement le pic le plus élevé de cette partie S. O. de la Colombie Anglaise ; le Mont Mamquam avec ses immenses champs de neige ; le Mont Table, un pilier massif de basalte, dont l'ascension est extrêmement dangereuse, en raison de son état de désagrégation. A ces cimes, il faut ajouter d'aures montagnes moins élevées, mais non moins intéressantes. Pendant les cinq dernières années, le Club a beaucoup travaillé pour obtenir que le District Garibaldi soit réservé comme Parc National de montagne ; on peut supposer que ses efforts vont enfin être récompensés d'ici peu par la promulgation de la loi nécessaire. Comme région de montagne à populariser, le District Garibaldi peut être difficilement surpassé pour la beauté de ses pics nei-

Digitized by Google

geux, ses nombreux glaciers, ses jolis lacs et la richesse de sa flore alpestre. La proximité du Parc du terminus de la ligne de chemin de fer Ouest le rendrait particulièrement intéressant pour les villes de la côte.

Le Club a également accompli un travail d'exploration très important dans les montagnes proches de Vancouver. De courtes expéditions sont organisées à chaque fin de semaine pendant les mois d'été pour parcourir les collines avoisinantes. Pendant l'hiver, les membres du Club passent des journées très agréables dans leur confortable chalet, à pratiquer le ski, la marche en raquettes et à faire des excursions à pied.

A la déclaration de guerre, nombreux furent les membres actifs hommes qui rejoignirent l'armée. De ceux-ci, sept firent le « sacrifice suprême ».

Leur absence ainsi que le chagrin que leur perte nous causa, eurent une répercussion sensible sur l'activité de notre Club pendant ces cinq dernières années.

Cependant les membres qui restaient y compris les dames membres, travaillèrent vaillamment pour maintenir la vitalité du Club.

Maintenant que la guerre est terminée et que le reste de « nos gars » est de retour, les choses vont reprendre le cours normal d'antan et nous comptons bien accomplir de grandes choses cette année.

Actuellement, le nombre des membres du Club est environ d'une centaine.

Digitized by Google

Le Club Alpin Suisse

Par Eugène A. Desgouttes

CHAPITRE I

FONDATION, ORGANISATION ET DEVELOPPEMENT

C'est à M. le Dr Rodolphe Simler, de son vivant privat-docent de chimie et de géologie à l'Université de Berne, que le C. A. S. est redevable de son existence. Estimant qu'en suite de la création en 1857 de l'Alpine Club et en 1862 d'un Club Alpin en Autriche, la constitution en Suisse d'une société analogue était devenue indispensable, M. Simler, en Octobre 1862, adressa à un certain nombre d'amis de la montagne une circulaire leur proposant la fondation d'une Société suisse d'alpinisme, circulaire qui provoqua la réunion, le 19 Avril 1863, au buffet de la gare d'Olten de trente-cinq personnes appartenant aux cantons de Berne, Soleure, Bâle, Argovie, Lucerne, Saint-Gall, Zurich et Glaris, lesquelles élaborèrent des statuts, nommèrent un comité composé de trois membres appartenant au canton de Berne, donnèrent à l'Association le nom de « Club Alpin Suisse » et désignèrent la ville de Glaris comme siège d'une prochaine assemblée. Ainsi fut fondé le C. A. S. En Mai suivant, dans une séance où se constitua la Section Bernoise, le nombre des membres du Comité Central (par abréviation C. C.) fut porté à sept et il fut fait choix d'un insigne en laiton doré consistant en une tête de chamois, la croix fédérale et le nom du Club.

Disons à ce sujet que tout dernièrement les *vétérans* du Club (par abréviation C. A. S. pour les cantons romands et S. A. C. (Schweizer Alpen Club) pour les cantons alémani-

Digitized by Google

ques) (1), soit les membres faisant partie de la Société depuis vingt-cinq ans ont été par la générosité de leur Section décorés d'un insigne spécial fort élégant.

Conformément à ce qui avait été décidé, la première assemblée générale se tint à Glaris les 4, 5 et 6 septembre, elle compta 42 participants représentant huit Sections. Le général Dufour y fut nommé membre honoraire. C'est aussi dans cette réunion que furent élaborés les premiers statuts du Club demeurés, sauf quelques modifications, en vigueur jusqu'en 1907, époque où furent adoptés ceux qui régissent actuellement l'association et dont il y a lieu d'indiquer les principales dispositions. Le *but* de la Société est ainsi défini : Le Club Alpin Suisse est une Association d'amis du monde alpin. Il sert de centre de ralliement aux alpinistes en Suisse. Il encourage dans la mesure de ses moyens ce qui peut contribuer à faciliter les courses dans les Alpes Suisses, l'exploration de nos montagnes et la protection de leurs beautés. Il subventionne dans la mesure de ses ressources les entreprises vouées à l'étude scientifique des Alpes. Le Club cherche à remplir sa tâche par les courses individuelles de ses membres ou celles des Sections, par la construction et l'aménagement de cabanes, l'établissement de sentiers, le développement du service des guides, l'organisation des stations de secours, enfin par des travaux littéraires et graphiques ainsi que par la publication de cartes des Alpes et de guides pratiques pour les excursions.

Le domicile légal de la Société est à Berne, l'administration se trouve au siège du Comité Central. Le Club comprend des membres actifs et honoraires. Les étrangers y sont admis, mais les dames en sont exclues. Il se divise en Sections cantonales ou régionales qui se constituent librement. Le droit d'entrée et la contribution annuelle sont de cinq francs. L'administration se compose :

1° D'un Comité Central composé de sept membres, au minimum, nommés pour trois ans ; le président est élu par l'assemblée des délégués, les autres membres sont désignés

(1) La plupart des renseignements contenus dans cette notice ont été, jusqu'en 1913, puisés tant dans l'ouvrage de M. Ernest Büss sur les vingt-cinq premières années du Club Alpin Suisse que dans celui rédigé par M. le Dr Henri Dübi sous les auspices et à l'occasion du cinquantenaire de cette association, et, à partir de 1893, m'ont été obligeamment fournis par MM. Alexandre Bernoud et Emile Dunand, tous deux membres du précédent Comité Central.

Digitized by Google

par la Section à laquelle appartient le président. Le C. C. a la direction générale des affaires du Club, prépare les travaux des assemblées générales et de délégués, exécute leurs décisions, administre les archives et les finances, s'occupe de la publication de cartes et guides, de l'Alpina et de l'Annuaire (Jahrbuch) ; donne son préavis sur les demandes de subventions faites par les Sections pour la construction de cabanes et présente chaque année un rapport sur son administration. Il s'adjoint pour son travail de bureau un employé rétribué et devant avoir son domicile au siège du C. C.

2° D'une assemblée de délégués pris dans les Sections suivant une échelle déterminée. Elle se réunit annuellement sous la présidence du Président Central dans une localité désignée par le C. C., et vote sur le rapport de ce dernier le budget, les subventions pour les cabanes, la revision des statuts, etc. Elle est en quelque sorte le pouvoir législatif dont le C. C. est le pouvoir exécutif.

3° D'une assemblée générale ou fête centrale, laquelle a lieu tous les trois ans en Septembre et dure dans la règle deux jours dont le premier est consacré aux affaires administratives et le second à une excursion en commun. Le principal avantage de ces réunions est de permettre aux membres appartenant à des cantons de langue et de mœurs différentes de se rencontrer, d'apprendre à se mieux connaître et d'aider ainsi au but patriotique poursuivi par le C. A. S.

C'est dans le même but que, sur la proposition de la Section Genevoise, a été récemment instituée une « Semaine clubistique » soit réunion dans telle ou telle localité des clubistes appartenant aux diverses Sections, avec excursions et festivités diverses. L'institution a du reste jusqu'à présent joué quelque peu de malheur. En effet lors de la première « semaine » qui se passa à Kandersteg en Juillet et Août 1917, les écluses célestes s'ouvrirent toutes grandes, ce qui ne l'empêcha pas de réussir grâce à la bonne humeur et à l'entrain des 150 participants ; celles qui devaient avoir lieu en 1918 et en 1919 ont dû être renvoyées par suite d'épidémies de grippe, la prochaine est fixée à Ragaz du 9 au 15 Août de cette année.

Indépendamment des membres proprement dits du C. A. S. il s'est constitué en 1909 à Londres à l'instigation de Mr F. F. Roget, membre de la Sectoin genevoise et de Mr J. A. B. Bruce, membre éminent de l'Alpine Club et sous la dénomina-

Digitized by Google

tion de « Association of British Members of the Swiss Alpine Club » un groupement qui n'est ni un second « Alpine Club » ni une Section à l'étranger du C. A. S. et dont le but est d'engager les alpinistes anglais à collaborer à l'activité générale du Club Alpin Suisse en se faisant recevoir membre de l'une de ses Sections, de recueillir des fonds permettant de lui offrir une cabane, de contribuer à diverses entreprises, enfin de créer entre les membres anglais du C. A. S. des liens de solidarité au moyen de réunion libres, de conférences et de soirées. L'Association comprend des membres ordinaires et honoraires. En 1915 elle comptait 451 membres, appartenant pour la plus grande partie à la Section genevoise.

On vient de voir que l'entrée dans le Club est interdite aux personnes appartenant au sexe féminin. Cette question de l'admission dans la Société de la plus aimable partie de l'espèce humaine a donné lieu à d'innombrables discussions et provoqué de non moins nombreux écrits dans lesquels sont exposés les arguments si connus pour ou contre l'admission.

En attendant que la porte du C. A. S. s'ouvre aux dames, si jamais elle doit s'ouvrir, celles-ci ont fondé sous le nom de « Club Suisse des Femmes alpinistes », une association dont le siège est à Montreux et forte déjà d'une centaine de membres.

Considérable a été le développement du C. A. S. qui, de 800 membres et de 11 sections qu'il comptait en 1866, de 4.230 membres et 38 sections qu'il possédait en 1893 a passé à fin 1919 à 18.000 membres répartis en 64 sections. De 1863 à 1919 vingt comités centraux se sont succédés, le dernier a eu son siège à Genève de 1916 à 1919 sous la présidence de Mr Alexandre Bernoud ; l'actuel qui a pour président Mr Tschopp est à Aarau. Les assemblées générales et fêtes centrales ont été au nombre de quarante. Une des plus brillantes de ces réunions a été celle de Genève en 1879, par suite de la coïncidence avec la conférence internationale des Sociétés d'alpinistes.

La première assemblée de délégués a eu lieu à Lucerne en 1867, la cinquante-neuvième à Bâle en 1919.

Au nombre des dons en argent et legs dont a bénéficié le C. A. S. il convient de mentionner celui de vingt mille francs fait par le Zurichois Huber pour secours aux guides suisses victimes d'accidents et celui de cinq mille francs fait par Mr J. C. Horber, de Lyon.

Digitized by Google

CHAPITRE II

Publications

§ I. — LES PERIODIQUES

Aux termes de l'article 18 des statuts de 1907, l'*Alpina*, fondé en 1893, est l'organe officiel du C. A. S. pour l'ensemble de ses membres auxquels elle est gratuitement distribuée. Elle publie en français et en allemand toutes les communications officielles du C. C. auxquelles se joignent parfois des récits d'excursione et des articles sur des questions concernant l'alpinisme. A partir de 1914, l'*Alpina* qui avait jusqu'alors paru deux fois par mois, a dû se restreindre, vu les circonstances, a un seul numéro mensuel. Cette publication qui constitue la meilleure source d'informations pour l'histoire du C. A. S. à partir de 1893, a l'inconvénient d'obérer d'une façon exagérée les finances du Club.

Les deux autres périodiques du C. A. S. sont l'Annuaire et l'*Echo des Alpes*.

Déjà à l'assemblée d'Olten, avait été émis le vœu de la publication d'un Annuaire destiné à contenir le résultat des explorations dans les champs d'excursions, des travaux scientifiques sur les Alpes et des comptes rendus de l'activité des Sections. Ce vœu ne tarda pas à être exaucé et dès l'année suivante paraissait le premier volume qui, tiré à mille exemplaires, renfermait trois panoramas, une carte, de nombreuses illustrations et 542 pages de texte. A partir de 1864, l'Annuaire a régulièrement paru chaque année, sauf une interruption pendant la guerre de 1870-1872. Dans le triple domaine de l'alpinisme, de la science et de l'art, l'Annuaire, dont le 53e volume a vu le jour en 1918, constitue un véritable monument élevé en l'honneur des Alpes. Edité depuis quelques années par le C. C. lui-même, son coût est de cinq francs, somme véritablement minime. Les membres de langue allemande du C. A. S. sont tenus de le recevoir, ceux apparte-

Digitized by Google

nant à des Sections bilingues ont le choix entre l'Annuaire et l'*Echo des Alpes*. De 1867 à 1869, il en fut publié une édition en français, mais la vente n'ayant pas couvert les frais de traduction et d'impression, on y renonça.

L'Echo des Alpes a pris naissance en 1865 en même temps que la Section genevoise qui fut son berceau et fut, dès le début, le siège de son Comité de rédaction. Jusqu'en 1870, il ne fut qu'une publication locale paraissant à époques indéterminées et dirigée par des personnes uniquement genevoises. De 1870 à 1895 il se fit trimestriel et devint l'organe des trois Sections romandes alors existantes dans lesquelles était choisi un Comité de sept membres. En 1895 transformation complète : l'Echo est constitué organe des Sections de langue française soit Romandes ; le Comité de rédaction continue à être à Genève, mais l'administration du recueil est confiée à une commission composée d'un délégué par Section et d'un délégué du C. C. et présidée par celui de la Section où siège la rédaction. Cette commission se réunit dans la règle au printemps et en automne.

L'abonnement est obligatoire pour tous les membres des Sections romandes. En 1909 il a été passé entre la Commission administrative et le C. C. un contrat légèrement modifié en 1914, en vertu duquel le C. C. est devenu propriétaire du journal, devenu lui-même par ce fait publication officielle en langue française du C.A.S. L'*Echo* reçoit de la Caisse Centrale une subvention annuelle de mille francs. En 1892, il a été fait un « Index » des ving-cinq premières années de l'*Echo*, continué en 1914 sous une forme plus simple et plus pratique pour les années 1889-1914. En 1910, un généreux anonyme a fait à l'*Echo* un don de quinze mille francs pour la gestion duquel a été constituée une société dénommée « Société auxiliaire de l'*Echo des Alpes* » dont le but est de faciliter par des subventions la publication d'articles spéciaux et l'amélioration des illustrations. Peu de temps après, M. Emile Fontaine, l'alpiniste bien connu par ses ascensions nouvelles dans la chaîne du Mont-Blanc et ses nombreux itinéraires, a fait à son tour un don de vingt-cinq mille francs à la Société nouvellement constituée. En outre d'informations concernant le C.A.S., de variétés, de notices bibliographiques et biographiques, de poésies, l'*Echo* a publié un très grand nombre de récits de courses personnelles ou collectives, accompagnées d'illustrations et de por-

Digitized by Google

traits ainsi que des articles scientifiques qui auront certainement contribué à la connaissance de la montagne. A partir de 1919, l'*Echo* n'a plus paru que six fois par an, mais on espère pouvoir le rendre prochainement de nouveau mensuel.

Il est question d'apporter à l'organisation de ces trois Périodiques des modifications en vue desquelles a été nommée une commission qui fera rapport dans la prochaine assemblée des délégués.

§ II. — AUTRES PUBLICATIONS DU C. A. S.

Le but principal du Club Alpin Suisse étant l'exploration et la connaissance des Alpes, spécialement au point de vue topographique, scientifique et pittoresque, il avait dès sa fondation décidé que certaines contrées déterminées des Alpes seraient chaque année désignées comme champs officiels d'excursions, auxquels seraient consacrée une partie des ressources de l'Association. En conséquence, de 1864 à 1903, époque à laquelle on y renonça, il a été choisi vingt-quatre champs d'excursions, grâce auxquels on peut dire que presque toutes les montagnes de la Suisse ont été méthodiquement visitées. Pour chacun d'eux fut élaboré un *itinéraire*, soit monographie décrivant la contrée à parcourir, fournissant toutes les indications nécessaires, de façon à servir de guide au visiteur et préparer le travail du clubiste désigné pour faire un rapport sur l'excursion. Publiés d'abord par les Comités centraux, ces itinéraires furent par la suite incorporés dans l'Annuaire, soit avant, soit après leur publication en brochure.

A partir de 1903, ils furent remplacés par de petits manuels ou Guides consacrés à la description d'une région au point de vue de l'alpinisme et des sciences naturelles.

Pour une étude sérieuse et approfondie de la montagne, de bonnes *cartes* sont indispensables, aussi le Club a-t-il voué une bonne partie de sa sollicitude à cette fraction du domaine scientifique par le moyen, principalement, de larges subventions accordées pour la confection de cartes, de panoramas et de reliefs. C'est ainsi qu'il est fondé à revendiquer la paternité de l'Atlas Topographique de la Suisse, nommé aussi Atlas Siegfried, lequel, de même que l'a fait l'atlas Dufour, a placé la Suisse dans un rang des plus honorables relativement à la cartographie.

Digitized by Google

La loi fédérale de Décembre 1868 ayant autorisé la Confédération à entreprendre la publication de levés topographiques et à participer aux frais de ce travail pour autant que les autorités, sociétés ou particuliers s'engageraient à supporter la moitié de ceux d'établissement (gravure et impression), le C. A. S. passa avec le Bureau fédéral d'Etat-Major une convention par laquelle il prenait à sa charge la moitié des frais susdits au montant de 500 à 700 francs par feuille. Cette convention fut par la suite régulièrement renouvelée, mais les gouvernements cantonaux ayant assumé une partie des frais et ces derniers ayant sensiblement diminué, le C. A. S. put restreindre sa subvention.

En 1883, le C. A. S. mit au concours un ouvrage sur « les Dangers des excursions » dans le but d'éviter, dans la mesure du possible, la répétition d'accidents devenus malheureusement trop fréquents en cours d'excursions téméraire-ment entreprises. Les lauréats du concours furent M. Baumgartner, pasteur à Brienz, qui reçut un prix de trois cents francs, et M. Duhamel, alpiniste dauphinois auquel il fut adjugé un prix de cent francs. La brochure de M. Baumgartner a été publiée en 1886, par les soins du C.A.S.

La Section Uto (Zürich) ayant eu pendant l'année 1915, le malheur de perdre par des accidents de montagne quelques-uns de ses meilleurs membres, son Comité s'efforça, par une série de conférences, d'attirer l'attention sur les attraits comme sur les dangers de l'alpinisme, conférences qui furent ensuite publiées dans un ouvrage en deux volumes sous le titre : « Ratgeber für Bergsteiger ». En 1918, M. le Docteur Hans Kœnig, de Zürich, auteur du second volume qui contenait tout ce qui concerne la technique de l'alpinisme, ayant gracieusement cédé au C. A. S., le droit de traduction et d'édition en français de son travail, le C. C. s'empressa d'accepter cette offre et, sous le titre de *Conseiller de l'Ascensionniste*, de publier cet ouvrage qui, théoriquement et pratiquement parlant, est de la plus grande utilité et présente le plus vif intérêt.

Depuis quelques années le C. C. s'est également intéressé à un petit ouvrage paraissant annuellement à Zürich, dit « Carnet de poche » à l'usage des membres du C. A. S., lequel sous un format commode, renferme, en outre d'un agenda, de nombreux renseignements sur les cabanes, les tarifs de guides et les mesures à prendre en cas d'accidents.

Digitized by Google

CHAPITRE III

Activités diverses du C. A. S.

§ I. — GLACIERS

De bonne heure le C. A. S. prodigua les encouragements à l'étude des glaciers. En 1868, l'assemblée des délégués le chargea de se mettre en relation avec la Société helvétique des sciences naturelles en vue d'une exploration scientifique et méthodique des glaciers, ce qui, l'année suivante, donna naissance à une commission dite « des Glaciers », composée de membres des deux sociétés, commission qui, pour débuter, décida la publication d'un « Livre des glaciers » dont la rédaction fut confiée à M. J. Siegfried, à Zürich ; peu après elle chargea M. Heim, privat-docent dans la même ville, de procéder aux recherches à faire dans ce domaine.

En 1874, afin de donner à ses membres un aperçu du « livre des glaciers » et de les exciter à multiplier leurs observations et à en faire part au public, le C. A. S. fit paraître un extrait dudit livre sous forme d'une brochure intitulée : « Les glaciers de la Suisse, classés par régions et par groupes ».

Une page laissée en blanc devait servir aux clubistes à consigner le résultat de leurs études, résultat qui fut du reste des plus minimes. Cette brochure n'en constitue pas moins un document de réelle valeur. Par la suite on renonça à la publication des matériaux rassemblés pour concentrer tous les efforts sur les travaux de *mensuration du glacier du Rhône* choisi comme type par la commission des glaciers, et M. Gosset, ingénieur à Berne, fut chargé de faire de ce glacier un lever topographique.

Cette affaire du glacier du Rhône est peut-être celle qui a le plus longuement et ajoutons désagréablement occupé le C. A. S. Elle devint, en effet, la cause d'un différend qui a duré plusieurs années et eut sa source dans l'exagération du coût des travaux exécutés par M. Gosset, ainsi que dans les

Digitized by Google

difficultés de tous genres soulevées par ce dernier. A sa demande, le crédit de trois mille francs qui lui avait été originairement alloué fut porté à 6.000 à la condition que le droit de propriété des travaux serait réservé au C. A. S., mais déjà, à fin 1874, les dépenses s'élevaient à 13.500 francs. Des observations ayant été faites à M. Gosset, il déclara vouloir garder les travaux pour lui et les envoya à l'exposition géographique de Paris où ils obtinrent un second prix. En 1875, le C. A. S. décida de ne pas reconnaître la somme indiquée par M. Gosset, et de conclure avec le Département militaire fédéral une convention aux termes de laquelle l'entreprise devait être continuée à frais communs, les travaux devant rester propriété du C. A. S. mais étant déposés dans les bureaux de l'Etat-Major. M. Gosset ayant protesté contre cette convenion et rompu tout rapport avec le C. A. S., ce dernier renonça à s'occuper de la chose. En 1880, toutefois, le Bureau topographique fédéral entama avec le C. A. S. de nouvelles négociations en vue de la continuation des travaux lesquelles aboutirent à un projet de contrat à passer avec le susdit Bureau, projet qui, soumis en Décembre 1880, à une assemblée extraordinaire de délégués, finit, après une discussion des plus animées par être adopté à une faible majorité. Il fut donc convenu que l'entreprise de la mensuration du glacier du Rhône serait continuée par le Bureau topographique fédéral avec la participation du C. A. S. — que tous les frais faits à ce jour seraient supportés par le susdit bureau, le C. A. S. lui allouant toutefois une sommes correspondante de 13.500 francs, — que les frais futurs ne devaient pas dépasser 4.000 francs dont la moitié serait payée par le C. A. S., que les plans et les documents présents et futurs reviendraient la propriété de ce dernier, — que la convention aurait une durée de six années pendant lesquelles les travaux seraient régulièrement poursuivis. Ils le furent, en effet, sous l'habile direction de M. l'ingénieur Held. Renouvelée à son expiration pour trois nouvelles années, la convention a pris fin en 1888, ce qui n'a pas empêché le C. A. S. de continuer à s'intéresser à l'entreprise.

Les résultats de ces travaux ont été pour la plupart exposés dans l'Annuaire ; un projet de publication d'un ouvrage spécial qui devait porter pour titre : « Les travaux du glacier du Rhône, publication du C. A. S. et du Bureau topographique fédéral » n'a pas eu de suite.

Digitized by Google

Tels qu'ils sont, ces travaux ont une réelle valeur scientifique. « Par ces mensurations », dit M. Buss, « on a acquis « une connaissance des glaciers qui n'avait pas été possible « jusqu'alors, et ce qui donne à ce travail une valeur particulière, c'est qu'il a été exécuté sur un glacier d'un caractère typique des plus réguliers, en sorte que les résultats « qu'on y a obtenus peuvent d'autant plus sûrement servir « de base pour l'étude des phénomènes glaciaires en général. Cette grande entreprise tiendra dans les temps futurs « une place des plus honorables dans l'histoire de l'exploration des Alpes ; elle est, dans le sens le plus large du mot, « une brillante contribution du C. A. S. à la connaissance de « notre patrie. »

Cette flatteuse appréciation justifiera, espérons-nous, l'extension donnée à l'exposé de cette question.

Indépendamment des glaciers, le C. A. S. a prêté son appui à nombre d'autres entreprises. C'est ainsi qu'en 1878 et 1879 il subventionne la mensuration des dépôts d'alluvion de la Reuss, et de 1881 à 1884 la création de la station météorologique du Saentis ; a diverses reprises il a facilité l'établissement par les Sections de chronomètres enregistreurs, sur divers sommets et encouragé l'œuvre de la conservation des blocs erratiques en Suisse.

Dans le domaine de la Flore, il a aidé la Section Oberland à établir à Interlaken un jardin botanique, et en 1889 alloué une somme de trois cents francs au jardin alpin « La Linnæa », créé la même année, près du Bourg-Saint-Pierre-en-Valais, par M. Henry Correvon, le botaniste bien connu, aidé dans son entreprise par quelques amis anglais et « l'Association pour la protection des plantes » (fondue depuis dans la « Ligue suisse pour la protection des beautés naturelles de la Suisse » (Heimatschutz). En 1916, la Linnaea est devenue la propriété du laboratoire de botanique de l'Université de Genève. Le C. A. S., en outre, a maintes fois accordé à quelques-unes des Sections son concours pour l'obtention de mesures protectrices du gibier dans les Alpes et, sans aucun succès, du reste, encouragé l'établissement dans les montagnes de colonies de bouquetins. Enfin il s'est intéressé à la création du Parc National dans le canton des Grisons.

Digitized by Google

§ II. — EXPOSITIONS ET CONGRES

La première exposition à laquelle le C. A. S. ait pris part a été celle de Vienne en 1873 où il obtint une médaille de progrès pour ses publications ; dès lors il a participé à de nombreuses manifestations de ce genre, notamment aux expositions internationales de géographie de Paris en 1875, de Venise en 1881 et de Berne en 1891 ; à chacune d'elles il a reçu un diplôme d'honneur ; en 1884, à l'exposition nationale de Zürich où la même récompense lui fut octroyée ; en 1896, à celle de Genève pour laquelle il avait voté un crédit de cinq mille francs dont la moitié seulement fut utilisée ; en 1906, à l'exposition qui accompagnait le Congrès international de géographie réuni à Genève ; enfin, en 1914, à celle de Berne où il fut grandiosement installé et a obtenu la médaille d'honneur.

Nombreuses aussi sont les assemblées de Clubs alpins étrangers, italiens, français, ou autrichiens, ainsi que les congrès de concours internationaux de skis auxquels le C. A. S. s'est fait représenter.

Enfin il a procédé comme il procède encore à de nombreux et multiples échanges de publications avec différentes associations alpines.

Par l'exposé qui précède, on peut se convaincre que le C. A. S. s'est efforcé d'abord de nouer puis, par la suite, d'entretenir avec les Sociétés alpines des autres pays des relations dont il ne pouvait que retirer, et dont il a, en effet, vivement retiré agrément et profit.

§ III. — CABANES ET SENTIERS

Dans un article des Statuts de 1907, reproduction du projet de statuts de 1873, il est dit que le C. A. S. cherche à remplir sa tâche notamment par la construction de cabanes et l'aménagement d'autres abris destinés à faciliter les courses d'été et d'hiver, l'établissement et la démarcation (jalonnement) de sentiers. Cette tâche, le C. A. S. s'es appliqué à la remplir aussi consciencieusement que possible.

En avril 1915, il a été fait pour les Cabanes un règlement dont voici les principales dispositions : « Les cabanes du C. A. S. sont destinées à servir de point de départ pour les

Digitized by Google

excursions alpines et non pas à être des buts de course ou des auberges de montagne. — Toute cabane du C. A. S. appartient à la Section qui l'a construite ou acquise ; si une cabane a été entièrement construite aux frais de la Caisse Centrale, elle est la propriété du Club tout entier. — Dans la règle, les cabanes ne doivent être établies que dans des endroits éloignés de tout autre refuge. — La Section qui veut construire une cabane en fait la proposition au Comité Central et lui en soumet les plans et devis. Le C. C. fixe, sous réserve de l'approbation de l'Assemblée des délégués, le chiffre de la subvention, laquelle ne peut dépasser les 2/3 du coût de la construction et du mobilier. — La construction d'une cabane incombe à la Section qui en a pris l'initiative. — Pour couvrir les frais d'agrandissement, de réparations, et d'acquisition du mobilier, les Sections constituent un fonds spécial alimenté par les bénéfices d'exploitation de la cabane. — Le C. C. est autorisé à accorder des subventions aux Sections qui louent et aménagent des chalets déjà existants dans des régions propices à la pratique du ski ; le maximum de ces subventions est de cent francs par Section et par année. — La surveillance et l'entretien d'une cabane incombent à la Section qui en est propriétaire. — Un règlement intérieur est établi pour chaque cabane d'accord avec le C. C. — Toutes les cabanes doivent demeurer ouvertes. — Dans la règle elles doivent, en été, être placées sous la surveillance d'un gardien lequel peut être autorisé par le C. C. à vendre des vivres et liquides. — L'usage des cabanes est soumis au paiement de taxes suffisantes pour épargner autant que possible, à la Section propriétaire, un déficit d'exploitation. — Pour les membres du C. A. S. et les Clubs accordant la réciprocité, l'usage de la cabane est gratuit durant le jour et soumis à une taxe de 50 centimes pour la nuit ; pour les autres touristes la taxe, nuit comprise, est de 2 francs. — Le droit de priorité pour l'usage des cabanes appartient en premier lieu aux malades ou blessés, en second lieu aux membres du C. A. S. ou de Clubs accordant la réciprocité ; en troisième lieu, aux autres touristes, aux guides et porteurs. L'inspection des cabanes se fait autant que possible par des membres du C. C. Chaque cabane doit posséder un registre dans lequel sont consignés les noms des visiteurs et leurs observations. Les femmes et les enfants d'un clubiste bénéficient de ses droits.

Digitized by Google

En outre, les cabanes doivent être munies d'une pharmacie toujours au complet, d'un matériel de pansements et d'une caisse de vivres dits « de secours ». — L'usage des autocuiseurs dans les cabanes a donné des résultats satisfaisants.

Comme on le comprend, la construction des cabanes par les Sections a constitué une des plus importantes branches de leur activité. Le choix de l'emplacement, les tractations, parfois laborieuses pour obtenir de la commune ou de l'Etat les concessions nécessaires, l'établissement des plans et leur soumission au C. C., le transport des matériaux et du mobilier, le montage de la cabane dans des endroits souvent d'accès difficile, la création de chemins, telles sont quelques-unes des difficultés que présente en Suisse, comme ailleurs sans doute, ce genre de constructions.

Quelques-unes de ces cabanes sont en pierre, d'autres, ce qui est préférable, en bois. De sérieux progrès ont été réalisés dans leur aménagement et leur confort. Leur nombre est actuellement de 89, dont 17 se trouvent dans les Alpes Valaisannes, 23 dans les Alpes Vaudoises et Bernoises, 15 dans celles des Quatre-Cantons, 8 dans les Alpes Glaronnaises et Saint-Galloises et 26 dans celles des Grisons et du Tessin.

En 1913, le nombre des visiteurs a été de 34 357 dont le 19 0/0 de membres du C. A. S. et en 1917, de 32 270 dont le 31 0/0 des mêmes. La fréquentation a été sensiblement plus forte en 1919.

De ces cabanes, il en est quatre qui méritent une mention spéciale, savoir les cabanes Bétemps, Britannia, Heim et le refuge Solvay.

La cabane Bétemps, propriété du C.A.S., a été construite de 1894 à 1895 en partie, au moyen d'un legs de trois mille francs fait au C. A. S. par l'ingénieur de ce nom. Merveilleusement située à l'Untere Plattjé sur le chemin de Zermatt au Mont Rose à 2 900 mètres d'altitude, elle est destinée à faciliter les ascensions dans la chaîne du Mont Rose.

Offerte en 1910 à la Section Genevoise par les membres anglais du C. A. S., la cabanne Britannia a été édifiée non loin du Col de l'Hinterallalin, à trois heures environ de Saas-Fée (Valais). Son coût a été de 20 000 francs ; elle contient 31 places. Montée en juillet 1912, elle a été solennellement inaugurée le 17 Août de la même année en présence de plusieurs membres de l'association britannique et d'un délégué de la Section « Verbano » du C. A. I. Favorisée par un

Digitized by Google

temps splendide, cette cérémonie, au sein de cette nature grandiose, des magnificences de la création, fut particulièrement impressionnante. « Ce fut, au dire de l'un des « assistants, sous un ciel radieux, une merveilleuse fête « clubistique, assaisonnée de bonne fraternité anglo-suisse. « La voix chaude du président (M. Ch. Müller, Pasteur à « Genève) pénétra dans nos cœurs de patriotes et d'alpinis- « tes, et les transporta jusqu'aux pieds du Créateur en une « magnifique péroraison accompagnée du tonnerre de l'ava- « lanche ».

En juillet 1904, trois alpinistes conçurent l'idée de la construction d'un refuge sur le Cervin et pour sa mise à exécution s'adressèrent à M. Ernest Solvay dont ils connaissaient la générosité.

M. Solvay accueillit d'autant plus favorablement la demande de ces Messieurs, qu'il songeait lui-même à fonder un Refuge « en reconnaissance, disait-il, des joies et du « bien-être que les montagnes lui avaient procurés » et, en conséquence, mit à la disposition de qui de droit une somme de 16 000 francs qu'il déclara vouloir porter à 20 000 si besoin était.

Jamais, peut-être, construction sur une montagne n'a nécessité d'aussi longues négociations, coûté autant d'efforts de tous genres et subi autant de contre-temps que ceux de ce refuge.

Pour s'en convaincre, il suffira de dire que commencées en 1908, les tractations entre la Section du Valais (Monte-Rosa), le C. C., la Commune de Zermatt et le Conseil d'Etat valaisan, durèrent jusqu'en 1913, moment où l'on espérait pouvoir enfin commencer les travaux.

Vain espoir ! par suite du mauvais temps d'abord, de la mobilisation générale ensuite, ils ne purent être entrepris qu'en août 1915. Exécutés sous l'habile direction de M. de Kalbermatten, ils ont présenté d'énormes difficultés provenant tant du transport des matériaux de la base du Cervin à l'emplacement du Refuge, soit à 4 000 mètres d'altitude, que de la structure de la montagne et des intempéries.

Situé à l'endroit dit « Moseley-Platte », ce Refuge, dont le prix s'est élevé à 18 000 francs environ et qui, comme de juste, a été baptisé du nom de son généreux donateur, est construit en bois et peut abriter dix à douze personnes.

Digitized by Google

Propriété du C. A. S. de même que la Cabane Bétemps, placé sous la surveillance du C. C., ce Refuge est exclusivement destiné à servir d'abri aux touristes en cas de danger ou d'accident.

Son inauguration a eu lieu à Zermatt, les 7 et 8 août 1917. Cinq clubistes accompagnés par trois guides allèrent saluer le Refuge ; les autres se contentèrent d'une promenade au Hörnli et d'un banquet à l'Hôtel du Mont-Cervin. Malheureusement manquait à la fête celui qui eût dû en être le héros, l'invitation, paraît-il, ne lui étant pas parvenue.

Quelques membres de la Section Uto (Zurich) formèrent, en avril 1917, le projet de construire au moyen de souscriptions recueillies dans le sein de leur Section, puis d'offrir au C. A. S., tout en s'en réservant la propriété, une Cabane qui serait édifiée sur le Winterstock, à trois heures environ de Realp et porterait le nom de l'illustre géologue Albert Heim, membre d'honneur du C. A. S. et près d'atteindre sa septantième année.

Vingt-cinq mille francs rapidement obtenus, ont permis à cette Section l'édification d'une Cabane aussi artistique que confortable dont l'inauguration a eu lieu le 22 septembre 1918, en présence de celui dont elle porte le nom, lequel prononça à cette occasion un émouvant et poétique discours.

Sur le fronton de la porte d'entrée sont gravés dans le granit ces mots :

« En 1918, en pleine guerre mondiale, des amis de la montagne ont élevé cette Cabane, comme Œuvre de Paix, en l'honneur du célèbre Professeur Docteur Albert Heim. »

Entre autres publications faites à propos des Cabanes, il convient de mentionner les volumes XXXI et XXXIV de l'Annuaire, lesquels renferment comme annexe un très intéressant travail fait en 1894 et 1895 sur les Cabanes, par M. Emile Courvoisier, membre de la Section de Chaux-de-Fonds, travail qui donne au sujet des Cabanes une foule de renseignements intéressants. Il a, en 1896, paru une brochure qui, en outre de la liste des Cabanes existant en Suisse à fin 1905, contient une carte extrêmement bien faite indiquant leur emplacement.

En 1898, l'Annuaire a également édité un fort bel album des Cabanes, œuvre de M. Jacot Guillermot, membre de la

Digitized by Google

Section des Diablerets (Vaud). Enfin antérieurement, M. Julius Becker-Becker avait, à la demande du C. C., rédigé en allemand une notice sur quelques-unes des Cabanes du C. A. S. Destinée d'abord aux membres de langue allemande, cette notice, fort bien traduite par M. Alexandre Bernoud, a, par la suite, été remise aux membres des autres Sections.

L'établissement de « Voies d'accès » constitue une obligation pour toute Association qui s'est donnée pour but l'exploitation des montagnes.

Cette obligation, le C. A. S. a fait son possible pour la remplir par la création ou l'amélioration de nombreux Sentiers et Chemins facilitant l'accès, non seulement des Cabanes, mais encore des hautes sommités.

Sous ce rapport, les Sections ont déployé la plus louable activité, plaçant dans les endroits particulièrement difficiles et dangereux, des barrières et des cordes métalliques, des échelles, des poignées de fer, des chaînes et des crochets, taillant des marches, posant des poteaux indicateurs, etc.

Il leur est même arrivé d'empiéter sur le voisin. C'est ainsi que la Section genevoise s'est, à partir de 1868, et munie de l'autorisation du Préfet de la Haute-Savoie, chargée du Sentier de la Grande Gorge au Salève, sentier dû à l'initiative du genevois Julliard Gentin et établi en 1864 à l'aide de capitaux genevois ; qu'en 1905, sur la proposition d'un de ses membres, M. Fontanaz, et avec le concours financier de nombreuses associations alpines et autres, elle a fait établir un sentier qui, partant de Collonge-sous-Salève, traversant la grotte d'Orjobet qui lui a donné son nom, passant par les pittoresques voûtes de la « Corraterie », aboutit au Sentier de la Grande-Gorge, non loin du sommet. Inauguré en septembre 1905, en présence de nombreuses autorités, notamment de M. Sauvage, vice-président de la Section de Paris du C. A. F., et de M. le sénateur Duval, ce sentier dont le coût s'est élevé à 3 500 francs, n'a été complétement achevé qu'en 1906. Enfin la commission genevoise dite des « Sentiers et Blocs erratiques » a sensiblement amélioré le sentier du Beulet conduisant aux Pitons et commencé l'établissement d'un chemin qui, partant de Monnetier, franchissant la voûte du Petit Salève, permettra d'atteindre plus commodément Etrembières.

Digitized by Google

Puisque nous parlons du Salève, qu'il nous soit permis en passant de signaler l'ouvrage intitulé « Le Salève », publié en 1899 par la Section genevoise, lequel renferme, agrémentée de nombreuses illustrations, une description complète, au point de vue scientifique et pittoresque, de cette admirable montagne si riche en beautés de tous genres et si chère aux cœurs genevois, de cette montagne qui a vu le début et assisté au développement de leur Section, qui a servi de théâtre aux premiers exploits de ses membres et qui, après avoir si souvent retenti de leurs chants joyeux, se trouve maintenant plongée dans la solitude et le silence !

§ IV. — LES GUIDES

Les premiers pas du C. A. S. dans ce domaine ont consisté dans la recommandation faite aux Sections par les Assemblées générales de 1864 et 1865 de prendre en mains la réglementation de la profession de « Guide » et l'établissement de tarifs de courses ; mais, faute d'entente et d'unité, une grande confusion a longtemps régné dans cette matière, la question des tarifs était même devenue une source perpétuelle de désagréments. Enfin, en 1872, une Commission spéciale fut nommée aux fins d'examiner la possibilité d'obtenir dans l'organisation des Guides une certaine uniformité en même temps qu'une diminution des tarifs. La Commission se mit courageusement à l'œuvre, mais les efforts furent, en somme, couronnés de peu de succès.

C'est principalement sur les « Cours de Guides » et les « Cours à donner à ces derniers en cas d'accident » que s'est portée l'attention des pouvoirs, tant centraux que cantonaux. Un réglement élaboré en 1909 a fixé les conditions de ces cours ainsi que celles nécessaires à l'obtention du diplôme du C. A. S.

L'article 1er de ce réglement est ainsi conçu : « Le Club « alpin suisse, désireux de contribuer à la formation et au « développement d'un corps de guides essentiellement à la « hauteur de sa tâche, encourage par des subventions les « cours de guides donnés dans les régions alpines de la « Suisse. » La demande de subvention doit être adressée au Comité Central par une Section. Pour être admis au cours, les aspirants guides doivent être âgés de vingt ans au moins

Digitized by Google

et être robustes et valides, justifier de leur connaissance des montagnes de la région qu'ils habitent et produire un certificat de bonnes mœurs. La durée du cours est de dix jours, dont six consacrés à l'enseignement théorique et quatre à l'enseignement pratique. Les branches du cours se divisent en « *essentielles* » et « *accessoires* ». Les essentielles sont : les devoirs des guides envers les touristes et, en cas d'accident, les soins donnés aux blessés ; la géographie de la région à laquelle appartient l'aspirant, l'équipement, la lecture des cartes ainsi que l'emploi de la boussole. Les branches accessoires se rapportent à la géographie de la Suisse et des pays limitrophes, aux tarifs et à l'hygiène.

L'enseignement pratique consiste en excursions en haute montagne et en exercices sur les rochers, névés et glaciers, sous la direction de guides et alpinistes expérimentés. Le cours se termine par un examen portant sur les branches sus indiquées. Il est délivré par le C. A. S. un diplôme de deuxième classe (Noviciat) à chaque aspirant dont l'examen aura démontré qu'il possède les connaissances requises. Pour obtenir le diplôme de première classe, le candidat doit établir qu'il a déjà obtenu celui de deuxième classe, qu'il a suivi un « Cours de Samaritains », fait un certain nombre d'ascensions importantes en haute montagne, pratiqué pendant trois ans au moins muni du diplôme de deuxième classe, enfin qu'il est âgé d'au moins vingt-cinq ans. Les guides suisses se divisent en deux catégories : 1° Ceux qui dépendent de Gouvernements cantonaux et sont patentés par eux ; 2° Ceux qui dépendent des Sections du C. A. S. et qui sont diplômés par le C. C. sur la proposition de la Section intéressée.

Dans les Cantons où c'est le Gouvernement qui patente les guides, le C. C. s'entend avec lui pour la délivrance des diplômes, livrets et insignes.

Le C. C. subventionne les cours à raison de 15 francs au minimum par aspirant ; la subvention n'est accordée que si le cours réunit au moins huit participants.

En septembre 1913, il a été institué un réglement spécial pour les « guides skieurs du C. A. S. ». « En considération de la haute importance du sport du ski dans les régions alpestres, porte l'article 1er, il est du devoir du C. A. S. de former un corps de guides capables et éprouvés pour les excursions d'hiver en haute montagne. » A cet effet

Digitized by Google

et d'entente avec le S. S. V. (Schweizer Ski Verband), le C. A. S. crée un corps de « guides skieurs » aptes à diriger des courses en skis. Sont seuls admis comme guides skieurs les guides professionnels déjà brevetés par le C. A. S. L'instruction de ces guides est faite dans des cours spéciaux subventionnés par la Caisse Centrale, à raison de 15 francs par guide. La durée du cours est de sept jours au minimum. Il comporte notamment une instruction pratique et théorique sur le sport du ski, la connaissance des dangers de la haute montagne en hiver ainsi que celles des stations pouvant être utilisées comme refuges, l'équipement, etc. Tout aspirant qui a achevé un cours avec succès reçoit une attestation le reconnaissant comme « Guide Skieur du C. A. S. », attestation inscrite dans son livret de guide.

Les cours ainsi organisés par les Sections ont été fort nombreux et très suivis. En revanche, ils ont mis tant la Caisse Centrale que les Autorités cantonales et même les simples particuliers à forte contribution.

§ V. — SECOURS EN CAS D'ACCIDENTS

La brochure de M. Baumgartner dont il a été question plus haut, avait incité les pouvoirs centraux du C. A. S. à user de tous les moyens pour mettre en garde le public contre les dangers de la montagne et lui indiquer les précautions à prendre.

Publication fut faite dans les divers organes du Club de la Convention internationale sur les signaux d'alarme, mais la chose la plus utile fut l'institution et la mise en activité des « Postes de Secours ».

Créés d'abord à titre d'essai à Glaris et à Zermatt, ils se sont généralisés et il s'en trouve maintenant dans les principaux centres montagneux et partout où il a été possible d'en placer. Il en existe actuellement soixante-cinq avec adjonction de plus de cent Postes d'appel destinés à provoquer dans la Station de Secours la plus proche l'organisation immédiate d'une colonne de secours.

Les Stations de Secours sont organisées et dirigées par les Sections dans les régions desquelles elles sont situées, mais placées sous le contrôle du C. C. Les Autorités cantonales et communales doivent être informées de leur créa-

Digitized by Google

tion. Chaque Station doit être pourvue des instruments, équipements et moyens de secours nécessaires. Les frais d'organisaion et d'approvisionnements sont à la charge des Sections avec l'aide éventuelle de la Caisse Centrale, jusqu'à concurrence des deux tiers.

Chaque Poste doit posséder un Chef nommé par le C. C. sur présentation de la Section. La tâche de ces Postes consiste à prendre toutes les mesures nécessaires au sauvetage des touristes en cas d'accident. Les Chefs de Poste ont, entre autres obligations, celle de s'assurer le concours d'aides volontaires et d'avoir aussitôt sous la main, s'il survient un accident et moyennant rétribution, un certain nombre d'hommes connaissant bien la montagne ; de réunir, quand besoin est, la colonne de secours et d'en désigner le chef ; de faire assurer télégraphiquement à « la Zurich » les membres de la colonne de secours ; enfin d'aviser de suite de l'accident tant la police cantonale que le C. C. Les frais provenant de l'expédition de sauvetage sont remboursés par la Caisse Centrale, s'ils ne peuvent être supportés par les intéressés.

§ VI. — ASSURANCES. — A) ASSURANCES DES GUIDES ET PORTEURS

L'initiative de cette utile institution appartient à la Section Oberland qui, en 1873, provoqua la création d'un « Fonds des Guides et Porteurs Oberlandais ». Dès lors, diverses propositions en vue d'une assurance des Guides furent successivement repoussées jusqu'en 1882, époque à laquelle intervint entre la Compagnie « La Zurich » et le C. C., une Convention qui fut elle-même remplacée en 1907 par un nouveau contrat légèrement modifié depuis et dont voici le résumé :

« L'assurance comprend les accidents survenus aux guides dans l'exercice ou en dehors de leur profession, du 1er Mai au 31 Octobre. Le contrat est valable pour la Suisse et les contrées environnantes. Le montant de l'assurance est de 1 000 francs au minimum et de 6 000 au maximum. La prime d'assurance est de 7 0/0 de la somme assurée et supportée par la Caisse Centrale jusqu'à concurrence d'une somme assurée de 4.000 francs. Contre payement d'une plus-value de 2 0/0, un guide peut se faire assurer pour l'année entière.

Digitized by Google

Quant aux porteurs, ils ont la faculté de se faire assurer par l'intermédiaire du C. A. S. auprès de « la Zurich ». La prime est de 7 0/0 de la somme prévue au contrat en cas de mort ou d'invalidité ; et ce, du 1er Mai au 31 Octobre. Les limites d'âges sont 17 et 40 ans. Le montant de la somme assurée ne doit pas être inférieur à 1 000 francs, ni dépasser 5 000. La Caisse Centrale ne bonifie aucune quote-part de la prime.

B) ASSURANCE DES GUIDES SKIEURS

Aux termes du réglement pour les guides skieurs du C. A. S., chacun d'eux doit être assuré contre les accidents pour la saison d'hiver. L'assurance comprend les cas de mort, d'invalidité et de cure nécessaire. Le C. C. prend à sa charge le 50 0/0 de la prime d'assurance ; au maximum. 10 francs par guide pour la saison d'hiver.

C) ASSURANCE DES GARDIENS DE CABANES

Par l'intermédiaire des Sections et du C. C., les Gardiens de Cabanes peuvent s'assurer aux mêmes conditions que les Guides, sous les réserves ci-après : la limite d'âge est de 60 ans révolus ; le montant de la somme assurée est de 1 000 francs et le maximum de 5 000.

D) ASSURANCE DES COLONNES DE SECOURS

Pour cette assurance, un contrat a été passé avec la Compagnie « la Zurich », le 24 avril 1911. L'assurance s'étend, sous les réserves ci-dessous, à toutes les personnes faisant partie de l'expédition de secours organisée par le C. A. S. et ce pendant et en suite de leur participation à l'expédition.

Les conditions sont les mêmes que celles stipulées dans le contrat pour les guides. Il n'a de validité que pour les personnes appelées par le chef de la Station de Secours et se trouvant sous ses ordres. Les noms des participants à l'expédition, à l'exception de ceux des guides et porteurs, doivent être signalés télégraphiquement à « la Zurich », avec indication de la somme assurée. Seules sont assurées

Digitized by Google

les personnes adultes connaissant à fond la montagne. La somme totale à payer par l'assurance est de 40 000 francs par catastrophe atteignant plusieurs personnes. L'assurance prend fin au retour de l'expédition.

Ultérieurement, l'assurance a été étendue aux personnes dont, par suite de l'éloignement de leur demeure, les noms n'avaient pas pu être indiqués à la Compagnie ; en outre, la somme maximale d'assurance a été portée à 50 000 francs.

E) ASSURANCE DES JEUNES GENS (Voir § VII).

Les conditions de cette assurance contractée en suite de l'institution des courses dont il sera question plus loin, ont été fixées dans une convention passée en Juin 1917 entre le C. C. et « la Zurich ». En voici les clauses principales :

Sur la proposition qui lui en est faite par les Sections, la Compagnie « la Zurich » assure les participants (Jeunes gens) aux excursions organisées pour la jeunesse ainsi que les Chefs d'excursion contre les accidents dont ils pourraient devenir victimes pendant la course. Les assurés ont un droit personnel contre la Compagnie.

Par accident de course, il faut entendre toute lésion corporelle subie au cours de l'excursion contre la volonté de l'assuré, par l'action fortuite et soudaine d'une force extérieure. Sont également compris dans l'assurance: la mort par asphyxie ou par immersion, ainsi que les accidents provoqués par la température, la fatigue, l'épuisement, etc. Les sommes varient suivant qu'il s'agit des Chefs de course ou des jeunes gens. Le contrat détermine le sens de la portée des mots « invalidité complète » et « incapacité ». Conclu pour trois ans, il est renouvelable tacitement d'année en année.

F) ASSURANCE DES CABANES

Les Cabanes et le mobilier qu'elles renferment sont assurés contre l'incendie par la Caisse Centrale.

G) ASSURANCE DES MEMBRES DU CLUB

Le premier essai en matière d'assurance contre les accidents pour les membres du Club, date de 1895, époque à

Digitized by Google

laquelle la Section de Berne fonda une caisse de secours pour accidents survenus pendant les courses de la Section. En 1901, une tentative d'assurance générale des membres du Club échoua mais, deux ans plus tard, la question fut reprise et un contrat fut passé avec deux Compagnies suisses d'assurance. Comme il exigeait des membres une assurance individuelle ordinaire et, en outre, renfermait des conditions par trop défavorables pour les courses entreprises sans guide, il eut peu de succès.

En 1912, le Comité Central siègeant à Coire eut l'idée, qui partait peut-être d'un bon naturel, mais était certainement malencontreuse, de présenter une proposition « d'assurance *obligatoire* » pour tous les membres du C. A. S.

Un bâton planté dans une fourmilière ne cause pas plus d'émoi dans le monde des fourmis que n'en produisit cette proposition dans celui des Clubistes.

Après d'interminables débats, on adopta un projet de contrat stipulant l'obligation, ce qui provoqua de la part des nombreux adversaires une avalanche de protestations.

Mais le C. C. s'étant heureusement aperçu que la mise en vigueur de ce contrat, en outre qu'elle exigeait une révision des Statuts, entraînerait pour la Caisse une perte sérieuse, il fut le premier à solliciter un nouvel examen de toute l'affaire, ce qui lui fut accordé après une longue et parfois orageuse discussion. Finalement, le contrat précédemment adopté fut modifié en ce sens que d'*obligatoire* qu'elle devait être, l'assurance devint *facultative* et ainsi se termina un débat qui avait failli jouer le rôle de la pomme jetée par la Discorde lors des noces de Thétis et de Pélée.

Aux termes de cette convention, l'assurance garantit à l'assuré en cas de mort ou d'accident le payement d'une somme allant de 3 500 à 10 000 francs, suivant le nombre des adhérents et ce moyennant une prime annuelle de cinq francs payée en partie par le C. C. (2 francs).

Le contrat spécifie les régions où s'étend l'assurance, définit le sens des mots « accidents de courses », etc. Conclu pour trois ans à partir du 1er Mai 1917, il a été prolongé jusqu'au 1er Mai 1922. Le nombre des assurés est actuellement de plus de 6 000, chiffre auquel correspond une indemnité de 6 500 francs.

Digitized by Google

§ VIII. — LA JEUNESSE

Dans le courant du moins de Juin 1914, le C. C. posa aux membres la question suivante :

« Comment intéresser la jeunesse au but du C. A. S. ? »

La plupart des réponses qui lui parvinrent préconisaient la création au sein du Club d'une catégorie séparée de jeunes membres, à des conditions spéciales d'admission et obligation à un certain âge et au bout d'un certain temps de devenir membre régulier du C. A. S.

Cette solution présentait le triple inconvénient d'un englobement prématuré de très jeunes gens dans une Société d'hommes, de charges financières trop lourdes, enfin l'obligation d'une chose qui doit être purement facultative ; aussi est-ce sur un autre terrain que le C. C. s'est placé.

En présence de la faveur toujours croissante du sport alpin, préoccupé d'en diriger le mouvement de la façon la plus avantageuse pour les jeunes gens, il a fait organiser, là où il n'en existait pas encore, des Cours d'alpinisme et des courses de jeunes gens, sous la conduite de guides éprouvés choisis par lui ; « entreprenant ainsi, comme il le dit « lui-même, une œuvre de haute portée morale humani- « taire et patriotique tout à la fois. »

En outre l'admission dans le C. A. S. devait être facilitée aux jeunes gens ayant régulièrement suivi les cours et participé aux courses. Des Cours et des excursions ont été en conséquence organisés par les Sections sur les bases ci-après : Les groupements de jeunes gens sont essentiellement des réunions libres, sans prescriptions statutaires. Les Cours d'alpinisme doivent servir tout d'abord à faire connaître les dangers de la montagne et tout ce qui de près ou de loin se rapporte à l'alpinisme et aux diverses institutions du C. A. S., en y comprenant des notions sur la géologie, la flore et la faune alpestre, la lecture des cartes, l'équipement, etc. Les courses ont pour but de préparer les jeunes gens à de futures excursions et en même temps de leur faire connaître la montagne et leur apprendre à en apprécier les beautés. La limite d'âge ne peut être inférieure à 15 ans. Le consentement des parents ou tuteurs est exigé. Le droit annuel d'inscription ne doit pas dépasser 3 francs. Les frais sont à la charge des participants. Ces derniers

Digitized by Google

bénéficient des avantages réservés dans les Cabanes aux membres du Club. Dans chaque Comité de Section, un de ses membres doit être plus particulièrement chargé de l'œuvre éducatrice de la jeunesse et rendu responsable de sa bonne marche. Le C. C. prête son appui, même financier, si besoin est, à l'institution. Les courses doivent être organisées avec la plus grande prudence et dirigées par des personnes expérimentées.

Les résultats obtenus sont encourageants ; cours et excursions ont été et sont, en effet, suivis et fréquentés par un assez grand nombre de jeunes gens.

§ IX. — BIBLIOTHEQUE.

Indépendamment des bibliothèques particulières appartenant aux Sections, le C. A. S. en possède une installée à Zurich, dans les locaux de celle de la Ville. Elle renferme une salle de lecture et prête des livres aux membres du C. A. S.

§ X. — MUSEE ALPIN.

Ouvert en 1905, et actuellement installé à Berne (Zeughausstrasse) dans un immeuble spécial, le Musée des Alpes Suisses est destiné à concentrer les collections de tous genres se rapportant à l'Alpinisme, ainsi que tous les documents relatifs aux Alpes. Ce Musée, auquel le C. C. a accordé des subventions que d'aucuns ont jugées quelque peu excessives, a pris un grand développement et n'est pas une des moindres curiosités de la Ville fédérale. Le C. A. S. y possède un Office pour clichés de projections alpestres où se collectionnent les photographies prises par ses membres. Très exactement catalogués, ces clichés se louent soit aux Sections, soit aux Membres individuellement.

§ XI. — BIENFAISANCE

« Longue », écrit M. Dubi, « est la liste de ceux en « faveur desquels le C. A. S. et ses Sections ont ouvert leur « main généreuse. » Accidents dans les montagnes, avalanches, inondations, incendies, calamités diverses frappant in-

Digitized by Google

dividus, communes et parfois des régions entières tel a été le champ, malheureusement trop vaste, où l'activité du Club en cette matière a trouvé à se déployer sous forme de subsides alloués aux familles des victimes ou d'organisation de collectes dans le public et dans les Sections.

Nous nous bornerons à rappeler la catastrophe survenue le 8 juillet 1910 au Bergli (Jungfrau) dans laquelle périrent les guides Alexandre Burgener et son fils, de la vallée de Saas, Christian Bohren, Pierre et Aldophe Inabnit, de Grindelwald, et où deux autres furent grièvement blessés. Le total des sommes receuillies en faveur des victimes de cette catastrophe et de leur famille parmi les alpinistes de la Suisse et de l'étranger ou provenant tant du fonds de l'assurance que des dons faits par les Sections du C. A. S. ou des particuliers se monta à 70 000 francs.

CHAPITRE IV

Les Sections du C. A. S.

A diverses reprises, au cours de cette notice, l'occasion s'est présentée de mentionner la participation des Sections aux diverses entreprises du Club. Il convient de la compléter par quelques renseignements sur leur organisation et leur activité particulières. Actuellement, le Club compte environ 18 000 membres répartis en septante-quatre Sections, Sous-Sections et Groupes dont voici la liste avec indication de la date de fondation et du nombre actuel des membres de la plupart d'entre elles.

Nom des Sections	Dates de fondation	Nombre de membres
Aarau	1863	228
Am Albis (Zürich)	1897	128
Altels (Berne)	1901	113
Arosa (Grisons)	1916	57
Bachtel (Zürich)	1876	346

Digitized by Google

Nom des Sections	Dates de fondation	Nombre de membres
Baloise	1863	458
Bernoise	1863	1 274
Bernica (Grisons)	1891	219
Bregaglia, S.-Sect. Tessin	1903	65
Biennoise	1882	335
Blumlisalp (Berne)	1878	216
Bodan (Thurgovie)	1906	228
Burgdorf (Berne)	1879	243
Chaux-de-Fonds (Neuchâtel)	1887	396
Chaussy (Vaud) et S.-Sect. Elaugantine (1920)	1920	150
Davos (Grisons)	1886	163
Diablerets (Vaud)	1863	896
Einsiedeln (Schmutz)	1905	167
Emmenthal (Berne)	1889	72
Engelberg (Unterwald)	1910	175
Genevoise	1865	1 300
Gotthard (Uri)	1886	356
Grindelwald (Berne)	1907	68
Hoher Rohn (Zürich)	1904	120
Interlaken (Berne)	1873	114
Jaman (Vaud)	1894	159
Jura (Berne)	1917	71
Kamor (St. Gall)	1908	71
Lauterbrunnen (Berne)	1911	85
Lagern (Argovie) et S.-St. Brugg (1920)	1900	178
Levantina (Tessin)	1904	69
Lindenberg (Argovie)	1894	99
Moleson (Fribourg)	1892	254
Et Sous-Sect. Chatel-St-Denis	1910	63
Monte Rosa (Valais)	1866	404
Montreux (Vaud)	1907	328
Mythen (Schwytz)	1877	86
Neuchâteloise et S.-Sect. Chasseron	1876	300
Oberaargau (Argovie)	1881	230
Oberhasli (Berne)	1904	232
Olten (Soleure)	1909	170
Pfannenstiel (Zürich)	1909	160
Pilatus (Lucerne)	1864	640

Digitized by Google

Nom des Sections	Dates de fondation	Nombre de membres
Piz Lucendro (Tessin)	1920	85
Piz Sol (Grisons)	1873	138
Piz Terri (Grisons)	1898	74
Praetigau (Grisons)	1890	68
Prevotoise (Berne)	1910	257
Randen (Schaffouse)	1886	243
Rhætia (Grisons) (1863) et S.-Sect. Hinterrhein (1904)	1904	257
Rhein (St. Gall)	1908	52
Rorschach	1899	109
Rossberg (Zug)	1881	202
St. Gall	1863	585
Santis (Appenzell)	1869	186
Thurgovie	1897	127
Tessinoise	1872	210
Titlis (Unterwald)	1877	98
Todi (Glaris)	1863	251
Toggenbourg (St Gall)	1871	154
Unterengadine (Grisons)	1892	107
Uto (Zürich)	1863	1 551
Weissenstein (Soleure)	1886	374
Wildstrubel (Berne)	1919	54
Winterthur (Zürich)	1879	463
Yverdon (Vaud)	1917	82
Zindelenspitz (Glaris)	1919	82
Zofingue (Argovie)	1874	97

Plus les « Groupes » Chasseral à St-Imier et Sonmartel au Locle.

Chaque Section a ses Statuts particuliers et est administrée par un Comité composé de quatre à douze membres, auxquels sont généralement adjointes des Commissions chargées de l'organisation des courses, de l'entretien des Collections, de la bibliothèque, de la surveillance des Cabanes, etc.

Des séances officielles ou familières ont lieu une ou deux fois par mois dans des locaux appartenant à la Section ou aménagés par elle. On y entend des récits de courses ou des conférences, agrémentées de projections, sur des sujets scientifiques ou autres. Dans les grandes occasions, la Chorale de la Section se fait entendre. Plusieurs Sections possèdent une

Digitized by Google

bibliothèque et d'intéressantes collections. Le ski tendant de plus en plus à devenir l'exercice favori des Clubistes, il s'est formé dans la plupart des Sections des groupes de skieurs pour lesquels des courses spéciales sont prévues dans le programme des courses annuellement établi.

En fait de courses, il y a lieu de mentionner celle dite « des Sections Romandes », laquelle a pour but de permettre aux membres appartenant aux Sections ainsi qualifiées (actuellement au nombre de treize), de se rencontrer au mois de juin de chaque année, tantôt chez l'une, tantôt chez l'autre et de passer agréablement deux journées à excursionner et à banqueter. Une particularité de ces Courses des S. R. est d'être copieusement arrosées, ce qui, du reste, l'arrosage interne aidant, ne diminue en rien la jovialité des participants.

Des courses analogues ont lieu également, généralement le jour de l'Ascension, dans les autres parties de la Suisse, et par régions.

Quant à l'activité particulière des Sections, elle s'est manifestée dans maints domaines spéciaux ; c'est ainsi que plusieurs d'entre elles ont édifié des tables d'orientation, des belvédères et des monuments consistant généralement en de simples médaillons et inscriptions consacrés à des membres éminents du Club ou à des explorateurs particulièrement distingués des Alpes.

Citons entre autres ceux élevés sur l'Ebenalpstock, à Ebel, qualifié par M. Buss de « Père de l'Alpinisme », — à Valère, près de Sion, au célèbre ingénieur Venetz (Bloc erratique, dit « Venetz stein » ; — à Juste Olivier, au naturaliste Jean Muret, à Eugène Rambert, l'auteur des Alpes Suisses, — ces trois derniers médaillons placés sur des parois de rochers à Pont-de Nant-sur-Bex ; — à Javelle, dont chaque alpiniste connaît les intéressants « Souvenirs », à côté de la cabane d'Orny.

Dans un autre ordre d'idées, abondantes ont été les publications émanées des Sections ; publications de circonstances à propos de fêtes, de réunions, d'accidents, etc. ; recueils de chants, itinéraires, panoramas, bulletins mensuels, monographies spéciales destinées à faire connaître leur territoire. A quoi il faut ajouter des expositions d'œuvres d'art, des conférences, etc. etc., de telle façon que, sans crainte d'exagérer, on peut, avec M. Buss et à plus forte raison aujourd'hui, dire que « dans la grande majorité des Sections il s'est « manifesté une vie active entretenue et continuellement re-

Digitized by Google

« nouvelée par l'amour ressenti dans le sein du C. A. S. pour « les beautés impérissables et la sublimité de la Montagne. »

CONCLUSION

Par l'exposé qui précède, on a pu se convaincre des efforts continus et progressifs faits par le C. A. S. pour développer chez les jeunes et maintenir chez les adultes le culte de la montagne et parvenir par tous les moyens mis à sa disposition à l'accomplissement de sa tâche tout à la fois éducative, moralisatrice et patriotique. Puissent ses efforts, réunis à ceux de ses confrères en Alpinisme, arriver à faire comprendre à notre pauvre humanité, actuellement si douloureusement désemparée, que le salut et la prospérité des peuples et des individus ne consiste pas à s'entretuer, à se jalouser, à se haïr, à satisfaire de coupables ambitions, non plus qu'à empiler des écus, mais bien plutôt à s'unir dans l'étude et la poursuite de tout ce qui peut aider la créature humaine à s'élever au-dessus des préoccupations purement matérielles.

Diriger ses regards vers les hautes cimes, c'est en même temps les fixer sur ces sphères supérieures où, pareils à ceux de nos Alpes, se croisent les sentiers qui donnent accès à tout ce qui est noble, à tout ce qui est beau, à tout ce qui est vrai.

Genève, février 1920.

EUGÈNE A. DESGOUTTES.

Digitized by Google

Digitized by Google

Société des Touristes du Dauphiné

Histoire de quarante-cinq ans

1875-1920

Par Henri FERRAND

La Société des Touristes du Dauphiné est née, comme le Club Alpin Français, des convulsions de l'Année Terrible, et du désir qu'elles inspirèrent à quelques hommes d'élite de donner par les belles leçons de la montagne une éducation plus virile à la jeunesse. Cette idée qui s'agitait déjà depuis longtemps dans les entretiens d'un petit cercle d'amis habituellement réunis chez le libraire Drevet, prit corps en Avril 1875, et les journaux locaux publièrent alors, avec un appel aux adhérents, les statuts de la nouvelle Société.

Flattant les tendances régionalistes toujours en honneur en Dauphiné, elle eut dès l'abord un succès inespéré et la liste des membres en Mai 1875 comprenait déjà 300 personnes. Ses promoteurs dont les noms méritent d'être conservés furent : MM. Belz, inspecteur des télégraphes ; Bourron Lucien, avoué à la Cour d'appel ; Caillemer, professeur à la Faculté de Droit ; Cendre, ingénieur des ponts et chaussées ; Duhamel André, avocat ; Faige-Blanc, ancien maire de Voiron ; Jullien Joseph, avocat ; Albert de Rochas, capitaine du génie ; Testoud, professeur à la Faculté de Droit, et Vallentin Florian, avocat.

L'Assemblée Générale du 24 Mai 1875 régularisa la constitution de la Société qui fut approuvée par arrêté préfectoral du 7 Juin suivant. Elle se mit de suite au travail avec un esprit très net de réalisation et dès cette première année elle put organiser un abri rudimentaire aux Sept-Laux et faire placer des câbles pour faciliter l'ascension du Grand Pic de Belledonne.

Digitized by Google

Cette même année commençait le laborieux travail de l'une des grandes œuvres de la Société, une de celles qui se sont imposées à elle au cours de son existence et sont encore l'objet de son attention, la défense de nos visiteurs contre les exagérations des auxiliaires ; à l'assemblée générale du 15 Décembre 1875, le président, M. Belz, pouvait annoncer que trente tarifs de guides et porteurs étaient déjà étudiés.

En 1876, le premier refuge construit de toutes pièces par une Société alpine dans les Alpes françaises est édifié au pied oriental du Grand Pic de Belledonne, nouvelle facilité donnée à cette ascension devenue à la mode. Conçu sur un système très économique avec seulement 6 mètres sur 3 mètres 75 de vide, ce refuge est une petite construction de murs en pierres sèches, fort épais, la matière première ne manquant pas sur place, aussi soigneusement assemblées que possibles : elle est garnie à l'intérieur d'un revêtement complet en planches bouvetées, un système ingénieux de lits de camp superposés permet un dortoir pour 12 personnes, et le toit est simplement fait de planches de longueur. A l'altitude de 2 165 mètres, il coûta tout compris la somme de 1 357 francs. La Société n'avait pu méconnaître la nécessité d'une publication rendant compte de ses travaux et établissant un lien entre ses membres, et cette même année 1876, elle faisait paraître son premier Annuaire, daté de 1875, dans lequel outre de très intéressants récits d'ascensions nouvelles, elle inaugurait la *Revue Alpine des faits de l'année*, revue qui attira sur elle une vive attention. En même temps, elle jetait les bases de son organisation future à la Bérarde, le grand centre d'ascensions de l'Oisans, en louant et améliorant une partie de la maison Rodier et en y installant six lits et un petit mobilier. Elle complétait aussi sa première installation aux Sept-Laux et menant à bien son œuvre de tarification équitable pouvait, dès cette seconde année de son existence, publier son premier Bulletin Indicateur des Guides, Porteurs et Muletiers, Voitures, Hôtels, Chalets et Refuges de l'Isère, de la Drôme et des Hautes-Alpes.

Ces premières œuvres, qui constituaient un progrès considérable, furent très appréciées, et marquent une date dans l'histoire des montagnes du Dauphiné. Elles ouvrirent l'ère du tourisme en dehors des grandes routes, et de nom-

Digitized by Google

breuses adhésions vinrent à la Société qui vit son effectif porté au 1er Février 1877 à 524 membres.

L'Annuaire 1876 fit pressentir une nouvelle orientation des préoccupations de la Société vers les recherches scientifiques, tandis que sa partie montagnarde complétait l'exploration des montagnes de l'Oisans.

L'élan était donné, et la faveur avec laquelle était accueillie l'activité de ce groupement encourageait ses dirigeants à persévérer dans cette voie. En 1877, ils faisaient construire, sur le même plan que celui de Belledonne, mais avec des dimensions un peu supérieures et les améliorations indiquées par l'expérience, le Refuge de la Fare (2 300 mètres) qui est demeuré le pivot de toutes les excursions dans le beau massif des Grandes Rousses. Les dépenses de sa construction s'élevèrent à 1 582 francs. La Société ne s'était pas bornée à réunir et à tarifer les guides et les porteurs : elle s'était efforcée de perfectionner leurs connaissances et leur technique, par des cours pratiques, de grandes courses d'entraînement organisées sous la direction des plus capables d'entre eux, et ses efforts eurent une magnifique consécration : ce fut un de ses guides, Pierre Gaspard, qui eut l'honneur de conduire, le 16 Août 1877, M. Boileau de Castelnau à la conquête de la cime de la Meidje jusqu'alors indomptée. La Société prit part à l'organisation du Congrès international des Clubs Alpins tenu à Grenoble, le 12 et 13 Août 1877, ainsi qu'aux excursions qui le suivirent ; cette même année, ses artistes dessinèrent et firent exécuter l'insigne métallique, orné du dauphin héraldique, qui est depuis lors demeuré son emblème.

En 1878, au premier président M. Belz, succède M. Edouard Faure, montagnard non moins avisé, sous la direction duquel la Société continue à se développer avec un merveilleux entrain. La haute montagne persiste à attirer son attentive sollicitude, et elle fait construire, sur un type analogue aux deux précédents, le refuge de la Selle, à 2.685 mètres d'altitude, sur un terrain que la commune de Saint-Christophe, après de précédents refus, se décide enfin à lui concéder. Plus onéreuse que les précédentes, à cause de sa plus grande hauteur, cette cabane coûte 2 060 francs. Des études sont faites pour l'amélioration de la station des Sept-Laux à laquelle commencent à affluer les visiteurs, l'organisation des guides et porteurs est étendue et renforcée,

Digitized by Google

la toiture trop perméable des deux précédents refuges est modifiée, et l'Annuaire de 1878, quatrième de la série, initie par une ingénieuse adaptation de la photographie le principe des commentaires par l'illustration. L'effectif social atteint, au 1er Juillet 1879, le chiffre de 644 membres. Le nombre des visiteurs de notre région et des ascensions effectuées se multiplie rapidement ; le mérite en revient également au Club Alpin par ses sections des Hautes-Alpes et de l'Isère, mais la Société peut prétendre à une bonne part dans la belle moisson qu'atteste l'extension importante de la *Revue Alpine*.

L'année 1879 est consacrée à l'étude et à l'acquisition d'une installation au village de la Morte, à 1.348 mètres d'altitude, pour servir de point de départ à l'ascension du belvédère de Taillefer (2 860 mètres) et aux excursions sur la terrasse du Poursollet et dans la combe de Vaunoire. La fréquentation toujours plus intense du Refuge des Sept-Laux en faisait ressortir l'insuffisance, et il fallut se décider à édifier à côté du chalet loué une nouvelle construction. Le principe en est adopté par l'assemblée générale du 22 Décembre 1879 ; en même temps la direction de la Société passe des mains de M. Edouard Faure, en celles de M. Gustave Cendre, ingénieur des ponts et chaussées.

L'année 1880 voit mener à bien l'entreprise de la Morte, où la Société fait faire d'importants travaux d'aménagement et de réparation à la maison qu'elle a achetée. Aux Sept-Laux, l'étude du projet de construction est achevée, un bail de terrains passé pour 27 ans avec les frères Ramus, propriétaires de la montagne, et le chemin d'accès est refait et restauré sur une grande partie de son parcours. En même temps le fonctionnement de la Société l'oblige à se pourvoir d'un siège social où puissent se déposer ses archives et se tenir les séances fréquentes de son conseil d'administration. Son histoire doit mentionner aussi, à cette date, le départ de M. Joseph Jullien, qui avait été depuis l'origine le secrétaire général et la cheville ouvrière de l'association. La Société est en pleine prospérité, son effectif s'est maintenu au chiffre de 611 membres et toutes les dépenses effectuées ont été soldées à l'aide de ses ressources normales et des subventions que son utilité lui a values de la part des pouvoirs publics locaux. L'Annuaire de l'année 1880 (sixième de la première série) contient un important article dû à la

Digitized by Google

plume du savant Albert de Rochas, sur la Topographie des Vallées Vaudoises, accompagnée d'une fort belle carte.

A cette époque, la féconde émulation que ces travaux pratiques imprime à la section de l'Isère du Club Alpin Français fait construire par celle-ci les refuges du Chatelleret, du Carrelet, etc., et nous pouvons constater que l'existence de la Société des Touristes rend à son émule le service d'attirer sur elle la faveur et les subsides de la Direction Centrale. Aucune autre section n'en a été si abondamment gratifiée.

Les années 1881 et 1882 virent l'achèvement et l'inauguration du petit chalet-hôtel annexé au primitif Refuge des Sept Laux. Désormais les touristes trouvaient là dix lits, une salle à manger et une cuisine ; l'ancien Refuge servait d'abri pour les guides, et bientôt une construction supplémentaire venait fournir une écurie aux mulets de plus en plus nombreux.

La *Revue Alpine*, alimentée par les carnets des guides, devenait un véritable répertoire des courses et ascensions en Dauphiné. Mais elle avait été jusqu'alors disposée suivant le gré de ses rédacteurs. Pour lui donner un cadre régulier qui la rendit facile à consulter, l'Annuaire n° 8 publia, grâce à la collaboration de MM. Chabrand et Ferrand, une Orographie du Dauphiné, dont l'ordre rationnel fut désormais la règle de la *Revue*. Dans l'ordre scientifique, l'Annuaire n° 7 (1881) avait contenu une Géographie ancienne des Alpes Cottiennes et Graïes par M. Florian Vallentin, et le suivant donnait de précieuses Notes sur le Massif du Pelvoux au XVIII^e^ siècle, commentées par M. Charles Rabot.

Parmi les travaux prévus par la Société figurait la construction d'un chalet-hôtel, à la Pra, et des études et pourparlers avaient eu lieu dans ce sens. Mais devant la vogue qui se prononçait toujours plus grande pour la station de la Bérarde, l'insuffisance de son organisation se faisait plus cruellement sentir, et c'est sur son développement que se porta de préférence la sollicitude de M. Edouard Faure, rappelé à la présidence par l'assemblée générale du 16 Décembre 1881. Le projet de la Pra fut cédé au Club Alpin, et la Société concentra son zèle sur la Bérarde. Il s'agissait là d'un très gros effort dont la préparation occupa d'une façon toute spéciale l'activité de la Société. Un terrain fut acquis, les plans dressés, les marchés passés, et le président avec ses collaborateurs dut arpenter bien des fois la gran-

Digitized by Google

diose mais austère vallée du Vénéon. L'œuvre entreprise fut continuée par son successeur, M. Jean Collet ; mais il était évident que malgré les généreuses subventions accordées par le département, la ville de Grenoble et la Compagnie Paris-Lyon-Méditerranée, les disponibilités ne seraient pas suffisantes ; pleine de confiance dans l'avenir, la Société n'hésita pas à contracter un emprunt que couvrirent immédiatement ses membres, et grâce à tous ces concours, et au bon vouloir de notre guide Christophe Roderon qui s'improvisa entrepreneur pour la circonstance, l'année 1885 vit achever le gros œuvre de l'Hôtel de la Bérarde. Cette même année voyait mener à bien un autre entreprise non moins importante : celle de la refonte et mise au point du règlement et des tarifs des Guides et Porteurs. Cette organisation englobait désormais toutes les montagnes du Dauphiné, et une heureuse combinaison de prix suivant les difficultés et le temps employé donnait satisfaction à toutes les réclamations.

Il était réservé à M. Edouard Faure, rappelé pour la troisième fois à la présidence par le scrutin du 18 Décembre 1885, de présider les 16-19 Août 1886 à l'inauguration officielle de l'Hôtel de la Bérarde, par les caravanes émanées du Congrès du Club Alpin à Briançon. Cette inauguration, presque avant la lettre, ou du moins avant l'achèvement complet, fut répétée l'année suivante, le 10 Juillet 1887, à l'aurore de la gestion de M. Auguste Tairraz, l'avisé Chamouniard qui, quelque vingt ans plus tard, devait en devenir acquéreur, la meilleure preuve, soit dit en passant, de la réussite de l'entreprise. Sur cette belle fête, à laquelle vinrent assister les principales autorités du département et M. Noblemaire, directeur de la Compagnie Paris-Lyon-Méditerranée, on peut clore la première partie de l'histoire de la Société des Touristes. Elle a accompli une œuvre considérable, doté la haute région alpine de trois refuges, de deux chalets-hôtels et d'un hôtel, elle a recruté, embrigadé et tarifé les guides et les porteurs, ces précieux auxiliaires de l'alpinisme, et elle a ainsi fourni son ample concours à ce que nous appelons l'âge héroïque de l'alpinisme, cette époque d'une merveilleuse ardeur qui acheva la conquête de tous les grands pics du Dauphiné.

La Société entre maintenant dans une période de recueillement qui lui a été reprochée par des esprits irréfléchis

Digitized by Google

Son magnifique élan lui a valu de précieuses adhésions, mais Grenoble n'a pas la population d'une grande ville ; l'effectif qu'elle y puise ne dépasse pas 700 membres, et la trésorerie demeure stationnaire. Cependant il faut fournir à l'entretien constant des refuges et des chalets, que leur altitude soumet à de violentes intempéries, et surtout il faut payer l'intérêt de la dette contractée, et, prudemment, l'amortir. Obligée de renoncer momentanément à de nouvelles constructions, la Société des Touristes consacre une plus grande partie de son activité à son œuvre scientifique. Son Annuaire, toujours richement doté de récits d'ascensions, publie en 1886 une remarquable étude de M. Jean Collet sur « La Carte de France dite de l'Etat-Major », ainsi que des recherches sur les procédés de photographie en montagne ; en 1887, « L'Ere Glaciaire dans les Alpes Dauphinoises », par M. Ernest Chabrand ; en 1888, « La Philosophie du Tracé des Chemins en Montagne », par M. E. Guinier. Il exhume aussi quelques souvenirs des précurseurs : « Le Voyage de Villars en Oisans » ; « La Course à la Grande-Chartreuse », de M. de Végobre ; « Le voyage de M. de la Salcette de Grenoble au Galibier ». En même temps, elle multiplie les conférences avec projections auxquelles se presse une foule d'assistants, et ces instructions pratiques aux débutants que sont les excursions collectives.

En 1889, paraît la deuxième édition du *Bulletin Indicateur des Guides, Porteurs, Chalets, Refuges, Hôtels, Auberges et Voitures publiques du Dauphiné.* Ce n'est pas un double emploi avec les Tarifs refondus et remaniés en 1885, mais c'est un véritable petit compendium des renseignements utiles aux voyageurs qui se proposent de parcourir les montagnes.

Si la situation financière ne permet pas de nouvelles entreprises, il faut cependant faire aux constructions existantes les adjonctions nécessaires, et en 1891 un nouveau bâtiment s'élève à côté de l'Hôtel de la Bérarde, pour loger les guides et porteurs. L'assemblée générale du 29 Janvier 1890 avait confié la direction des affaires à M. Chabrand, sous l'impulsion duquel diverses améliorations furent apportées au chalet-hôtel des Sept-Laux, et un sentier fut tracé dans le vallon de la Pilatte.

A cette époque commencent, sous la direction autorisée de M. le professeur Kilian, les études qui allaient être pour-

Digitized by Google

suivies pendant de longues années, sur les glaciers du Dauphiné, et un premier article, « Neiges et Glaciers », figure dans l'Annuaire de 1890. Cet Annuaire renferme aussi la première étude de bibliographie sur les périodiques alpins.

Les Annuaires 1891 et 1892 continuent les études glaciologiques et, sous la direction de M. Kilian, un système d'observation des glaciers est organisé et confié aux plus intelligents de nos guides. La botanique attire aussi l'attention des membres de la Société et M. Albert Perrin fait paraître en 1892 un travail sur la Distribution Générale des plantes en altitude dans les Alpes dauphinoises, tandis que M. Guillemin publie un manuscrit de Brunet de l'Argentière.

Le rôle ainsi assumé par la Société comme Société Savante vient aider aux efforts poursuivis par ses divers présidents depuis plusieurs années, et un décret du gouvernement du 7 Juin 1893 lui confère la reconnaissance d'utilité publique. Investie dès lors de la pleine personnalité civile, la Société put avoir ouvertement son patrimoine, et posséder par elle-même et en son nom propre ses constructions, propriétés et installations qui avaient jusqu'alors reposé sur la tête de ses présidents.

Désormais, chaque Annuaire publie le résultat des observations glaciologiques recueillies dans l'année. Accentuant encore son évolution vers les préoccupations scientifiques, la Société, sur l'initiative de M. le professeur Lachmann et avec le concours de la Société Horticole Dauphinoise, crée un jardin alpin sur les pentes de Chamrousse, au lieu dit « Roche Bérenger », à l'altitude approximative de 1 850 mètres, et elle accueille dans son Annuaire de 1893 une magistrale étude de M. l'ingénieur Delebecque sur les Lacs du Dauphiné. Le même volume renferme un travail sur les raquettes, et un essai de glossaire des noms topographiques les plus fréquemment usités dans les Alpes françaises établi par M. Daniel Mourral.

L'observation des glaciers donne de nombreux et intéressants résultats exposés dans l'Annuaire de 1894 : on y voit aussi les travaux poursuivis dans le jardin alpin de Chamrousse, qui devient un champ d'expériences et le théâtre de tentatives d'acclimatation. Comme conséquence de cette organisation, la Société avait pris à bail le chalet de Roche-Béranger et y avait mis un gérant, augmentant ainsi presque sans nouvelles dépenses le nombre de ses installations.

Digitized by Google

Mais au milieu de ces travaux, il ne faut pas oublier de mentionner les deuils qui étaient venus l'attrister : à peu de distance les uns des autres, elle avait eu à déplorer la mort de ses trois premiers présidents : MM. Belz, Cendre et Edouard Faure, et sa publication avait rendu un hommage mérité à la mémoire de ces hommes qui avaient été les artisans de son développement.

Comme améliorations aux stations existantes, l'année 1894 voit l'acquisition d'une fontaine pour la Bérarde, l'installation du télégraphe pour Saint-Christophe, la réfection de la toiture du refuge de la Fare : on commence même à étudier divers projets pour le moment prochain où les finances seront libérées.

En même temps que son Annuaire 1895, la Société faisait imprimer un travail important, la Table des vingt premières années de ses publications, qui, conçue au triple point de vue de la chronologie, des auteurs et des matières, donnait toutes facilités à la recherche des importants matériaux qu'elle avait recueillis pour l'histoire alpine de l'Oisans. Un souci d'art l'amenait aussi à changer l'illustration de la couverture de l'Annuaire, qui avait été due dès l'abord au peintre Ravanat, et à adopter pour une nouvelle série une estampe plus vivante tracée par le regretté abbé Guétal.

Pendant quelques années encore l'activité des administrateurs de la Société est obligée de se borner à l'étude de divers projets, à l'entretien des constructions existantes — on se rend difficilement compte de la rapidité avec laquelle s'usent les toitures — et à l'œuvre de l'observation des glaciers ainsi qu'au maintien de l'organisation des guides. Un progrès est réalisé à ce dernier point de vue par la réglementation des muletiers, et en 1896 paraît un nouveau bulletin publiant les réglements et tarifs des Guides, Porteurs et Muletiers de la Société. Il leur est rappelé que dans l'intérêt commun ils doivent toujours, en excursion, être porteurs du carnet délivré par la Société, sur lequel les voyageurs doivent inscrire leur appréciation : stimulant pour tous, ce carnet devient le brevet d'honneur et le titre d'avancement des meilleurs.

Dans le terrible accident de la Meidje (20 Août 1896), la Société perd un de ses administrateurs, M. le professeur Payerne.

Durant ces années de labeur obscur et passablement

Digitized by Google

ingrat, MM. Chabrand, Collet et Ferrand alternent à la présidence, appliquant avec résignation le même esprit de stricte économie ; il faut à tout prix rembourser nos prêteurs et éteindre la dette de la Bérarde.

En 1897, le jardin alpin de Chamrousse passe aux mains de l'Université de Grenoble. Une modification est apportée aux statuts pour faciliter l'accès et les avantages de la Société aux familles nombreuses : abaissement du prix de la cotisation pour les enfants des sociétaires.

L'activité scientifique de la Société continue à s'exercer et les résultats s'en manifestent dans ses publications. A l'observation de la marche des glaciers s'est jointe celle des chutes de neige et des précipitations pluviales. M. Flusin, M. Offner, M. Paquier, M. Labatut, même M. Martel apportent leur précieux concours à la Société, et ses Annuaires s'enrichissent de l'Essai sur l'orographie des Baronnies orientales et du Diois (V. Paquier), d'une étude sur l'Hystérésis et la viscosité de flexion appliquées aux baromètres métalliques (Labatut), de l'exploration des cavernes de la Grande-Chartreuse et du Vercors (E.-A. Martel), de nouvelles observations sur les variations des glaciers dauphinois (Kilian et Flusin). Elle prend part à la publication du bel ouvrage de MM. Kilian et Flusin mis au jour sous ce même titre, à l'occasion de l'Exposition Universelle de 1900, et commenté par de nombreuses et splendides phototypies.

Pendant quelques années encore les seuls travaux montagnards sont le continuel entretien des refuges existants, le renouvellement fréquent de leur matériel régulièrement pillé par des rodeurs, l'établissement de la ligne téléphonique de la Bérarde, sans parler des excursions collectives qui se multiplient. A la fin de Décembre 1903, la Société abandonne la station de Roche-Béranger dont l'inertie des communes propriétaires rend la gestion impossible. Au cours de l'année, ses études sur les glaciers s'étaient poursuivies par une grande excursion de reconnaissance au travers de cols peu fréquentés de l'Oisans ,exécutée par MM. Flusin, Offner et Jacob ; le récit très intéressant de ces exploits, accompagné de nombreuses et fort précieuses illustrations prend place dans l'Annuaire qu'enrichit aussi M. Paillon par une fort importante monographie des massifs de la Vanoise. En 1904, une nouvelle tournée d'études glaciaires exécutée par MM. Flusin et Jacob a pour résultat le levé de la belle

Digitized by Google

carte du Glacier Noir et du Glacier Blanc, au 1/10 000. annexée à l'Annuaire N° 30.

A cette époque se place un événement d'une certaine importance dans l'histoire de la Société. Son organisation et sa tarification des guides et porteurs avaient été empruntées par la section du Sud-Ouest et par la section des Alpes-Maritimes du Club Alpin pour leurs régions respectives. Dans l'intention d'unifier ce service, le Club voulut l'étendre aux sections de l'Isère et des Hautes-Alpes ; mais qu'allait-il en résulter ? Le Club brevétera-t-il d'autres guides et porteurs que ceux enrégimentés par la Société ? ce qui pouvait amener un regrettable antagonisme, ou essaierait-il de substituer son autorité à celle de la Société sur un personnel connu et éprouvé ? Ce conflit qui s'éleva sous la présidence de M. Allix ne pouvait qu'être fort préjudiciable à la cause de l'Alpinisme, en favorisant l'indiscipline de nos remuants auxiliaires. Des négociations assez laborieuses finirent par l'apaiser, et le 24 Janvier 1910, sous une nouvelle présidence de M. Collet, un accord définitif fut signé, véritable traité d'alliance par lequel fut réalisée la collaboration des deux associations dans l'application délicate de la réglementation nécessaire.

Entre temps, l'œuvre scientifique s'accroissait d'une étude sur les Serpents des Alpes, par M. Cépède (Annuaire N° 28), d'un exposé de l'importance des chutes d'eau, par M. Ernest Chabrand (Annuaire N° 33), d'un bel ouvrage sur les poissons et la pisciculture en Dauphiné, par M. Léger (Annuaire N° 34) et d'un lumineux Aperçu sommaire de la Géologie, de l'Orographie et de l'Hydrographie des Alpes occidentales, par M. Kilian (*ibid*). Mais il faut mentionner en même temps un deuil des plus sensibles qui atteignait l'administration de la Société par la mort de M. Lucien Bourron, l'un des fondateurs et l'un des membres les plus zélés de cette association. Son compagnon le plus assidu, M. Chabrand, retraça dans l'Annuaire de 1905 la vie et les travaux de ce vaillant admirateur de l'Alpe.

Enfin cette longue période de recueillement prenait fin. Au mois de Janvier 1909, la Société vendait à son tenancier M. Auguste Tairraz, l'Hôtel de la Bérarde, et cette opération était elle-même la meilleure justification de l'audace qui avait présidé à cette construction. Libérée de toute dette, la Société allait pouvoir reprendre la série de ses travaux.

Digitized by Google

Tout d'abord, pour donner une nouvelle preuve d'intérêt à cette région du cœur du Pelvoux qui est la Mecque alpiniste dauphinoise, elle fait tracer les sentiers d'accès au glacier de la Pilatte, au glacier du Chardon, au glacier de la Bonne-Pierre et au glacier de la Selle, puis elle s'attaque à la réalisation d'un projet élaboré depuis de bien longues années, l'établissement d'un refuge dans la partie septentrionale du massif de Belledonne. L'emplacement en est déterminé au lieu dit la Pierre, au-dessus du cirque des Cascades-Boulon, à 1 960 mètres environ d'altitude. Œuvre plus importante et plus confortable que les premiers refuges, cette construction édifiée sur les plans et sous la direction de M. l'architecte Serbonnet comprend deux pièces avec couchettes ; elle a été bâtie en 1909 par M. Dotto, entrepreneur, et la dépense s'est élevée à 4 782 francs. Un vote spécial de la Société, reconnaissante des éminents services que lui a rendus l'administrateur avisé qu'elle avait appelé cinq fois à la présidence, l'a consacré sous le nom de Refuge Jean-Collet. Cette nouvelle station complète l'organisation touristique du beau massif de Belledonne, aux portes de Grenoble et par là même si fréquenté. Le refuge de Belledonne sur la face orientale, le chalet-hôtel de la Pra édifié par le Club Alpin dans un repli méridional, et le refuge Jean-Collet desservent ainsi tous les accès de la noble montagne et se prêtent un mutuel appui pour son exploration intégrale.

Tout n'est pas terminé pour la haute montagne dauphinoise, et de nouveaux projets s'élaborent sous la haute direction du nouveau président, M. Flusin : refuge de la Pilatte, refuge de la vallée du Bens, refuge dans le vallon de la Combe-Madame, pour suppléer à l'ancienne installation des Sept-Laux dont l'avidité du propriétaire a frustré la Société, refuge en Val Jouffrey ou en Val Gaudemar, réfection du refuge de la Selle, etc. Mais de nouveaux besoins sont nés : une clientèle impatiente des sports d'hiver réclame par l'organe du Ski-Club des installations adéquates, et une évolution se dessine pour lui donner satisfaction. Pendant l'année 1912, on cherche l'emplacement favorable, où la neige abondante et propice puisse persister après les plus durs frimas. Le Monétier de Clermont, le Villard de Lans, Autrans, le Sappey, tour à tour envisagés, n'offrent pas de garanties suffisantes : on parle des prairies qui avoisinent le col du

Digitized by Google

Barioz, au-dessus de Theys, enfin, au commencement de 1913, le choix se fixe sur les pentes septentrionales du Col de Porte (1 350 m.). Avertie par la douloureuse expérience des Sept Laux, la Société commence par acheter un terrain dans une situation des plus favorables, puis elle songe qu'à une station si rapprochée de Grenoble, desservie par la route de la Chartreuse, il faut une installation plus confortable qu'un simple refuge, que cette installation pourra être aussi très fréquentée en été, et peu à peu, de la construction robuste et rustique d'abord envisagée, les esprits évoluent vers la nécessité d'un hôtel. Des concours pécuniaires sont sollicités et obtenus : le Touring Club, la Compagnie P. L. M., le département de l'Isère, l'Administration des Forêts, la ville de Grenoble, etc., accordent de généreuses subventions ; pour le surplus, sous la vigoureuse impulsion du nouveau président, M. Beudant, on fait comme pour la Bérarde, on émet uu emprunt, et le travail est confié à M. Dotto, comme au refuge Jean Collet, sur les plans et sous la direction de M. Serbonnet. Avec quelques péripéties, l'œuvre est achevée au printemps 1914 et l'exploitation s'en ouvre le 1er juillet 1914. Le gérant avait à peine eu le temps de s'installer quand éclate le coup de tonnerre de la guerre. Adieu plaisirs, distractions, les exercices du corps se feront sur les champs de bataille ! Tout est fermé, et l'entreprise en sommeil.

Ce sommeil a été long et coûteux !

Une Société alpine, école de vigueur physique et morale, ne doit pas se plaindre des mécomptes que lui infligent les épreuves de la patrie. Mais les dépenses prévues à 45 000 francs se sont en définitive élevées à 110 000 francs. La glorieuse inauguration qui devait être faite par le président Poincaré, au cours de son voyage de la Route des Alpes, a été remplacée par une modeste fête de famille, de généreux prêteurs ont sauvé la Société de la faillite, l'Hôtel du Col de Porte est en pleine vitalité, mais elle se trouve de nouveau écrasée sous le poids de sa dette et condamnée pour longtemps au recueillement et à l'économie.

Qu'importe ? La caisse est vide, mais l'honneur est sauf.

La Société a conscience d'avoir rempli son rôle, et réalisé, autant qu'il a été possible de le faire le rêve de ses fondateurs.. Grâce à elle, directement et indirectement (nous avons expliqué ci-dessus que l'ardeur de la concurrence avait valu à la Section de l'Isère du Club Alpin, d'abondantes sub-

Digitized by Google

ventions de la Direction Centrale), le Haut-Dauphiné s'est trouvé assez complètement équipé pour la découverte et pour le parcours. Grâce à elle, alpinistes et touristes trouvent à pied d'œuvre, sans l'écœurante discussion de leur salaire, des auxiliaires rompus de père en fils aux difficultés de la montagne, habitués à conduire, se faisant un point d'honneur de la sécurité et de la satisfaction de leurs voyageurs. Par ses instances souvent répétées, et son concours joint à celui du Touring Club, la route de la Bérarde a été tracée, un bon hôtel y offre le confort aux ascensionnistes qui n'y sont plus exilés du monde et peuvent téléphoner à leurs familles et à leurs affaires. Les quarante-deux volumes de son Annuaire fournissent un répertoire complet de toutes les ascensions aux pics du Dauphiné, répertoire dont deux tables détaillées, chacune englobant une période de vingt années, facilitent la consultation. Les curieux y trouvent depuis trente ans le résumé du mouvement touristique international par une revue de bibliographie alpine soigneusement exposée chaque année.

Aux études scientifiques analysées plus haut se sont ajoutées des explorations glaciologiques dans le massif des Grandes Rousses, par MM. Flusin, Jacob et Offner, accompagnées d'une carte levée au 1 : 10 000, — de savants travaux sur les Torrents et sur les Avalanches, par M. Hulin, — un aperçu de la géographie minière des Alpes Dauphinoises par M. Ernest Chabrand.

Toujours soigneusement tenu à jour, le Bulletin des Guides et Porteurs de la Société a été l'objet de nouvelles éditions en 1906 et 1912, ainsi que d'un appendice en 1919 satisfaisant aux nécessités qu'avait créées le renchérissement de toutes choses.

Cette rapide esquisse d'une œuvre patiemment poursuivie et transmise de mains en mains pendant quarante-cinq années a dû laisser dans l'ombre beaucoup de faits secondaires qui ont émaillé l'existence de la Société. Il suffit d'avoir donné dans ces lignes l'impression du labeur assidu et désintéressé auquel se sont, pendant près d'un demi-siècle livré ses membres pour la connaissance et l'honneur de leur cher Dauphiné et pour le plaisir de ses visiteurs.

H. FERRAND.

Digitized by Google

Historique du Club Alpin Français

1874-1920

Par Henry CUENOT

LA CONQUETE DE LA MONTAGNE

On a dit que la Montagne est une sentinelle l'arme au pied qui ne veut pas qu'on lui passe dessus sans crier « gare » ; que la plaine est un fleuve en marche qui n'admet pas qu'on arrête son cours.

De là des conflits, une lutte millénaire, qui est l'histoire même de l'humanité : la sentinelle est tournée, la montagne entaillée, forcée par le fleuve impétueux.

De là des voies romaines maçonnées sur ses flancs, des sentiers alpins, des chemins ouverts aux traversées belliqueuses ou pacifiques, à la guerre comme au commerce, des routes enfin qui affranchissent l'homme du temps et de l'espace, qui attestent sa victoire et qui, suivant l'heureuse expression de Strabon : « portent sa gloire sur les sommets ».

Cette lutte épuisa des générations, des siècles d'efforts furent nécessaires pour réaliser l'asservissement de la montagne aux besoins, aux intérêts de l'homme. La conception qu'il s'est faite de la montagne s'est transformée, suivant les phases de la lutte, les moyens mis en œuvre pour affirmer sa maîtrise.

Avant la conquête, c'est une période obscure : la bataille demeure indécise ; la montagne, cette grande maudite, « cette nature brute et hideuse » dont parle Buffon, est une puissance redoutée, inspirant l'effroi ; c'est d'elle que le poète Claudien a dit : « Lorsqu'on aperçoit des glaciers on a reconnu la Gorgonne ».

L'appât du gain, l'attrait de la gloire promise ou du butin entrevu permettent seuls de triompher des esprits malins qui la hantent, des vouivres qui la gardent : ce sont des sol-

Digitized by Google

dats se ruant à la bataille, des marchands se rendant aux foires, des pèlerins gagnant la Terre Sainte qui, les premiers, se hasardent à franchir, sous la menace des donjons féodaux, les cols du Mont Cenis, du Mont Joux (Saint-Bernard), du Septimer ou du Saint-Gothard.

La Montagne n'est qu'un moyen dont il faut user ; rares sont ses amants désintéressés, ceux qui éprouvent le désir en face de sa beauté ; peut-être le Juif errant qui, suivant la légende, s'en va à travers rochers et glaces ; ce Pierre d'Aragon qui, au treizième siècle, s'éleva jusqu'au sommet du Canigou, au-dessus des terres et de la mer, ou encore Pétrarque qui, en 1336, cherche sur le sommet du Ventoux, sans l'y trouver, l'apaisement pour sa pensée qu'obsède le souvenir de cette Laure qu'il a si tendrement aimée.

Au dix-huitième siècle, Jean-Jacques Rousseau rétablit la Montagne dans ses droits et réhabilite ses solitudes de glace ; sa beauté sublime force l'admiration et appelle la conquête.

Tandis que les Frères de Luc triomphent en 1770, au prix de quels efforts ! du Buet, Marc-Théodore Bourrit, chantre de la cathédrale de Genève, s'aventure sur les Glacières de Savoie : il gravit le col du Géant, il menace la coupole du Mont Blanc ; mais, par une suprême coquetterie, le roi des Montagnes ne se livre qu'à un savant : Horace Benedict de Saussure, professeur de philosophie à Genève, naturaliste éminent qui, avec une éloquente simplicité, commente en marge de ses œuvres, la splendeur des Alpes. Sa caravane composée de 17 guides, avec tout un équipement de cordes, de bâtons et d'échelles, quitte Chamonix le 1er Août 1787 ; le 3 Août, au moment de la prise de possession, au souvenir des nombreuses tentatives faites et des déceptions rencontrées, il frappe du pied la cime rebelle. L'épopée commence, c'est l'âge héroïque que marque dans les Pyrénées la conquête du Mont Perdu par Ramond en 1797 et dans les Alpes la défaite de la Jungfrau.

La légende entretient encore le mystère et souvent l'effroi; on connaît mal la Montagne, on dispose de moyens insuffisants, on ne trouve ni hôtels ni refuges, mais la volonté toute puissante crée le chemin qui conduira au sommet. Suivant le fier dicton anglais : « There is a will here is a way », la volonté trace le chemin. La période la plus féconde se place entre la conquête du Wetterhorn par Justice Will, le 17 Septembre

Digitized by Google

1854 et la première et tragique ascension du Cervin par Whymper le 14 Juillet 1865.

Tour à tour succombent le Bietschhorn, le Mont Rose, le Grand Combin, le Weisshorn, la Dent Blanche, les Aiguilles de Miage, d'Armentières, du Chardonnet, la Barre des Ecrins, (25 Juin 1864).

L'effort n'est pas concerté, l'individu se trouve seul en face des forces organiques de la nature, mais l'action se discipline et va devenir collective.

LES ASSOCIATIONS ALPINES

Les Associations alpines, morcelées d'abord, se groupent: en 1857 les Mathews forment, en Angleterre, l'Alpine Club ; en 1862 naît le Club Alpin Autrichien ; en 1863, le Club Alpin Suisse et le Club Alpin Italien ; en 1869, le Club Alpin Allemand.

LE CLUB ALPIN FRANÇAIS

En 1874 enfin, au lendemain de cette année, qu'on n'ose plus aujourd'hui appeler l'année terrible, qui a coûté cependant à la France tant de vies humaines et tant d'or, sans abattre sa fierté, sans réduire sa vaillance, le Club Alpin Français était fondé par Edouard de Billy, Adolphe Joanne et Abel Lemercier, jaloux de dresser sur notre sol mutilé des autels en l'honneur de l'effort. En exaltant l'influence salutaire, décisive de la montagne sur le corps et sur l'âme, ils voulaient régénérer la race et semer le bon grain à travers ces champs de notre belle et douce France où la mort venait de faucher si cruellement.

Le 2 avril 1874, le Club Alpin Français fut définitivement constitué sous la présidence d'Edouard de Billy, inspecteur Général des Mines qui succomba le 4 Avril dans un accident de chemin de fer avant même de connaître son élection. Cézanne, député des Hautes-Alpes, le remplace à la tête du Club Alpin Français. Il rédige le programme social qui est « comme l'Evangile de la religion de la Montagne » (1).

(1) *Le Club Alpin Français* 1874-1899. Résumé historique par Valbert Chevillard. Extrait de l'Annuaire du C. A. F., année 1899.

Digitized by Google

Une élite a répondu à l'appel de ces hommes de bien et de dévouement : George Sand signait l'article publié en tête du premier Annuaire du Club Alpin Français, paru en 1875 ; le duc d'Aumale, Alexandre Dumas fils, Viollet le Duc, Daubrée, Bartholoni, Victor et Pierre Puiseux, G. Hachette, Henri Barboux, Foucher de Careil, Templier, Wallon, William Martin, le Général de Nansouty, le Marquis de Turenne, docteur Lortet, Charles Durier, Georges Devin, Baron de Neuflize, Ernest Caron, Talbert, Paul Mirabaud, Onésime Reclus, Comte Russel Killough, Schrader, R. Fouret, Louis Rousselet.

Viollet le Duc a tracé le dessin de son premier insigne : un ruban aux couleurs nationales, sur lequel sont brodées les lettres C. A. F. et qui se déploye au milieu d'un fond de montagne encadré de piolets, de cordes et d'une couronne de rhododendrons. Schrader, qui devint président de notre Association, lui a donné cette belle devise qui résume son œuvre et commente son insigne : « Pour la Patrie, par la Montagne ». Il appartenait à Roty de graver sa première médaille avec un relief saisissant que son génie a chargé de pensées : la France encore enveloppée de voiles de deuil, recueillie mais fière, montre d'un geste évocateur, à un jeune alpiniste, tout équipé pour la lutte, la route qu'à travers difficultés et périls, « per ardua », il doit se frayer pour cueillir là-haut, sur les sommets que touche la foudre et qui voisinent avec l'infini des cieux, une petite fleur blanche, la fleur la plus rare, la fleur de volonté symbole de la victoire.

Sous l'effort que le lien social agrandit et multiplie, avec une méthode précise, une technique bientôt formulée dans les revues alpines, les derniers bastions sont emportés, les grandes aiguilles de la chaîne du Mont Blanc, les Pics de la Meije, les sommités du Pelvoux. Ceux qui ont vaincu les dernières résistances de la citadelle de pierre et de glace, s'appellent Boileau de Castelnau, Coolidge, Henri Cordier, Henri Duhamel, Henri Dunod, Frédéric Gardiner, Victor et Pierre Puiseux, le Comte H. Russel, Whymper, Paul Guillemin, Salvador de Quatrefages ; plus tard : les d'Aiguebelle, Beaujard, Bonnard, Brault, H. Bregeault, Brullé, E. Brunnarius, Cadier, Capdepon, de Cessole, A. Chambrelent Dulong de Rosnay, Escarra, Faist, Ferrand, Fontan de Négrin, E. Fontaine, Gaillard, Colonel Godefroy, les Granjon de Lépiney, Gravelotte, Docteur Jacquot-Guillarmod, Le Chatellier, Lecarme, Letourneur, Lory,

Digitized by Google

Maunoury, les Maige, Mettrier, Monod-Hertzen, Morel-Couprie, Paillon, Piaget, Reynier, de Saint Saud, E. Sauvage, Sestier, Docteur Thomas, Tignol.

Valbert Chevillard le regretté secrétaire général du Club Alpin, a dans un « Historique » (1) très détaillé, publié à l'occasion du Congrès de 1900 à Paris, retracé ces phases de l'âge héroïque en nous faisant revivre les premières années du Club Alpin Français.

L'heure des grandes ascensions, des escalades romantiques semble en effet terminée ; en Europe du moins, les cimes vierges sont à l'état d'exception. L'homme a façonné la montagne, il l'a organisée ; des sentiers, des routes parfois, des refuges qui prennent des airs d'hôtels, des câbles, des crampons, des compagnies de guides constituées dans les centres alpins facilitent la marche vers les sommets. Après avoir été redoutée comme une divinité du Styx, la Montagne est devenue une source d'action et de vie.

Ces transformations, cette organisation ont demandé de longues périodes de temps ; en dehors des capitaux nécessaires pour les réaliser, elles ont exigé des énergies, des dévouements, des vies humaines. La Montagne a eu, en effet, ses martyrs à la foi ardente emportés par un idéal sublime.

Le Club Alpin Français a pris la plus grande part à ces transformations successives. Mais « l'Historique » de Valbert Chevillard nous dispensera de revenir longuement sur ce glorieux passé pour nous consacrer plus exclusivement aux formes nouvelles de l'alpinisme, à ses méthodes et à sa doctrine.

Le Club Alpin pouvait concevoir son rôle de deux façons : « laisser aux montagnes leur charme mystérieux, leur virginité native » (2) et se constituer, tel Alpine Club en Angleterre, en une association d'athlètes privilégiés « et ayant fait leurs preuves »... ou « bien prêcher la bonne nouvelle sur les toits, y convoquer les foules, sans distinction d'âge et de sexe » ; il préféra s'orienter vers cette dernière solution, démocratique et généreuse qui devait être la solution de l'avenir.

(1) *Le Club Alpin Français* 1874-1899. Annuaire du C.A.F. 1899, p. 299 et s.

(2) Pierre Puiseux : *Les Travaux en Montagne au C.A.F.* Annuaire 1899, p. 367 et s.

Digitized by Google

La Montagne est la plus grande école d'énergie physique et morale, elle ne se donne qu'à celui qui sait et qui veut la conquérir. A triompher de ses difficultés, à tourner ses obstacles nous devenons plus forts et plus dignes du nom d'homme. Cette valeur éducatrice, nous ne devions pas la négliger ; aussi comprenant que la montagne ne peut être réservée à une élite privilégiée, nous avons appelé sur ses cimes, pour qu'elle profite de ses bienfaits, qu'elle soit initiée aux joies salutaires de la lutte et de la victoire, une clientèle élargie. Le poète se prendra peut-être à regretter sa solitude grandiose, son silence mystérieux. Qu'importe !

Nous ne demandons à ceux que nous conduisons là-haut qu'un peu de respect, au seuil de ce temple auguste, si rapproché des cieux. Laissons toujours la montagne distante de nos préjugés, de nos faiblesses, de nos passions. Conservons-lui quelque chose de son mystère pour qu'elle demeure éternellement belle et par là éternellment bienfaisante.

Notre éminent collègue, Pierre Puiseux (1) a résumé, d'une façon heureuse, les premières formes de notre activité sociale, par la parole d'abord, par l'action ensuite :

PUBLICATIONS DU C. A. F.

« Le premier souci d'une association qui se fonde doit être de faire connaître son existence dans le cercle le plus étendu possible, de manière à se rattacher tous ceux dont une communauté de goûts et d'études peut lui valoir l'adhésion. Dans cet ordre d'idées, la presse est l'auxiliaire le plus efficace, le plus indiqué. Ainsi l'ont compris les fondateurs du C. A. F. : ils ont dirigé vers les publications la plus grande partie des ressources de la jeune société. C'est ainsi que les chaleureux appels d'Adolphe Joanne, d'Abel Lemercier, de Cézanne, répandus à tous les coins du territoire, nous ont suscité tant de vaillants ouvriers de la première heure. »

C'est ainsi que l'on crée, en même temps que se fonde l'association, un journal pour servir de lien entre les jeunes sections et les documenter sur les mille faits et gestes de la vie alpine : un *Bulletin* qui devient trimestriel en 1876, puis

(1) Pierre Puiseux : ***Les Travaux en Montagne du C.A.F.*** **Annuaire 1899, p. 367 et s.**

Digitized by Google

bientôt mensuel. A côté de ce journal paraît, dès 1875, un *Annuaire*, copieusement illustré, un monument élevé en l'honneur de la Montagne, pour célébrer, comme elle le mérite, sa beauté souveraine qu'il faut conquérir par l'effort, cette beauté que des pèlerins passionnés s'acharnent à posséder.

A la suite d'articles plus littéraires, groupés sous le nom de « Courses et Ascensions » dont la série s'ouvre par quelques mots de George Sand sur l'Auvergne et par des pages enthousiastes du Comte Russell-Killough sur les Pyrénées, se trouve, dans l'Annuaire, une partie scientifique sous le vocable : « Science, Industrie, Beaux-Arts. » Ainsi l'influence bienfaisante de l'alpinisme s'affirme non seulement sur le corps mais encore sur l'esprit (1). A la satisfaction du sport réalisé, aux délices de la contemplation, se joint « la pour- « suite préméditée d'un but scientifique ».

Le Bulletin et l'Annuaire disparaissent après 30 ans d'existence, en Janvier 1905, pour faire place à une publication unique, à une revue mensuelle : *La Montagne*, très documentée, plus vivante, sous l'habile direction de Maurice Paillon (2).

La description pittoresque de la Montagne n'a pas eu seulement un résultat de propagande en faveur de l'effort physique et en vue du développement de la jeune association ; elle est aussi une source abondante où l'historien de la montagne, le géographe et le géologue puiseront des documents servant à éclairer l'histoire même du monde.

Dans le domaine littéraire ou géographique, ceux qui écrivirent cette histoire, après Cézanne, Daubrée, Charles Grad, Adolphe Joanne, A. Lemercier, E. Levasseur, William Martin, comte Henry Russell, marquis de Turenne, Viollet le Duc, E. Wallon... s'appellent Arnaud, le Colonel Arvers, E. Belloc, H. Béraldi, G. Berge, Boileau de Castelnau,, Lebondidier, le comte R. de Bouillé, Boursier, J. et H. Bregeault, Henri Brulle, V. de Cessole, Coolidge, Henri Cordier, A. Coutagne, Henry Cuënot, M. de Déchy, F. Descotes, G. Devin, E. Diehl, Henri Duhamel, Dulong de Rosnay, H. Dunod, Capi-

(1) Lieutenant-colonel Prudent : *Les Travaux scientifiques du Club Alpin Français*. Annuaire 1899, p. 326 et s.

(2) *La Montagne*. Programme par M. Paillon : N° 1, numéro du 20 janvier 1905.

Digitized by Google

taine Durand, Charles Durier, Escarra, Escudié, Faist, Henri Ferrand, — dont on retrouve la signature à la fois sur le premier et le dernier ou XXX[e] Annuaire — E. Fontaine, D[r] Fournier, R. Fouilland, E. Gaillard, Charles Gautier, L. Gaurier, Gélinet, P. Girardin, Giraud-Jordan, Giraud, Colonel Godefroy, de Golberg, M. Gourdon, P. Guillemin, R. Gombaud, Guigues, A. Guyard, Adolphe et Paul Joanne, Ch. Lefrançois, de Lépiney, A. Lequeutre, E. Levasseur, G. Lezer, P. Lory, Maitre, A. Martel, P. Matter, A. Meillon, Metfrier, Mme Espinasse Mongenet, Mougenot, F. Noetinger, M. Paillon, Mlle Marie Paillon, Pierre, André et Victor Puiseux, Charles Rabot, F. Regaud, Richard, Ed. Rochat, J. Ronjat, D[r] Rougier, Vicomte de Saint Saud, E. Sauvage, F. Schrader, Soubiron, de Sevelinges, R. Touchon, Trutat, J. d'Ussel, Henri et Joseph Vallot, du Verger, J. Wehrlin...

Toutes les branches de la science sont énumérées dans le bilan idéal dressé par le Lieutenant-Colonel Prudent (1) quand il résume l'œuvre scientifique des trente premières années du C. A. F. :

I. — Science du sol.

II. — Etudes lacustres ou glaciaires, avec comme annexe, la spéléologie.

III. — Astronomie et météorologie dont l'étude fit naître des observatoires appropriés sur les plus hautes cimes, notamment sur les glaces du Mont Blanc.

IV. — Sciences naturelles, botanique et zoologie, questions forestières, aménagement des torrents, ce qui nous achemine à l'exploitation de la houille blanche.

V. — Sciences relatives à l'homme : histoire, folklorisme, médecine, physiologie.

VI. — Géodésie, Topographie, Cartographie, Photographie.

Tous les savants ont collaboré à cet inventaire : A. Daubrée, Henri Ferrand, Charles Grad, A. Julien, A. de Lapparent, Charles et Pierre Lory, E. de Margerie, Charles Martin, Pierre et André Puiseux, F. Schrader, Vélain, Vézian, dans la première catégorie ;

Le Prince Bonaparte, un de nos illustres Présidents

(1) Loc. cit.

Digitized by Google

Bayssellance, E. Belloc, Daubrée, Charles Grad, le professeur Forel, Dr Le Pileur, E. A. Martel, V. Payot, Charles Rabot, Vézian, Viré, dans la classe des études glaciaires (1) ou spéléologiques ;

Violle, Le Pileur, Janssen, Henri et Joseph Vallot (qui fut à la tête du C. A. F. de 1907 à 1908) au point de vue des observations astronomiques et météorologiques.

Dans le domaine des sciences naturelles ou forestières : F. Benardeau, F. Briot, E. Cardot, Descombes, l'apôtre du reboisement, le créateur de l'Association pour l'Aménagement des montagnes, E. Perier, de Saint Saud, A. Viré.

Le Capitaine Arvers, P. Bert, Colonel Borson, Bourgault-Ducoudray, E. Brousse, Henri Duhamel, Charles Durier, Henri Ferrand, Charles Grad, F. Perrin, O. Riemann, F. Perrin, E. Talbert, Capitaine E. Trumeau, René Vallery-Radot ont travaillé la préhistoire ou l'histoire, la physiologie, la médecine.

Enfin la géographie, la cartographie, la géodésie, la toponymie, ont donné lieu à des travaux du plus haut intérêt. Le Colonel Goulier, le Lieutenant-Colonel Prudent, Wallon, Levasseur, Schrader en furent les initiateurs avec toute une pléiade de collaborateurs : Barrère, A. Davesnes, Henri Duhamel, Eydoux, H. Ferrand, M. Heïd, P. Helbronner, L. Gaurier, Dr Garrigou, Gentil, Colonel Goulier, A. de Larminat, Lourde-Rocheblave, E. de Margerie, E. A. Martel, Maury, A. Meillon, Peyrat, Ch. Rabot, de Saint Saud, Henri et Joseph, puis Charles Vallot, R. Duverger, Ed. Wallon.

Signalons parmi les travaux cartographiques sur les Alpes, toute l'œuvre de Henri Duhamel, revisant la carte au 1/80 000 dans le massif du Pelvoux, la carte du Pelvoux au 1/40 000 par le Lieutenant-Colonel Prudent, la carte du Massif du Mont Blanc au 1/20 000 et l'étude des Aiguilles Rouges, de Joseph et d'Henri Vallut ; les nombreux relevés géodésiques de P. Helbronner et particulièrement son importante triangulation du massif du Pelvoux ; la carte des Aiguilles d'Argentières au 1/20 000 par du Verger. Dans le Massif des Pyrénées : les travaux de Wallon, ceux de Schrader avec sa belle carte des Pyrénées Centrales au 1/10 000, la carte au 1/20 000, en voie d'achèvement, de la région de Gavarnie et

(1) *Le Club Alpin Français* a constitué une Commission de Glacéologie, sous la présidence du prince Bonaparte.

Digitized by Google

du Mont Perdu ; la carte géologique des Pyrénées en collaboration avec E. de Margerie ; l'œuvre du Colonel Prudent dans les Pyrénées Espagnoles (carte au 1/20 000) qui accompagne l'opuscule intitulé : « Contribution à la carte des Pyrénées Espagnoles », résumant l'ensemble des résultats cartographiques, obtenus par le comte de Saint Saud ; enfin tous les travaux de Barrère, de L. Gaurier, d'Eydoux, de Maury, d'Alphonse Meillon, coordonnés par Henri Vallot et qui préparent une carte au 1/20 000 d'une partie des Pyrénées.

Ce travail fécond a été depuis 1903 activement poussé par la Commission de topographie du C. A. F., fondée sous l'initiative de Henri Vallot et qui a déjà été si utile au Service Géographique de l'Armée (1).

LES PEINTRES DE MONTAGNE

Sous le patronage de notre Club avec F. Schrader, J. Desbrosses, A. Nozal, j'ai pu fonder, en 1898, la *Société des Peintres de Montagne* qui, chaque année, fait, au Cercle de la Librairie, une exposition toujours très suivie. Cette société a eu une grande influence sur le développement de la peinture de montagne : jusque là, malgré des précurseurs comme Calame, Français, Baud-Bovy, l'abbé Guétal, Loppé, Lortet, la montagne avait été trop souvent considérée comme un motif incompatible avec les conditions expressives de l'art. Une pléiade d'artistes a forcé le dédain du jury, l'indifférence du grand public en mettant en valeur la richesse superbe de ses colorations et la variété si souple de ses lignes : à côté de Desbrosses, de Nozal, Schrader, Charles Bertier, Busset, Cachoud, Comba, Bertin, Bouillette, Brun, Communal, Didier-Pouget, Filliard, Iwill, Hareux, Joanès, Leverd, Levy-Dhurmer, Rossert, Rixens, Ruch, Trinquier, Teissère-Seren, de Salinelles, Mme Trébuchet, Vignal, Waidmann.....

La Montagne-Roi est devenue le temple de la science ; souverain, les hommages de ses sujets ne montaient pas jusqu'à lui : temple, les savants de tous les peuples sont venus y célébrer le culte désintéressé de la science.

(1) *Revue Générale des Travaux de Topographie du C. A. F. —Montagne IX,* p. 277 et s.

Digitized by Google

COLLECTIONS

Entre temps se constituaient les bibliothèques du Siège central et des sections, d'importantes collections de cartes et de guides, de clichés, de projections, d'épreuves photographiques qui sont une source abondante de documents et de publicité.

Espérons qu'un jour prochain viendra où l'inventaire en sera dressé méthodiquement et mis à la disposition de tous ceux qu'intéressent l'histoire de la montagne et son développement.

PUBLICATIONS DES SECTIONS

Un grand nombre de Sections publient également des revues ou bulletins : Au premier rang et par la qualité de ses articles et par la richesse de ses illustrations, « la Revue Alpine », organe de la Section Lyonnaise, le « Bulletin Pyrénéen », la voix autorisée de la Fédération des Sociétés Pyrénéennes, pour magnifier les Pyrénées ; « L'Annuaire de la Section du Jura », « les Bulletins des Sections des Alpes-Maritimes, du Canigou, de la Côte-d'Or et du Morvan, des Hautes Vosges, de Provence, du Sud-Ouest et de la Section Vosgienne.

LES TRAVAUX EN MONTAGNE

Parler est bien, agir est mieux. Il ne suffisait pas pour appeler la foule à la montagne, de la faire connaître par la plume et par l'image... « C'est sur le terrain qu'il fallait agir » (1).

A cette foule que nous prétendions initier aux beautés de la Montagne, devait correspondre un champ d'action étendu. Les premières associations qui se sont occupées de la Montagne, pour la conquérir d'abord, pour l'organiser ensuite, ont reçu le nom d'associations alpines : l'effort audacieux de l'homme s'attaque d'abord à la haute montagne, aux Alpes comme aux Pyrénées, mais notre domaine ne se limite pas à la région des neiges éternelles ; il s'étend sur tout le sol montagneux de notre belle France, depuis les Alpes glo-

(1) Pierre Puiseux : loc. cit.

Digitized by Google

rieuses et superbes, les Pyrénées avec la fougue de leurs clairs torrents et la couleur vibrante de leur terre méridionale, jusqu'au Plateau Central gravé par ses bouleversements volcaniques, au Jura dont les tonalités sévères sont adoucies par la molle ondulation de ses croupes successives, aux Vosges enfin, avec leurs forêts mystérieuses, la grâce prenante de leurs horizons et le sourire de leurs lacs qui reflètent un coin du ciel bleu. Tout cela c'est la France et pourquoi ferions-nous une différence, établirions-nous un parallèle, entre ces splendeurs ? C'est notre France aimée et elle mérite d'être aimée non seulement pour sa beauté qui l'a faite souveraine, mais encore par sa souffrance qui vient de la consacrer.

A travers toute la Montagne, nous avons voulu servir sa cause sans nous arrêter à la diversité de ses aspects ou de ses altitudes.

Dans l'ordre de l'action sur le terrain, les travaux en montagne (sentiers, refuges (1), crampons, cordes ou chaînes, poteaux indicateurs, itinéraires jalonnés, jardins botaniques, stations météorologiques et travaux commémoratifs) absorbèrent une grande partie des ressources du C. A. F., ressources très limitées au début.

Les premières allocations ne dépassèrent pas 500 Frs et l'abri du Pré de Madame Carle (1 800 m.), remplacé en 1886 par le refuge Cézanne, fut, en 1876, l'occasion d'une dépense somptuaire avec un crédit de 1 200 Frs. Sans doute ces premières constructions hâtives furent éphémères : la plus durable, le refuge de la Vanoise, érigé en 1879, par la Section de Tarentaise, subsista jusqu'en 1901, époque à laquelle le chalet gardé Félix Faure a été construit à proximité, sur le chemin muletier même du col de la Vanoise. Mais nous devions répartir à l'origine ces modestes subventions sur tout le territoire de nos montagnes.

Avant d'aborder de plus importantes entreprises il fallait se constituer une technique. L'expérience seule nous a montré que les abris sous roche dont on dut se contenter à l'origine, et même les refuges adossés (premier refuge Tuckett, 1876, grotte de Soureillan dans le vallon de Celse-Nière,

(1) *Les Refuges des Montagnes de France* (1901) publié par la Commission des Travaux en Montagne du C.A.F., sous la direction de Henry Cuënot et Charles Lefrançois.

Digitized by Google

ancien refuge Puiseux auquel, pour faciliter l'ascension du Pelvoux fut substitué, en 1891, le refuge Abel Lemercier ; grottes Russel dans le massif du Mont Perdu, 1877, et sur le versant nord de la Brèche de Roland, 1883 ; Abri de la Bonne Pierre destiné à abréger l'ascension des Ecrins ; refuge des Nants sur le versant Ouest du Dôme de Chasseforêt en Tarentaise, 1883 ; refuge Louis Vignet au Col des Portes ; abri d'Arrémoulit, 1886, qui subsista en bon état jusqu'à ces dernières années) devaient être condamnés définitivement : en dehors des menaces d'écrasement sous la montagne trop proche, les suintements des rochers y entretiennent une humidité persistante qui les rend bientôt inhabitables.

Le type d'abri qui paraît présenter le plus de résistance est un chalet isolé, entièrement en bois, avec toiture en tôle ondulée (d'heureux essais de fibro-ciment ont été faits également) ; cette construction peut en outre être établie dans les villes, plus économiquement, transportée et remontée ensuite sur place. Le refuge Cézanne (1886), les chalets gardés Evariste Chancel (massif du Pelvoux, édifié en 1887), du Mont Jovet (1890) avec soubassement en pierre, de l'Alpe du Villard d'Arêne (près du Col d'Arsines, 1892), les refuges Abel Lemercier (1891), Caron, du Recoin, du Grand Ventron, nous ont donné à ce point de vue entière satisfaction.

Cependant, dans certaines régions où les pâtres, les contrebandiers ont une notion assez vague de la propriété individuelle ou collective — notion qui tend, hélas! à se généraliser dans les pays de montagne — le bois sert trop souvent à alimenter des feux de bivouac, on a été amené à conserver la pierre. C'est ainsi que nos abris des Pyrénées sont bâtis en pierre avec, le plus souvent, une forme d'architecture spéciale dont le type fut établi par Lourde Rocheblave, un pyrénéiste de foi et d'initiative, lors de la construction du refuge Turquerouye (depuis refuge Lourde Rocheblave) en 1889 : une voûte ogivale en mortier dressée sur un sol bétonné. Les refuges du Vignemale (ou Bayssellance) — 2 670 m. — Packe et de Pratlong, sont édifiés sur le même plan.

Nos chalets-hôtels, pour d'autres raisons (emplacement, dimensions et destination) exigent aussi la pierre. Les plus importants sont : celui du Parmelan, 1 835 m. (Section d'Annecy, propriété acquise en 1877, avec une centaine d'hectares de terrain) qui a pu, dans un bâtiment et ses annexes, loger jusqu'à 80 personnes ; le chalet gardé de la Pra (2.145

Digitized by Google

mètres, aujourd'hui en reconstruction à la suite d'un incendie, Massif de Belledonne) terminé en 1889 par la section de l'Isère avec un maximum de 42 places ; Bonneval-sur-Arc qui, achevé en 1895 par notre section Lyonnaise, a coûté plus de 40 000 Frs, avec ses 25 lits, au cœur de la Maurienne où cette section a fait d'importants travaux : chalet des Evettes, chalet d'Avérole (inauguré le 14 juillet 1920) ; celui des Cortalets (terminé en 1899) sur le versant nord du Massif du Canigou, à 2 300 m., pouvant contenir près de 40 touristes.

Mentionnons pour mémoire le chalet de l'Aigoual, l'Hôtellerie du Pic du Midi dans les Pyrénées que les déprédations commises pendant la guerre ont mis en fort piteux état.

Les abris juchés le plus haut sont en Dauphiné : Ernest Caron (3 200 m.), le Promontoire de la Meije (3 150 m.), le Refuge de l'Aigle (3 458 m.), audacieusement construit dans les rochers de la Meije par la section de Paris ; en Haute-Savoie dans la région de Chamonix : les refuges Charles Durier (3 376 m.), au col de Miage, le refuge de l'Aiguille du Goûter (3 817 m.) et celui de l'Aiguille du Midi (3 556 m., en assez mauvais état) ; dans les Pyrénées, le refuge Lourde Rocheblave (2 695 m.), dans les Alpes Maritimes, dominant la Côte d'Azur, le refuge de Rabuons, à 2 540 m.).

Les montagnes du Chablais ont le refuge de la Dent d'Oche (2 225 m.) construit par la section du Léman, les Vosges celui du Grand Ventron (1 209 m.) — section des Hautes Vosges. Mais déjà sur l'autre versant nos sociétés affiliées d'Alsace, les sociétés de ski principalement, comptent des abris importants, des refuges de skieurs notamment dans la région du col de Huss et du Markstein. Là notre œuvre commence, nous saurons organiser les Vosges, comme nous avons jalonné par des travaux appropriés afin de les rendre plus accessibles, les Alpes, les Pyrénées et le Plateau Central.

Il ne suffit pas de construire ; la tâche la plus ingrate, la plus difficile, la plus nécessaire est une tâche de surveillance et d'entretien ; plusieurs de nos collègues s'y sont employés avec un dévouement qui ne nous a jamais fait défaut : à côté de Lourde Rocheblave, dans les Pyrénées, il faut citer parmi ceux qui ne sont plus, mais qui ont été de bons ouvriers de la première heure, des apôtres pour servir la cause de la Montagne : A. Challier dans le Briançonnais,

Digitized by Google

Duhamel et Viallet dans l'Isère, Dunant et Payot dans la Haute Savoie.

Mais si les dévouements continuent à s'exercer (les noms de Paul Guillemin, Victor de Cessole, de Greyfié de Bellecombe, d'Helbronner, de Joseph Lemercier, de Lory, de Morel-Fredel, de Saint Saud, de Tignol, des Vallot en témoignent éloquemment) l'esprit de rapine a pris une telle extension que nous avons été amenés à nous engager de plus en plus dans la voie des Refuges gardés. Peut-être aussi tout en présentant une plus grande chance de durée, sont-ils vraiment plus utiles pour l'œuvre que nous avons entreprise en essayant de vulgariser la montagne : dans les régions encore un peu délaissées, la création des hôtels doit précéder celle des refuges. Et puis, comme l'a reconnu un grand alpiniste, Pierre Puiseux (1), dont le nom et l'œuvre reviennent sans cesse sous la plume, lorsqu'on veut parler et bien parler de la montagne, il n'y a pas lieu de multiplier outre mesure les refuges d'altitude : « Les cabanes placées dans des situations élevées, d'accès difficile, ne suppriment point le danger des courses. Elles l'accroissent plutôt, en inspirant une confiance trompeuse, en appelant des marcheurs débiles sur un terrain pour lequel ils ne sont pas faits ».

Les difficultés rencontrées nous ont fait, de bonne heure, envisager une solution plus économique ; utiliser les chalets existants dans la montagne, en louant et en aménageant une chambre ou un étage d'une maison paysanne. C'est ainsi que procédèrent la Section de l'Isère pour le chalet de la Pra, en 1876 et à l'Alpe de la Lavey en 1880 ; la section de Tarentaise pour Praz-Riond, aux sources de l'Isère (1889) ; celle de Maurienne, aux chalets de la Saussaz en 1896 ; celle du Sud-Ouest à Fabian (Vallée d'Aure) en 1897 et la section de Gap au Clot en Valgaudemar en 1898.

Cette solution plus rapide, fort heureuse dans beaucoup de cas, pour préparer la voie, soit au refuge, soit à une hôtellerie dans une région où la circulation touristique n'est pas encore suffisante, vient d'être reprise d'une façon un peu différente sous l'inspiration et avec le concours de notre collègue Paul Helbronner. Il s'agit de créer « les Chalets hospitaliers du Club Alpin Français » en utilisant les habitations

(1) P. Puiseux : loc. cit.

Digitized by Google

pastorales de la montagne. Souhaitons que le paysan mieux informé de son intérêt, accepte, grâce à une modique subvention du C. A. F., d'y aménager, même en agrandissant son bâtiment, si besoin est, une ou plusieurs chambres réservées aux alpinistes (et tout d'abord aux membres de notre Club) qui y trouveront au moins de la paille ou du foin, des couvertures et quelques provisions. Déjà 18 propriétaires de chalets ont accepté nos propositions à ce sujet. Une plaque apposée sur le chalet indiquera sa destination et, dans chaque région montagneuse, une publicité suffisante fera connaître aux touristes ces abris d'un nouveau genre qui rendront plus fréquentes, plus attrayantes et moins coûteuses beaucoup de courses en montagne : principalement dans les massifs jusqu'alors un peu délaissés (1).

C'est là encore le but que nous voulons atteindre.

Solution heureuse, nous l'avons dit, mais solution nécessaire aussi de la question des refuges en montagne : en face des conditions économiques d'après-guerre, du coût triplé des matières premières et de la main-d'œuvre, non seulement nous ne pouvons plus construire, mais il nous est encore très difficile, à moins de rencontrer des concours nouveaux, de songer à remettre en état tout notre domaine en montagne, dont l'usure est rapide par suite des intempéries, des hautes altitudes et dont l'entretien a été forcément négligé pendant ces cinq années de guerre.

Nous avons édifié sur nos montagnes 54 refuges ; il reste aujourd'hui de tout cet effort, 20 chalets-hôtels ou refuges gardés et 25 refuges ordinaires. La somme dépensée par notre Association (caisse centrale, sections, subventions diverses ou dons) pour travaux en montagne, s'élève à plus d'un million, valeur d'avant-guerre.

Parmi ceux qui ont été les artisans de cette grande œuvre, signalons R. Millot, James Nérot, Guyard, Brunnarius, Pierre Puiseux, Henri Vallot, E. Sauvage, le Président éminent qui sut pendant les cinq années de guerre et quoique mobilisé aux armées, maintenir et représenter si dignement notre Association, E. Berge (l'un des plus actifs Présidents du Club Alpin), présidents ou rapporteurs de la Commission

(1) Rapport annuel de la Commission des Travaux en Montagne pour l'exercice 1919, par M. Berge, Président de la Commission.

Digitized by Google

des Travaux en Montagne. C'est à leur initiative et à leur dévouement que nous devons les résultats acquis.

En dehors des refuges, nous avons créé des sentiers, des chemins, des routes même, donnant accès à nos abris, facilitant les excursions en montagne, jalonné des itinéraires au moyen de poteaux indicateurs ou de marques en couleur fixées sur l'arbre et le rocher, établi des tables d'orientation, contribué à l'érection de stations météorologiques, affirmé notre action à travers toute la montagne de France.

Parmi les plus imporants travaux de cette catégorie, signalons en Savoie, autour de Chamonix, la route muletière du Montanvers au Plan de l'Aiguille, le chemin du Glacier des Bossons, à la Montagne de la Côte ; des sentiers dans la région du glacier de Tré-la-Tête, du Parmelan de la Tournette, de Taninges, d'Evian ; en Dauphiné, autour de La Pra, du Col de la Temple, d'Allevard, dans le massif de la Chartreuse ; aux Pyrénées, où le tourisme d'abord plus développé que l'alpinisme, exigea des routes plus faciles et plus nombreuses vers les sommets : aux environs de Cauterets, de Cavarnie, de Barège, sur les flancs du Pic du Midi, autour du châlet des Cortalets ; au Plateau Central, le long de la Chaîne des Dômes, en Provence, dans le Massif de Galabane, autour de la Sainte Baume et à travers la Chaîne des Alpes Maritimes, au milieu des combes du Jura (Vallées du Doubs, de l'Ain, de la Loue et du Lizon...) ; dans les monts du Morvan, Sections de la Côte-d'Or et du Morvan... Notre section Vosgienne (Nancy) a entrepris un plan de jalonnement méthodique de la région boisée et montagneuse du département de Meurthe-et-Moselle et du Bassin de la Meurthe (Vosges) ; celles de Belfort et des Hautes-Vosges ont, en vue de faciliter l'accès de la montagne, tracé de nombreux sentiers et marqué de multiples itinéraires.

Au lendemain de la guerre, sans attendre que les fils de fer barbelés aient été cisaillés et les tranchées comblées, nos jeunes sections d'Alsace, avec le concours de groupements affiliés du Club Vosgien, des Vosges-Trotters, de l'Union Touristique... ont complété notre œuvre de l'autre côté de la frontière, heureusement abolie. La section de Mulhouse a refait le sentier, qui, du Ballon de Guebwiller, donne accès au glorieux mais tragique Hartmanswillerkopf ; la section du Bas-Rhin a repris les travaux d'aménagement du territoire de Sainte-

Digitized by Google

Odile, jalonné la rive gauche de la Vallée de la Bruche, depuis la Chatte Pendue et le Donon, jusqu'au Niedeck et au Schneeberg ; elle s'attaque maintenant — après avoir construit une piste skiable — au Champ du Feu, au Massif du Hohkonigsburg, à la région d'un charme si intime, de la Petite Pierre, d'après des plans dressés par l'Administration des Forêts.

Tracer des sentiers, jalonner des itinéraires, de ce côté des Vosges, c'est faire une œuvre patriotique ; elle permet de substituer des désignations bien françaises aux appellations allemandes par lesquelles les barbares prétendaient immortaliser leurs surhommes.

Mais « ici-bas, toute gloire passe », le glorieux portrait de la cathédrale de Metz nous le rappelle, par une inscription mise au bas de l'effigie du kaiser, travesti en prophète. Même sur le granit des Vosges, rien ne prévaut surtout contre la justice et contre la liberté. Comme les statues des usurpateurs ont été jetées bas, les noms barbares disparaîtront à jamais.

Notre œuvre en montagne se complète, toujours dans l'intérêt du tourisme (prolonger les séjours en montagne en supprimant les lenteurs des correspondances), par l'ouverture de lignes télégraphiques ou téléphoniques auxquelles bientôt seront substituées la T.S.F. et la T.P.S., ce qui donnera plus de sécurité aux alpinistes dans la haute montagne en leur assurant des secours plus rapides, en cas d'accident. Ailleurs nous nous sommes faits les disciples de la Science par des fondations à demeure : stations météorologiques dans les maisons d'école de Saint-Christophe-en-Oisans (1878) et de Gavarnie (1892) ; participation aux souscriptions ouvertes pour les Observatoires du Pic du Midi (1882), de l'Aigoual (1885), des Grands Mulets, aux Jardins Alpins établis à Genève dans le Val d'Entremont, au Ballon d'Alsace. Ce sont des présidents du C.A.F. (MM. Janssen et Joseph Vallot) qui, avec l'appui moral de notre Association, ont créé au sommet du Mont Blanc (1) et aux Bosses, ces installations ayant permis tant d'études scientifiques dont les résultats furent si féconds. On sait quelle propagande nous avons faite pour la protection des sites et leur classement, et en faveur des

(1) La marche en avant du glacier entraîne la démolition de l'observatoire au sommet du Mont-Blanc.

Digitized by Google

parcs nationaux, afin de conserver à l'abri des méfaits de l'homme et des invasions de l'industrie, la beauté naturelle de la montagne avec toute la splendeur de ses forêts, la richesse de sa flore et de sa faune. Les limites de ces parcs sont tracées, les cadres en sont dressés : dans les Alpes et dans les Pyrénées ; souhaitons que des budgets moins grevés permettent bientôt de faire une réalité vivante de ce qui n'est encore qu'un rêve.

Enfin, nous avons voulu consacrer par un souvenir durable la mémoire de ceux qui, avant nous ou avec nous, ont travaillé pour la Montagne : à Chamonix, notre appui a permis de dresser au pied du Mont Blanc un monument qui réunit dans un même et pieux hommage un guide légendaire, Jacques Balmat, un savant illustre, Horace Bénédict de Saussure. les vainqueurs du Mont Blanc ; de rappeler par des bustes érigés sous le péristyle de la mairie, le dévoué docteur Payot, ancien président de la section de Chamonix, l'écrivain, l'alpiniste, que fut Charles Durier, un des plus grands présidents du C. A. F., au développement duquel il consacra tout son cœur et tout son esprit (1).

La Section du Sud-Ouest a fixé une plaque sur la maison du célèbre pyrénéiste Bordère. Une croix érigée par la section de l'Isère commémore cette vie trop courte d'Henry Cordier qu'il sacrifia à une noble curiosité.

Récemment encore le souvenir du célèbre alpiniste, mort pour la France, Henry Duhamel, était perpétué par une médaille sculptée par le graveur Fraisse.

GUIDES

Appeler les touristes à la montagne, leur faciliter la marche vers les sommets, au moyen d'abris qui réduisent l'effort, c'était déjà faire œuvre d'initiateur, mais, pour achever notre tâche, il fallait donner à ceux que nous voulions familiariser avec les difficultés de l'ascension des guides exercés connaissant les crevasses ou les rimayes, les cheminées à travers lesquelles il faut se glisser pour parvenir au sanctuaire et triompher de la cime si souvent rebelle. Aussi notre Club a

(1) *Charles Durier*, par Henri Ferrand, extrait de l'Annuaire de la Société des Touristes du Dauphiné. Année 1898.

Digitized by Google

inscrit à l'art. Ier des statuts : « des encouragements aux compagnies de guides ».

Il exista, dès le XVe siècle, toute une organisation spéciale destinée à faciliter les grandes traversées de la montagne : chevaux, mulets, guides et, pour les caravanes commerciales, toute une escorte, prélevant même une dîme rémunératrice, sorte de rançon du vol si facile à pratiquer à travers les solitudes des Alpes (1). Mais le guide professionnel n'apparaît à proprement parler qu'à la fin du XVIII siècle lorsque la Montagne, à l'appel de Jean-Jacques Rousseau, devient une source de beauté vers laquelle monte le désir inassouvi de l'homme.

A Chamonix, les Cachat, les Balmat, dont les noms sont liés à la conquête du Mont Blanc (2), sont les types des premiers guides, « cette race d'hommes probes et dévoués, méprisant le danger, et dont il en est bien peu qui ne puissent à la fin de leur carrière s'honorer d'avoir sauvé plusieurs vies humaines. » Au XIXe siècle, les Croz, les Devouassoud, les Simond, les Couttet, les Payot, les Cupelin, les Charlet... continuent cette lignée héroïque. Une compagnie de guides, un syndicat professionnel existent déjà à Chamonix, lorsque le Club Alpin est susceptible d'intevenir; du moins notre action qui s'exerça par l'intermédiaire des divers Présidents de la section du Mont Blanc, eut pour effet d'améliorer le règlement de la Compagnie des guides de Chamonix, en reconnaissant la liberté de la profession de guide, profession ouverte à quiconque possède un diplôme octroyé par une commission où le Club Alpin est largement représenté.

Les Barnéoud, Joseph et Pierre Rodier, s'étaient déjà signalés dans le Massif du Pelvoux, ainsi que Mathonnet à Villard d'Arène ; Pierre Gaspard, le guide fameux de Saint-Christophe-en-Oisans, qui a fondé toute une dynastie de guides, est, en 1877 (16 août), avec Boileau de Castelnau, l'un des conquérants du Grand Pic de la Meije (3.987 m.).

Dès le début, nos sections du Dauphiné (Isère, Briançon, Gap, Embrun...) et de la Savoie (Chambéry, Tarentaise, Maurienne...) ont organisé sous l'initiative éclairée de P. Guillemin, auquel succédèrent le président Lory, pour l'Isère, notre regretté collègue Antoine Challier, pour le Briançonnais, le

(1) *La Montagne à travers les âges*, par John Grand Carteret.
(2) *Le Mont-Blanc*, par Charles Durier.

Digitized by Google

Président Morel-Frédel pour la région de Bonneville, le Docteur Fodéré pour la Maurienne, et le comte Greyfié de Bellecombe pour la Tarentaise, des compagnies de guides et de porteurs diplômés. Mais pendant longtemps, le soin de patenter les guides de la région fut réservé à la « Société des Touristes du Dauphiné » qui exerça sur eux, avec un contrôle efficace, une légitime autorité.

La Compagnie des Guides de notre section des Alpes-Maritimes est constituée en 1889; on sait ce qu'elle est devenue sous la direction de notre ami le Chevalier Victor de Cessole. La section d'Auvergne organise à son tour une compagnie de guides au Mont-Dore.

Dans les Pyrénées, c'est à notre section du Sud-Ouest que, grâce au zèle opiniâtre de son vice-président, Lourde-Rocheblave, nous devons, dès 1878, la création d'une compagnie de guides à Gavarnie. Cette institution s'étendit en 1893 à Cauterets et bientôt à toute la région pyrénéenne, y compris l'important mossif des Pyrénées Centrales; de Saint-Saud succède à Lourde-Rochebulave, pour continuer son œuvre, comme délégué aux guides, avec la même compétence et la même activité.

Une médaille est créée pour être attribuée aux guides « qui se seront fait remarquer par leur courage et leur dévouement ». Elle est décernée pour la première fois, en 1890, à Pierre Gaspard, Emile Pic, Giroux-Lezin dans le Dauphiné ; à François et Henri Devouassoud, Edmond Cupelin et Michel Payot à Chamonix; à Henry et Célestin Passet à Gavarnie.

En 1900, à la veille du Congrès international qui s'est tenu à Paris, à l'occasion de l'Exposition Universelle (1), s'affirma la nécessité de « coordonner tous nos efforts encore épars, de compléter l'organisation des guides, de constituer dans les Alpes et dans les Pyrénées, avec un règlement unique, comme principe un corps de guides reconnus et patentés par le Club Alpin Français ». Le programme mis à l'étude, à la demande de MM. Henry Cuënot et Ch. Lefrançois, au cours même du congrès, comportait, avec une publicité suffisante donnée aux listes de guides au moyen d'affiches, leur éduca-

(1) *Guides et Hôtels,* par Henry Cuënot et Ch. Lefrançois. Extrait de l'Annuaire du C.A.F. 26e volume 1897.

Digitized by Google

tion professionnelle assurée en dehors du diplôme en créant des cours, et en installant partout où le besoin s'en ferait sentir des bibliothèques appropriées en plaçant en fin, en tête du livret, un résumé des principales notions que les guides devaient posséder (devoirs des guides, signaux de détresse, premiers soins à donner en cas d'accident, etc...)

Nous songeons aussi à organiser des postes et des stations de secours. Mais, puisque nous demandions à ces guides d'exposer leur vie, pour nous procurer une jouissance ou un enseignement, nous avions, en outre des salaires que les tarifs fixaient, le devoir strict de songer à leur avenir et à l'avenir des leurs, en cas d'accident professionnel. Déjà des Clubs Alpins étrangers avaient résolu ce problème, soit en créant en faveur de leurs guides, au moyen de leurs ressources propres, une caisse d'assurance (Clubs Alpins Allemand et Autrichien), soit en traitant (Club Alpin Italien, Club Alpin Suisse) avec des Compagnies d'assurance, qui se substituaient à eux pour le paiement de l'indemnité à la suite d'un sinistre (1).

Ce programme achevait de se réaliser lorsque la guerre a éclaté. Dans les principaux centres montagneux de la France nous comptons des guides de 1re et de 2e classe (250), et des porteurs (150) diplômés du C. A F. Ils exercent leur profession sous la surveillance d'un délégué aux guides dans chaque section et d'un délégué général à Paris, et le contrôle de la Commission des Guides. Ils ont un insigne, une médaille récompense, un livret contenant des instructions professionnelles indispensables; des affiches largement répandues les font connaître, des tarifs indiquent les prix de chaque course. Des fiches individuelles avec toutes les indications nécessaires sur les identité, leurs capacités, leurs performances, le visa apposé chaque année sur leur livret, permettent de les suivre et de ne faire qu'à bon escient, des nominations ou des promotions. En outre des conditions d'âge et d'aptitudes physiques nul guide ne peut être promu à la première classe « s'il n'a pas fait en dehors des ascensions les plus difficiles de la région,

(1) Mlle Marie Paillon, *Revue Alpine* du 1er mars 1900, et Henry Cuënot et Ch. Lefrançois. Loc. cit. et *Les cours de guides.* Communication faite en 1899 au Congrès du C.A.F. dans les Pyrénées-Orientales. *Bulletin du C.A.F.* Septembre-Octobre 1899. Pages 77 et suivantes.

Digitized by Google

des courses importantes dans les autres régions montagneuses de France et de l'étranger (1).

Des sanctions qui interviennent rarement — nous avons à faire à une corporation d'élite — assurent l'efficacité de notre contrôle.

Une caisse de guides et porteurs, alimentée par une dotation initiale de la Caisse centrale du C. A. F. (dix mille francs), par des subventions et des souscriptions individuelles, est gérée par la Commission des Guides. Elle assure aux guides et porteurs diplômés « en cas de mort ou d'invalidité absolue, résultant exclusivement de l'exercice de leur profession », une indemnité variable avec les charges de famille, mais qui peut atteindre 2.000 francs. Cette somme est susceptible d'être majorée d'un tiers, moyennant un versement de 5 francs effectué annuellement à la caisse des guides et porteurs par l'intéressé.

La guerre, qui a fait tant de victimes parmi cette élite de montagnards où se recrutaient les plus vaillants de nos « Diables Bleus », a arrêté le développement de notre œuvre ; nous reprenons le programme de 1900 avec la volonté ferme d'en assurer à brève échéance la réalisation intégrale.

Nous avons pu, grâce à de généreux concours, particulièrement au don de 3.200 francs de l'Appalachian Mountain Club de Boston, répartir entre les guides et porteurs du C. A. F., victimes de la guerre, ou les membres de leur famille, une somme de 12 000 francs.

Les difficultés d'après-guerre, le coût de la vie, nous ont amenés à relever les tarifs des courses en montagne. Il importe d'assurer à nos guides, ces collaborateurs modestes mais indispensables et dont la profession ne peut s'exercer que pendant une période très réduite, un salaire à la hauteur de la difficulté de leur tâche, et de la grandeur de leur dévouement.

La question des guides est une question vitale pour l'alpinisme; il y a des courses sans guides, ces courses prennent même une sensible extension ; mais le nombre des alpinistes qui pourront ou voudront s'y adonner sera toujours limité. « Aussi le premier devoir des Clubs Alpins, leur devoir le plus impérieux est de maintenir et de développer » le recrutement

(1) Règlement du 12 avril 1904. Une entente est intervenue guides exerçant leur profession sur le territoire commun aux deux Associations.

Digitized by Google

de bons guides professionnels. L'ensemble des qualités qui rendent un guide digne d'un diplôme, son tempérament, son caractère, sa parfaite connaissance de la montagne, sont réservées à un petit nombre d'élus, parmi les fervents de l'Alpe, et il n'est pas sans danger en vulgarisant la Montagne, de faire naître indistinctement, parmi tous, un désir qui ne correspond ni à une aptitude, ni à une vocation (1).

HOTELS

Les hôtels, si l'on en excepte les hôtels de haute montagne, semblent être situés en dehors de la sphère d'action du Club Alpin. Cependant il y a un intérêt capital à ce que l'alpinisme trouve, même dans la vallée, un gîte convenable et propre, avec des conditions de prix aussi réduites que les circonstances locales le permettront. C'est ce qui a amené notre Association à accorder son patronage, manifesté par l'apposition d'une plaque, exprimé aussi par la publication de listes imprimées, à un certain nombre de bons hôtels qui garantissent au surplus un traitement de faveur à ses membres.

ACTION SOLIDAIRE DES ASSOCIATIONS ALPINES

Qu'il s'agisse de technique alpine, d'organisation de la Montagne, au point de vue pratique ou au point de vue scientifique, les associations des divers pays doivent coordonner leurs efforts, puisqu'elles ont le même but : faire mieux connaître la Montagne, à raison de ses enseignements, source inépuisable de richesses pour la science et pour l'art; la faire mieux aimer et par sa beauté et par sa valeur éducatrice.

Cette communauté d'action exige des réunions internationales qui la préparent et qui en suivent le développement. Elles ont été assez nombreuses ces fêtes de l'esprit et du cœur : à l'origine, à Gressoney en 1877, à Genève en 1879;

(1) Henry Cuënot et Charles Lefrançois. Le Comité Central du Club Alpin Suisse a institué un diplôme de guide amateur. — *Alpina*, numéro du 1er janvier 1900 — qui peut être de nature à donner toutes garanties pour les courses entreprises sans un guide professionnel.

Digitized by Google

deux fois à Paris : en 1878 d'abord, presque autour du berceau du Club Alpin Français, nous avons dit à nos collègues d'Angleterre, d'Italie, de Suisse, la fierté de nos longues espérances ; en 1889, enfin en 1900, lors de notre grande manifestation à l'occasion du Congrès international de l'Alpinisme et de l'Exposition Universelle, nous avons groupé dans un élégant chalet savoyard, toutes les richesses de la montagne pour communiquer à tous les résultats de nos premières expériences (1).

Ce dernier congrès, présidé par notre regretté et éminent collègue Ernest Caron, par deux fois président du Club Alpin Français, avait eu comme conclusion le vœu suivant :

« Le Congrès international de l'Alpinisme émet le vœu « que des réunions internationales d'associations alpines aient « lieu périodiquement ; elles comporteront des séances d'étude « et des excursions. Une commission internationale, provisoi- « rement composée du bureau du Congrès, sera chargée de « fixer la périodicité de ces congrès, leur lieu de réunion et « de préparer leur programme. »

La Commission internationale ne fonctionna jamais et, après 1900, nous nous réunissons pour la première fois, en 1920, avec nos alliés d'Amérique, de Belgique, d'Italie, du Royaume-Uni..., avec nos amis de Suisse, dans la pensée d'associer la Montagne aux fêtes de la Victoire. Que notre gratitude s'adresse tout d'abord à S. A. S. le Prince de Monaco, qui nous a si généreusement offert l'hospitalité de ses palais, puis au Baron Gabet, le Président du C. A. F. qui, tout en travaillant au relèvement de notre Club, cruellement frappé par la guerre, a tenu à assumer et à mener à bien la charge si lourde de l'organisation de ce Congrès.

Ce groupement des nations alliées et amies dans le do-

(1) Voir « Le Compte rendu du Congrès international de l'Alpinisme », 15 août 1900 — Paris 1902 — et plus spécialement la communication de M. Henry Cuënot (2e section), page 156, sur les « Congrès Internationaux », et Henri Ferrand : « Le Congrès de l'Alpinisme à Paris et les fêtes jubilaires du C.A.F. » Extrait de l'Annuaire de la Société des Touristes du Dauphiné 1900. Des problèmes d'ordre international ont été posés et résolus dans ces congrès par des alpinistes et des savants comme le prince Bonaparte, Budden, H. Correvon, L. Denza, Charles Durier, H, Ferrand, A. Joanne, Kuss, Killian E. A., Martel, Rambert, le comte de Saint-Saud, Sauvage, Sella, Lawrence, Rotch, Talbert, Joseph et Henri Vallot.

Digitized by Google

maine de l'alpinisme aura un lendemain. La Montagne, échelle sublime qui va de la terre au Ciel unit tous les peuples dans un même effort vers un idéal commun. Elle est encore, ainsi que l'a dit Michelet, à raison de sa configuration « la grande route des nations, le théâtre des échanges, l'arbitre des éléments les plus opposés, le plus haut, le plus sensible témoignage de la solidarité du globe. »

Si tous ceux qu'inspirent la recherche désintéressée d'un but identique arrivent à s'entendre, parce qu'à travers la diversité des mots ils parlent au fond la même langue, les fervents de la Montagne doivent se grouper naturellement d'une façon plus intime autour d'un même autel consacré à la Beauté. Et cette étreinte plus cordiale des mains qui se tendent et se cherchent facilitera la solution des problèmes d'ordre pratique ou scientifique que fait naître la Montagne (1).

CARAVANES SCOLAIRES

Le Club Alpin Français est né d'une défaite, de la réaction d'un peuple humilié, vers l'effort réparateur et vengeur ; aussi devait-il s'adresser tout d'abord aux jeunes gens « pour les arracher à l'énervante oisiveté des villes » (2) et en faire des hommes capables de se souvenir, assez forts pour espérer. Il fallait « par toutes les routes » les convier à la pratique des exercices physiques, les soumettre à l'influence salutaire de la montagne qui « s'exerce à la fois sur le corps et sur l'esprit ».

L'œuvre des caravanes scolaires fondée en 1875, sous l'impulsion enthousiaste d'un voyageur éminent : E. Talbert, avec l'appui généreux de Francisque Sarcey et le concours précieux de ministres de l'Instruction publique tels que Waddington et Bardoux, est le plus beau fleuron de notre couronne.

---

(1) C'est ainsi qu'en matière de technique alpine proprement dite, de guides, de signaux de détresse, de refuges, dans une certaine mesure, d'avalanches, de reboisement, de chasse ou de pêche, de protection des sites, de topographie, de toponimie, de cartographie, de glaciologie... des règlements internationaux doivent intervenir. La Montagne n'est pas immobile, l'aspect sous lequel on la connaît se transforme, aussi ces règlements doivent-ils être sans cesse revus.

(2) Appel du Président Cezanne, en juin 1875, en faveur du C. A. F.

Digitized by Google

Si Cezanne et Talbert furent le prophète et le messie de l'œuvre nouvelle, ils rencontrèrent de nombreux apôtres, de bons ouvriers de la première heure (1) : MM. Doulliot, Principal du Collège de Langres, l'Abbé Bugniot, vice-président de la section de Saône-et-Loire, qui conduisit les enfants de la Bourgogne jusqu'à 4.200 m. au Breithorn, le P. Barral, professeur à l'école Albert-le-Grand d'Arcueil, le Docteur Fournier, Président de la Section des Hautes Vosges, Paul Guillemin, l'un des premiers conquérants de la Meije, les Gayla, Boucher, Feuillié, Durandeau...

La tradition de Tœpffer à laquelle ils furent initiés par le pasteur Freundler, président du Club Alpin Suisse, leur servit de guide et de modèle ; puis, sous l'impulsion active de Charles Durier, l'une des âmes du C. A. F., l'œuvre fut continuée par des chefs écoutés : le normalien Richard, le Toepffer de nos Caravanes scolaires, « un Lorrain qui se souvenait et qui espérait », Pellat, professeur à la Sorbonne, le dévoué de Jarnac, un des secrétaires généraux du Club Alpin Français, Bouty, membre de l'Institut, le Président de Chambre Bregeault, qui écrivit dans l'annuaire de 1899 l'histoire de ces caravanes, histoire à laquelle il avait pris tant de part; Braeunig, Directeur de l'Ecole Alsacienne, le vice-président Brouchot, un autre Lorrain dont la parole enflammée souleva plus d'une fois l'enthousiasme de nos jeunes gens, Rostolland de Valence, les professeurs Leroy, l'un des initiateurs des caravanes de jeunes filles, Malloizel, Budzynski, Grisier, Jean Marty, Rogery, le Commandant Rayssié, les proviseurs de Belfort, de Toulouse, de Grenoble (2). de Bordeaux, les Présidents de nos sections des Alpes-Maritimes, de l'Isère, de Tarbes... ceux d'Alsace et de Lorraine vont bientôt suivre la vieille France sur ce chemin si beau du dévouement (3).

---

(1) *Les Caravanes scolaires,* par Julien Bregeault. Annuaire du C.A.F. 1899, p. 410 et suivantes.

(2) Signalons l'intéressant « groupement familial », pour courses collectives, qui a pris naissance à Grenoble.

(3) A Strasbourg, grâce au patronage éclairé du recteur Charlety, à l'initiative du président Kuhff, de Mlle Clevenot, du président Gunsett, de Eruhinsholz, de Febrey, les caravanes scolaires sont en marche avec deux cents adhérents. A Metz, sous l'action énergique du général de Darteim, du capitaine Thuillier, et grâce au bienveillant concours du proviseur du Lycée, près de mille scolaires se groupent sous le fanion du C. A. P.

Digitized by Google

Je ne puis nommer tous les maîtres, tous les dirigeants non plus que tous les commissaires; mais que tous ceux qui à travers toute la France, sans compter leur fatigue et leur peine, se sont dévoués à cette œuvre vraiment nationale, reçoivent ici l'expression de notre gratitude et de notre admiration. Ancien scolaire, je sais ce que je dois, grâce à eux, à la Montagne et au Club Alpin Français.

Nous groupons ainsi par milliers des jeunes filles dirigées par des dames commissaires, des jeunes gens, élevés dans leur famille, appartenant à une institution publique ou privée, sans distinction d'origine ou de classe. Le dimanche, souvent l'après-midi du jeudi (1), ils font, à proximité de leur centre d'étude des promenades accompagnées de causeries artistiques, patriotiques ou économiques, suivant l'objet de l'excursion. La santé de l'esprit n'est pas plus négligée que la santé physique : nous récréons en même temps que nous reconstituons, avec l'énergie physique, les forces intellectuelles.

Lors des vacances sont organisés, à des prix qui défient toute concurrence, et par des maîtres exercés, des voyages plus lointains dans les Vosges, dans le Jura, aux Pyrénées, jusqu'aux sommets des Alpes, en Corse, en Algérie et en Tunisie.

C'est ainsi qu'avant 1914, on pouvait rencontrer sur quelque crête des Vosges, nos jeunes gens, l'insigne à la boutonnière, regardant avec une certaine mélancolie la plaine bleue d'Alsace, et chantant fièrement le refrain de leur marche que composa le Président Bregeault :

Les grands héros de la revanche
O peuple français, pour demain,
Les gaillards à la chanson franche
Ce sont les gars du Club Alpin !

Jusque dans la plaine d'Alsace, ils sont descendus, fixant sans crainte l'usurpateur. Et ces nobles enfants de France, au souvenir des leçons de leurs maîtres, ont su, lorsque l'heure est venue, tomber en héros pour la Patrie et pour la Liberté.

(1) De 1892 à 1900, 30 voyages, 240 excursions aux environs de Paris ont été organisés, réunissant annuellement plus de 600 participants.

Digitized by Google

Leur exemple est un noble encouragement ; si, au lendemain de 1870 il fallait régénérer la race, l'effort nécessaire n'est pas moins grand aujourd'hui : il faut, après la victoire, assurer l'avenir de cette race. A un moment, en effet, où des raisons d'ordre économique et social nous imposent la réduction du service militaire, il faut, pour gagner la paix, pour imposer le respect de nos droits à un ennemi qui ne s'inclinera jamais que devant la force brutale, il faut agir par le moyen des sports sur tous les jeunes gens quels que soient leur origine et leur formation intellectuelle (instruction supérieure, secondaire ou primaire). Par la pratique de la montagne, l'habitude de l'effort nous en ferons de bons Français, conscients sans doute de leurs droits, mais aussi attachés à tous leurs devoirs.

Plus que jamais notre rôle d'éducateur est essentiel. Nous rappelions avec Pierre Puiseux, au commencement de cette étude, que nous n'avions pas voulu être une association de privilégiés, mais que, bien au contraire, nous avions tenu à prêcher la bonne nouvelle « sur les toits ».

Comme en prévision de notre action future, nous nous sommes orientés, dès le début, vers la solution la plus large, la plus généreuse. Et depuis un fait nouveau s'est présenté : la loi du nombre a pris place dans toutes les constitutions politiques ; la constitution du Club Alpin s'y est adaptée lorsqu'en 1911 nous avons revisé nos statuts, notre règlement, pour substituer à l'ancienne « Direction centrale » où, en dehors des membres élus par une Assemblée générale, forcément incomplète, chaque section était représentée, quelle que fût son importance, par un seul délégué, un « Comité de Direction » élu, tout entier, par une assemblée de délégués, où chaque section a droit à un nombre de représentants proportionnel à son effectif.

Avec la loi du nombre, la notion de l'égalité s'est également implantée ; logiquement, si l'évolution aboutit à son terme, les barrières entre les classes tomberont et cependant des partis extrémistes envisagent encore le conflit des classes comme le moyen de résoudre le problème social.

Pour éviter cette lutte entre Français qui viennent ensemble, au prix de quels sacrifices communs ! de triompher

Digitized by Google

de l'ennemi héréditaire, toutes les forces vives de la nation doivent se grouper en vue d'une action réformatrice. Le travailleur a aujourd'hui, par l'effet de la loi de huit heures et du repos hebdomadaire, des loisirs nombreux, qu'il faut occuper pour le soustraire à l'action déprimante de l'oisiveté. Au moyen du développement de la culture physique, par la pratique bienfaisante des sports, il faut, ainsi que nous y convie le Comité national des Sports, auquel nous nous sommes affiliés, refaire sa mentalité en élevant sa pensée : créer de l'énergie, c'est aussi créer une moralité. En remplissant ce rôle nous agirons « pour la Patrie par la Montagne ». Nous évoluons naturellement sans rien changer à notre objet essentiel.

Pour nous permettre de mieux remplir ce devoir, le Ministère de la Guerre vient, sur notre demande, d'agréer le Club Alpin au même titre que les sociétés de préparation militaire et d'éducation physique.

GROUPE DE HAUTE MONTAGNE

N'est-ce pas aussi cette pensée directrice qui récemment a fait naître au sein du Club Alpin, sous l'initiative de MM. Henry Bregeault, Chevalier, Grandjon de Lepiney, Victor Puiseux, un nouveau groupe, le groupe de « Haute Montagne » (1) réunissant pour exalter l'effort vainqueur les amants les plus passionnés de la Montagne, ceux pour qui le péril est un attrait et la difficulté une joie.

LES SPORTS D'HIVER. — LE SKI.

En vue de la même mission à remplir, nous étions amenés dès 1906, à prendre en mains la cause des sports d'hiver en France pour nous occuper plus particulièrement du sport du ski, dont nous obtenions la direction en 1907, par un traité avec l'U.S.F.S.A. qui régit en France tous les sports.

« Ce n'est pas à ses vrais amants que la Montagne, si souriante, si prenante aux autres saisons, va refuser ses joies au moment où elle se transfigure, à l'heure où l'hiver laissant tomber sur elle le vol caressant de ses étoiles argentées, jette

(1) La Montagne.

Digitized by Google

sur ses épaules un manteau de satin blanc, comme à une fiancée et pose sur son front un diadème de brillants, comme à une reine. Sans doute il faudra se plier aux caprices de cette reine, et, pour être admis à contempler sa majesté mystérieuse, triompher de difficultés nouvelles par des moyens nouveaux. Mais, loin d'en être amoindrie, la jouissance en devient plus grande, les plaisirs les plus vifs sont ceux que l'on achète d'une souffrance. » (1)

Mais le ski n'est pas seulement un moyen de supprimer tout chômage dans le culte rendu à la Montagne, ce n'est pas seulement un sport, parmi les plus nobles, avec le vertige de sa vitesse, l'élégance de ses virages, de ses arrêts, avec la hardiesse souple de ses sauts, mais c'est aussi, c'est surtout, une école d'énergie par l'initiative, la décision, et l'endurance qu'il suppose et qu'il développe nécessairement, chez ses adeptes. C'est au ski que la Norvège doit sa régénération et c'est par le ski que nous avons contribué à refaire une France plus forte.

C'est pourquoi par la parole, par l'action, par des manuels élémentaire indiquant, en dehors de la technique sommaire les meilleurs modes de fabrication du ski, mis à la portée de tous au moyen de gabarits en papier, par la distribution de nombreuses paires de ski, surtout aux enfants déshérités de la Montagne, nous avons voulu faire connaître ce sport et cherché à développer son usage. De là, après avoir établi ses lois et les avoir codifiées dans un règlement, l'institution de ce lien d'affiliation, ébauché en 1908, réalisé en 1909, après le Congrès de Paris, et qui réunit au Club Alpin Français *près de* 80 *sociétés de sports d'hiver* (avec plus de 15.000 membres), créées sur tout le territoire montagneux de la France (2) dans un but de propagande et d'effort collectif.

Il ne fallait pas que nos montagnards, pour qui l'hiver est si rude, restassent auprès du poêle pendant des longues et sombres journées : la bouteille d'alcool est trop souvent proche, ainsi que le débit de vin si funeste avec ses multiples

---

(1) Abbé Gaurier : *Souvenir d'un skieur pyrénéen.* — *La Montagne* du 20 décembre 1909.

(2) Henry Cuënot : *Le Club Alpin et les Sports d'Hiver.* — *La Montagne,* numéro du 20 mai 1910, p. 279 et suivantes, et *Le Développement du Ski en France.* Compte rendu du Congrès de Monaco.

Digitized by Google

tentations. Avant que ne fut connu dans nos vallées cet outil merveilleux qu'est le ski, c'était la mort par l'oisiveté, la mort blanche, qui engourdit quand elle ne tarit pas les sources mêmes de la vie. C'est aujourd'hui par les relations facilitées entre les divers centres, par le mouvement, par la joie même du sport, sous un gai soleil. comme une vie nouvelle qui circule presque aussi intense qu'en été.

C'est pour nos facteurs, pour nos forestiers, pour nos douaniers leur devoir professionnel rendu plus facile et plus attrayant, et c'était pour ces troupes d'élites, ces chasseurs alpins. ces régiments d'infanterie de Briançon et de Gérardmer, pour notre artillerie de montagne, pour tous ceux qui jalonnaient pour la mieux défendre notre frontière, la possibilité de remplir avec plus d'efficacité et plus de sécurité leur mission d'avant-garde.

Notre effort fut si intense et les résultats obtenus si rapides, que, dès 1907, le Club Alpin Français organisait son premier grand concours international du Mont Genèvre. Depuis, sauf une interruption forcée pendant la guerre, ces concours ont eu lieu chaque année, dans toutes les régions de notre territoire où le ski peut être pratiqué. Il fallait bien porter partout la bonne parole et féconder l'action par l'exemple : en 1908, à Chamonix, en 1909 à Morez-duJura, en 1910 dans les Pyrénées (Cauterets et Eaux-Bonnes), en 1911 au Lioran, au cœur de l'Auvergne, en 1912 à Chamonix, en 1913 à Gérardmer, tout près de la frontière des Vosges. L'absence de neige skiable nous empêcha de revenir en 1914 sur les pentes du Mont Genèvre, et les épreuves essentielles du concours (Championnat de France, Challenges nationaux et internationaux) furent courues à Chamonix. Tout était préparé en vue d'un concours en 1915 à Superbagnères-Luchon, mais notre premier grand concours, après celui de Gérardmer, ne devait avoir lieu qu'en 1920 à Chamonix. Malgré les difficultés résultant du défaut d'entraînement et de la désorganisation de nos sociétés de ski affiliées, du fait de la guerre, nos meilleurs champions étant tombés au champ d'honneur, grâce aux bonnes volontés de tous, à une neige excellente, à un beau soleil, la tradition fut renouée brillamment.

Le Ministère de la Guerre a si bien compris le but patriotique que nous poursuivions qu'il n'a cessé de nous prodiguer ses encouragements : dès 1907, il autorisait les équipes militaires à prendre part à nos concours, à côté des équipes des

Digitized by Google

armées italienne, norvégienne, suisse et suédoise. En 1913, il institua, sur notre demande, un brevet de skieur militaire (1), « permettant aux jeunes recrues de choisir, dans la région où le ski est praticable, leur corps d'affectation ».

Cette année même, et bien que les écoles de ski n'aient pas encore fonctionné, malgré les missions importantes qui retenaient, sur les bords du Rhin, les éléments les meilleurs de nos unités, des détachements de l'armée française figurèrent au concours de Chamonix. Le Ministre de la Guerre s'y était fait représenté par notre distingué et dévoué collègue, le colonel Bonvalot, chef du bureau d'éducation physique et de préparation militaire.

LES CHASSEURS ALPINS

Un lien plus étroit nous relie à l'armée : les chasseurs alpins, ces enfants intrépides, ces héros de l'épopée tragique, tombés à la fleur de l'âge sur tous les champs de bataille de France.

Sans doute notre pensée reconnaissante va, au lendemain de la victoire, à tous ces poilus de la grande guerre qui doivent partager la même gloire, puisqu'ils ont eu le même honneur, mais elle s'arrête, avec plus d'émotion, sur ces bataillons d'élite : membres honoraires de nos sections, ce sont nos pupilles ; c'est la Montagne, la grande maîtresse d'énergie physique et morale, qui a forgé cette matière superbe dont était faite leur âme, âme immortelle, qui des sommets s'est élevée, sans effort, jusqu'à l'infini des cieux. Ils sont tombés par milliers, pour que l'Alsace et la Lorraine redeviennent françaises, au Hohneck à l'Hartmann, au Sudel, à L'Hilsen, au Linge, au Reichakerkopf, à Metzeral. Aussi, sur la terre sacrée, qui fut l'enjeu de nos rudes batailles, au milieu de ces Vosges qu'ils ont illustrées avec tant de noblesse, aux flancs de cette citadelle de pierre qui domine la plaine féconde de l'Alsace, en même temps que nous voulons honorer la mémoire de nos quatre cents collègues morts au champ d'honneur, et dont la plupart étaient des alpins, nous ins-

(1) Arrêté et Instruction du 30 janvier 1913. « Sociétés de Préparation et de Perfectionnement militaire ». — Edit. Chailes-Lavauzelle, Paris, p. 163 et s.

Digitized by Google

crirons avec fierté les numéros de ces unités d'élite sur le grès rouge, face au Rhin, le vieux fleuve argenté, l'objet des convoitises des hordes tudesques qui est devenu nôtre et pour toujours.

En vue d'édifier ce monument qui attestera bien faiblement notre reconnaissance, un Comité a été constitué par le Club Alpin Français, sous le haut patronage de M. R. Poincaré, ancien président de la République, ancien capitaine de chasseurs, et les présidences d'honneur de MM. G. Clémenceau, le Pére de la Victoire, A. Millerand, Président du Conseil des Ministres, et A. Lefèvre, Ministre de la Guerre; le maréchal Pétain a bien voulu en accepter la présidence effective. Une souscription vient d'être ouverte au siège du Club Alpin.

Nous ne pouvons pas, nous ne devons pas oublier ceux qui, sans regrets, se sont sacrifiés, ceux qui, jeunes, ont renoncé aux joies de la vie pour que nous ayons des raisons de vivre et pour que la France soit plus grande et plus belle.

Ce monument, nous en confierons la garde à nos vaillantes sections d'Alsace et de Lorraine, à la section du Bas-Rhin, à celle de Colmar, à celle de Mulhouse, à celle de Metz, que nous avons eu l'honneur de constituer (1) au lendemain de l'armistice.

LES SECTIONS D'ALSACE ET DE LORRAINE

Un traité inique avait placé, en 1871, une frontière impie entre une mère, la France, et deux de ses filles les plus chères, l'Alsace et la Lorraine, comme si des bornes de pierre pouvaient empêcher la communion des âmes, suspendre même la fraternité des cœurs. Le Club Alpin a été créé par des hommes à la foi ardente pour effacer cette iniquité et il attendait sans désespérer l'heure où ces deux provinces viendraient reprendre leur place au foyer commun restauré. Cette heure, marquée par Dieu, pour l'expiation par le triomphe du droit a sonné : les chaînes sont tombées, le joug a été brisé ; après un demi-siècles d'attente, les deux filles et la mère se sont étreintes longuement, confondant à jamais dans un baiser d'amour leurs souvenirs, leurs souffrances et leurs espoirs.

Les Vosges tout entières sont aujourd'hui entrées dans

(1) Chef d'escadron Henry Cuënot : *En Alsace,* numéro 134 de *La Montagne,* janvier-février 1919, pages 19 et suivantes.

Digitized by Google

le domaine du Club Alpin Français; une fédération — en formation — de toutes nos sections vosgiennes, de part et d'autre de la frontière, en assurera jalousement la garde et l'entretien.

Ce Congrès placé sous le haut patronage de S. S. le Prince Albert Ier de Monaco qui, aux heures les plus angoissantes, a toujours été du côté de la France, sous la présidence d'honneur de Sa Majesté Albert I er roi des Belges, le roi-soldat, le héros parmi les héros, nous réunit à nos alliés, à nos frères d'Angleterre, de Belgique, d'Italie, des Etats-Unis d'Amérique et de tous ces peuples qui ont tenu à défendre avec nous la cause sainte de la Justice. Nous ne pouvions avoir une plus heureuse, une plus noble occasion de célébrer sur une terre amie, au pied de la montagne, le retour définitif à la Patrie de l'Alsace et de la Lorraine et la liberté rendue à toutes les nations opprimées.

LES DIRECTIVES ET LES BUTS DU C. A. F.

De cet exposé sommaire de notre activité pendant près d'un demi-siècle, il résule, que, dans le temps comme à travers l'espace, malgré des évolutions apparentes qui ont été de nécessaires adaptations aux circonstances de fait, notre pensée directrice, notre but essentiel, ont toujours été les mêmes, *par la Montagne créer l'énergie, par la Montagne grandir l'homme, par la Montagne servir la France.* Pour réaliser cette pensée, pour atteindre ce but, il a fallu d'abord équiper la montagne, faire des sentiers, des chemins, des routes d'accès, des abris, des refuges, des hôtels, créer une technique alpine, donner à ceux que nous appelions là-haut, des guides exercés; c'est là notre domaine pratique. Nous avons dû aussi pour la mieux connaître, afin de la faire mieux aimer, pénétrer son mystère, lui arracher son secret, écrire son histoire, enrichir la science et l'art par ses enseignements et par sa beauté. Il fallait enfin pour prêcher la bonne parole, pour attirer les foules à éduquer sur les sommets, révéler ce mystère, ses leçons, cette beauté dans nos publications. Telle est notre mission littéraire et scientifique.

De ces deux fonctions nous ne pouvons répudier ni l'une, ni l'autre, si nous voulons être de véritables éducateurs; et nous devons les exercer à travers toute la montagne, à travers les Vosges ou le Jura, comme sur les Pyrénées et sur

Digitized by Google

les Alpes. Quoi qu'on ait pensé, quoi qu'on ait dit, notre œuvre ne commence pas avec les solitudes de pierre, de neige ou de glace, elle ne s'arrête pas là où le piolet n'est plus nécessaire pour la franchir; partout où la Montagne, notre Montagne de France, exige un effort, nous serons là pour le réaliser, partout où se manifeste sa beauté, nous serons là pour lui dresser un autel et pour célébrer son culte.

Vaste, mais noble ambition !... Elle convient à une société comme le Club Alpin qui fut en France la première société d'alpinisme et de tourisme ; œuvre immense ! en face de laquelle, malgré les difficultés économiques, résultat de la guerre, nous n'avons pas le droit de nous laisser aller au découragement. Le passé répond pour nous de l'avenir.

Notre domaine, nous l'avons exposé plus haut, n'a pas été entretenu pendant cinq ans, à raison de l'absence de main-d'œuvre ; il faut le reconstituer, bien plus, il faut l'étendre afin que notre action atteigne tous ceux, — et les conditions sociales font que ce nombre est devenu plus considérable — que par la Montagne, nous voulons dresser à l'effort, en vue de leur apprendre la raison de vivre. Pour qu'ils deviennent nôtres, nous n'avons pas voulu jusqu'à présent augmenter notre cotisation et cependant, le prix des matériaux, les salaires ayant presque quadruplé, notre budget, malgré les réserves accumulées, devient insuffisant en face de la grandeur de notre tâche : une seule cabane gardée en haute montagne exige une dépense de plus de 120.000 francs.

Mais faisant une œuvre nationale, nous pouvons, avec fierté, tendre la main à nos membres d'abord, pour une contributoion volontaire en faveur de nos travaux (1), à tous les amis de la Montagne, pour qu'ils s'inscrivent parmi nous et par là augmentent, avec nos ressources, notre action même; en vue de subventions, enfin, aux collectivités, à toutes les sociétés qui poursuivent, parallèlement à nous, un but analogue au nôtre : il s'agit plus particulièrement des Compagnies de chemins de fer, du Touring-Club de France. Leur concours ne nous a jamais fait défaut lorsque nous y avons fait appel pour une œuvre d'intérêt commun. « De notre union, de notre entente, de notre aide mutuelle, sortiront les concep-

(1) Proposition faite par M. Berge, Président Honoraire du Club Alpin Français, à l'Assemblée des délégués de 1920. — *Montagne* n° 141.

Digitized by Google

tions hardies, les réalisations rapides, dans ce grand domaine — la Montagne — qui comprend les beautés les plus pures de la nature ». (1)

L'Etat aura sous peu, en matière de tourisme et de sport, deux organisations distinctes : l'Office National du Tourisme, qui dépend déjà du Ministère des Travaux Publics, avec la mission d'organiser la France, d'exploiter ses richesses naturelles, en vue d'y attirer et d'y retenir l'étranger; l'Office National des Sports, — en voie de formation — de qui relèvent, au Ministère de la Guerre, la préparation et le développement de l'Education Physique. Notre double fonction nous rattache à l'un et à l'autre de ces Offices.

La France, même au milieu des difficultés de l'heure présente, saura trouver dès maintenant, — dans quelques années il serait trop tard — les millions indispensables pour faire honneur au « bon renom d'hospitalité de notre pays » (2). C'est d'ailleurs un des moyens les plus simples d'améliorer le change et d'assurer la sécurité et l'avenir de notre race.

Sur la nécessité actuelle de l'action sportive il n'est plus besoin d'insister.

A ce double devoir nous ne faillirons pas non plus, et comme nous avons contribué à gagner la guerre, nous nous efforcerons dans toute la mesure du possible de faire produire tous ses fruits à la victoire et de rendre la paix définitive.

Henry CUENOT.
Vice-Président du Club Alpin Français.

---

(1) H. Queyras. Rapport du Comité de Direction à l'Assemblée des délégués de 1920.

(2) Une fédération destinée à assurer le développement du grand tourisme en France s'est constituée, sous le nom d'Union Nationale des Associations de Tourisme, réunissant tout d'abord l'Automobile-Club, le Club Alpin, le Touring-Club.

(3) Rapport de M. Berge, loc. cit.

Digitized by Google

Digitized by Google

Le " Centre excursionniste de Catalunya "

Par le docteur Luis LLAGOSTERA

Mesdames, Messieurs,

On m'a demandé de faire un petit rapport sur le « Centre Excursioniste de Catalunya ». Je ne saurais vous dire combien cette demande m'a plu pour ce qu'elle a de flatteur pour notre société, en lui permettant de manifester son existence à côté des Clubs alpins les plus importants du monde. Bien volontiers je vais satisfaire votre désir, en abrégeant tout le possible pour ne pas fatiguer votre attention trop surmenée par les travaux de ces derniers jours.

Le « Centre Excursionniste de Catalunya » qui remplit chez nous l'office d'un Club alpin, quoiqu'on ait voulu lui conserver son nom traditionnel, a été fondé il y aura bientôt un demi-siècle, en l'année 1876. Dès sa fondation, il a témoigné le caractère qui a été toujours sa spécialité et la raison de son existence. Le but de son activité n'est pas seulement la montagne, mais il vise aussi à tout ce qui peut avoir un rapport avec elle à tous les points de vue, en prenant ainsi un caractère sportif et scientifique en même temps. L'activité toujours croissante du Centre, ses membres de plus en plus nombreux et la spécialisation de leurs travaux a obligé, pour ne pas se nuire les uns les autres, à diviser la société en plusieurs sections qui, bien que toutes unies par le lien commun de l'amour de la montagne, fonctionnent avec une autonomie complète et ont leurs séances à elles et même leur budget particulier. Nous sommes aujourd'hui plus de 1.200 membres, résidant à Barcelone, sans compter les délégués dans les plus importantes localités de la Catalogne et dans plusieurs villes de l'Espagne et de l'étranger. Je ne saurais m'empêcher de citer entre ces derniers M. le comte de Saint-

Digitized by Google

Saud et M. Fay, de Boston, ici présents, qui nous honorent de leur représentation dans leurs pays respectifs.

Quoique chaque membre soit inscrit à une ou plusieurs sections, tous ont, bien entendu, le droit de concourir aux séances des autres et de prendre part à leurs travaux. Permettez-moi de vous en faire une succincte description.

Je mentionnerai d'abord la Section des Sports de Montagne. Elle s'occupe d'organiser les courses et ascensions sur les hauts sommets et d'y placer des livres-registres qui, tous les cinq ans, sont soigneusement recueillis et gardés dans les archives de la société. Elle célèbre aussi tous les hivers des concours de skis et de luges et elle compte parmi ses participants des skieurs remarquables. Grâce à ces réunions, on a appris l'usage du ski à ces pauvres habitants des vallées solitaires des Pyrénées qui, autrefois, restaient isolés pendant les longs mois d'hiver, n'osant se risquer sur les chemins avec deux ou trois mètres de neige. Il y a plaisir à voir les jeunes enfants de ces contrées s'exercer avec entrain à ce manège, quelquefois sur des skis rudimentaires, fabriqués par eux-mêmes. C'est une nouvelle génération qui pousse destinée à changer la vie et l'avenir de ces pauvres régions.

La Section de géologie donne des cours réguliers de cette science, auxquels peut assister quiconque s'intéresse à l'histoire de notre planète. Elle fait des excursions pratiques, où, en leçons de choses, on étudie sur le terrain les modifications dynamiques et la stratigraphie de la terre.

Les amateurs photographes du Centre ont formé leur section et complètent de leurs travaux les archives de notre société, qui constituent d'ores et déjà un inventaire graphique de notre pays, de ses beautés artistiques et naturelles. Cette section organise de temps en temps des expositions et des concours avec des prix.

La Section d'archéologie étudie et catalogue tous les trésors de l'art que nos ancêtres nous ont légués. Elle veille auprès des autorités pour la conservation des anciens monuments et par ses soins on a évité maintes fois la vente et la disparition à jamais d'œuvres de haut mérite. Tout récemment, un de nos délégués nous a dénoncé la vente imminente de fonts baptismaux du plus beau style roman, exemplaire presque unique dans son genre. Nous avons sonné l'alerte auprès des autorités ecclésiastiques et cela a suffi pour empêcher l'émigration.

Digitized by Google

Les vieilles traditions, chants populaires, les contes et coutumes de jadis sont soigneusement recueillis par les membres de la Section du Folklore, qui donnent à l'occasion des conférences particulièrement intéressantes.

Ceux qui appartiennent à la Section des sciences font des voyages collectifs aux grandes centrales hydro-électriques des Pyrénées, et des visites aux ateliers et fabriques de Catalogne, qui est le centre d'une activité industrielle extraordinaire. On comprend tout le profit qu'ils peuvent tirer de ces études et excursions.

Je parlerai encore de la Section de géographie et toponymie qui collabore à l'exécution des cartes, fait des tours d'horizon, rectifie les noms des localités et en fixe l'orthographe. Elle a fait de remarquables études sur la spéléologie de Catalogne et plus d'une fois M. Martel nous a honorés de sa collaboration.

Avec une telle activité on peut imaginer quelle animation il y a toujours dans notre local social, où on peut dire que pas un seul jour ouvrable ne s'écoule sans que la grande salle des conférences ne soit en service. Toute la vie du Centre vient se refléter dans le « Bulletin » mensuel, illustré de planches et gravures où ont paru des travaux historiques absolument originaux. On y publie avec toute régularité les bulletins météorologiques des observatoires de Montserrat et de la vallée d'Aran. En outre nous avons érigé deux refuges dans les Pyrénées : le premier à Ull-de-Ter, entre Prats de Mollo et Camprodon, et l'autre à la Renclusa sur les flancs du pic d'Aneto, le plus haut des Pyrénées. Ce sont deux beaux édifices de montagne, capables d'héberger 20 et 40 personnes respectivement, emplacés dans des endroits stratégiques pour parcourir les régions du Puigmal au Canigou, et celle des Monts Maudits, Posets et les hauts sommets luchonnais. C'est sans subventions officielles et seulement par des combinaisons économiques bien menées qu'on a accompli cette besogne. Nous en avons d'autres en projet qui seront bâtis au fur et à mesure que nos ressources le permettront.

Voici, Mesdames et Messieurs, un bref résumé de ce que c'est le Centre Excursioniste de Catalunya, de ce qu'il fait et représente. En dehors du Centre, nous sommes en relation constante avec les sociétés pyrénéistes de France pour ce qui concerne cette belle chaîne qui nous divise, mais qui ne nous sépare pas. Il y a quelques années, un congrès pyrénéiste in-

Digitized by Google

ternational a eu lieu, qui commença à Perpignan pour finir à Barcelone, et je cite ce fait pour témoigner que la société que je préside ne se trouve nullement déplacée dans ce congrès d'alpinistes des nations alliées, et que l'invitation qui nous a été adressée pour y prendre part nous a particulièrement touchés, car amis de la France par un simple lien de race, de langage et de pensée, nous le sommes aussi de ses amis ici présents, qui tous ensemble ont fait triompher au monde les grands idéals de justice et de vraie civilisation.

Digitized by Google

Penalara

Par Antonio VICTORY

L'Espagne est un pays très montagneux. Le typique des villages, les habitudes de leurs habitants et le caractère primitif que conserve le paysage donnent à ces montagnes une grande variété d'aspect.

Nous trouvons entre la France et l'Espagne, servant de frontière naturelle, la chaîne des Pyrénées, la plus importante — par son extension — de la péninsule ibérique ; les pittoresques montagnes des provinces basques et les Pics d'Europe la prolongent entre Santander, Leon et Asturias, en face de la mer cantabrique, la Cordillère cantabrique suit entre la province de Leon et celle de Asturias ; elle est traversée par la voie ferrée au port de Pajares et entre, ensuite, avec une mince élévation, dans les provinces de Leon et Galicia. Les « Sierras » de la Demanda, Urbion et Moncayo forment le système montagneux « l'ibérique » en direction N.-O.-S.-E. L'altitude n'y atteint pas 2.400 m., c'est-à-dire 1.000 m. de moins que les Pyrénées dans la province de Huesca et 300 m. de moins que les Pics d'Europe. Le système Central, entre les plateau des Deux Castilles, sépare les eaux des rivières Duero, au Nord, et Tajo, au Sud, et est formé par les « Sierras » de Guadarrama (2.400 m.), Gredos (2.600 m.), Pena de Francia et Gata (ces dernières inférieures en altitude). Parallèle à la Sierra de Gredos au Sud du Tajo, les Monts de Toledo et la Sierra de Guadalupe forment un massif de petites altitudes. Entre les rivières Guadiana et Guadalquivir se trouve la « Sierra Morena » et, plus au Sud, les Sierras d'Andalousie. De ces dernières se détache la « Sierra Nevada » qui possède le Mulay-Hacen (3.481 m.), point culminant de la Péninsule Ibérique.

Les provinces insulaires, Baléares et Canarias, sont, elles aussi, extrêmement montagneuses. Les montagnes de Mallorca qui s'élèvent au-dessus des plus beaux champs d'oranges

Digitized by Google

et de palmiers sont d'une beauté extraordinaire, et le colossal cône du Teide (3.731 m.) est d'une grandiosité incomparable.

Les noms de Montserrat et Garin, Roldan et Roncesvalles, Pelayo et Covadonga, la Vierge des Neiges, Guadalupe, l'histoire et les légendes, les héros et les saints, la poésie d'un peuple d'une brillante histoire se rattachent autant aux montagnes qu'aux humbles villages perdus à ses pieds et aux villes immédiatement voisines des « Sierras » : Sepulveda, Turegano, El Escorial, Avila, Segovia, Toledo, Cordoba, Granada.

Bien que nous aimions nos montagnes profondément, comme on aime une chose à soi, comme une chose qui a contemplé notre passé, nous n'exagérons en rien en vantant ses beautés.

Les Pyrénées, les Pics d'Europe, la Sierra Nevada, Gredos et Guadarrama sont les chaînes les plus visitées.

LES PYRENEES

Les régions de Camprodon et de Rivas, ainsi que le Montseny, plus immédiat à Barcelone, sont très visitées par les alpinistes de Catalogne ; en hiver ont lieu d'intéressants concours de ski dans cette contrée. La Société « Centre Excursionista de Cataluna » a construit un magnifique refuge à la source de la rivière Ter, d'un accès très facile depuis Barcelone. Les environs d'Andorre — la jolie Cerdana et les beaux bois de Saint-Jean de l'Herm — attirent aussi un grand nombre de touristes.

Depuis Andorre jusqu'à la limite de la province de Huesca avec celle de Navarre, les Pyrénées atteignent leurs altitudes maxima et leur caractère alpin le plus marqué. Les principales routes pour y parvenir sont :

a) La vallée de Noguera-Pallaresa. Chemin de fer jusqu'à Tarrega, ligne de Zaragoza-Barcelone par Lerida ; de Tarrega à Sort (120 kilom.), service d'automobiles, et de Sort jusqu'à Estteri d'Aneu — dernier village dans la vallée de Noguera Pallares — 33 kilom. de chemin de mulet en bon état ; et depuis Estteri à Tredos (val d'Aran) par le port de Bonaigua ou de Pallares, 7 heures de marche par chemin de mulet. Depuis le village d'Escalo on peut suivre un autre itinéraire d'une beauté exceptionnelle. On monte à Espot, en-

Digitized by Google

suite au merveilleux lac de Saint-Maurice et au port de Ratera, et on descend après par la région lacustre du Colomes aux bains de Tredos et Val d'Aran.

b) Par la vallée de l'Esera. Train jusqu'à Barbastro et automobile depuis là, par Graus, jusqu'à El Run, et fréquemment jusqu'au village même de Venasque (13 kilom. plus loin). A partir du village de Venasque, on peut suivre plusieurs itinéraires principaux. Par l'hôpital à l'ample chalet « La Renclusa », propriété du « Centro Excursionista de Cataluna », admirablement situé pour faire toutes les ascensions aux Pics du Massif des Monts Maudits, où se trouve le Nettou (3.404 m.), point culminant des Pyrénées ; du refuge « La Renclusa » à « Las Bordas » — village du Val d'Aran — 7 heures de marche par le port de la Picade et la vallée d'Artiga de Lin. Cet itinéraire est d'une beauté surprenante. De Venasque à la cabane de Litarola, point stratégique pour les excursions au Pic Perdiguero qui est considéré comme celui qui possède le plus beau panorama, il faut à peu près 5 heures. Par la vallée d'Astos, tributaire de la vallée d'Esera, on arrive facilement à la cabane de Tormo et à celle de Paul, cabanes bien placées pour les ascensions aux Posets (3.367 m.), le second sommet, par son altitude, des Pyrénées. Remontant la vallée d'Astos par le port de Gistain on peut gagner la vallée de Cinca.

c) Itinéraire par la rivière Cinca. Train jusqu'à Barbastro et automobile jusqu'à Boltana ; à partir d'ici l'alpiniste peut suivre deux routes : premièrement par Broto (l'automobile arrive aussi jusque-là) et depuis Broto, par Torla, au refuge de Penalara à Ordesa, point de départ pour les ascensions au Massif du Mont Perdu, et par la brèche de Roland au Cirque de Gavarnie ; 2° remonter le cours du Cinca jusqu'à Bielsa et la cabane de Pineta pour le Mont-Perdu et la Munia ; ou bien par le Cinqueta à Plan et l'Hôpital de Gistain pour le Batchimala, et par le port de Gistain à la vallée d'Astos, premièrement, et à celle d'Esera ensuite.

d) Par la vallée du Gallego. Chemin de fer jusqu'à Sabinanigo et automobile (service à tous les trains) jusqu'aux bains de Panticosa ou le village de Sallent. Ce sont des centres d'excursions intéressants. Depuis Panticosa au refuge d'Ordesa, il y a une journée. Une fois terminée la ligne ferrée qui traverse la frontière par Canfranc, nous aurons la voie d'ac-

Digitized by Google

cès la plus rapide aux Pyrénées. Finalement il faut mentionner les régions de Hecho et de Anso qui méritent une visite à cause de leur caractère typique et le grandiose de leurs bois. On y arrive facilement par Jaca, d'où part l'automobile qui conduit à Anso et qui correspond au Pont de la Reine avec l'automobile de Hecho. Une marche de plus de 8 heures nous conduirait en France en descendant à Lescun. Pour aller en France depuis Hecho, on passe par la Maison de la Mine. C'est une espèce d'hôpital entretenu depuis plus d'un siècle par les deux villages — Anso et Hecho — pour donner hospitalité à tous ceux qui passent.

En ce qui concerne la partie des Pyrénées enclavée en Navarre, on va en train jusqu'à Pampelune et après, par la ligne d'Irati, jusqu'à Liédena d'où part l'automobile nous conduisant par Tiermas à la « Canal de Berdun », qu'on abandonne à Sigües pour monter jusqu'à Isaba, en passant par Roncal.

Depuis la France, la Cerdana et le Val d'Aran sont les voies naturelles pour pénétrer dans les Pyrénées Espagnoles.

Le port de Venasque est très fréquenté à cause du facile accès depuis Bagnères-de-Luchon à La Renclusa. Le port de Gavarnie ou Bujaruelo, passage entre Gavarnie et Ordesa, et celui de Marcadau entre Cauterets et Panticosa, ainsi que celui de Sallent — par route depuis les Eaux-Bonnes — sont très utilisés pour se rendre en Espagne.

Par la Navarre, l'accès le plus commode depuis la France est par Saint-Jean Pied de Port, et l'on arrive en Espagne par Valcarlos et Roncesvalles ; ou, depuis Biarritz en automobile par Elizonde à Pampelune. Pour la région du Roncal, il faut passer par le port de Betsula à Isaba (six heures depuis Larrau).

SIERRA NEVADA

Les excursions à la Sierra Nevada ont pour point de départ Grenade, la belle capitale d'Andalousie, située à quelques kilomètres de la Cordillière. Le point culminant de ce système montagneux est le Muley-Hacen (3.481 m.). C'est le plus haut sommet qui voit les eaux de la Méditerranée.

Bien que le chemin naturel pour atteindre les hauteurs de la Sierra soit le cours du Genil, on utilise beaucoup plus le « Chemin de los Neveros », car il nous conduit en six heures

Digitized by Google

seulement au Refuge de la « Société Sierra Nevada », de Grenade. Ce refuge est construit aux « Penones de San Francisco », à 2.250 mètres, d'où on arrive facilement en trois heures, au sommet du Veleta, le second par son altitude.

Une excursion de trois à quatre jours depuis Grenade est suffisante pour visiter la « Sierra Neveda ».

PICS D'EUROPE

On peut suivre trois chemins différents pour arriver aux Pics d'Europe :

a) Par la province de Santander ; chemin de fer jusqu'à Unquera ; automobile par Panes et le défilé de l'Hermida à Potes (40 kilomètres). De Potes à Espinama il y a 48 kilomètres de route, et ce dernier village est situé à deux heures du port d'Aliva et à trois heures des mines de Lloroza, où on peut passer la nuit, au pied de la « Pena Vieja » (2.615 mètres).

b) Par la province de Oviedo ; chemin de fer jusqu'à Las Arriondas et tramway jusqu'à Covadonga, dans le massif occidental. On peut faire les ascensions à la « Pena Santa de Enol » et à la « Pena Santa de Cain ».

Pour arriver au cœur même du Massif Central des Pics d'Europe, on laisse le tramway à Cangas de Onis, et l'on suit jusqu'à Arenas de Cabarles la route qui va à Panes par l'incomparable gorge du Cares.

c) Par la province de Leon ; par la voie ferrée Madrid-Oviedo jusqu'à La Hobla, où on prend le chemin de fer de Valmaseda jusqu'à Cisterna, et en automobile jusqu'à Riano. Il y a une route depuis Riano à Potes et depuis Riano à Cangas de Onis par le port de port de Penton et le merveilleux défilé « Los Bellos ».

Tous les villages de ces montagnes sont très pittoresques et leurs habitants d'une affabilité remarquable.

SIERRA DE GREDOS

La Sierra de Gredos, qui est la partie la plus élevée du Système Central, peut être parcourue facilement en une semaine depuis Madrid. Elle est très visitée par les alpinistes madrilènes à cause de sa proximité de la capitale et de son aspect plus abrupt que le Gadarrama. Orientée d'E. à O. on peut facilement atteindre cette Cordillière, soit par les pla-

Digitized by Google

teaux du Nord ou ceux du Midi ; ces derniers sont inférieurs à ceux du Nord d'environ 1.000 mètres.

1° Par le versant Sud : Le village d'Arenas de San Pedro est recommandable comme point de départ. Il est aussi pittoresque que typique, de même que ses voisins immédiats Guisando et El Hornillo, et ceux de Piedralabes, Pedro-Bernardos et les autres que l'on trouve sur son chemin.

Pour aller à Arenas de San Pedro depuis Madrid on prend le chemin de fer jusqu'à Almorox et d'ici l'automobile jusqu'à Arenas de San Pedro. En partant de Madrid à huit heures du matin on peut être à Arenas à quatre heures de l'après-midi. En été on a le temps de monter encore par Hornillo et le port del Peon au Refuge de la Mira, ou bien on passe la nuit dans le village de Guisando (5 kilomètres depuis Arenas) pour arriver le jour suivant à midi au Refuge mentionné, par la Gorge de Guisando. Cette ascension est plus dure, mais beaucoup plus jolie et intéressante que par le port del Peon.

On peut aussi arriver à Arenas par Avila. L'automobile part de cette ville de bonne heure et arrive à Arenas vers dix heures du matin, La descente depuis le port du Pio est vraiment émotionnante.

2° Par le versant Nord : Pour parcourir la Sierra de Gredos depuis le versant Nord, on prend comme point de départ un village quelconque situé au bord de la rivière Tormes : Hoyos del Espino, Bohoyo, Navacepeda, etc. On arrive à ces villages, qui sont situés beaucoup plus haut que ceux de la vallée du Tietar, depuis Barco de Avila ou la Venta del Obispo ; cette dernière est située sur la route d'Avila à Arenas de San Pedro, et la chaise de poste correspond avec l'automobile d'Avila ou d'Arenas.

Barco de Avila est accessible par route depuis Avila (service journalier d'automobiles) et depuis Béjar à la voie ferrée.

Dans presque tous les villages de la Sierra de Gredos (Barco, Arenas, Hoyos del Espino, Bohoyo) on trouve des sociétés de tourisme qui donnent aux Alpinistes les moyens de se procurer ce dont ils ont besoin chevaux, guides, etc.).

SIERRA DE GUADARRAMA

La Sierra du Guadarrama est la favorite des excursionnistes madrilènes à cause de sa proximité de la capitale. Ses

Digitized by Google

sommets arrondis, couverts de neige pendant six mois, se prêtent parfaitement au ski, sport qui s'est énormément développé parmi la jeunesse de Madrid. En hiver y ont lieu d'importants concours de ski. Pendant l'été et l'automne la Sierra continue à être aussi fréquentée qu'en hiver. Des familles entières vont y passer le dimanche et jouir de la beauté incomparable de ses grandes forêts de pins.

Le village de Cercedilla est préféré, par sa situation, des excursionnistes comme point de départ. Situé à une cinquantaine de kilomètres de Madrid, la distance, relativement courte, permet de partir le matin par plusieurs trains, et dans la même journée on peut faire l'ascension de la plupart des sommets. La Compagnie du Chemin de fer vend des billets d'aller et retour à prix réduit.

Bien que le massif de Penalara (2.404 m.) se trouve plus éloigné de la voie ferrée, en partant de Madrid la veille au soir et dormant ou bien au sillage de Cercadilla ou bien dans un des chalets appartenant à une des Sociétés d'Alpinisme, on a le temps le lendemain de faire l'ascension du « Penalara », et de visiter les lacs et d'être de retour à Madrid à neuf heures du soir.

Plus loin, la « Pedriza de Manzanares » offre à l'Alpiniste un terrain très favorable pour s'exercer à l'escalade. Train jusqu'à Villalba ; 18 kilomètres de route à Manzanarès (que l'on peut faire en voiture en la louant à l'avance), et deux heures de marche par la Gorge du Manzanarès pour arriver au Refuge de « Giner ». Depuis ce refuge, le premier construit par la Société « Penalara », on peut faire de très intéressantes ascensions.

La partie de la Cordillière qui limite la province de Madrid au Nord — la Somosierra — est encore très peu visitée, mais la construction du chemin de fer direct à la frontière française en projet la rendra accessible.

Dans ces dernières années l'Alpinisme s'est développé extraordinairement parmi les Espagnols. Madrid et Barcelone, les principales villes du Royaume, marchent à la tête de ce mouvement. A Barcelone, le Centro Excursionista de Cataluna compte déjà une cinquantaine d'années de travail en faveur de l'excursionnisme au début, et de l'alpinisme ensuite. Madrid a compris plus tard l'affection pour la montagne, mais jusqu'en 1908 il n'existait dans la capitale aucune Société de caractère alpin. En cette année, M. Manuel G. de Amezua fondait le

Digitized by Google

Club Alpin Espagnol avec le principal but de faire du « ski ». Avant cette époque on faisait déjà à la Sierra des excursions particulières et quelques-unes officielles, organisées par l'Institution libre d'Enseignement.

Au mois d'octobre de 1913 fut fondée la Société « Penalara », quoique avec une limite de « Douze Amis ». Son premier acte fut la publication de la Revue illustrée d'alpinisme du même nom. Cette publication ne s'est jamais arrêtée et elle continue à être unique dans son genre en Espagne. Et quand, grâce à cette publication mensuelle on est arrivé à réunir un groupe d'enthousiastes alpinistes, par souscription on a construit le refuge « Giner », à la Pedriza de Manzanares, région très peu connue alors, mais préférée des membres de la Société « Penalara » pour son caractère abrupt et sauvage. C'est en septembre de 1915 que l'on fut obligé de modifier le caractère limité de la Société des « Douze Amis ».

Nous croyons le moment venu de faire connaître les noms de ceux qui ont contribué au développement de l'Alpinisme à Madrid. En plus de M. Manuel G. de Amezua, fondateur du Club Alpin Espagnol, et de son successeur dans la présidence dudit Club, M. Antonio Prast, nous devons citer : M. Constancio Bernaldo de Quiros, premier président de « Penalara », auteur du premier Guide du Guadarrama et de plusieurs œuvres sur nos monagnes, et directeur, depuis la fondation, de la Revue « Penalara »; M. José F. Zabala, défenseur infatigable et auteur de plusieurs livres sur l'Alpinisme, Guadarrama, Gredos et les Pics d'Europe ; M. Enrique Mesa, le poète du Guadarrama, et M. Ramon Gonzalez, l'artiste photographe de nos montagnes centrales ; (tous quatre font partie des primitifs « Douze Amis »); Son Excellence le Marquis de Villaviciosa de Asturias, vainqueur de la plus abrupte cime espagnole, le « Maranjo de Bulnes », et enthousiaste défenseur des Parcs Nationaux et à qui nous devons ceux de Ordesa et de Covadonga ; et M. le Marquis de la Vega Inclan, comisario regio de Turismo, tous deux membres de Penalara.

Une fois les statuts amplifiés, la Société Penalara fixa la cotisation à 20 pesetas par an, payable par trimestre, et à 10 pesetas celle des Dames et des enfants. Le nombre de sociétaires grossit rapidement et aujourd'hui ils sont au nombre d'un millier.

Le développement de « Penalara » est dû en grande partie à la construction d'un vaste chalet de trois étages dans la

Digitized by Google

Sierra de Guadarrama entre le Collado del Viento et le Port de la Marichiva et celui de la Fuenfria. Ce chalet se trouve à une heure de la gare de Cercadilla et on y arrive par un merveilleux chemin forestier. Le chalet de la Fuenfria possède une vaste salle à manger capable de contenir une centaine de personnes ; 14 chambres à coucher qui forment un ensemble de 50 lits ; garde-skis, lavabos et w.-c. Il y a aussi les logements du concierge qui tient le buffet.

En plus du chalet de la Fuenfria et du refuge de la Pedriza construits par Penalara, ses associés jouissent du refuge des Guarramillas, cédé par la Société Hydroélectrique de Santillana, et de l'Hôtel de Roldan dans la vallée d'Ordesa (Pyrénées), ainsi que des chalets et refuges construits dans d'autres massifs par les Sociétés : Centro Excursionista de Cataluna, Sierra Nevada, Real Sociedad Picos de Europa, Gredos-Tormes, Sindicato Alpino de Barco de Avila, Arenas-Gredos et el Excursionista de Gredos avec lesquelles Penalara a convenu le libre échange.

La Société « Penalara » a travaillé avec amour pour propager l'alpinisme en Espagne. Elle a organisé une centaine de conférences alpines, non pas seulement à Madrid, mais aussi à Barcelone, Grenade, Santander, Salamanque et autres villes ; des expositions de photographies de montagnes; concours de skis ; excursions collectives au Guadarrama, aux Pyrénées, Pics d'Europe, Gredos, etc. Ses expositions annuelles de photographies de montagnes sont attendues avec grand intérêt par les amateurs sportifs et artistiques. Plusieurs boîtes aux lettres ont été installées aux principaux sommets, ainsi que des pancartes indicatrices. Elle a en projet d'études un plan du Guadarrama avec courbes de niveau, et aussi la construction d'un nouveau refuge dans la Cordillière Centrale.

En résumé, voilà notre labeur, encore petit comme notre vie sociale, mais chaque fois plus enthousiaste, et en sollicitant d'entrer en relation avec d'autres Sociétés nous ne le faisons pas à cause de notre travail, encore modeste, mais à cause de notre grand amour de nos belles montagnes que nous désirons voir plus connues et admirées.

« PENALARA »,
Société d'Alpinisme.

Digitized by Google

Président d'Honneur :

S. M. le Roi D. ALFONSO XIII.

Président de Mérite :

M. Constancio BERNALDO DE QUIROS, Chef du Département de « Instituto de Reformas Sociales », Directeur de la Revue Alpine *Penalara*.

Membres d'honneur :

L'Honorable Comte DE SAINT-SAUD ;

S. E. le Marquis DE VILLAVICIOSA DE ASTURIAS, Sénateur, Président du Comité des Parcs Nationaux ;

S. E. le Marquis DE VIANA, Chef du Palais Royal ;

S. E. le Marquis DE LA VEGA-INCLAN, Commissaire Royal du Tourisme ;

S. E. le Marquis DE TEVERGA, Ex-Directeur de « Instituto Geografico y Estadistico » ;

S. E. M. José Francos RODRIGUEZ, Ex-Ministre ;

MM. Adolfo A. BUYLLA, Advocat ;
Juan MADINAVEITIA, Professeur ;
Lucas Fernandez NAVARRO, Professeur de l'Université Centrale ;
Eduardo Hernandez PACHECO, Professeur de l'Université Centrale ;
Octaviano A. DE CELIS, Ingénieur-Forestier ;
José PLAZA ;
Manuel Rodriguez ARZUAGA.

MEMBRES DU COMITE :

Président élu :

S. E. le Marquis DE VILLAVICIOSA DE ASTURIAS, Sénateur, Président du Comité des Parcs Nationaux.

Vice-Président :

M. E. LUCINI, Membre fondateur de l'Association des « Boys Scouts Espagnols ».

Secrétaire :

M. E. G. LAFOREST.

Digitized by Google

Trésorier :

M. Antonio VICTORY, Chef de Comptabilité de l'Hôtel de la Monnaie.

Ajoints :

MM. Fr. ANDRADA ;
J. DELGADO ;
M. FERNANDEZ ;
J. M. MADINAVEITIA ;
J. RIVAS ;
P. PALOMEQUE ;
F. SALVADOR.

Digitized by Google

Digitized by Google

Association des clubs alpins de l'Amérique du Nord

Par Le Roy Jeffers, secrétaire.

Durant l'été de 1915, je visitai les principaux Clubs Alpins de ce pays, et je suggérai aussitôt la création d'une Association pour faciliter l'exécution de desseins communs. Ayant reçu des réponses favorables, je présentai le plan de l'Association au Comité de l'American Alpine Club, en proposant qu'il invitât officiellement les autres Clubs à s'unir pour instituer un Bureau à New-York.

A l'assemblée annuelle du Club, l'idée fut approuvée et les invitations furent lancées. Neuf Clubs et Sociétés consentirent à faire partie de l'Union et le 2 Mai 1916, le Comité déclara que le plan d'Association était en voie de réalisation, à la suite de quoi, l'American Alpine Club prit rang comme un des Clubs constituants.

Le premier acte du Bureau, fut la publication d'un Bulletin de Statistique et d'informations, comprenant une liste nominative des Conseils d'administration des Clubs les plus importants du Continent, ainsi que la nomenclature des buts assignés à leur activité. Cette publication a été continuée chaque année et elle renferme toujours un plus grand nombre de matières ; on y appelle l'attention sur ce que les différents départements d'Etat font pour l'alpiniste et le voyageur. Les réclamations concernant les régions pittoresques et les sites, pour que ceux-ci deviennent des parcs nationaux ou des monuments, y sont présentées, et on y encourage l'agrandissement et le développement des parcs existants. Le Bulletin est distribué à tous les membres des Clubs Alpins ou de Plein air, et répandu dans un public de plus en plus nombreux qui s'y intéresse.

En créant un centre d'informations et un service commun, nous avons réuni à la Bibliothèque Publique de New-

Digitized by Google

York, 5e Avenue et 42e Rue, la plus grande collection de travaux littéraires existant en Amérique sur l'Alpinisme. L'American Alpine Club y a déposé ses volumes et consacre un budget permanent pour l'accroissement de la collection. Comme bibliothécaire, j'ai dressé avec soin une liste de titres qui a été publiée par la Bibliothèque et je suis en train de rassembler une grande collection de photographies représentant des sites et paysages de montagnes. Nous avons encouragé la création et le développement de bibliothèques de Clubs en adressant à nos membres quantité de livres courants sur l'alpinisme et l'exploration.

Afin d'augmenter l'utilité de l'Association, nous avons admis comme membres un certain nombre de Sociétés, d'Institutions et de Services du Gouvernement national, qui tous poursuivent un but commun dans la protection des arbres, des plantes et des fleurs, des oiseaux et de toute vie animale dans son cadre naturel. Pour tout véritable alpiniste, il est de première importance que les plus beaux sites soient protégés contre la destruction causée par des entreprises commerciales. Nous coopérons avec les Services de Parcs Nationaux et des Réserves Forestières. Nous attirons l'attention du public sur de nombreuses régions pittoresques importantes, mais peu connues, au moyen d'articles illustrés paraissant dans des magazines connus et aussi par des conférences avec projections qui sont faites devant des Clubs et des Sociétés analogues.

L'Association comprend aujourd'hui 34 organisations dons la liste suit :

American Alpine Club (Philadelphie et New-York) ;

Association Forestière Américaine (Washington) (American Forestry Association) ;

Association Américaine pour la Protection du Gibier (New-York) (American Game Protective Association) ;

Musée Américain d'Histoire Naturelle (New-York) (American Museum of Natural History) ;

Adirondack Camp et Trail Club, Lake Placid Club (New-York) ;

Appalachian Mountain Club (Boston et New-York) ;

Boone and Crocket Club (New-York) ;

British Columbia Mountaineering Club (Vancouver) ;

California Alpine Club (San Francisco, Californie) ;

Colorado Mountain Club (Denver) ;

Digitized by Google

Section des Parcs du Dominion (Département de l'Intérieur) (Ottawa) (Dominion Parks Branch.Dept. of the Interior) ;

Club des Champs et Forêts (Boston) (Field and Forest Club) ;

Service des Forêts, Département de l'Agriculture des Etats-Unis (Washington) (Forest Service U. S., Dept. of Agriculture) ;

Fresh Air Club (New-York) ;

Société de Géographie de Chicago (Geographic Society of Chicago) ;

Société de Géographie de Philadelphie (Geographic Society of Philadelphie) ;

Green Mountain Club, Inc. (Rutland-Vermont) ;

Hawaiian Trail and Mountain Club (Honolulu) ;

Klahhane Club (Port-Angeles, Washington) ;

Mazamas (Portland, Oregon) ;

Mountaineers (Seattle and Tacoma) ;

National Association of Audubon Societies (New-York);

National Parks Association (Washington) ;

National Park Service (Etats-Unis) Département de l'Intérieur (Washington) ;

New-York Zoological Society (New-York) ;

Palisades Insterstate Park Commission (New-York) ;

Prairie Club (Chicago) ;

Rocky Mountain Climbers Club (Boulder, Colorado) ;

Club de la Sauge et des Sapins (Yakima, Washington) (Sagebrush and Pine Club) ;

Ligue pour la Sauvegarde des Forêts Rouges (Berkeley, Californie) (Save the Redwoods League) ;

Sierra Club (San Francisco et Los-Angeles) ;

Tramp and Trail Club (New-York) ;

Club des Voyages en Amérique (New-York) (Travel Club of America) ;

Société Américaine pour la Protection des Fleurs Sauvages (New-York) (Wild Flower Preservation Society of America).

Nous présentons ici quelques brefs comptes rendus de l'histoire et de l'activité de nos Clubs de montagne et de plein air, qui ont été écrits par des membres distingués de ces organisations.

Digitized by Google

Digitized by Google

L'Appalachian Mountain Club

par Allen H. BENT

La création de l'Appalachian Mountain Club, en 1876, marque le véritable début de l'alpinisme en Amérique. Les réunions préliminaires furent tenues au mois de janvier de cette année-là à l'Institut de Technologie de Massachusetts à Boston, et furent présidées par le Professeur Charles E. Fay.

L'idée première en avait été émise par le Professeur Edward C. Pickering, alors professeur de physique à l'Ecole Technique où se tenaient les réunions, et qui peu de mois plus tard, fut appelé à la Direction de l'Observatoire Astronomique Harward, à Cambridge, où il resta jusqu'à sa mort survenue le 3 février 1919.

Les membres du Comité de Direction du début étaient pour la plupart des hommes ayant des connaissances scientifiques. Le vice-président, Samuel H. Scudder, était un des entomologistes les plus réputés du pays ; le secrétaire, John B. Henck Jr et le trésorier H. F. Walling étaient des ingénieurs civils ; les conseillers, pour l'histoire naturelle et la topographie T. Sterry Hunt et le Professeur Charles H. Hitchcock, étaient des géologues distingués ; le conseiller pour l'exploration, Léon F. Pourtalès, était conservateur du Musée de Zoologie comparée au Collège d'Harvard ; le conseiller aux améliorations, ainsi qu'on a toujours dénommé celui qui aménageait les sentiers du Club, le Docteur William Gray Nowell, était un pédagogue très connu, tandis que le conseiller pour les Arts, Charles E. Fay, était professeur de langues modernes. Il fut par la suite quatre fois président du Club et le premier président de l'American Alpine Club. M. Henck, le Docteur Nowell et le Professeur Fay vivent encore.

Ces fondateurs inscrivirent dans la Constitution du Club comme but essentiel : « l'exploration des montagnes de la

Digitized by Google

Nouvelle Angleterre et des régions adjacentes dans des buts tant scientifiques qu'artistiques ».

Les interprètes de cette constitution, avec une louable largeur de vues, décrétèrent bientôt que les « régions adjacentes comprendraient tout le Nord de l'Amérique ».

Après que les montagnes de la Nouvelle Angleterre qui n'avaient pas encore été gravies eurent été explorées et cartographiées (en 1876, il y avait de nombreux pics qui n'avaient encore été foulés par aucun pied d'alpiniste), ceux des membres les plus actifs, commencèrent à chercher des mondes nouveaux à conquérir. Quantités d'ascension furent faites dans le Colorado et, en 1888, le Club publiait : « L'Alpinisme dans le Colorado », de Frédéric-H. Chapin et, plus tard, du même auteur, « le Pays des Troglodytes » dont de nombreux chapitres avaient déjà paru dans la Revue du Club. Puis, lorsque la ligne du Chemin de fer du « Canadien Pacifique » fut terminée, un nouveau monde se trouva ouvert aux alpinistes, et un petit groupe de grimpeurs, sous la direction du Professeur Charles E. Fay, firent des pélerinages annuels dans les Montagnes Rocheuses ; leur enthousiasme était tel, que près de cinquante ascensions de montagnes, dépassant 10 000 pieds (3 000 mètres) ont été faites par les membres de l'Appalachian Mountain Club, et plus de cinquante articles sur les Rocheuses et Selkirk Canadiennes ont paru dans les colonnes de *Appalachia*, le journal du Club.

Pendant un court laps de temps, de 1897 à 1900, il existait une section alpine de haute montagne, mais la plus grande partie de l'activité du Club est maintenant concentrée sur la Nouvelle Angleterre : les buts de cette activité sont variés. Parmi les plus importants, il faut citer : l'acquisition de terrains en montagne, l'établissement de sentiers, la construction et l'entretien de refuges permanents en pierres, établis à des points stratégiques sur les hauteurs, la conduite d'excursions en montagne y compris les excursions hivernales en raquettes, les promenades hebdomadaires, les réunions publiques mensuelles, où des conférenciers députés sont venus souvent narrer leurs exploits d'alpinistes ; l'entretien du local du Club au centre de la ville avec sa précieuse bibliothèque et sa superbe collection de photographies prises par Vittorio Sella.

Digitized by Google

Le Club a été un véritable pionnier pour l'alpinisme en raquettes. La première réunion hivernale eut lieu en 1882, où seize membres séjournèrent quatre jours à Jackson dans les Montagnes Blanches (White Mountains). Avant cette époques seuls les chasseurs et les bûcherons savaient ce qu'étaient les montagnes en hiver. Depuis, la pratique de la marche en raquettes est devenue un des principaux buts de l'activité du Club.

Actuellement, le Club a dix-sept réserves, variant de un à trois cents arpents et dont il a la garde uniquement pour le bénéfice du public ; trois refuges bâtis en pierres ; neuf abris ouverts bâtis en troncs d'arbres, et des sentiers atteignant une longueur de deux cent cinquante milles ; un chalet de Club dans l'île Three-Mile, sur le lac Winnepesaukee ; une maison sur la Réserve des Rhododendrons, dans le New-Hampshire méridional, et un autre chalet acquis récemment à North-Chatham, New-Hampshire, sous la paroi orientale des Montagnes Blanches. Tous ces sentiers, refuges en pierres et campements en troncs d'arbres sont situés dans les Montagnes Blanches, Etat du New-Hamptshire, centre d'activité du Club. Lorsque notre association commença son existence, les sentiers de montagne n'étaient pas positivement une nouveauté — (le premier de ces sentiers fut construit il y a plus de cent ans sur le Mont Washington, le sommet le plus élevé de ces montagnes) — mais les sentiers existants étaient peu nombreux et éloignés les uns des autres.

Le plus ancien des refuges, construit en 1888, et qui reçut la première visite en 1889, est situé près de la limite de la végétation forestière à une altitude d'environ 4 800 pieds (1 450 mètres). Par le sentier, il est distant d'environ six milles du sommet du Mont Washington (6 293 pieds — 1920 mètres) ; sur le versant opposé, à une altitude de 5 000 pieds (1 500 mètres), un autre refuge a été érigé d'où l'on découvre une vue superbe. Le troisième refuge au Carter Notch, est situé à environ 3 500 pieds (1 060 mètres), au-dessus du niveau de la mer. Bien que les sentiers et les campements soient aménagés dans les Montagnes Banches, les excursions officielles du Club ne sont cependant pas le moins du monde limitées à cette région : le Maine, le Termont, New-York et la Caroline du Nord sont des Etats qui se trouvent tous sur sa liste d'excursions.

Digitized by Google

Le Club dirige annuellement quatre grandes excursions : l'une en février qui se fait en raquettes, une en juillet, une autre en août pour ceux qui préfèrent la vie de camp, et une dernière au début de l'automne, sans compter les sorties moins importantes qui ont lieu chaque mois de l'année ; toutes sont organisées et étudiées par un comité des excursions composé de vingt membres.

Ce Comité a également la charge d'organiser les promenades hebdomadaires dans un rayon rapproché.

Le nombre des membres du Club au premier janvier 1920 dépassait le chiffre de 2 300. Le quartier général du Club est à Boston, mais il y a des sections à Worcester (Massachusetts) et à New-York, et d'autres sont projetées sur des points plus éloignés.

Les membres sont tenus au courant des affaires et de la vie du Club au moyen d'un bulletin mensuel, et par la publication au moins une fois par an d'une revue illustrée intitulée *Appalachia*. Ces publications sont adressées gratuitement à tous les membres. De plus, le Club a publié un « Guide des Sentiers dans les Montagnes Blanches et les Régions adjacentes », une « Bibliographie des Montagnes Blanches », « Promenades à pied et en voiture autour de Boston », un petit livre sur l'équipement pour l'escalade et le campement en montagne, un manuel de la Raquette et quantité de cartes.

A l'exception de deux ou trois années pendant lesquelles M. Scudder eut la direction de la revue, *Appalachia* a toujours eu pour éditeur le Professeur Charles E. Fay. Pendant près de dix-sept ans, ce fut le seul journal alpin de l'Amérique, et durant les 44 années de sa publication, cinquante-cinq numéros ont paru y compris un numéro double à l'époque du vingt-cinquième anniversaire, ce qui constitue en tout 14 volumes de 400 pages environ chacun. En plus des rapports, mémoires et des comptes rendus du Club, la revue des livres et les notes alpines, il a paru près de quatre cents articles spéciaux, dont la moitié environ ont été consacré à la Nouvelle Angleterre. Les autres embrassent un champ très vaste ; 53 ont trait aux Montagnes du Canada, 36, aux Etats-Unis de l'Ouest, le reste à d'autres parties de l'Amérique du Nord, de l'Amérique du Sud, de l'Europe et de l'Asie, dont beaucoup ont un caractère général.

Digitized by Google

Le Club a travaillé énormément pour que le Gouvernement des Etats-Unis ajoute les Montagnes Blanches à ses Réserves Forestières. Son influence s'est également fait sentir indirectement dans la création de plusieurs clubs locaux de la région montagneuse ; ils font tous du travail excellent en ce qui concerne l'entretien des sentiers, et dans l'ordre moral, en tenant en éveil l'esprit montagnard.

Le Club peut être fier de son passé : son avenir s'annonce brillant, car son champ d'action est étendu et intéressant. Le double but qu'il poursuit est l'ambition de tous les Clubs alpins ; c'est-à-dire conduire l'homme à la montagne et faire mieux connaître la montagne aux hommes ; c'est là un des plus beaux idéals qu'il y ait au monde.

Digitized by Google

Digitized by Google

Le Mazama Club

Par Rodney L. Glisan.

Le nom de « Mazama » provient du nom donné à une chèvre de montagne, ou chamois d'Amérique, réputé pour être le meilleur grimpeur du monde, qui a fait des hautes cimes des montagnes de l'Amérique occidentale son habitat, et a choisi les pics les plus inaccessibles, les plus sauvages et les plus pittoresques comme séjour préféré.

Le Club a pour but d'explorer les montagnes, de vulgariser toutes les informations scientifiques et compétentes qui les concernent et d'encourager à conserver dans leur beauté naturelle les forêts et autres parures des sites montagneux. Toute personne qui a fait l'ascension d'un pic neigeux sur lequel il existe au moins un glacier actif, et dont le sommet ne peut être atteint autrement qu'à pied, est éligible comme membre.

Les « Mazamas » s'organisèrent le 19 juillet 1894, au sommet du Mont Hood, le pic neigeux le plus attrayant dans l'Etat de l'Orégon. L'événement suscita un grand intérêt local, car jusque là, ceux qui avaient fait l'ascension de la montagne étaient peu nombreux.

Cent quatre-vingt-treize personnes prirent part à l'excursion ; les Statuts du Club furent adoptés et l'on procéda à l'élection des membres parmi les amateurs qui étaient présents au sommet, à 11 225 pieds (3 422 mètres) au-dessus du niveau de la mer.

Non contents d'avoir organisé le Club d'une façon aussi originale, le but des efforts concertés des organisateurs fut ensuite d'envoyer l'été suivant des groupes sur les pics les plus importants des Etats de Washington, de l'Orégon et de la Californie, pour adresser de là des messages au moyen de signaux par héliographe, de pic en pic, depuis le Nord de l'Etat de Washington jusqu'en Californie.

On peut se rendre compte de la difficulté de réalisation de ce plan, si l'on considère qu'il exigeait l'ascension de nom-

Digitized by Google

breux pics neigeux difficiles à atteindre, dont certains étaient encore peu connus et d'autres n'avaient pas encore été escaladés ; si l'on avait entrepris ces ascensions trop tôt dans la saison, les alpinistes auraient été sérieusement handicapés par la présence de neige épaisse et molle ; tandis que plus tard dans l'été, la fumée produite par les incendies de forêts très fréquents il y a quelques années, aurait intercepté la vue des signaux.

Quelques-uns des pics furent reconnus trop difficiles à gravir, et la fumée et les nuages interceptèrent la vue des autres pics. Le groupe du Mont Adams, dans le Washington, réussit cependant à échanger des signaux avec les ascensionnistes du Mont Hood dans l'Orégon.

Le Mont Hood a toujours été la montagne la plus populaire parmi les membres du Club ; il est généralement désigné comme critérium à ceux qui posent leur candidature pour l'admission.

Pendant nombre d'années, en plus de la sortie annuelle, le Comité des excursions organisa chaque année une ascension du Mont Hood qui avait lieu généralement le 4 Juillet, de sorte qu'une occasion facile était fournie à tous ceux qui voulaient devenir membres du Club. Durant l'hiver, des sorties dans la montagne, en raquettes ou en ski, étaient organisées.

Pendant les premières années de son existence le Club comptait de nombreux membres dans l'Etat de Washington et le Mountaineer Club de Washington fut organisé par les membres « Mazamas » de cet Etat ; à son début, ce Club fut considéré comme un institution affiliée à la nôtre.

Chaque année, le Comité des Excursions organise une course sur un pic neigeux notoire, mais sans que cela soit le moins du monde limité à l'état de l'Orégon.

Les sorties officielles ont été les suivantes :

Mont Hood, Orégon, 1894; Mont Adams, Washington, 1895; Mont Mazama (dénommé ainsi pour les Mazamas), Mont Mac Loughlin (Pitt) et le Lac Crater, Orégon, 1896 ; Mont Rainier (côté Sud), Washington, 1897 ; Mont Saint-Helens, Washington, 1898 ; Mont Sahale (ainsi nommé par les Mazamas) et le Lac Chelan, Washington, 1899 ; Mont Jefferson (côté Sud), Orégon, 1900 ; Mont Hood, Orégon, 1901 ; Mont Adams, Washington, 1902 ; Three Sisters (Trois Sœurs), Orégon, 1903 ; Mont Shasta, Californie, 1904 ; Mont Rainier (côté Sud),

Digitized by Google

Washington, 1905; Mont Baker (côté Nord), Washington, 1906; Mont Jefferson (côté Nord), Orégon, 1907 ; Mont Saint-Helens, Washington 1908 ; Mont Baker (côté Sud), Washington, 1909 ; Three Sisters, Orégon, 1910 ; Pic Glacier, Lac Chelan, Washington, 1911 ; Mont Hood, Orégon, 1912 ; Mont Adams, Washington, 1913 ; Mont Rainier (côté Nord), Washington, 1914 ; Mont Shasta, Californie, 1915 ; Three Sisters, Orégon, 1916; Mont Jefferson (côté Sud), Orégon, 1917; Lac Wallowa et Eagle Cap, Orégon 1918 ; Mont Rainier (côté Sud), Washington, 1919.

Tous sont des pics couverts de neige éternelle, dont l'altitude varie entre 9 000 et plus de 14 000 pieds (3 000 et 4 300 mètres) et dont les pentes sont couvertes de glaciers.

On ne peut guère trouver ailleurs une série aussi attrayante de pics neigeux ; cônes volcaniques, massifs perpétuellement couverts de neige, avec des glaciers profondément encastrés dans leurs flancs rocheux, s'élançant à une grande hauteur au-dessus des monts boisés et des collines verdoyantes qui sont à leurs pieds. Tous offrent un panorama captivant à ceux qui se livrent à leur escalade.

Les ascensions du Mazama-Club sont obligatoirement différentes de celles des autres Clubs. De son côté, le Sierra Club, en Californie, est continuellement en mouvement, passant un mois entier dans la montagne en changeant de camp presque chaque jour, en suivant des tracés bien déterminés et en traversant dans toute leur longueur et leur largeur les Hautes Sierras, pendant que les pics élevés servent de points de repère pour indiquer la route. Dans l'Orégon, par contre, les difficultés ont été si grandes jusqu'ici pour atteindre le pied des monarques solitaires de la Chaîne Cascade, à travers des forêts presque impénétrables, qu'une fois que le camp est établi, on le change rarement de place, et que généralement un seul pic est le but de l'activité du Club pour toute la saison d'été. Les ascensions se font sous la direction d'un membre du Club qui a préalablement choisi la route ; on n'emploie jamais de guides professionnels. Des hommes de science participent à nos sorties et contribuent à rendre les entretiens au camp plus attrayants et plus instructifs. Les excursions ne sont pas réservées uniquement aux membres du Club, mais sont accessibles à toute personne étrangère ; il lui suffit d'acquitter un droit supplémentaire.

La liste des membres atteint jusqu'à présent le nombre

Digitized by Google

approximatif de 500, hommes et femmes étant à peu près en nombre égal.

En plus des grandes courses annuelles, le Club organise une série d'excursions et de promenades hebdomadaires, limitées au milieu de l'hiver à des sorties d'une demi-journée. et au commencement de l'été et en automne, à des excursions comprenant les deux jours de fin de semaine. Le programme de ces promenades est envoyé aux membres du Club. Fréquemment celui qui conduit l'excursion fait un court exposé des questions historiques qui peuvent avoir trait à l'endroit visité, ou bien il attire l'attention des membres excursionnistes sur la botanique ou la géologie de la région.

Les photographies prises pendant l'excursion sont montrées à la suivante, de sorte qu'un choix peut être fait par ceux que cela intéresse.

Chaque année, le Club publie une revue *Mazama*, qui donne les comptes rendus des excursions, illustrés par des photographies prises par les membres.

Le Club s'occupe vivement à encourager l'excellent travail qu'accomplit le Service des Forêts, et bientôt tous les endroits dans l'Orégon qui ont un intérêt pittoresque, seront accessibles par des sentiers bien tracés.

Le Club travaille également à rendre praticables les sentiers anciens ou abandonnés.

L'influence du Club a été des plus sensible en ce qui concerne l'obtention et le vote des lois protectrices.

Pendant la saison d'hiver, des séries de conférences sont données sur des sujet d'intérêt général pour l'alpinisme, et des professeurs des Universités voisines viennent parler sur la botanique, la faune, la flore et la géologie de l'Orégon.

Le quartier général du Club est situé dans le bâtiment de la Chambre de Commerce de Portland.

Digitized by Google

Le Sierra Club

par William Frédéric Badé

Le Sierra-Club prit naissance avec un but précis. En 1889, John Muir conduisait Robert Underwood Johnson, alors membre de la Direction Editoriale du *Century Magazine*, dans la région du Yosémite de la Haute-Sierra. Muir attira son attention sur la quantité innombrable de moutons qui étaient admis à dévaster une des plus glorieuses régions de montagnes des Etats-Unis. Tous deux convinrent que la meilleure manière de sauver cette contrée des ravages de ces « locustes en sabots » comme aussi de la préserver des intentions destructives des bûcherons, était d'obtenir que toute cette région fut réservée comme « Parc National ».

L'initiative de cette idée appartient à M. Johnson. Tous deux assis près du feu de campement sur les prairies de Tuolumne, ils élaborèrent ensemble des plans. D'après ceux-ci, Muir devait commencer par éveiller l'opinion publique en faveur de leur projet, au moyen d'une série d'articles à faire paraître dans le *Century* et Johnson de son côté devait s'occuper de faire présenter au Congrès le Bill du Yosémite National Park. Muir se lança dans cette campagne avec ardeur et fut secondé de façon compétente par Johnson. Le 1er octobre 1890. le Bill du Yosémite National Park passa au Congrès, mais fut combattu et contesté par toutes les tendances égoïstes et par des chicanes de bas étage. C'est là qu'il fallut s'apercevoir qu'il manquait une organisation défensive composée d'hommes dévoués à la chose publique, et cette absence se faisait alors cruellement sentir.

Les adversaires du mouvement en faveur du Parc National étaient unis par leurs intérêts égoïstes et les amis et partisans du mouvement étaient au contraire dispersés au loin et manquaient d'organisation.

C'est alors que Johnson proposa de fonder une association de défense du Park National, avec siège et quartier général

Digitized by Google

dans l'Est mais rien de ce projet ne vit le jour. Entre temps, il devint de plus en plus apparent que cette organisation de défense aurait dû avoir son siège et la majeure partie de ses membres dans l'Etat qui possédait les forêts et les sites à conserver et à protéger.

Quand, en 1891, le Congrès fit passer un acte donnant pouvoir au Président de créer des réserves forestières, le Président Harrison prit avantage de cela pour établir treize millions d'acres de ces réserves. Mais alors, ceux qui avaient de gros intérêts dans les affaires de bois et dans l'élevage des bêtes à cornes et des moutons, se mirent à entretenir une opposition violente dans le Congrès par le concours d'amis à leur dévotion.

L'intervention éloquente et infatigable de Muir en faveur de la conservation des forêts, rallia à sa défense en Californie des hommes ayant les mêmes idées que lui, particulièrement dans l'Université de Californie. Parmi ces hommes, était le professeur J.-H. Senger, qui dès l'année 1886 avait conçu l'idée de fonder dans la vallée du Yosémite une bibliothèque composée de travaux littéraires sur la Montagne. A cette époque, il existait très peu d'éléments d'information exacte en ce qui concernait cartes, routes et itinéraires, etc... à l'usage de ceux qui désiraient visiter les parties reculées de la Sierra Nevada.

Une partie des buts de l'organisation projetée par le professeur Senger et ses collègues devait combler cette lacune. Muir, ainsi que ses amis de l'Est, eurent d'abord l'intention de créer une organisation qui eut pour objet de provoquer l'établissement de Parcs Nationaux et de Réserves forestières, mais il est intéressant de remarquer que lorsque le Sierra-Club fut finalement fondé le 4 juin 1892, il se proposa un double but : 1° d'explorer, de faire aimer et de rendre accessibles les régions montagneuses de la Côte du Pacifique et d'entreprendre la publication de toutes les informations authentiques qui les concernent ; 2° de faire appel à l'appui et à la coopération du public et du gouvernement dans le but de protéger les forêts et autres beautés naturelles des montagnes de la Sierra Nevada. En somme, le Club fut créé en ayant deux ordres de visées, et il réunit parmi ses membres fondateurs, d'un côté, des hommes qui étaient déjà des fervents de la Montagne, et de l'autre, des hommes

Digitized by Google

dont l'intérêt initial était de conserver pour les générations futures les forêts et les sites naturels des montagnes.

Chez aucun de ces hommes, ce double intérêt n'était mieux représenté que dans la personne de John Muir qui devint le premier des présidents du Club et qui garda cette fonction sans interruption pendant vingt-deux ans, et jusqu'à sa mort. Deux autres hommes qui, en dehors de Muir et de Senger, contribuèrent grandement à déterminer l'organisation, le caractère et les buts du Club, furent Warren Olney Sr. et le professeur William Dallam Armes.

L'activité du Club au service du public commença immédiatement. Avant que son organisation n'eût eu cinq mois d'existence, il avait déjà étudié et par la suite combattu avec succès le Bill Caminetti qui proposait de réduire considérableent les limites du Parc National du Yosémite. Il apporta une assistance vigoureuse à John Muir et à d'autres, dans leur lutte pour la création des réserves forestières de la Sierra, et cette œuvre fut réalisée en l'année 1893.

En réponse à la recommandation que lui fit la Commission Nationale qui, accompagnée par John Muir, inspecta en 1896 les forêts encore comprises dans le domaine public, le président Cleveland, en février 1897, mit à part par proclamation treize réserves forestières comprenant vingt et un millions d'acres.

Par l'intermédiaire de représentants à sa dévotion dans le Congrès, le trust des bois et de l'élevage réussit à replacer pour une année dans le domaine public toutes les réserves à l'exception de celles de la Californie. L'exception expresse de la Californie des dispositions de l'amendement d'annulation du Sundry Civil Bill, par lequel on avait tenté d'accomplir cette mesure restrictive, est due pour une large part à l'influence du Sierra-Club.

Dans tous les conflits subséquents entre « la bonne cause du Paysage et le Diable », ainsi que Muir avait coutume de dire, le Sierra-Club a combattu le Diable d'une manière efficace, et tous les intérêts égoïstes ayant des desseins sur le domaine public ont appris à le haïr et à le craindre.

La coupe illégale des arbres dans les Parcs Nationaux, la pratique destructive du « feu de défrichement » et la mise en pâture des moutons furent combattues tour à tour et supprimées. Toujours sur le qui-vive, non seulement pour la pro-

Digitized by Google

tection, mais aussi pour l'extension des terrains de parcs et la création de nouvelles réserves, le Club a derrière lui un record de campagnes remarquables en faveur des Parcs Nationaux. Des monuments nationaux furent également créés sur la recommandation expresse du Club, tel que le Devil's Postpile (le Poteau du Diable). Ce ne fut pas un compliment immérité lorsque John Muir en 1911 dédia son livre : « My first Summer in the Sierra » (Mon premier été dans la Sierra) au Sierra-Club de Californie, « fidèle défenseur des terrains de récréation populaire. »

Une autre caractéristique de l'activité du Sierra-Club est tellement unique qu'elle a plus contribué à sa réputation que quoi que ce soit d'autre. Pendant près de vingt ans, des groupes importants de ses membres ont chaque été exploré, campé et fait des escalades dans des régions écartées de la Sierra Nevada. Un certain été, une expédition fut organisée pour le Mont Rainier. Ces expéditions ont une durée d'un mois environ ; jusqu'à 150 personnes et plus y participent ; la nécessité d'un approvisionnement important qui doit suivre les déplacements et doit être transporté au moyen d'animaux de bât, fait valoir tout pariculièremen l'art de restreindre le chargement.

L'honneur d'avoir inauguré et perfectionné cette méthode de visiter les montagnes appartient à M. William E. Tolby, habilement secondé en cela par M. Joseph N. Le Conte et feu M. E. T. Parsons. Des centaines de personnes de toutes les parties des Etats-Unis ont reçu par cette méthode une remarquable initiation à la vie de plein air en pratiquant un exercice salutaire et en bénéficiant d'une nourriture simple et substantielle, en marchant des centaines de milles par les sentiers de montagnes à travers les paysages et sites les plus merveilleux et les plus reculés du monde.

Lorsque le Sierra-Club fut fondé, il existait de nombreux pics le long de la Côte du Pacifique qui n'avaient pas encore été escaladés. Ce fut l'occasion pour divers membres du Club de se révéler excellents alpinistes. Un bon nombre de sommets avaient été déjà conquis par John Muir et d'autres, qui devinrent plus tard des membres fondateurs de notre organisations. Mais de nombreuses premières ascensions furent effectuées plus tard par d'autres membres et certains d'entre

Digitized by Google

eux ont réalisé d'excellents records d'ascension dans d'autres parties du monde.

Dans les dernières années, un groupe de clubistes a attaché un intérêt très vif aux promenades locales de fin de semaine, soit dans la région de la baie de San Francisco, soit dans les environs de Los Angelès. La Section méridionale du Sierra-Club, qui comprend de nombreux adhérents et est très active, a son siège dans cette dernière ville.

Le Sierra-Club publie annuellement un bulletin richement illustré, comprenant plus de cent pages, qui reflète l'intérêt de ses membres pour les questions scientifiques, géographiques et d'alpinisme, et dont le tirage dépasse déjà deux mille exemplaires. Il a acheté à des propriétaires particuliers pour en faire bénéficier le public, les magnifiques Soda Springs (Sources Soda) sur les prairies de Tuolumne, et il entretient là le refuge commémoratif Parson.

Il entretient également le refuge commémoratif Le Conte dans la vallée du Yosémite et le refuge Muir dans les montagnes de Sierra Madre, en Californie méridionale.

Jusqu'ici, les sports d'hiver n'ont pas été l'objet d'une grande attention en Californie, mais le Club s'occupe d'en développer l'intérêt et il semble probable que dans un avenir prochain, il y aura des excursions régulières organisées dans ce but parmi les montagnes de la Haute Sierra, de même qu'au sommet de la Sierra Nevada, près de Truckee.

Digitized by Google

Digitized by Google

Club Alpin Américain

Par Henry G. BRYANT.

La tendance naturelle qu'ont les fervents de la montagne à s'organiser et à se grouper pour un but commun, s'est tout d'abord manifestée dans notre pays pendant le dernier quart du XIX[e] siècle, par la formation de plusieurs Clubs consacrés à l'alpinisme. L'Appalachian Mountain Club de Boston, fondé en 1876 stimula l'intérêt pour les Montagnes Blanches du New-Hampshire, au moyen de sa publication : *Appalachia*. Par son activité à construire des sentiers et des refuges et à défendre la cause de la protection des forêts, il exerça une influence très étendue qui contribua à populariser l'alpinisme dans les Etats de la Nouvelle Angleterre. Egalement, sur la côte du Pacifique, les amis du sport sous la conduite de John Muir et de Joseph Le Conte, organisèrent en 1892, le Sierra Club de San Francisco, pour l'étude systématique et l'exploration de la Haute Sierra de Californie. Les « Mazamas » de Portland qui se constituèrent deux ans plus tard, consacrèrent en grande partie leur énergie à organiser des expéditions et des camps d'été, tandis que leurs membres étaient à même de s'attaquer aux sommets du Mont Rainier, ainsi qu'à d'autres pics neigeux de la Côte Nord-Ouest.

Jusque là, on remarquera que les Etats de l'Est Central n'étaient représentés par aucune de ces organisations. C'est pourquoi il avait paru au Professeur Angélo Heilprin, de Philadelphie, que le moment était favorable pour la création d'un Club Alpin Américain, qui serait constitué dans le genre de l'Alpine Club de Londres. Au printemps de 1901, après avoir correspondu à ce sujet avec un certain nombre de personnalités de Boston, New-York et Baltimore, le Professeur Heilprin se trouva encouragé à convoquer une réunion dans le but de tenter la fondation du Club en question.

Cette réunion eut lieu au siège de la Société de Géographie de Philadelphie, le 9 Mai 1901. On y dressa un relevé

Digitized by Google

de l'objet et des buts de l'organisation ; les questions d'éligibilité y furent discutées, et les personnalités suivantes parmi beaucoup d'autres furent enrôlées comme membres du Club ; ce furent, Messieurs : Edwin Swift Balch, Captain Amos Bonsall, Herbert L. Bridgman, Henry G. Bryant, Professeur Charles E. Fay, Professeur Angelo Heilprin, Professeur Harry Fielding Reid, Professeur Israël C. Russel, et Georges Vaux Jr. C'est ainsi qu'un organisme nettement spécialisé prit naissance et fut inauguré avec succès ; il ne devait nécessairement s'adresser qu'à un petit groupe de fervents et d'enthousiastes de la nature.

A la suite de cette première réunion de Philadelphie, une courte circulaire (la première publication officielle) fut rédigée afin de renseigner les futurs candidats ; cette circulaire faisait allusion à la réunion préliminaire de Philadelphie, donnait les noms des onze personnalités déjà inscrites au Club à ce moment et exposait les buts du Club qui seraient les suivants : l'exploration et l'étude des hautes montagnes et des régions des cercles arctique et antarctique ou de leurs alentours ; la culture du sport alpin ; l'encouragement et la diffusion des connaissances concernant les régions indiquées plus haut.

Comme première tâche, le Club devait entreprendre l'étude des hautes montagnes de toute l'Amérique en rassemblant tous les faits et phénomènes qui leur sont particuliers, et publier une série de monographies illustrées de ces montagnes dans le but de présenter une description complète des Alpes de l'Hémisphère Occidental.

Il est bon de signaler que les buts de l'organisation et les conditions d'éligibilité de ses membres tels qu'ils étaient énoncés dans la circulaire en question étaient en substance les mêmes que ceux qui figurent dans les statuts et règlements d'aujourd'hui.

Comme on l'aura remarqué, il y a dans les buts du Club une particularité inusitée et c'est l'importance attachée à l'exploration et à l'étude des régions comprises dans les cercles Arcitque et Antarctique ou leurs alentours, de sorte que les explorateurs polaires et les glaciologues sont éligibles comme membres en dehors de toutes capacités et titres qu'ils pourraient avoir comme alpinistes. Cette reconnaissance formelle de l'exploration polaire et l'importance donnée à l'étude des phénomènes glaciaires, distinguait notre organisation des

Digitized by Google

autres Clubs alpins, dont le champ d'études et d'opérations est généralement plus circonscrit. Cette différence apparente d'affinité parmi les fondateurs du Club, en plaçant l'exploration arctique sur le même pied que l'alpinisme proprement dit, s'explique par le renouvellement d'intérêt qui prévalait à l'époque à Philadelphie en faveur des explorations polaires et qui était la conséquence des récentes expéditions de Peary dans l'extrême Nord.

Le Professeur Heilprin prit grand intérêt à ces entreprises, intérêt qui, sans aucun, se traduisait par un désir d'honorer les héros arctiques de la manière indiquée.

On pouvait craindre que ceux qui ont le culte de l'alpinisme pur eussent été sensibles à cette intrusion d'une activité étrangère et différente au milieu d'une confrérie d'alpinistes; mais l'expérience a montré que cette extension du champ d'action et d'efforts a apporté au contraire de la richesse et de la vigueur à la vie du Club, que beaucoup de membres auraient regretté d'avoir méconnue. Dans les dernières années, les Statuts ont été modifiés pour élargir les conditions d'éligibilité de manière à admettre, non seulement les candidats qui excelleraient dans le sport de l'Alpinisme, et qui auraient été par là même considérés seuls comme membres actifs du Club, mais encore ceux qui auraient conquis une place marquée dans la littérature et l'art alpestres.

Les réponses reçues sur la première circulaire qui avait été envoyée à une liste choisie d'adhérents probables, furent si encourageantes que, le 15 Mars 1902, une deuxième courte notice fut adressée à ceux qui avaient témoigné de l'intérêt à l'organisation projetée. Cette communication qui était signée du professeur Heilprin, comme président du Comité provisoire, annonçait le projet d'adoption des Statuts et renfermait une liste de membres du bureau accompagnée de bulletins de vote « pour une durée de fonctions allant jusqu'en Décembre 1903 ». Les membres du bureau et les conseillers nommés de cette manière furent régulièrement élus comme résultat du vote par correspondance et comprenaient les noms suivants : Président : Charles E. Fay ; Vice-Présidents : Angelo Heilprin et Georges Davidson ; Secrétaire : Henry G. Bryant ; Trésorier : William S. Vaux Jr ; Conseillers : Harry Fielding Reid, John Muir, Israël C. Russell, et Harry P. Nichols. Ainsi fut constitué le premier Comité de Direction du Club.

Le premier livret publié par le Club en Décembre 1902

Digitized by Google

contenait en plus des Statuts, une liste de quarante-cinq membres actifs.

Après ces préliminaires indispensables, la première séance de travail qui fut suivi d'un dîner eut lieu à l'Hôtel Colonial à Washington, l'après-midi et le soir du 2 Janvier 1903. En Décembre 1915, le Club fut autorisé à se former à Philadelphie selon les lois de l'Etat de Pensylvanie.

Ainsi fut créée une camaraderie, qui, née d'un amour commun de la montagne, a pu survivre près d'une vingtaine d'années au milieu des distractions de la vie intense américaine.

Ayant eu la bonne fortune d'avoir d'excellents fondateurs, le Club attira à lui une série très importante des meilleurs éléments parmi les alpinistes et les explorateurs des solitudes vierges. Pendant les années qui suivirent, chaque retour d'anniversaire, à l'exception de celui de l'année 1918, en raison de la guerre, fut témoin d'une réunion des membres à Philadelphie, New-York, Boston ou Baltimore, à des époques coïncidant avec l'assemblée de l'Association américaine pour l'avancement des Sciences.

Le charme et la bonne camaraderie qui règnent aux dîners du Club attirent d'ordinaire la présence de nombreux membres originaires des contrées de l'Est, tandis que seule la grande distance nous a privés jusqu'ici de la présence d'un nombre égal de nos adhérents de la Côte du Pacifique. Ceux qui ont assisté à ces dîners se rappellent le plaisir qu'ils ont éprouvé à écouter les hôtes de marque qui nous ont honorés de leur présence, parmi lesquels il faut mentionner : l'ambassadeur Bryce, le duc des Abruzzes, l'amiral Peary, Sir Ernest Shackleton, et Vilhjalmur Stefansson.

Pour réaliser les buts que le Club s'est donné pour objet, trois numéros de la publication officielle « *Alpina america* » ont paru. Ceux-ci comprennent : la « Haute Sierra », par le Professeur Joseph N. Le Conte ; « Les Montagnes Rocheuses du Canada », par le Professeur Ch. E. Fay ; et « Exploration de Montagnes dans l'Alaska », par le Major Alfred H. Brooks. Tant par l'exactitude des descriptions que par leurs qualités littéraires et l'autorité avec laquelle les sujets sont traités, ces monographies ont jeté un certain lustre sur notre organisation, et nous avons l'espoir que lorsque les circonstances le permettront, d'autres numéros pourront être publiés.

Pour que la petite bibliothèque du Club ait toute son

Digitized by Google

utilité et qu'elle soit en même temps accessible au public, les volumes existants furent déposés en 1916 à la Bibliothèque Publique de New-York avec une dotation de fonds réservés à l'acquisition, au fur et à mesure de leur publication, de nouveaux volumes remarquables au point de vue alpinisme. En même temps, M. Le Roy Jeffers fut nommé Bibliothécaire du Club.

Au cours des années, notre organisation a eu une croissance satisfairsante, quoique lente, en dépit de conditions qui peuvent être considérées comme contraires au succès d'une semblable entreprise dans ce pays. Parmi ces conditions peu favorables, il faut mentionner : la dispersion des membres sur une vaste étendue géographique ; l'éloignement des véritables pics des centres peuplés et le caractère nettement spécialisé d'une propagande pour l'alpinisme chez un peuple dépourvu de traditions à ce point de vue, sans compter les facilités et les occasions offertes par les pays d'Europe.

On doit nous tenir compte d'avoir pu obtenir cette progression satisfaisante sur un sol et dans un pays qui est largement consacré à des visées plus matérielles.

Digitized by Google

Digitized by Google

L'Adirondack "Camp and trail" Club

Par GODFREY DEWEY.

L'Adirondack Camp and Trail Club a été organisé en 1910 pour aménager et entretenir des sentiers et des campements ; contribuer à la conservation des forêts des Adirondacks, et pour d'autres buts d'un intérêt similaire ; procurer à ses membres et au public en général la jouissance pleine et entière des forêts et des montagnes de l'Adirondack.

Le siège du Club est au Lake Placid Club à New-York.

Sous la direction de Henry Van Hoevenberg, précédemment membre des « Adirondack pioneers », Président du Club depuis les débuts jusqu'à sa mort, survenue en 1918, notre Club a tracé, ou retracé et maintenu en bon état 50 milles de sentiers, y compris ceux de Tahawus (Mont Marcy), Mont Mac Intyre, Col Avalanche et Col Indian ; il a construit et entretenu sept campements ouverts, tant sur des terrains de l'Etat que sur des terrains privés et qui sont tous accessibles par la Vallée du Lac Placid ; il a constitué une ample quantité de matériel et d'équipement de campement, pour être prêté aux membres du Club et à d'autres personnes et il a rassemblé et répandu toutes les informations utiles, concernant les sentiers et les campements de la région des Adirondacks.

Le programme du Club est de concentrer ses efforts sur la vallée du Lac Placid, ce point étant considéré logiquement comme le cœur de la région des Adirondacks et d'augmenter son rayon d'action au fur et à mesure que l'état des fonds et l'augmentation des membres le permettront ; également d'encourager d'autres organisations à entretenir les sentiers et les campements qui relèvent de leur Secteur, aussi longtemps qu'elles veulent en assumer la responsabilité.

Le manque de publicité appropriée n'a pas permis d'augmenter le nombre des membres, qui est resté faible (n'ayant jamais été au-delà de 50) mais nous espérons dans un avenir prochain augmenter considérablement le chiffre de nos adhérents et aussi notre sphère d'opérations dans les Adirondacks.

Digitized by Google

Digitized by Google

Le California Alpine Club

Par W. C. FANKHAUSER.

« Faire des excursions dans la Californie, sillonnée ou non par des sentiers, dans le but d'amener les citadins à profiter de la vie au grand air et de jouir complètement des beautés naturelles que recèle l'Etat ; participer et contribuer par tous les moyens possibles à la protection et à la conservation des bois, des rivières, du gibier et de la configuration naturelle de la contrée. » Ainsi est formulé le § 2 de l'article premier des Statuts du « California Alpine Club ».

Les travaux du Club sont placés directement sous le contrôle de son Comité de Direction, qui consiste en un Président, un Vice-Président, un Secrétaire-Archiviste, un Secrétaire-Correspondant, un Trésorier et cinq Administrateurs. Le Président est autorisé à nommer et il nomme effectivement les Comités et Commissions suivantes : Commission d'admission des membres, finances, publications, excursions et sentiers, récréations, cantonnements, logements et sorties annuelles.

Le « California Alpine Club » a été organisé en Avril 1914. Un an après, il comptait 84 membres, tandis que le 1er Février 1920, ses annales indiquent un chiffre de membres de 242. A aucun moment de sa courte histoire, le Club n'a eu besoin de faire une propagande spéciale pour augmenter le nombre de ses adhérents. Tout au contraire, la progression du nombre des membres représente une croissance normale, et est due, on peut le dire, sans crainte d'être contredit, à l'activité déployée par le Club et à l'enthousiasme de ses sociétaires. Toute personne de bonne moralité et de bon caractère est éligible comme membre. Tout récemment un local a été ouvert au 535 Pacific Building, à San-Francisco, et la publication d'un bulletin a été entreprise.

Brièvement résumée, l'activité du Club consiste en promenades dominicales de 10 à 18 milles de parcours, dans le voisinage de San-Francisco, lorsque le temps le permet ; en fré-

Digitized by Google

quentes excursions de deux jours vers des points plus éloignés ; dans l'établissement de sentiers sur le Mont Tamalpais, Comté Marin (Californie) ; la réunion annuelle du Jour de l'An, avec banquet, soirée théâtrale suivie de bal ; une réunion de plein air au milieu de l'été ; une exposition annuelle d'objets et ustensiles de camping et de cuisine de plein air ; une excursion pour le sport d'hiver à Truckee (Californie), et l'excursion annuelle d'été dans la Sierra Nevada.

L'année dernière, furent visités le Kern River Canon, et le Mont Whitney. Le programme de cette année comporte la visite du Parc National Grant, la fourche Sud de la rivière Kings et sa source, le Parc National Séquoia où est située la grande forêt des Arbres Géants.

Des membres du Club ont déposé ses carnets sur le Pic Ouest du Mont Tamalpais, sur le Pic Nord du Mont Diablo, sur le Mont Saint-Héléna, le Mont Loma Prieta, le Mont Pico Blanco, le Mont Tallac, le Mont Shasta, le Mont Lassen, et le Mont Whitney, tous en Californie.

Ces carnets, sous forme de livres ont été enfermés dans des réceptacles résistants, et d'autres seront placés si cela est nécessaire.

Digitized by Google

Le Colorado Mountain Club

Par James GRAFTON ROGERS.

Le Colorado Mountain Club fut organisé à Denver en Avril 1912. Les Montagnes Rocheuses Centrales, qui forment son champ principal d'action, avaient déjà suscité quelques efforts locaux, mais relativement faibles de la part d'organisations similaires, mais aucune société de ce genre ne survécut dans l'Etat dès que le Club actuel fut lancé. Avec un noyau initial de 20 membres environ pris dans la région, tous enthousiastes de la Montagne, la Société est parvenue aujourd'hui à avoir près de 600 adhérents et dans ce nombre, il n'y a aucun membre qui soit inactif.

Sa rapide croissance peut être attribuée à ce fait qu'elle répondait à un besoin public bien défini sur son propre territoire ; qu'elle a pris naissance au moment du réveil de la vie au grand air en Amérique, et aussi parce qu'elle a été intelligemment dirigée.

Les buts assignés au Club sont : de créer « l'union des énergies, des intérêts et du savoir parmi les étudiants, les explorateurs et les fervents des Montagnes du Colorado ». Son activité se divise en plusieurs groupements distincts : De Mai à Octobre, le Club dirige des excursions bi-hebdomadaires dans les montagnes : elles durent de un à trois jours. En 1919, on a établi ainsi le programme de trente-quatre excursions. Ces sorties sont dirigées presque militairement, elles ont un guide désigné qui se charge de la direction, un itinéraire arrêté d'avance ainsi qu'un chiffre de dépenses fixé. Le nombre des participants est généralement d'une trentaine, mais certains itinéraires attirent trois ou quatre fois plus d'amateurs.

Le terrain sur lequel s'étend l'action du Club est celui du Colorado Central, qui comprend un immense système de chaînes granitiques avec de nombreux pics dépassant 14 000 pieds (4 270 m.) d'altitude, et un plus grand nombre encore qui s'élèvent au-dessus de la limite de la végétation, laquelle est

Digitized by Google

à 11 500 pieds environ (3 500 m.), dans le Colorado. Les Rocheuses du Colorado sont remarquables par leur élévation, leur étendue, leur variété et leur climat hospitalier.

En dépit de leur altitude élevée, elles ne portent presque pas de neige ni de glace et n'ont que des vestiges de glaciers de peu d'étendue. Le Club encourage l'escalade de rochers qui comportent peu de dangers. Dans toutes les branches de l'activité du Club, on fait surtout porter l'effort sur le côté instructif et récréatif plutôt que vers les prouesses physiques ; aussi, les amis enthousiastes de la nature trouvent-ils dans ces montagnes des satisfactions inépuisables.

Une course en montagne, d'une durée de deux semaines, est conduite au mois d'août sur quelque point moins facilement accessible. Le plan de l'expédition comporte généralement un campement unique et permanent, avec des excursions à pied aux pics et lacs voisins. Le camp est toujours dressé près de quelque sommet élevé bien connu, dont l'ascension est le fait culminant de l'excursion. Ces expéditions annuelles sont suivies par une centaine de sociétaires qui attirent à eux de nombreux membres des Clubs alpins affiliés. Il y a également une réunion annuelle pour la pratique du ski et des raquettes, organisée en Février sur le territoire de la ligne forestière du Parc National des Montagnes Rocheuses.

Pendant l'hiver a lieu une série de conférences publiques qui sont généralement gratuites ; les sujets traités sont ceux qui ont trait à l'alpinisme ou à des questions scientifiques ; ces conférences se font à la Bibliothèque Publique de Denver. Des sections d'études sur la botanique, la géologie, l'histoire, la photographie et d'autres connaissances sont également activement conduites ; une exposition annuelle de photographies fait aussi partie du programme de notre Club.

Après plusieurs essais dans différentes directions, le Club en est venu à la publication d'un Bulletin Mensuel appelé : « Trail and Trimberline » qui promet de devenir une petite revue très joliment illustrée. Le Club a produit d'autres publications parmi lesquelles il faut citer comme ouvrages-types : « Les Pics des bois du Colorado » ; « Les Chipmuhks, écureuils et chiens de prairie du Colorado », ainsi que deux revues annuelles illustrées.

Une bibliothèque comprenant des cartes et une nombreuse littérature sur la montagne s'augmente progressivement. Le dépôt sur les sommets les plus connus de l'Etat du Colorado de

Digitized by Google

cylindres imperméables en bronze destinés à recevoir des cahiers de rapports et comptes rendus, est un exemple des occupations variées auxquelles se livre le Club.

Notre organisation prend aussi une part active à tous les problèmes et mouvements qui concernent la vie au grand air en Amérique. Notre Comité de protection des sites naturels, en collaboration avec le Service des Parcs Nationaux, le Service des Forêts et le Système municipal des Parcs de Montagne de Denver, a fait une propagande active sous la forme d'affiches attrayantes et de signes routiers.

Par d'autres appels directs, il invite tous ceux qui visitent les contrées boisées à épargner les petits oiseaux et autres animaux, à ne glaner les fleurs qu'en petite quantité, et à nettoyer l'emplacement du campement où ils ont séjourné.

Pendant l'été, les parties basses des Monts du Colorado sont sillonnées par quantité d'automobilistes qui font du camping ; ils ne paraissent pas se douter du mal qu'ils font dans le sens cité plus haut, ainsi que des chances d'incendie qu'ils contribuent à augmenter dans les forêts sèches de ce pays.

Les autres occupations du Club ont pour but l'aménagement de sentiers, la construction de refuges, l'enregistrement des renseignements sur l'alpinisme et sur l'histoire, et aussi l'identification des montagnes et des rivières.

La Section du Pikes Peak qui a été récemment organisée à Colorado Springs, devra entretenir une organisation complète pour répondre aux besoins locaux, y compris les excursions et les conférences. Aussitôt que dans une localité il y a un nombre suffisant d'affiliés, pouvant assurer l'existence d'une section, celle-ci est créée, et des plans sont dressés pour la création de nombreuses sections de ce genre sur un territoire aussi vaste et montagneux qui s'étend sur environ quarante milles carrés et qui renferment 50 pics dépassants quatorze mille pieds (4.200 m.) d'altitude.

L'organisation du Club est basée sur la théorie qui conçoit que l'entière direction doit être confiée à un Comité d'administrateurs. Ce Comité comprend actuellement neuf membres, mais il doit être augmenté pour permettre aux Sections d'être représentées. C'est ce Comité qui procède à l'élection du Bureau, qui expédie les affaires courantes et décide des dépenses.

L'admission comporte deux classes de membres ; les membres ordinaires et les membres qualifiés ; la seule chose

Digitized by Google

que l'on exige en plus de ces derniers comme condition d'admission, c'est l'ascension faite à pied d'un sommet du Colorado choisi parmi ceux de 14 000 pieds (4 200 m.) d'altitude.

Environ 60 0/0 sont des membres qualifiés. Les dames égalent les hommes comme nombre et comme activité.

Digitized by Google

Club Champs et Forêts

Par Frédérick M. Brooks.

Peut-être le titre « Field and Forest » (Champs et Forêts) indique-t-il suffisamment le but poursuivi par ce Club ? Depuis ses débuts, qui remontent à seize ans, la raison principale de son existence a été de prendre l'initiative de faire des randonnées dans la campagne, et dans les forêts, ainsi qu'à parcourir les montagnes. Alors que si grand nombre d'entre nous sont tenus, en raison de leurs occupations, de vivre entre quatre murs, et de courir le pavé des rues, nous pouvons nous rendre compte combien la création de Clubs de cette nature correspond à une mission et à un but bien définis à remplir.

Notre Club doit son origine au stimulant provoqué par les travaux et études de plein air auxquels se livraient quelques professeurs de l'Institut de technologie du Massachusetts. Un certain nombre de maîtres des Ecoles de Boston, qui désiraient élargir leurs connaissances pratiques en géologie et en biologie se joignirent les samedis après-midi à ce cours en plein air. Ces sorties qui avaient eu lieu tout d'abord dans un but d'études scientifiques, furent fréquentées par tant de personnes qui avaient pris l'habitude de s'y joindre, que bientôt le besoin se fit sentir de former un Club de promenades. De sorte qu'au mois de Février 1904, notre Club fut organisé ; il a été constitué et déclaré en 1907 suivant les Lois du Massachusetts.

Nos promenades du samedi après-midi peuvent être considérées comme une des activités principales du Club; le schéma en est tracé d'avance pour toute l'année. Le nombre de ceux qui y participent est d'une dizaine de personnes seulement pour les après-midi d'hiver, lorsque le temps est mauvais ; il est de soixante-quinze et même bien au delà de cent lorsque la promesse d'un beau ciel bleu et le chaud soleil invitent irrésistiblement au dehors. Il faut dire ce-

Digitized by Google

pendant qu'en général la moyenne est constante. Ces promenades du samedi après-midi n'ont plus, à proprement parler, de but scientifique. Cependant, il ne faudrait pas croire que dans ce sens le Club aurait abandonné la foi de ses fondateurs ; ce serait une erreur, car il a seulement changé de plan et de méthode.

Son programme et son idéal ne sont plus de limiter la qualité de ses membres à des professeurs et à des maîtres d'école, mais de faire délibérément appel à toutes les classes de la Société. Son but essentiel est d'augmenter le plus possible le nombre de ses membres, dans l'espoir d'amener au plein air et au contact avec la nature, une quantité de plus en plus grande d'amateurs recrutés aussi bien parmi les gens âgés ou d'âge mûr que parmi les jeunes gens.

Si nous ne nous attardons pas dans nos promenades à examiner avec soin les procédés de la formation des roches, ni à donner le nom scientifique exact à chaque fleur ou à chaque arbuste, nous avons, au contraire, tous une chance de respirer le bon air, de profiter du beau soleil et d'exercer nos poumons, nos bras et nos jambes.

Une fois par mois, une causerie ou une conférence sont préparées sur quelque sujet ayant rapport aux rochers, aux arbres, aux fleurs ou aux oiseaux. En pareil cas, la promenade habituelle a lieu l'après-midi, après quoi les membres se rendent dans des endroits tels que le Musée des Enfants, dans une classe du Tufts Collège ou au Musée Agassiz, à l'Université Harvard ; et là, soit une causerie, soit une conférence illustrée, est faite par une personne qualifiée qui explique quelque trait caractéristique ou spécial de la promenade.

Concernant l'alpinisme, notre but actuel n'est pas d'encourager les alpinistes accomplis, dont les ambitions vont vers les hautes altitudes et les records d'escalades ; notre tendance est plutôt d'intéresser un nombre de plus en plus grand de personnes qui sont peu familiarisées avec les montagnes à venir avec nous et à exercer leurs membres dans une distraction qui leur procurera bien des sensations nouvelles et stimulantes.

Alors qu'un certain nombre de nos membres ont campé et fait des ascensions dans les chaînes importantes du globe, nous faisons des efforts pour fournir l'occasion à un nombre croissant de personnes de voir et de connaître nos monta-

Digitized by Google

gnes de la Nouvelle Angleterre et d'atteindre le sommet de montagnes telles que celles de la chaîne Présidential du New-Hampshire.

En cela, le Club a magnifiquement réussi, et en poursuivant cette voie, nous devenons de plus en plus un Club Alpin. Pendant les cinq dernières années, nous avons déjà dirigé des groupes de plus de soixante-quinze personnes vers les Montagnes Blanches du New-Hampshire, et les Montagnes Vertes du Vermont. Tout le monde a fait de l'alpinisme, et certains ont même accompli des prouesses.

Nous divisons généralement nos alpinistes en deux catégories, l'une qui doit aller de l'avant aussi rapidement qu'elle le désire, et l'autre qui doit suivre une allure plus modérée. De cette façon nous encourageons ceux qui sont timorés au sujet de leurs dispositions pour l'alpinisme. C'est une surprise constante de constater combien de ceux qui paraissaient ne pas être favorisés par la nature, soit à cause de l'âge ou du poids, arrivent à atteindre un sommet dans des conditions physiques vraiment satisfaisantes, lorsqu'ils ont été entraînés convenablement à grimper.

A chaque membre est offerte l'occasion de boucler un sac sur son dos et de sentir la peine de l'effort physique. Tous savent ce que signifie de grimper par-dessus les saillies de rochers et les racines des arbres, de passer à gué les rivières, d'être brûlé par le soleil et mordu par la gelée. Ils ont tous à affronter la pluie, le brouillard, le vent et la tempête et parfois ils connaissent cette sensation nouvelle de la faim et de la soif.

Et pourtant, après plusieurs jours passés au-dessus de la ligne de limite de végétation, après avoir dormi plus ou moins bien dans les refuges, ou même après avoir campé sur la terre nue, tous demandent à recommencer la saison suivante. Avec la bonne fatigue physique que procure l'ascension en montagne, il se produit toujours une salutaire et bienfaisante exaltation de l'esprit.

Un trait distinctif de notre Club et qui a d'ailleurs provoqué quelques critiques modérées, c'est que depuis 3 ou 4 ans, nous avons encouragé parmi nos membres plus de manifestations sociales qu'il est coutume de le pratiquer dans les Clubs pédestres. Le résultat a été de développer parmi nos membres une atmosphère et une disposition ami-

Digitized by Google

cale de même qu'un esprit de corps qui ont été remarqués par les nouveaux venus qui venaient d'autres organisations.

Les deuxièmes jeudis du mois, le Club organise une réunion à la Bibliothèque publique de Boston, où d'éminents conférenciers dissertent sur l'alpinisme, l'histoire naturelle et sur d'autres sujets de plein air.

Digitized by Google

Le Fresh Air Club

Par Mortimer Bishop.

Le « Fresh Air Club », qui est aujourd'hui le plus ancien Club pédestre de New-York, sinon des Etats-Unis, a été organisé dans l'année 1878 par feu M. William B. Curtis, le « père des Athlètes amateurs de l'Amérique ».

En 1890, le Club a été constitué selon les lois de l'Etat de New-York. Entre 1870 et 1880, une douzaine ou un peu plus de membres du « New-York Athletic Club » et un nombre égal de « l'American Athletic Club » formèrent des Clubs pédestres et firent des sorties aux environs de la ville de New-York, dans un rayon de trente milles.

Ces deux Clubs pédestres conservèrent une certaine activité pendant plusieurs années, jusqu'en 1878 ; mais à cette époque, tous les membres, à l'exception de quelques rares enthousiastes, renoncèrent à leur passe-temps. Ces hommes enthousiastes, Curtis et Henry E. Buermeyer (qui avait été également un des organisateurs du New-York Athletic Club), Mortimer Bishop et Thomas Muir, de l'American Athletic Club, ensemble avec quelques autres membres de ces deux Clubs, se réunirent chaque dimanche et continuèrent leurs sorties. Au bout d'un an ou deux, des amis et des étrangers, qui aimaient ce sport, se joignirent à eux, et leur nombre devenant suffisamment important, on décida de former un Club séparé, auquel on devait donner un nom et un but défini à atteindre ; on devait procéder également à l'étude des questions suivantes : caractère à donner aux promenades, recrutement des membres, programme général, moyens de transport, etc.

M. Curtis proposa le nom de « Fresh Air Club » et il explique l'origine de ce nom comme suit : Lui-même, avec deux de ses amis, revenant d'une course de vingt milles, firent les cinq derniers milles au pas accéléré, par une température bien au-dessous de zéro. Encore tout échauffés par

Digitized by Google

la course, ils firent irruption dans un tramway, et trouvant que l'air qui régnait dans cette voiture était vicié, ils laissèrent la porte ouverte. En face d'eux était assis un couple ayant toute l'apparence de gens frileux, la femme était couverte de fourrures et l'homme enveloppé dans un ample ulster. Après que les nouveaux arrivants eurent pris place, l'homme d'en face se leva et se dirigea vers la porte qu'il ferma d'un geste violent, puis regagna sa place. Un moment après, la femme, après avoir considéré les marcheurs, se tournant vers son compagnon, lui demanda à voix basse : « Qui supposez-vous que sont ces hommes ? » — « Je n'en sais rien, répondit l'homme, à moins que ce ne soit le « Fresh Air Club » (Le Club de l'Air frais) — D'où le nom donné à l'Association.

Le but assigné au Club était et est encore de procurer aux gens de professions sédentaires ainsi qu'aux hommes d'affaires, l'occasion de faire de l'exercice et de se récréer en plein air, principalement en exécutant des marches pendant la bonne saison, en patinant et en marchant en raquettes en hiver et en faisant l'été des ascensions en montagne.

L'admission, comme membre du Club, est limitée aux personnes qui, à l'épreuve, se montrent des compagnons agréables en même temps que de bons marcheurs de cross-country, car c'est la qualité et non la quantité qui importe et qui donne les meilleurs résultats. Les candidats restent à l'épreuve pendant toute une saison, et si on les trouve désirables, ils sont alors admis ; dans le cas contraire, un simple avis est généralement suffisant pour les dissuader de participer plus longtemps aux réunions. Cette méthode peut paraître brutale et égoïste ; mais elle assure un groupement homogène, une camaraderie parfaite et une ambiance enthousiaste. Tous les membres sympathisent dans les mêmes goûts et il y a absence d'indésirables. La preuve en a été faite au cours d'une période de plus de quarante années.

Les premières sorties furent faites dans le voisinage de la ville de New-York, et elles s'étendaient sur un parcours de 25 à 35 milles par jour ; des excursions de 45 à 50 milles en une journée et de 90 à 100 milles en deux jours, furent faites à certaines occasions.

Comme les environs se peuplaient de plus en plus, le

Digitized by Google

Club rechercha d'autres terrains d'activité ; c'est ainsi qu'il délaissa la grande route pour se livrer à un travail plus ardu, qui est l'escalade en montagne. Les Highlands historiques de l'Hudson, les monts Shawangunk, les monts Castkill et les monts Adirondack, dans l'Etat de New-York, les Berkshires dans le Massachusetts, les Montagnes Vertes dans le Vermont, et les Montagnes Blanches dans le New-Hampshire procurèrent maintes occasions d'efforts à donner et parfois de rochers à escalader. Dans les hautes régions des Castkills, le Club fit le tracé et l'aménagement de plusieurs sentiers, dont on se sert beaucoup aujourd'hui.

Pendant les vacances d'été, on organisa des expéditions alpines plus sérieuses dans les Rocheuses Occidentales et aussi dans les Rocheuses et les Selkirks du Canada ; dans une certaine occasion, un groupe visita également les Alpes Suisses.

Les sorties hebdomadaires du Club s'étendent dans un périmètre de 50 milles de New-York, et sont dirigées principalement vers les Highlands de l'Hudson. Là, le pays est presque sauvage, et il y a un certain effort à fournir.

Quelques-uns de nos membres sont des alpinistes en renom ; plusieurs d'entre eux ont eu l'honneur d'exécuter des premières ascensions dans les Rocheuses Américaines et Canadiennes, de même que sur le Mont Mac Kinley dans l'Alaska.

Comme nos excursions dans le voisinage de New-York ont pour effet de maintenir nos alpinistes en bonne forme, ils sont toujours prêts à affronter des escalades plus sérieuses lorsque vient la saison d'été.

Digitized by Google

Digitized by Google

Club des Montagnes Vertes

Par Will. S. MONROE.

Le Green Mountain Club fut organisé à Burlington (Vermont), le 11 Mars 1910. James P. Taylor, alors Directeur d'une école secondaire à Saxtons River fut l'instigateur de la nouvelle organisation et son premier Président. A l'origine, le Club était très exactement une affaire spéciale à l'Etat du Vermont, car le Conseil était composé d'un membre délégué par chaque Comté. Sur les quatorze Conseillers qui étaient à la tête du Club à son origine, aucun ne siège actuellement comme membre du Comité Exécutif.

Le but essentiel de la nouvelle organisation, ainsi que l'a décrit le Docteur Paris, dans un article très bien rédigé, paru dans le journal « Le Vermonter » en Mai 1911, était de « rendre les montagnes accessibles au moyen de sentiers bien tracés et maintenus en bon état; d'établir des camps et des refuges partout où il serait utile de le faire ; de publier des cartes et des livres qui rendraient compte des travaux qui auraient été accomplis dans les montagnes ; de répandre cette littérature dans l'Etat et aussi au dehors, et de faire un grand nombre d'adhérents de façon à renforcer l'influence du Club. »

L'effort initial du Club consista dans la création de Sections locales sur toute l'étendue de l'Etat, chaque Section devant assumer l'aménagement de la montagne la plus proche.

Les Sections locales formèrent pratiquement des organisations indépendantes et elles furent laissées libres de conduire leurs travaux comme elles l'entendraient. La première Section à créer fut celle de Burlington (le 8 Août 1910), et elle eut pour mission de tenter de rendre plus accessible le Mont Mansfield et le Couching-Lion (Lion couché) ou Camel's Hump (bosse de chameau).

Successivement, des Sections furent organisées à Ben-

Digitized by Google

nington, Rutland, Johnson, Brandon, Stowe et Ryegate. Plus tard, la Section de Brandon cessa d'exister. Le 24 Octobre 1916 naquit à New-York la première Section hors de l'Etat; elle est aujourd'hui la plus importante et la plus active du Club. En 1919, une autre Section fut créée à Middlebury. Actuellement, le nombre des membres du Club se chiffre à environ 800. La cotisation annuelle est de deux dollars, à laquelle il faut ajouter les contributions spéciales que les Sections jugent nécessaire de prélever pour faire face à leurs dépenses locales.

Une nouvelle constitution fut adoptée en 1917 et le Club fut régulièrement autorisé à se former en société.

Il est maintenant dirigé par un Conseil d'administration qui est élu par la Corporation à l'Assemblée annuelle. Le siège du Club est à Rutland ; son Président est M. Charles P. Cooper et le Secrétaire du Comité est M. George E. Chalmers.

De bonne heure, notre organisation avait décidé de commencer l'aménagement d'un chemin de montagne qui s'appellerait le « Long Trail » (Long Sentier) et qui s'étendrait sur toute la longueur de l'Etat, depuis le Mont Greylock dans le Massachusetts, jusqu'au Mont Pinnacle au Canada, sur une distance de plusieurs centaines de milles. Les premiers travaux consistèrent en général à relier entre eux des sentiers de bûcherons abandonnés qui bordent les arêtes principales des Green Mountains (Montagnes Vertes) ; une grande partie de ce travail initial fut confiée au Service forestier de l'Etat.

Cette idée fut en grande partie abandonnée, et des fractions importantes du Long Trail actuel, notamment les tronçons aménagés par le Professeur Will. S. Monroe et la Section de New-York, suivent la ligne de faîte de l'arête principale.

Avec quelques raccordements qui auront probablement été faits au commencement de 1920, le Long Trail s'étendra de la Région de Bennington jusqu'à Johnson, sur une distance d'environ 130 milles. Ce chemin de montagne est très inégal au point de vue de la perfection, mais lorsque la ligne principale aura été terminée, alors les différentes Sections seront à même de consacrer plus de soins à l'entretien des parties du sentier qui sont déjà aménagées et de les maintenir en bon état.

Digitized by Google

Le Club a également édifié, tout le long du sentier, de nombreux refuges construits en troncs d'arbres. Pour la plupart, ce sont des abris ouverts, du type Adirondack et qui peuvent abriter six à quinze personnes. Des plans sont déjà établis pour la construction, en 1920, d'un certain nombre d'autres refuges.

Un guide du Long Trail a été publié en 1917 et un autre est en préparation pour 1920. Le Capitaine Herbert Wheaton Congdon de la Section de New-York a publié une série de six cartes admirables qui embrassent la partie du Long Trail, ligne de faîte Monroe (43 milles), et M. Allen Chamberlain, dans son livre captivant « Excursions de vacances dans les Highlands de la Nouvelle Angleterre » a consacré trois chapitres aux sentiers du « Green Mountain Club ».

Digitized by Google

Digitized by Google

Club de sentiers et de montagnes d'Hawaï

Par Alexander Hume Ford

Le Hawaiian Trail and Mountain Club a été organisé en Avril 1910, sur le modèle du Sierra Club de Californie. Il eut 100 membres fondateurs et en plus une Section auxiliaire composée de Dames et une Section de membres Juniors.

Le Club commença aussitôt d'établir les canevas d'une série d'expéditions dans les Iles Hawaï, où sont situées des montagnes approchant de 14.000 pieds (4.200 m.) d'altitude. Partant de la ville d'Honolulu, on a aménagé des sentiers dans toutes les directions afin d'atteindre les montagnes les plus proches, de telle sorte qu'après deux heures de marche en partant du centre de la ville, on peut se trouver à 3.000 pieds (900 m.) au-dessus du niveau de la mer.

Des chalets de repos furent construits et des excursions à pied furent organisées les samedis et dimanches. Ces promenades prirent puis tard de l'extension par suite de l'emploi d'omnibus automobiles qui transportèrent les excursionnistes à 20 ou 30 milles de distance de la ville : ceci leur permettait, soit une journée de sortie complète dans les hautes montagnes de l'Ile de Cahu, ou bien d'aller camper sur les différentes chaînes de montagnes.

Souvent, on affrétait des bateaux et l'on faisait des excursions sur les bancs de coraux, où l'on pouvait étudier les poissons des eaux tropicales dans des bateaux à fond de verre. On affrétait également des steamers et parfois plus de 100 membres du Club ont été transportés ainsi à l'Ile Maui, où l'on fit une ascension de 10.000 pieds (3.000 m.) jusqu'au sommet du volcan éteint de Haleakala avec camping dans le cratère. D'autres fois l'excursion avait pour but l'Ile Kawaï, où plus de 100 membres du Club établissaient leur campement à la lisière du Waimea Canon (Gorges de Waimea) qui

Digitized by Google

rivalise en beauté et majesté avec le Grand Canon du Colorado. Le Trail and Mountain Club a fait construire un chalet de repos sur le sommet du Haleakala, et il s'est assuré un emplacement pour en construire un autre semblable sur les bords du Waimea Canon. L'été dernier, un emplacement fut acquis également sur les bords du volcan de Kilauea dans l'Ile Hawaï.

Les membres du Club se réunissent chaque semaine à déjeuner au Club Pan Pacifique où sont invités à leur table des visiteurs de marque ; ceux qui ont fait des expéditions intéressantes en montagne en font une description ou font des conférences.

On fait des sorties les samedis et dimanches, auxquelles parfois jusqu'à 100 membres sont présents.

Le Trail and Mountain Club a tenu à Honolulu en 1911 deux Congrès d'alpinisme Pan Pacifique, auxquels étaient présents les délégués d'un grand nombre de Clubs Alpins du Pacifique. Il en résulta entre autres l'adoption pour Hawaï du merveilleux système de signaux adopté à Java pour les sentiers de montagne, et aussi l'adoption d'un autre système pratique en usage au Japon, qui consiste à placer dans toutes les stations de chemin de fer un grand panneau portant l'inscription des distances à parcourir jusqu'aux sites intéressants à visiter, avec une carte de la localité.

Le Club se prépare maintenant à convoquer une conférence Pan Pacifique qui sera composée de délégués de tous les Clubs Alpins des pays du Pacifique ; les différents gouvernements des pays limitrophes du Pacifique ont affecté des fonds pour la création d'un bureau central aux Iles Hawaï, lequel aura la charge du travail administratif et de la convocation des Congrès Pan Pacifiques, de même que de faire paraître des rapports.

Aux Iles Hawaï, c'est le printemps perpétuel et pendant les douze mois de l'année on peut excursionner. Depuis sa naissance, le Club a mené campagne pour obtenir que Kilauea, Haleakala et Waimea sur l'Ile Hawaï, ainsi que Maui et Kauai fassent partie d'un système de parcs nationaux.

Le Parc National Kilauea devient une réalité cette année.

Digitized by Google

Le Klahhane Club

Par E. B. WEBSTER

Le Klahhane Club fut organisé en 1914 à Port-Angelès, Etat de Washington, cité d'environ 6.000 âmes. C'est le plus jeune et le plus modestes des Clubs s'occupant strictement d'alpinisme aux Etats-Unis. Quoique peu important, une proportion tout aussi grande de ses membres participe aux excursions hebdomadaires et aux courses annuelles, comme c'est le cas pour les Clubs plus importants.

Plus de 50 0/0 de ses membres, dont le nombre se monte à 127, suivent les conférences et les réunions mensuelles.

Le Club a construit un refuge fait de troncs d'arbres qui peut donner abri à 20 ou 30 personnes ; il est situé à bonne hauteur sur les flancs du Mont Angelès à 2.300 pieds (700 m.) d'altitude et à 6 milles de distance de la ville. Etant placé sur la pente Nord, on y goûte une certaine fraîcheur en été, et d'autre part, étant donnée la proximité de l'eau salée et le fait qu'il est abrité des vents qui prévalent en hiver, il n'y a pas ou peu de chute de neige pendant la mauvaise saison, pendant qu'il en tombe de 12 à 20 pieds de l'autre côté de la crête de la chaîne. Il s'ensuit naturellement que le refuge est un endroit favorisé et très fréquenté, et que, presque chaque semaine de l'année, de petits groupes profitent des commodités et des avantages qu'il offre.

Le Klahhane Club favorise l'amélioration des routes et il aménage des sentiers, des refuges et des abris. Il s'intéresse particulièrement à l'introduction et à l'acclimatation d'animaux et d'oiseaux, et s'occupe de la protection des réserves de gibier.

Tandis que nous possédons en abondance le cerf, le chevreuil, le cougar, l'ours, le lynx et le loup des forêts et d'autres animaux, il nous manque la chèvre blanche et le mouflon des Monts Cascade.

Digitized by Google

Aves l'aide du Service des Forêts, des spécimens de ces animaux seront ajoutés à la faune du Mont Angelès. Le Club a introduit et surveille une compagnie de dindons bronzés sauvages du Sud.

Des bulletins mensuels ainsi qu'un annuaire et d'autres revues ont été publiés. Cette année sera édité un livre intitulé « Le Roi des Monts Olympiques » description du Cerf Olympique — *Cervus roosevelti* (Merriam) — et des quelques trente autres mammifères qui existent dans la région.

Soixante illustrations en photogravure donneront une bonne idée de nos montagnes aux arêtes en dents de scies et couvertes de glaciers, ainsi que de leur faune dans ses repaires favoris.

Digitized by Google

Les Montagnards

Par Edward W. ALLEN

La ville de Seattle est située sur le Puget Sound, un bras de l'Océan Pacifique qui s'étend dans une direction générale Nord-Sud, quoique communiquant avec un chenal venant de l'Ouest. Une chaîne de montagnes recouvertes de neige appelée les Olympics sépare la partie principale du Sound de l'Océan.

A l'Est, la chaîne des Cascades part de la ligne frontière du Canada au Nord et va rejoindre le fleuve Columbia au Sud. Les deux chaînes renferment d'âpres pics entourés de précipices avec des arêtes qui s'élèvent en partant presque du niveau de la mer jusqu'à sept ou huit milles pieds d'altitude. Il s'y trouve également quelques pics saillants tels que le Mont Rainier, 14.408 pieds (4.395 m.), le Mont Adams, 12.307 pieds (3.753 m.), le Mont Baker, 10.780 pieds (3.287 m.), le Mont Saint-Hélen, 9.750 pieds (2.975 m.), qui sont tous visibles de différents points de la ville. En quelques heures, on peut être transporté depuis les rivages du Sound jusqu'au cœur de l'une des deux chaînes de montagnes

On comprendra donc facilement pourquoi un groupe de grimpeurs enthousiastes aient pu se réunir à Seattle en 1907 et prendre le titre de « The Moutaineers ».

Le professeur Henry Landes, géologue de l'Etat, fut élu Président. Peu après, il eut pour successeur M. le professeur Edmond S. Meany, qui occupait la chaire d'histoire à l'Université de l'Etat de Washington, auteur de nombreux ouvrages historiques et demeuré depuis lors dans cette situation. Le Club a été autorisé en 1911, et il a atteint aujourd'hui le chiffre de 600 membres avec des sections organisées dans les villes de Tacoma et d'Everett. Des réunions mensuelles sont consacrées à des conférences ou à des dissertations sur des sujets scientifiques ou de voyages ; le Club possède à Seattle une salle de réunion et une bibliothèque ; il publie

Digitized by Google

une revue annuelle et des bulletins mensuels ainsi que des informations diverses.

Les sorties du Club peuvent être divisées en trois catégories : les promenades locales, les ascensions et les excursions spéciales.

Les promenades locales sont des sorties dominicales comportant un trajet de huit à quinze milles et qui ont généralement lieu dans les environs de Seattle, Tacoma ou Everett, suivant les secteurs qui les organisent. Les ascensions sont souvent des excursions de trois jours, avec le sac, vers quelque montagne que le groupe escalade. Le campement se fait souvent en plein air.

Les excursions spéciales comprennent des sorties de deux ou trois jours au refuge Snoqualmie et à l'abri Kitsap ; des croisières dans le Puget Sound ; l'excursion de Tacoma d'une durée de cinq jours qui se fait en raquettes au milieu de l'hiver et a pour but le Mont Rainier ; enfin le voyage d'été d'une durée de trois semaines.

Le refuge Snoqualmie, le chalet de montagne du Club, esu un vaste bâtiment en troncs d'arbres édifié sur un terrain de dix acres loué par le Service des Forêts des Etats-Unis. Situé près de Rochdale, à l'orifice Ouest du tunnel du chemin de fer de Milwaukee qui traverse les Cascades, il est construit pour contenir environ 60 personnes ; la pièce commune est vaste et comprend une grande cheminée. L'été, on peut atteindre le chalet par une ascension de trois quarts d'heure en partant de la station de chemin de fer ; en hiver, on met un peu plus de temps. On peut y accéder par la route de Sunset, car il est situé directement au-dessus du terrain du Camp de Denny Creek qui est entretenu par le Service des Forêts des Etats-Unis, et à environ trois milles à l'Ouest de la passe de Snoqualmie.

A proximité se trouve une grande partie des pics importants de la chaîne des Cascades, et dans le voisinage immédiat une quantité de jolis lacs de montagne.

La raquette, le ski et le toboggan sont des sports d'hiver très en faveur.

L'abri Kitsap est situé à deux milles et demi de Chicago dans le comté de Kitsap ; il est édifié sur un terrain de cent acres, qui porte le nom de Parc des Rhododendrons, à cause de la flore spéciale que l'on y rencontre. L'abri com-

Digitized by Google

porte une vaste pièce avec une cheminée, une cuisine complètement garnie et un bûcher. Des abris pour la nuit sont aménagés dans les bois. Les personnes sont autorisées individuellement ou par groupes à construire leur propre logement et à l'entretenir.

L'excursion spéciale du milieu de l'hiver est un pèlerinage annuel de cinq jours à la vallée Paradise sur les flancs du Mont Rainier ; cette excursion est organisée par la Section de Tacoma. Le vaste hôtel qui se trouve dans la vallée est mis à la disposition du groupe en cette saison de l'année ; l'accès à l'hôtel se fait souvent à travers des tunnels de neige. Tous les sports d'hiver sont pratiqués et appréciés, et c'est alors que la montagne est vue dans la saison le plus magnifiquement appropriée ; toutefois, les excursionnistes jouissent de quartiers d'hiver chauds et confortables.

Le voyage d'été de trois semaines est dirigé vers quelque fameuse région de montagnes telles que : le Mont Rainier, le Mont Baker, le Mont Adams, le Glacier National Park, les Olympics ou vers le district de Monte-Cristo. Des animaux de bât, des cuisiniers et des aides accompagnent le groupe. Le camp change fréquemment de place, car les excursionnistes font souvent un parcours de cent milles et plus, en plus de l'ascension principale.

L'alpinisme dans le Far West offre des occasions exceptionnelles de découvertes et de travaux de pionniers. Le Club accueille volontiers les membres de toutes les autres organisations qui s'intéressent à la vie de plein air, et il est heureux de fournir tous renseignements utiles concernant les localités qui entrent dans sa sphère principale d'action.

Digitized by Google

Digitized by Google

Le Prairie Club

Par D. W. Roper

Au commencement de 1908, quelques-uns des membres de l'Assocation des Terrains de Récréation conçurent l'idée d'organiser des promenades aux environs de Chicago, les samedis après-midi. C'était afin de procurer une distraction saine à toute personne que la chose intéresserait, mais qui ne connaîtrait pas les localités appropriées ou ne saurait pas comment les atteindre. Peu de temps auparavant, M. Dwight H. Perkins avait fait une étude soigneuse de toute la contrée environnant Chicago pour un projet d'organisation d'une ceinture de parcs extérieurs, projet qui plus tard prit corps sous le nom de Réserve Forestière du Comté de Cook. M. Perkins n'était pas seulement un homme renseigné sur les ressources de la région, mais il était aussi un enthousiaste du projet ; il fut nommé Président d'un Comité ayant la direction des « Saturday afternoon Walks » (Promenades du samedi après-midi). Cette appellation figurait sur les en-têtes des programmes qui furent ainsi publiés, et c'est sous ce nom que l'on connut cette organisation embryonnaire, jusqu'à ce que lui eût succédé, au printemps de 1911, « Le Prairie Club of Chicago ».

M. Alexander M. Wilson, qui faisait partie d'une organisation charitable et était membre de la Playground Association, prit une part proéminente dans l'organisation des promenades du samedi et dans la direction des premières excursions de fin de semaine. Parmi les autres personnes très assidues, se trouvaient : M. et Mme W. S. Monroe, Miss Dora Allen, Mme Amalie (Hofer) Jérome, M. T. W. Allinson, M. Walter B. Griffith et M. Edward Eagle Brown. M. Monroe fut le premier trésorier.

La première idée des fondateurs avait pour but : l'organisation de promenades les samedis après-midi, d'excursions

Digitized by Google

de fin de semaine et l'établissement d'un camp dans les dunes; ce dernier projet était particulièrement cher à M. A. M. Wilson. Peu après que les promenades eurent débuté, MM. E. J. Holden, D. H. Roper et M. W. E. Walter s'y intéressèrent également, et après que M. Wilson eût quitté notre ville, la direction active des promenades fut largement assumée par ces trois personnes avec le concours de M. Monroe jusqu'à ce que « Le Prairie Club » fût organisé. Dans les débuts, on s'assurait une assistance suffisamment nombreuse aux promenades, en adressant des programmes aux membres de diverses sociétés de la ville, qui étaient présumées s'intéresser à notre entreprise, et il en résulta que la présence moyenne fut de 167 personnes pour les sept premières sorties.

Lorsque le Prairie Club fut organisé en 1911, M. Roper en devint le premier Président et M. Walter le premier Trésorier. Environ deux années plus tard, on put établir un camp permanent dans les dunes. La chose fut rendue possible par la générosité de feu M. A. Stamford White, qui pour un loyer dérisoire, céda l'emplacement nécessaire qui permit d'édifier le « Chalet du Rivage » ; en même temps, il accorda, à l'usage de campement pour les membres du Club, un terrain adjacent considérable, pris sur sa propriété, situé dans les dunes de l'Indiana qui bordent le lac Michigan.

Le premier programme des promenades comprenait une excursion de fin de semaine à Starved Rock, endroit qui avait un intérêt local historique considérable, et c'est d'ailleurs pour cette raison qu'on en fit plus tard un Parc d'Etat. D'autres excursions de fin de semaine furent dirigées vers la région du Lac situé dans l'Illinois septentrional, dans le Wisconsin méridional, et sur les points le long des rivières Fox, des Plaines et Kankakee, ainsi que de leurs tributaires. Aux jours fériés, les excursions se font sur des points éloignés, qui sont trop distants pour pouvoir être atteints dans une promenade du samedi après-midi.

Quelques années après la fondation du « Prairie Club », des excursions d'une durée de plusieurs semaines, comprenant de la marche et du camping, furent entreprises pendant la période des vacances d'été ; la première se fit à travers le Parc National Glacier.

Depuis cette époque, le Club organise presque chaque année une excursion comprenant une partie d'alpinisme, et

Digitized by Google

en plus, il a organisé un camping d'été qui a généralement lieu sur le rivage des Grands Lacs. Les excursions en montagne comprenaient le Parc National de Mesa Verde, les montagnes San Juan, près de Ouray, le Colorado, le Parc National de Yellowstone et le Parc National des Montagnes Rocheuses.

Au cours des dernières années, la première conception d'une ceinture de parcs nationaux entourant la ville prit corps par la création de la Réserve de Forêts du Comté de Cook. C'est ainsi que des terrains boisés considérables furent acquis dans la contrée entourant Chicago, pour en faire des parcs. La Commission des Réserves de Forêts a offert récemment au Prairie Club d'aménager un camp permanent dans la Réserve Forestière, près de Palatine, Illinois, et de le lui céder pour un faible loyer. On espère que ce camp pourra être utilisé au printemps.

Entre temps, le Club s'est assuré provisoirement des facilités de campement dans la même contrée. Le Club aura donc deux camps permanents, un dans la région des Dunes, au Sud-Est de la ville, et un autre au Nord-Est, tous deux pouvant être utilisés pour les sorties de fin de semaine ou pour des journées entières.

Lorsque les promenades débutèrent (ce fut pendant le printemps très doux de 1908), on remarqua que pour le moins, les trois quarts de l'assistance étaient composés de dames. On pensa tout d'abord que leur enthousiasme tomberait vite lorsque viendrait l'hiver ou les jours de mauvais temps. Mais on dut constater pourtant qu'il fallait que le temps fût bien mauvais pour que le nombre des hommes suivant une excursion excédât le nombre des dames. Pendant les onze années durant lesquelles furent pratiquées ces promenades du samedi après-midi, pas une seule fois elles ne furent contremandées ou remises en raison du temps ou pour toute autre cause, et jamais une promenade n'a eu lieu sans que quelques dames y soient présentes.

Pendant les mois de Janvier et Février du dur hiver de 1918, alors que les trains ne marchaient pas, les membres se réunirent quand même aux gares de chemins de fer suivant les convocations fixées par les programmes et, soit par les tramways, soit par le Métropolitain, ils se rendaient dans un des parcs de la ville pour y faire malgré tout leur promenade.

Digitized by Google

Digitized by Google

The Sagebrush and pine Club

par J. Howard Wright

« Sauge et Sapins »

Le Sagebrush and Pine Club a été organisé au printemps de 1915. La fondatrice du Club fut Mme Jay Gleason (Miss Emma Scholes) autrefois membre des Mountaineers (Montagnards) de Tacoma. Le quartier général du Club est à Yakima, Etat de Washington ; le nombre des membres est actuellement de 40.

Le Club a pour objet d'encourager l'esprit de bonne camaraderie parmi les fervents du plein air ; d'explorer dans un but récréatif la vallée de Yakima et la contrée environnante ; d'étudier les fleurs, les oiseaux, les animaux et la géologie de la région ; de protéger la faune, la flore, la beauté et la majesté des forêts et des montagnes ; d'encourager et de susciter l'aménagement de routes et de sentiers, afin de rendre les beautés de la région plus accessibles.

Le Club fait partie de l'Association nationale des Sociétés Audubon ; des personnalités éminentes sont venues chez nous faire des conférences sur des sujets se rapportant à l'histoire naturelle. Un chalet a été construit dans les Monts Cascade ; il est accessible en automobile, mais également bien situé pour les excursions à pied, à travers la forêt vierge. Nous étudions la question de la pratique du ski et des raquettes. Parmi les excursions intéressantes qui ont été entreprises par le Club, il faut en citer une d'un parcours de 250 milles, accomplie en automobile par les routes de montagne jusqu'à Goldendale (Etat de Washington) pour observer l'éclipse totale du soleil en 1918.

Digitized by Google

Digitized by Google

Le tramp and trail Club

par Franck PLACE Jr

Le Tramp and Trail Club de New-York (Club Pédestre) est la réalisation d'une tentative qui avait pour objet de satisfaire un besoin que les autres Clubs de plein air existant déjà n'avaient pu réaliser jusqu'ici.

L'idée et l'initiative de la Création de ce Club sont dues à M. Edgard D. Stone. Après une saison d'excursions faites à pied, il lui sembla possible d'enrôler les amis et les autres personnes qu'il avait appris à connaître, et de former avec ces éléments un Club qui aurait à supporter tous les frais qu'implique l'organisation d'un programme de promenades.

Dans ce but, il lança un appel et le vingt-huit novembre 1914, l'idée devint une réalité.

Les directives étaient en substance les suivantes :

Avoir une organisation suffisamment importante pour préparer une liste d'excursions et en supporter les frais d'établissement; en maintenir la dépense aussi légère que possible; organiser les promenades variées pour les dimanches et jours fériés et comportant des difficultés graduées, la simplicité et l'absence de formalité devant être l'idée directrice. A cette réunion, M. Stone fut choisi comme président, et Mme Kenneth-Allen, secrétaire-trésorière.

A l'assemblée annuelle en octobre 1915, on adopta les statuts du Club. Ces statuts déclarent que l'objet du Club est « l'encouragement à la vie de plein air, et à l'association entre personnes sympathisant dans les mêmes goûts par le moyen de promenades pédestres ».

Le **code d'admission** pose comme condition l'agrément du Club, qui est subordonnée à l'accomplissement par le candidat des épreuves imposées et qui consistent à accomplir trois excursions avec le Club.

Cette condition a pour effet d'assurer le recrutement de compagnons qui sont bien réellement des marcheurs et dont

Digitized by Google

les goûts peuvent correspondre à ceux de leurs camarades, et non pas l'adhésion basée sur des suppositions.

En conséquence, bien que le Club n'ait guère plus de quatre années d'existence, la liste de ses adhérents atteint environ le chiffre de 100 membres actifs.

La saison pour les promenades va du 1er Septembre jusqu'à la fin Juin et la plupart des excursions difficiles sont réservées pour l'hiver.

Au printemps de 1915, on a inauguré la coutume de faire une narration sur chaque promenade. Cette tâche échoit à celui qui la dirige et les comptes rendus réunis forment les « Annales » qui ne constituent pas la part la moins importante des actes du Club.

D'après ces Annales, le secrétaire établit les statistiques qui prennent la forme de diagrammes annuels où sont enregistrés le nombre des excursions faites, la moyenne des distances parcourues par excursion et par membre, le total des distances couvertes par le Club et par chacun des membres, ainsi que la situation de chacun d'eux.

Frank PLACE Jr.

Digitized by Google

Cabanes, refuges et chalets

dans les Alpes du Dauphiné et de la Savoie

Par Henri FERRAND

L'Alpinisme est une création des temps récents.

Nos ancêtres ne nous ont pas précédés dans l'exploration et la fréquentation des hautes régions de la montagne.

Ne nous en étonnons pas. Ils n'étaient certes pas moins audacieux ni moins endurants que nous, mais ils avaient moins de curiosité désintéressée, et surtout les conditions de la vie ne pouvaient s'y prêter.

Tout d'abord la condition primordiale pour qu'on puisse s'aventurer dans les solitudes de la montagne est une sécurité absolue. On est peu porté à se risquer loin de tout secours quand on est obligé d'être toujours sur le qui-vive, et nous voyons encore en 1742, dans la lettre de l'un des premiers visiteurs de la vallée de Chamouni, le conseil de ne voyager dans les montagnes qu'en nombre et bien armés. Une lettre de De Saussure du 10 Septembre 1761 mentionne un attentat dont furent victimes deux savants dans les Gorges du Salève. Cette sécurité, mère de la confiance, fut une des conquêtes de la puissante centralisation napoléonienne au commencement du XIX^e^ siècle.

Ensuite les trajets pour accéder aux cimes étaient trop longs. Des lieux habités les plus élevés, l'aller et retour ne pouvait être accompli en un jour, et une certaine crainte instinctive ajoutait aux incommodités d'un campement dans les hauteurs. Des conditions d'entraînement toutes particulières, jointes à l'habitude des voyages aux colonies, permirent vers le milieu du XIX^e^ siècle à des grimpeurs britanniques d'affronter ces difficultés. Leur exemple fut contagieux, mais c'est au prix de terribles bivouacs que les ascensionnistes de l'époque héroïque purent accomplir leurs exploits. Certains firent transporter des tentes d'un modèle spécial, faciles

Digitized by Google

et légères ; d'autres se contentèrent d'abris sous roches, comme les premiers hommes ; d'autres encore — et j'en ai conservé le souvenir — passèrent la nuit en plein air roulés dans des couvertures autour d'un feu de genévriers ou de rhododendrons (1).

Ces repos peu confortables préparaient mal aux fatigues des lendemains et plusieurs échecs n'eurent pas d'autre cause. Le récit de ces épreuves conduisit à chercher le moyen de les éviter : des associations se formèrent qui purent consacrer quelques dépenses à la constitution d'abris en des points appropriés, et c'est ainsi que peu à peu les Clubs Alpins et les Sociétés similaires jalonnèrent de cabanes et de refuges les principaux massifs des Alpes.

Cependant, le XVIII[e] siècle avait vu édifier le premier en date, le prototype de tous les refuges ; le fameux Temple de la Nature, construit par Théodore Bourrit, avec les fonds de M. Desportes, alors résident de France à Genève, offrit en 1795 sur le Montenvers un modeste asile aux visiteurs des Glacières. Cet abri désintéressé, dû à la bienfaisance d'un ami des montagnes, demeura unique pendant près d'un siècle. La multiplicité des voyageurs excita peu à peu la cupidité des habitants qui organisèrent des chalets où ils hébergeaient à beaux deniers comptants les curieux de la belle nature : des auberges s'ouvrirent dans quelques villages d'été, même en 1819, un sieur Roux, aubergiste et muletier, construisit le Pavillon de Bellevue, mais ces entreprises ne se formaient que sur des courants bien établis, en des lieux devenus en quelques sortes banals : la haute région, la vraie montagne demeurait aussi déserte et inhospitalière.

Ce fut la création des associations alpines, le Club Alpin Français en 1874, la Société des Touristes du Dauphiné en 1875, qui dota la montagne française des ressources nécessaires à son outillage.

S'orientant dès sa naissance dans cette direction des travaux pratiques, la Société des Touristes construisit à la fin de l'année 1875 le Refuge de Belledonne qui fut ainsi le premier refuge des Alpes Françaises (2.165 m.).

(1) Sur des passages fréquentés, comme les grands cols des Alpes, Grand et Petit Saint-Bernard, Mont-Cenis, Saint-Gothard, etc., existaient depuis longtemps des hospices : mais ces institutions charitables ne s'inspiraient pas du même but que les Refuges alpins. On peut y ajouter pour notre région ceux du Mont Genèvre et du Lautaret.

Digitized by Google

Se piquant d'émulation, la Section de Briançon du Club Alpin Français commença en 1876, au lieudit le Pré-de-Madame Carle, à 1.854 m. de hauteur, à proximité des deux grands courants glaciaires, le Glacier Noir et le Glacier Blanc qui s'y rejoignaient naguère, l'édification d'une cabane qui fut inaugurée le 18 Août 1877 sous le nom de Refuge Cézanne. En même temps elle organisait des abris sous roches, en des places où avaient bivouaqué les premiers explorateurs, le Refuge Tuckett à 2.504 m. d'altitude, et le Refuge Puiseux dans la grotte du Soureillan, à 2.229 m.

L'élan est donné. Sur le modèle économique par elle adopté, la Société des Touristes construit le Refuge de la Selle (2.685 m.) et le Refuge de la Fare (2.300 m.). La Section de Briançon aménage le Refuge de l'Alpe du Villard d'Arène (2.118 m.), et bâtit le Refuge de la Lauze (2.800 m.) en 1879, et celui de Provence (2.724 m.) en 1880. Elle projette le Refuge du Bouchet, installe celui des Lyonnais, et réussit même, avec d'infimes ressources, à dresser, éphémères tentatives, le Refuge Chancel (2.200 m.), le Refuge Joinville (2.600 m.) et le Refuge Lombard. La Section de l'Isère, à son tour, achète en 1880 un chalet de paysan dont elle fait le Refuge de la Lavey (1.780 m.) et maçonne en 1881 le Refuge du Carrelet (2.070 m.) et en 1882 celui du Chatelleret (2.250 m.).

Il serait oiseux et sans utilité pratique d'exposer chronologiquement l'extension progressive de ces travaux, de même que d'analyser les perfectionnements que l'expérience fit peu à peu introduire dans leur construction et leur aménagement, comme dans la détermination de leurs emplacements. Certains que l'on avait au premier abord pensés fort utiles furent délaissés et disparurent ; d'autres furent légèrement déplacés ; il fallut en agrandir, en reconstruire quelques-uns. Il nous suffira pour aujourd'hui de montrer l'importance et le rôle de ceux qui existent ainsi que leur répartition dans les massifs alpins. Nous y joindrons également quelques-unes des constructions publiques ou privées qui sont de nature à les suppléer.

1° MASSIF DU VERCORS

Ce massif ne présente pas de cîmes fort élevées, mais il renferme des espaces inhabités fort étendus et fort intéressants qu'il importait de mettre à la portée des touristes.

Digitized by Google

I. *Chalet-Hôtel de la forêt de Lente.* — Les visiteurs de ce magnifique plateau sylvestre pouvaient solliciter l'autorisation de s'abriter dans la maison forestière. Quelques chambres rustiques avaient été aménagées dans les frustes bâtiments du Domaine de Lente. Mais ce n'étaient là que des palliatifs.

La Section de la Drôme du Club Alpin Français a fait construire en 1910, à 1.087 m. d'altitude, un petit chalet-hôtel contenant huit chambres et affermé à un gérant qui y tient restaurant.

Ce chalet permet la visite détaillée de l'abondante forêt, l'excursion de la grotte du Brudour et de celle de la Font-d'Urle, ainsi que l'ascension du Serre-Montuez (1.710 m.), le point culminant de la région.

II. *La Cantine du Col du Rousset* (1.411 m.), à l'orifice méridional du tunnel de ce nom, est une maison cantonnière autorisée à héberger les touristes. De sa plateforme, on jouit d'un panorama sensationnel sur le Diois, et elle sert de point de départ pour l'ascension du Glandaz (2.025 m.).

III. *Au Col de la Croix-Perrin* (1.219 m.), entre les vallées de Lans et de Méaudre, les communes ont fait bâtir une sorte de chalet-hôtel fournissant un abri ou une résidence aux estivants de ces montagnes. Il a été ouvert en 1913.

IV. *Au Col Vert* (1.750 m.), adossée contre la paroi rocheuse sommitale, une petite cabane maçonnée, bâtie par le premier régiment d'artillerie de montagne, lors de ses exercices de tir dans le vallon de la Fauge, peut recevoir cinq à six personnes et rendre de réels services en cas de tourmente sur cette arête aiguë.

2° MASSIF DE LA CHARTREUSE

I. *Maison forestière du Col. de la Charmette* (1.280 m.) autorisée à héberger et au besoin à loger les touristes. — Située auprès du Col de la Charmette faisant communiquer le vallon du Tenaison (Proveyzieux) avec celui du Guiers-Mort, elle peut servir de point de départ pour l'ascension de la Grande Sure (1.924 m.) ou celle de Charmanson (1.871 m.), belvédères renommés du massif. Délaissée par l'Administration, elle s'aménage en refuge alpin.

II. *Chalet-Hôtel du Col de Porte* (1 350 m.). — Construit en 1914 par la Société des Touristes du Dauphiné sur l'arête

Digitized by Google

même du Col de Porte, faisant communiquer le vallon de la Vence (Sappey) avec celui du Guiers-Mort (Saint-Pierre de Chartreuse) ; contenant huit chambres avec dix lits, grand dortoir, salle à manger et réfectoire, administré par un gérant, ce chalet confortable et élégant a été principalement destiné à faciliter les sports d'hiver sur les longues pentes de prairies doucement inclinées qui s'étendent vers le Nord. Séjour de villégiature pendant l'été, il est un point de départ fort commode pour les ascensions du Charmanson (1.871 m.), de la Pinée (1.779 m.) et de Chamechaude (2.081 m.), le géant de la région. Une annexe forme garage pour automobiles.

3° MASSIF DE BELLEDONNE ET DES SEPT-LAUX

Environs d'Uriage-les-Bains

I. *Chalet des Seiglières* (1.076 m.), au pied de la forêt de Chamrousse. — Installation due à l'initiative privée, auberge rustique, reconstruite et améliorée en 1905, elle contient cinq chambres et peut servir de lieu de repos ou de secours sur le trajet de la Croix de Chamrousse, de la Cascade de l'Oursière ou de la Pra.

II. *Chalet de l'Oursière* (1.480 m.), à proximité de la Cascade de ce nom. — Dû à l'initiative privée, renferme trois chambres contenant quelques lits : sert principalement de restaurant aux visiteurs de la Cascade.

III. *Chalet-Hôtel de la Pra* (2.110 m.). — Grande construction édifiée en 1888 par la Section de l'Isère du Club Alpin, avec annexe pour les guides. Inauguré le 28 Juillet 1889, ce chalet était devenu le principal point de départ pour l'ascension des trois pics de Belledonne. Il a été détruit par un incendie au mois de Juin 1919 (*La Montagne*, 1919, p. 189). Il sera bientôt rebâti.

IV. *Chalet du Recoin* (1.620 m.) d'altitude. — Etabli par la Section de l'Isère du Club Alpin en 1911, à la lisière supérieure de la forêt de Chamrousse pour faciliter les exercices de ski. Il contient trois chambres et un grand dortoir : il est administré par un gérant et peut servir à l'ascension de la Croix de Chamrousse (2.255 m.), admirable et facile belvédère. Son inauguration eut lieu le 23 Juin 1912.

Digitized by Google

V. *Maison forestière de Prémol* 1.095 m.), autorisée à héberger et au besoin à loger les touristes. — Organisée à proximité et en partie dans les débris de l'ancienne Chartreuse de Prémol, elle facilite les excursions dans la charmante forêt de Chamrousse et l'ascension de cette cîme.

VI. *Chalet de Roche-Bérenger* (1.850 m.), auberge rustique due à l'initiative privée. Ancien logis du Père Tasse, ermite hospitalier. Tombée en désarroi, elle doit être incessamment remise en état par la commune de Vaulnaveys. Elle peut servir de halte et au besoin de refuge dans l'ascension de Chamrousse.

Environs de Brignoud

VII. *Refuge Jean Collet* (2.060 m.) ou *de la Pierre.* — Edifié en 1909 par la Société des Touristes du Dauphiné, construction en maçonnerie avec deux pièces, cuisine et chambre à coucher avec lit de camp, pourvu d'un poêle et d'un petit matériel. Porte fermée dont on trouve la clef aux mairies des communes avoisinantes (Saint-Mury, Sainte-Agnès, et chez les guides ou les représentants de la Société).

Il sert de point de départ pour l'ascension du Grand Pic de Belledonne (2.981 m.), du Pic Lamartine, du Sommet Colomb et de toutes les crêtes de la partie Nord du massif.

Environs d'Allemont

VIII. *Refuge de Belledonne* (2.165 m.), sur un replat d'une arête projetée par le Grand Pic de Belledonne dans la direction de l'Est, vers la vallée de l'Eau d'Olle. — Construit en 1875 par la Société des Touristes du Dauphiné pour faciliter l'ascension du Grand Pic : il est pourvu d'un lit de camp pour douze personnes, d'un poêle et d'un petit matériel souvent dévasté. Bâti en pierres sèches, revêtues à l'intérieur d'une boiserie en planches bouvetées, il fut le premier type de constructions en haute montagne dans le Dauphiné, et malgré quelques erreurs inévitables à un début, il n'a pas trop mal supporté l'épreuve du temps.

Environs d'Allevard-les-Bains

IX. *Ancien Refuge des Sept-Laux* (2.187 m.), sur les bords du lac de Cos. Petit bâtiment en maçonnerie contenant deux pièces au rez-de-chaussée et deux pièces au premier étage,

Digitized by Google

couvert en lauzes, édifié pour la pêche des lacs. Il fut dès 1875 loué et aménagé par la Société des Touristes.

X. *Chalet-Hôtel des Sept-Laux* (2.187 m.), tout proche du précédent. Assez grande construction établie en 1881 par la Société des Touristes du Dauphiné. Elle contenait dix lits et était habitée par un gérant qui y hébergeait les visiteurs. Le bail du terrain contracté par la Société a été dénoncé en 1908 par le propriétaire, et depuis lors l'installation a périclité.

4° MASSIF DE TAILLEFER

Chalet-Hôtel de la Morte (1.348 m.), sur une terrasse qui s'allonge au Nord au pied des Pics du Taillefer. — Organisé en 1880 par la Société des Touristes du Dauphiné, ce chalet se compose de deux pièces au rez-de-chaussée et de deux pièces à l'étage ; il contient huit lits et est administré par un gérant habitant dans le voisinage.

C'est le point de départ ordinaire pour l'ascension de la cîme de Taillefer (2 861 m.), la sentinelle avancée de l'Oisans, et pour les excursions au lac du Poursollet, à la Combe de Vaunoire, etc.

5° MASSIF DES GRANDES ROUSSES ET DES AIGUILLES D'ARVES

1° *Refuge de la Fare* (2 300 m. env.), en dessous et à l'Ouest du lac de la Fare. — Edifié par la Société des Touristes en 1877, ce refuge est bâti en murs de pierres sèches fort épais et garnis à l'intérieur d'un revêtement en planches bouvetées. Il est pourvu d'un lit de camp à étages superposés pour douze personnes, d'un poêle à bois, de couvertures et d'un petit matériel. Mais son accès est trop facile pour les bergers et les rôdeurs et ce matériel est constamment pillé, bien que la porte en soit fermée et la clef déposée seulement dans les mairies avoisinantes (Allemont, Oz, Huez) et chez les guides et les représentants de la Société.

Il sert de point de départ pour l'ascension de l'Etendard (3.470 m.), du Pic Bayle et de tous les pics et glaciers des Rousses.

Digitized by Google

2° *Refuge César Durand* (2.180 m.), dans la haute vallée de l'Arvant. — Créé en 1899 par la Section de Maurienne du Club Alpin, construit en maçonnerie avec une pièce au rez-de-chaussée et deux à l'étage, ce refuge, dont les clefs sont déposées aux mairies de Saint-Jean et de Saint-Sorlin-d'Arves (les mêmes que celles du Refuge de la Fare), sert à faciliter l'ascension de l'Etendard (3.470 m.).

3° *Chalet-Hôtel du Glandon* (1.940 m. environ), un peu en dessous du revers Sud du Col du Glandon qui fait communiquer la vallée de l'Eau d'Olle avec la vallée des Villards. — Construit au point de jonction de la route du Col du Glandon et de celle du Col de la Croix de Fer, il ne se composa d'abord que d'une baraque en planches. Depuis 1912, il s'est transformé en une élégante villa comprenant cuisine, salle à manger, salon, quatre chambres et dortoir. Un garage d'automobiles y est annexé. Il est dirigé par un gérant qui y héberge les voyageurs. Il constitue à la fois une villégiature d'été et un point de départ pour les ascensions des Grandes Rousses et pour celles de la partie méridionale de la chaîne d'Allevard et des Sept-Laux. Il appartient à la Section de Maurienne du Club Alpin.

4° *Refuge Lombard ou Lyon Républicain.* — Un peu en dessous du Col Lombard (3.100 m.), qui fait communiquer le val du Goléon avec la vallée d'Arves, sur une terrasse à 2.500 m. environ, la Section de Briançon du Club Alpin avait édifié en 1880 un petit refuge destiné à faciliter l'ascension de l'Aiguille méridionale d'Arves (3.514 m.), ainsi que celles des Aiguilles de la Saussaz, du Bec de Grenier et du Signal du Goléon (3.429 m.).

Ecrasé par une avalanche, il avait été reconstruit avec des fonds fournis par le journal *Lyon Républicain* et en avait pris le nom. Il a été victime du même sort en 1912 et n'a pas été remplacé.

En 1898 s'était ouvert aux Prés de Paris un chalet dû à l'initiative privée. Insuffisamment fréquenté, malgré son admirable panorama, il a été abandonné et a disparu.

6° MASSIF DU PELVOUX

I. *Hôtel de la Bérarde* (1.738 m.). — Au cœur du massif du Pelvoux, au point de rencontre des vallons de la Pilatte

Digitized by Google

et des Etançons, la Société des Touristes avait, en 1876, aménagé quatre pièces renfermant six lits dans un chalet du hameau de la Bérarde, appartenant à la famille Rodier. En 1884, elle acheta un terrain et fit construire à l'amont du village un petit hôtel de montagne, qu'elle afferma à un des membres de la famille Tairraz, de Chamouni. En 1909, elle l'a vendu à son locataire Tairraz, et celui-ci continue de l'exploiter à la satisfaction des nombreux alpinistes attirés par les hautes cimes qui forment une majestueuse couronne à ce lieu renommé, et comprennent notamment la Meidje (3.985 mètres) et les Escrins (4.103 m.).

II. *Refuge de la Selle* (2.685 m.). — La grande croupe des glaciers du Mont de Lent, et le splendide trajet du Col de la Lauze (3.543 m.), comparable aux plus beaux cols glaciaires de la Suisse, avait de bonne heure attiré l'attention des Sociétés alpines.

Dès 1878, la Société des Touristes du Dauphiné dotait ce parcours du Refuge de la Selle, bâti à 2.685 m. au fond du vallon de la Selle et au pied du couloir du Col de la Lauze.

Formé d'épaisses murailles en pierres sèches, garnies à l'intérieur d'un revêtement en planches bouvetées, ce refuge fut pourvu d'un lit de camp à douze places, d'un poêle, de couvertures et d'un petit matériel.

Détérioré par des glissements de terrain, il fut refait sur place en 1904 et complètement restauré en 1920.

III. *Refuge Evariste Chancel* ou *de la Lauze* (2.500 m.).

En 1879, la Section de Briançon du Club Alpin avait fait édifier sur le trajet Nord du Col de la Lauze, au pied du Col des Ruillans, à 2.650 m., un petit refuge dit de la Lauze, qui rendit de grands services, mais fut détruit par une avalanche en 1888.

Elle reconstruisit alors dans une situation moins exposée, à 2.500 m. d'altitude au-dessus du lac de Puy-Vacher, un grand refuge gardé qui prit le nom de M. Evariste Chancel, donateur d'une forte somme pour son rétablissement.

IV. *Refuge du Lac Noir* (2.820 m.). — Toujours en vue de faciliter cette grandiose excursion, la Section de l'Isère du Club Alpin bâtit au pied occidental des glaciers du Mont de Lent, à proximité du Lac Noir, à l'altitude approximative de 2.820 mètres, un refuge en maçonnerie. Construit en 1884,

Digitized by Google

il fut détruit par les intempéries en 1893. Réédifié avec beaucoup de soins en 1895, il a été de nouveau emporté en 1913.

V. — *Refuge du Chatelleret* (2.250 m.). — Les premiers explorateurs de la face méridionale de la Meidje avaient cherché un abri sous un énorme bloc roulé dans la vallée des Etançons. Quelques pierres sèches entassées avaient formé des murs latéraux qui délimitaient une sorte de caverne. En 1882, la Section de l'Isère du Club Alpin fit bâtir à côté de ce bloc une maisonnette en bonne maçonnerie, pourvue d'un lit de camp pour dix personnes, d'un poêle, de couvertures et d'une batterie de cuisine. Comme cette vallée des Etançons dessert des cimes multiples et fréquentées, le Plaret, la Grande Ruine, la Brèche de la Meidje, le Col du Pavé, etc., et que les caravanes s'y rencontrent parfois nombreuses, l'abri sous le bloc est encore parfois utilisé, au moins par les guides.

VI. *Refuge du Promontoire* (3.100 m. environ). — Quand l'ascension de la Meidje devint plus fréquente, il apparut que ce Refuge du Chatelleret trop bas laissait encore un trop long parcours et trop d'efforts avant l'attaque de la Grande Muraille. Pour satisfaire ces desiderata, la Section de l'Isère du Club Alpin fit édifier en 1901 un nouveau Refuge sur l'arête du Promontoire par lequel commence l'ascension, et tout à fait au pied de la Muraille. Pourvu de lits de camp superposés, de couvertures, d'un fourneau à pétrole et d'un petit matériel, que son altitude et son abord laborieux préservent des voleurs, ce refuge facilite la traversée des arêtes.

VII. *Refuge de l'Aigle* (3.440 m. environ). — Le Refuge du Promontoire favorisait les ascensionnistes partant de la Bérarde. Pour rendre pareil service à ceux qui partaient de la Grave, la Section de Paris du Club Alpin a fait monter auprès du Rocher de l'Aigle, en 1910, une cabane en bois également fournie de lits de camp superposés, de couvertures et de réchauds à pétrole. Solidement amarré aux rochers avoisinants par de forts câbles en fil de fer, ce refuge a pu braver les orages.

Il sert non seulement à la traversée des arêtes, mais à l'ascension de la Meidje orientale moins rébarbative.

VIII. *Refuge de l'Alpe* (2.118 m.). — La haute vallée de la Romanche voit, comme la Bérarde, se développer autour d'elle un amphithéâtre de cimes des plus intéressantes. Les

Digitized by Google

cirques d'Arsine, de la Plate des Agneaux, de la Casse Déserte, des Cavales, rayonnent d'un centre gazonné sur lequel, en 1880, la Section de Briançon du Club Alpin organisa un petit refuge dans les ruines de bâtiments jadis affectés à une exploitation minière.

Malgré son étroitesse et son incommodité, cette pauvre installation fut bientôt très fréquentée, et son importance amena le Club Alpin à la remplacer par un grand refuge gardé qui fut inauguré en Août 1892. Le gérant l'habite pendant la saison. Un système de couchettes superposées l'avait fait nommer d'abord le Refuge-Paquebot, mais il est plus généralement désigné sous le nom de sa situation : Refuge de l'Alpe du Villard d'Arène.

Il dessert, comme nous l'avons dit, tout un amphithéâtre de cimes allant de la Montagne des Agneaux au Pic Gaspard et aux pics du Lautaret, mais il est surtout utilisé pour l'ascension du merveilleux belvédère de la Grande Ruine (3 765 mètres).

Il convient de mentionner ici le Refuge Chancel (2 070 m. env.) et le Refuge Joinville (2 600 m. env.) que la section de Briançon du Club Alpin avait fait organiser en 1880 pour faciliter les excursions des pics et des glaciers du Monétier, dans le massif de Séguret-Foran, et qui n'eurent qu'une existence éphémère. Comme ces cimes étaient peu fréquentées et qu'ils n'avaient presque pas été utilisés, ils n'ont pas été reconstruits.

IX. *Chalet-Hôtel d'Aléfroide* (1 550 m.). — Dans la vallée de Vallouise, accès méridional du massif du Pelvoux, un petit hôtel de montagne a été construit en 1896 par l'initiative privée au hameau d'Aléfroide.

Il offre à la lisière supérieure de la vallée un agréable lieu de villégiature et de repos, et fait sur ce versant pendant à l'Hôtel de la Bérarde. (Revue Alpine Lyonnaise 1896, page 218). — On en part pour faire l'ascension du belvédère de la Draye.

X. *Refuge Cézanne* (1 850 m.) au Pré de Mme Carle. — Dès les premières explorations de ce versant du massif l'heureuse situation du plateau qui se trouvait au point de rencontre du Glacier Blanc et du Glacier Noir et qu'avait laissé découvert le retrait de ces glaciers, attirait l'attention des alpinistes.

Digitized by Google

Commencé en 1876, un refuge s'y éleva en 1877 par les soins de la section de Briançon, et son inauguration le 19 Août est demeurée célèbre dans les fastes alpins par l'arrivée de Boileau de Castelnau apportant la nouvelle de la conquête de la Meidje. Très rapproché de la base septentrionale des escarpements du Pelvoux, ce petit refuge eut une carrière glorieuse jusqu'en 1885 où il fut emporté par une tourmente.

Le Club Alpin se hâta de le reconstruire un peu plus bas, tout à fait à l'aval du Pré de Mme Carle, mais ce second chalet eut une existence encore plus courte. Bâti en 1886, il était renversé en 1887 par une avalanche.

On ne pouvait cependant abandonner cette station, et en 1891 un nouveau refuge s'éleva tout près des ruines du premier. Celui-ci, aménagé en deux chambres avec lits de camp, couvertures, matériel complet, fut bientôt tellement fréquenté qu'on dût l'agrandir en 1902 et y installer un gardien chargé d'héberger les visiteurs.

Un peu trop bas pour les grandes ascensions il est surtout employé pour le passage du Col de la Temple.

XI. *Refuge Tuckett* (2 504 m.) à côté des séracs du Glacier Blanc. — Dans ses premières tentatives d'ascension à la Barre des Ecrins, l'explorateur F. Tuckett avait bivouaqué avec ses guides sous une énorme roche qui émergeait de la moraine latérale gauche du Glacier Blanc. Dès 1876 la section de Briançon aménageait cet abri en faisant édifier des murs en pierres sèches, nivelant le sol et y installant un petit mobilier.

Mais cette sorte de cave était humide et conservait souvent de la glace. En 1885 on voulut la remplacer par une nouvelle construction, et à l'instar de certains refuges pyrénéens on y édifia une cabane en ciment qui ressemblait à un wagon.

Cette expérience ne fut pas heureuse, et on dut bientôt remplacer le wagon trop glacé par une maisonnette ordinaire couverte en tôle ondulée. Depuis sa nouvelle transformation le Refuge Tuckett a donné toute satisfaction à ses visiteurs, et il a souvent servi de départ pour l'ascension des Ecrins par la face Nord. Supplanté à son tour par le Refuge Ernest Caron, il est maintenant surtout usité comme point de départ pour la facile ascension de la Montagne des Agneaux (3 660 m.)

XII. *Refuge Ernest Caron* (3 180 m.). — Les progrès de la

Digitized by Google

technique alpine ayant rendu plus familier l'accès du Col des Escrins, l'ascension de la Barre des Escrins se spécialisa sur la Bérarde. Le gîte au Refuge Tuckett imposait dès lors un grand détour et une perte de hauteur de 600 mètres environ.

Pour obvier à ces inconvénients le Club Alpin a fait apporter en 1903 au pied de la Roche Hippolyte Pic et non loin du débouché du Col des Escrins une cabane en bois assemblés qui contient deux lits de camp superposés, des couvertures, un fourneau à pétrole et un petit mobilier.

Ce refuge, inauguré le 23 Août 1903 (Bull. C. A. E. 1903, p. 248) sert de point de départ pour l'ascension des Escrins, du Pic de Neige Cordier, de la Roche Faurio, des Barres, pour les excusrsions sur le plateau supérieur du Glacier Blanc.

XIII. *Refuge Puiseux* (2 229 m.). — Dans le vallon de la Celse-Nière, M. Victor Puiseux, accomplissant la seconde ascension du Pelvoux, avait passé la nuit dans une sorte de grotte, dite la grotte du Soureillan.

En 1876, la section de Briançon du Club Alpin la fit aménager, y déposa des couvertures et un petit mobilier, et lui décerna en souvenir de l'ascensionniste, le nom de Refuge Puiseux; mais la construction du Refuge Lemercier l'a privée de la plus grande partie de son utilité.

XIV. *Refuge Lemercier ou de Provence* (2 724 m.). — Les amateurs du Pelvoux estimèrent bientôt que le Refuge Puiseux leur fournissait un point de départ trop bas. Sur leurs réclamations la section de Briançon du Club Alpin avisa une étroite terrasse collée aux flancs du Pelvoux presque à la base du glacier du Clot de l'Homme, et y construisit en 1880 un petit refuge qui, en raison de sa situation en plein Midi, reçut le nom de Refuge de Provence.

Les agents atmosphériques très puissants à ces hauteurs l'ayant rendu presque inutilisable, il fut réédifié plus solidement en 1891, avec deux pièces, des lits de camp, des couvertures, un fourneau à pétrole et une batterie de cuisine. Très fréquenté il sert aux ascensions du Pelvoux et du Mont Salvador-Guillemin. En souvenir de l'un des fondateurs du Club Alpin Français, il est appelé Refuge Abel Lemercier.

On peut donner un souvenir au Refuge de la Bonne-Pierre, abri sous roche que la section de l'Isère du Club Alpin

Digitized by Google

avait aménagé à la base du couloir du Col des Escrins à 2 570 mètres.

Il a été abandonné.

XV. *Refuge du Carrelet* (2 070 m.). — Au point où le torrent du Vallon vient se jeter dans celui de la Pilatte, au débouché du chemin du Col de la Temple, la section de l'Isère du Club Alpin a fait ériger en 1881 le Refuge du Carrelet, en tout semblable à celui du Chatelleret.

Trop rapproché de la Bérarde, ce refuge qui rend peu de services effectifs doit être bientôt remplacé par un autre refuge plus élevé dans le Vallon.

XVI. *Refuge de la Lavey* (1 780 m.). — Dans le vallon de la Lavey qui s'ouvre sur la rive gauche du Vénéon, à l'Ouest et en face de Champhorent, la section de l'Isère avait acheté en 1880 un chalet de berger et l'avait approprié pour en faire un refuge.

Le bâtiment étant devenu en mauvais état, une construction nouvelle en maçonnerie a été édifiée en 1899. Elle se compose de deux pièces au rez-de-chaussée et d'une pièce à l'étage, elle est pourvue de lits métalliques superposés, de couvertures, d'un poêle et d'un matériel de cuisine. La clef s'en trouve à Saint-Christophe, et pendant la saison chez les bergers de la Lavey. Inauguré le 24 juin 1900 (Bull. C. A. F. 1900, p. 188) ce refuge sert de point de départ pour les ascensions de toute une série de belles cîmes, la Tête des Fétoules (3.465 m.), la Tête de l'Etret (3.563 m.), les Rouïes (3.634 m.), l'Aiguille des Arias (3 401 m.), et surtout le Pic d'Olan (3 576 m.).

XVII. *Refuge Xavier Blanc* (1 500 m. env.). — Dans le Valgaudemar, sur le territoire de la commune du Clot, à quelque cent mètres en amont du hameau de la Playne, la section de Gap du Club Alpin Français a aménagé une maison en maçonnerie, suffisamment solide et confortable et y a créé une sorte de petit hôtel géré par la famille des guides Armand.

Destiné à desservir, au moins provisoirement, toute la haute région du Val gaudemar, ce chalet-hôtel désigné sous le vocable de Refuge Xavier Blanc, du nom de l'un des présidents du Club Alpin Français, se trouve à portée de pics renommés tels que l'Olan (3 576 m.), les Rouïes (3 634 m.), les Bans (3 651 m.), le Sirac (3 439 m.).

Digitized by Google

Il a été inauguré le 11 Août 1898 (Bull. C. A. F., 1898 p. 262).

XVIII. *Refuge de Chaillol* (1 780 m.). — Cabane forestière, construite par l'Administration des Eaux et Forêts, qui y concède l'hospitalité aux touristes.

Composée d'une seule pièce, elle contient un lit de camp, un poêle et des couvertures. Elle a été ouverte en 1897. (Revue Alpine Lyonnaise, 1898, p. 59).

Elle sert pour l'ascension de la cîme de Chaillol (3 163 m.) à laquelle sa position isolée ménage un magnifique panorama.

7° MASSIFS DU QUEYRAS

Dans son testament, Napoléon Ier avait prévu et ordonné la construction de maisons de refuge sur certains cols des Alpes particulièrement exposés à la tourmente. Cette disposition ne fut mise à exécution que sous le règne de Napoléon III, et encore la plupart de ces bâtiments ne furent achevés qu'en 1881 (*Bulletin* du Club Alpin Français, 1881, page 149).

Quatre de ces Refuges Napoléon, dits depuis Refuges Nationaux, s'élevèrent sur les limites du Queyras, en situation d'être utilisés par les touristes.

I. *Refuge du Col Izoard* (2.300 m. environ). — Sur le flanc Nord du Col, versant de la Cerveyrette, un peu au-dessus de la lisière de la forêt.

Habité par le cantonnier chargé d'entretenir la route et d'héberger les voyageurs, il sert de point de départ pour l'ascension du Pic du Grand Rochebrune (3.324 m.) par le Col Perdu et la Casse des Oules.

II. *Refuge du Col Lacroix* (2.300 m.). — Tout près du Col frontière de ce nom qui fait communiquer le vallon du Haut Guil avec le Val Pellice (Italie).

Il servait aux diverses excursions de la frontière ; mais par mesure d'économie, on a supprimé le cantonnier qui le desservait et il demeure fermé.

III. *Refuge du Col Agnel* (2.498 m.). — A un kilomètre environ de distance du Col de ce nom qui fait communiquer le vallon de Fontgillarde avec le Val Varaita (Piémont) et tout près du col Vieux par lequel on passe du vallon de Fontgillarde dans celui du Haut Guil.

Digitized by Google

Bien abrité au flanc méridional du Pic Foréant, il servait à l'ascension de la Taillante (3.200 m.), de l'Aiguillette (3 216 et 3 286 m.), du Pic d'Asti (3 200 m.) ; mais l'Administration a jugé à propos de le désaffecter. Il a été quelque temps occupé l'été par un poste de gendarmerie, mais depuis quelques années il est fermé et se dégrade par l'abandon.

IV. *Refuge du Col de Vars* (2.000 m. environ). — Bâti sur un petit plateau à l'origine de la vallée du Chagne, à deux kilomètres et demi au Nord du Col, sur la route qui conduit de Guillestre à Saint-Paul-sur-Ubaye.

Habité par un cantonnier qui fait fonctions de gardien et d'aubergiste, il est peu fréquenté par les alpinistes qui n'accordent guère d'attention à la Tête de Paneyron (2.786 m.) et aux autres cimes avoisinantes.

Les deux autres Refuges Napoléon sont ceux du Col de Manse (1.268 m.) et du Col du Noyer (1.654 m.), demeurés en dehors de l'alpinisme.

Il faut mentionner ici le Refuge Louis Vignet, excavé dans le rocher en 1881 par les soins de la Section de Briançon du Club Alpin à l'aide de fonds fournis par M. Louis Vignet, ancien notaire. A 2.915 mètres sur le versant Nord-Est du Col des Portes, il avait pour fonction de faciliter l'escalade du Grand Rochebrune, mais comme toutes les organisations de ce genre dans nos climats, il s'est rempli de glace et est devenu inabordable.

V. *Refuge Ballif-Viso* (2.480 m.). — Tout au haut de la vallée du Guil, au carrefour des chemins du Col de la Traversette et du Col Valante, la Section de Briançon du Club Alpin avait, en 1880, aménagé deux pièces d'un chalet de bergers et lui avait donné le nom de Refuge des Lyonnais (2.200 m. environ). Ce refuge eut une illustre carrière et servit notamment de point de départ à plusieurs ascensions du Grand Mont Viso (3.843 m.) par la face Nord.

Mais le défaut d'entretien l'avait ruiné dès 1899. Un accord entre le Club Alpin Français et le Touring Club de France a fait édifier sur une terrasse supérieure, à 2.480 mètres d'altitude, un grand refuge qui a reçu le nom de Refuge Ballif-Viso.

Ce refuge, inauguré le 24 Août 1902, se trouvant en dehors des chemins de l'un et l'autre col, n'est guère fréquenté que par les contrebandiers

Digitized by Google

Il est cependant à portée du Grand Mont Viso, du Visolotto (3.353 m.), de la Pointe Joanne (3.034 m.) et des Aiguillettes, et se trouve au pied du passage assez difficile appelé le Passo del Colour del Porco.

8° MASSIF DE LA VANOISE

Les centres très fréquentés de Brides-les-Bains et de Pralognan attiraient nécessairement sur les cimes qui les environnent l'attention de la vigilante Section de Tarentaise du Club Alpin Français.

I. *Refuge Félix Faure ou de la Vanoise.* — L'ascension de la pointe renommée de la Grande Casse fut le but principal de la construction du Refuge de la Vanoise, commencé dès l'année 1878 et qui fut livré aux touristes en 1879. Situé à proximité du lac des Assiettes, à 2.486 mètres d'altitude, il se tenait un peu à l'écart du chemin du Col de la Vanoise. Il se composait d'un rez-de-chaussée et d'un étage, avec des murs latéraux faisant saillie pour abriter sa façade des vents très violents en ce lieu.

Mais il se trouvait sur un passage trop fréquenté pour un refuge isolé. Il fut pillé et les bergers s'y abritèrent avec leurs bestiaux. La défense était impossible.

Il fallut se décider à construire une véritable maison, et c'est ce à quoi le Club Alpin se résolut en 1900. Les ressources suffisantes ayant été fournies, l'année 1901 vit s'élever sur le col même et à côté de la voie muletière, une robuste construction à deux étages comprenant salle à manger, salon, cuisine et nombreuses chambres. Ce petit hôtel de montagne, pourvu d'un poste téléphonique, fut affermé à un gérant qui trouve moyen de faire à 2.500 mètres d'excellentes affaires.

L'établissement étant bâti à peu près à la place où le président Félix Faure, lors de sa visite de 1897, avait établi son campement du déjeuner, a pris le nom de Refuge Félix Faure, et une plaque de marbre scellé à sa façade rappelle les autorités qui présidèrent à la fameuse Revue. Il a été inauguré le 16 Août 1902 (*Bulletin* du C.A.F., 1902, p. 214).

Outre l'ascension de la Grande Casse (3.861 m.), il facilite l'ascension des Aiguilles de la Glière (3.386 m. et 3.433 m.), de la Pointe de la Réchasse (3.223 m.), le passage du Col de

Digitized by Google

la Grande Casse, et sert de point de départ pour la splendide traversée des Glaciers du Pelvoz et de Chasseforêt.

II. *Refuge des Lacs ou des Nants* (2 600 m.). — Les premiers explorateurs des Dômes de Chasseforêt avaient bivouaqué sur un petit plateau au haut du vallon des Prioux, tributaire de la vallée de Chavière, à 2 450 m. environ d'altitude.

En 1879, la section de Tarentaise avait fait édifier en ce lieu une petite cabane qui prit le nom de Refuge des Nants.

Comme elle fut très fréquentée, la section fit construire sur un mamelon dominant le lac de la Valette, à 150 mètres environ plus haut, un solide refuge à la garde duquel elle affecta un ancien guide pendant la belle saison, et qu'elle nomma Refuge des Lacs.

Ce refuge a rendu de très grands services, facilitant la haute route à travers les glaciers jusqu'au Col de la Vanoise, mais la période d'abandon qu'occasionna la guerre lui a été funeste, et il est aujourd'hui en ruines.

III. *Chalets d'Entre-deux-Eaux* (2 161 m.). — Sur le trajet du Col de la Vanoise à Termignon, à l'entrée du vallon de la Rocheure, l'initiative privée a ouvert dans un chalet une auberge rustique où l'on trouve quelques lits.

IV. *Refuge de Péclet-Polset* (2 500 m.). — Au haut de la vallée de Chavière, sur une terrasse non loin du lac Blanc, le Club Alpin a fait édifier en 1913 un grand refuge gardé à l'altitude approximative de 2 500 mètres.

Très solidement établi avec sous-sol, rez-de-chaussée et étages, il renferme salle à manger, salon, cuisine, plusieurs chambres et logement du gérant. Il avait été confié à la famille Couttet de Chamouni, mais pendant les années 1916, 1917 et 1918, il a dû rester fermé. Couttet étant décédé, il n'y a pas encore de nouveau gardien, et les touristes qui désirent y loger doivent prendre la clef à Pralognan.

Inauguré le 4 septembre 1913, il facilite les ascensions de l'Aiguille de Péclet (3 566 m.), des Aiguille et Dôme de Polset (3 538 m.) et des cimes avoisinantes.

V. *Refuge de la Saussaz.* — Le massif de la Vanoise a pour prolongement méridional le massif des Encombres. La section de Maurienne y a aménagé le Refuge de la Saussaz, à 2 095 mètres d'altitude, sur le versant méridional du Col

Digitized by Google

des Encombres. Ce sont deux chambres réservées dans un chalet local.

VI. *Chalet-Hôtel du Mont Jovet* (2 480 m.). — A cette région on peut rattacher l'élégant chalet-hôtel construit en 1889 et 1890 par les soins de la section de Tarentaise du Club Alpin sur un des plateaux du Mont Jovet, au pied de la cime terminale (2 563 m.).

Inauguré le 27 Août 1890, et jouissant d'un admirable panorama, il a bientôt acquis, grâce à la proximité de Brides-les-Bains, une telle clientèle que la section a pu le vendre à son tenancier.

9° MASSIF DU MONT POURRI

Refuge du Pourri ou du Grand Col (2 430 m.)

La section de Tarentaise du Club Alpin, désireuse de faciliter l'ascension du Mont Pourri (3.788 m.) par l'arête Nord, avait fait construire en 1885, à 2 430 mètres environ d'altitude, au pied du versant occidental du Grand Col, un simple refuge en maçonnerie.

Ce petit bâtiment fut peu fréquenté, l'ascension de la grande montagne s'étant faite plus volontiers par ses autres accès. Délaissé, il cessa d'être suffisamment entretenu. Déjà signalé en 1901 comme étant en mauvais état, il est tombé en ruines.

10° MASSIF DE L'ISERAN

I. *Chalet-Hôtel de Bonneval-sur-Arc* (1 890 m.). — A 400 mètres en amont du village de Bonneval-sur-Arc, au débouché du Col de l'Iseran, bien abrité des vents du Nord, la section lyonnaise du Club Alpin a fait construire en 1894 un assez grand bâtiment à deux étages, aménagé en hôtel, destiné à suppléer à l'insuffisance des installations locales.

Edifié sur les plans de l'architecte Curny, cet hôtel fut inauguré le 15 Août 1895. (Revue Alpine Lyonnaise, 1895, p. 277).

A l'altitude de 1850, il sert de centre d'opérations pour l'admirable cirque qui s'étale autour des sources de l'Arc et spécialement pour le Massif de l'Iseran, celui de la Levanna et celui du Mulinet.

Digitized by Google

II. *Chalet-Hôtel des Evettes* (2 629 m.). — Une fois l'attention de la section lyonnaise attirée sur ce massif, ses zélés administrateurs constatèrent bien vite que les distances des massifs de la Levanna, du Mulinet, de la Ciamarella, de l'Albaron étaient encore trop allongées, et ils conçurent le projet d'organiser un autre chalet dans une station plus élevée et plus rapprochée de la base de ces géants.

C'est à ce dessein que répondit la construction du châlet-hôtel des Evettes, juché sur un mamelon rocheux, à l'altitude de 2 630 mètres, en face du splendide glacier des Evettes et sur la rive gauche de son déversoir. Etudié et bâti en 1906 il fut inauguré le 15 Août 1907. (*La Montagne*, 1907, p. 426).

La siuation pittoresque de ce chalet gardé, se mirant dans un lac aux eaux cristallinues, en face de dentelures fantastiques et d'un grand courant de glace lui vaut tous les suffrages.

III. *Refuge d'Avérole.* — Poursuivant son œuvre d'organisation touristique dans la Haute Maurienne, la section lyonnaise a décidé de faire établir un refuge dans la vallée d'Avérole pour faciliter l'ascension de l'Albaron (3.662 m.), de la Pointe de Charbonnel (3 760 m.) et de tous les pics qui jalonnent la frontière italienne au-dessus du glacier d'Arnas.

Ce refuge, tout en bois, a figuré dans le village alpin de l'exposition de Lyon en 1914. La guerre a suspendu sa carrière, mais en l'été de 1919 il a été transporté et monté sur place et pourra commencer son rôle dès le début de la saison 1920. (*La Montagne*, 1919, p. 230 et 1920, p. 27). Commandant l'éventail terminal de la vallée, il se dresse à 2 200 mètres d'altitude environ, tout près de l'oratoire de N. D. de l'Arselle.

IV. *Refuge du Praz-Riond* (2 272 m.). — Bien en amont de Val d'Isère, près des sources mêmes de l'Isère et dans le bassin verdoyant du Praz-Riond, à 2 272 mètres, la section de Tarentaise s'est assuré la jouissance du premier étage d'un chalet des bergers communaux, et y a organisé un petit refuge avec lit de camp destiné à faciliter les ascensions des cimes qui entourent le cirque des Sources de l'Isère, Pointe de la Galise (3 342 m.), Grande Aiguille Rousse (3 434 m.), etc., etc...

Digitized by Google

11° MASSIFS DE LA TOURNETTE ET DU PARMELAN

I. *Refuge du Parmelan* (1 835 m.). — La section d'Annecy du Club Alpin a hérité de son ancien président, M. Camille Dunant, d'une sorte de domaine sur le plateau du Parmelan.

Un petit chalet de montagnard avait été acheté en 1877 et formait une première installation qui fut complétée en 1881 par la construction d'un grand chalet : ce chalet est devenu un hôtel géré et administré par un tenancier.

Il permet aux touristes amateurs de beaux points de vue de jouir du coucher et du lever de soleil au sommet du Parmelan (1 855 m.), de parcourir à leur aise le curieux plateau des Lapiaz et de visiter ses grottes glaciaires.

II. *Chalet-Hôtel du Rosary* (1.640 m.). — Les alpinistes désireux de faire l'ascension de la Tournette s'abritaient généralement dans les chalets du Casset ou Cassey, sur la face qui regarde le lac d'Annecy, et ils y trouvaient une hospitalité rudimentaire.

En 1911, l'initiative privée ouvrit sur la face Nord-Est, au-dessus de la vallée des Clefs, un petit chalet-Hôtel à Rosary, permettant de faire lascension du Fauteuil (2.357 m.) par le côté de Thones.

III. *Refuge Blonay-Dufour* (1 800 m. env.). — Le Touring Club de France a fait construire en 1912, auprès des chalets du Casset, et grâce aux libéralités de M. de Blonay-Dufour, un grand bâtment en maçonnerie offrant tout le confortable d'un véritable hôtel, et jouissant déjà d'une vue admirable sur tout le bassin du lac d'Annecy.

L'inauguration en eut lieu le 12 Juillet 1913. (*Revue Mensuelle du T. C. F.*, 1913, p. 340).

On peut donc dès maintenant coucher sur l'une et l'autre face de la Tournette, et se donner le plaisir de jouir pendant de longues heures de l'admirable panorama qui se déroule autour de ce belvédère isolé.

12° MASSIF DES ARAVIS

Refuge Sauvage (2 250 m). — En 1899, l'active section du Mont Blanc du Club Alpin forma le projet de faciliter l'ascension du Mont Fleuri ou Pointe Percée du Reposoir

Digitized by Google

(2.752 m.), le point culminant du massif et celui d'où la vue est la plus complète sur la chaîne du Mont Blanc.

L'emplacement d'un refuge fut déterminé à l'altitude approximative de 2 250 m., sur la face occidentale du sommet, et la construction rapidement menée. Mis sous le patronage de M. l'ingénieur Sauvage, délégué de la Section, le refuge offrit dès l'anée 1900 son hospitalité aux alpinistes.

Les amateurs de la Pointe Percée ont bien fait d'en profiter, car une effroyable tourmente l'a complètement détruit au mois de mai 1914 (*La Montagne*, 1914, p. 358).

Au-dessus de Bonneville, sur un épaulement de la montagne du Mole (1869 m.), belvédère fort anciennement réputé, la section du Mont Blanc a fait construire à 1 518 m. d'altitude un chalet gardé, le Refuge du Mole, qui permet de jouir du spectacle du lever du soleil du haut de cette cime isolée.

13° MASSIF DU BUET ET DU MONT RUAN

I. *Chalet de la Pierre à Bérard.* — Depuis de fort longues années la commune de Valorsine avait, au au fond du vallon de Bérard, à 1 930 m., adossé à un énorme bloc isolé quelques murs en pierres sèches pour en faire un chalet de berger. Le berger recevait au besoin les touristes, et dans une sorte de soupente formant premier étage, étaient aménagées deux chambres avec quatre lits, qui rendirent de précieux services aux ascensionnistes du Buet (3 109 m.). (Voir la *Haute Savoie* de Francis Wey, 1866).

Cependant de nombreuses réclamations s'élevèrent contre la rusticité de ce gîte, et la fréquentation de cette région augmentant, l'initiative privée construisit en 1908 à proximité de ce refuge un petit hôtel de montagne (1 950 m.) qui est maintenant un point de départ fort commode pour l'ascension.

II. *Chateau Pictet* (3 000 m.). — A l'altitude de 3 000 m. environ, tout proche de la partie du sommet abandonnée par les neiges en été, le savant A. Pictet avait fait construire en 1778 pour ses observations un petit réduit en pierres sèches, couvert en lauzes, qu'on appela par plaisanterie le chateau Pictet.

Cet abri, un peu réparé, agrandi et entretenu par les guides peut offrir en cas de tempête subite un précieux asile aux voyageurs.

Digitized by Google

III. *Chalet-Hôtel du Buet.* — En 1909 la section du Mont Blanc du Club Alpin a par une forte subvention et un concours effectif encouragé l'initiative privée à faciliter l'ascension du Buet par Sixt et l'arête du Grenairon. C'est ainsi que s'établit à 2 000 m. environ, sur la croupe du Grenairon le chalet-hôtel du Buet, composé d'un rez-de-chaussée et de deux étages, offrant en tout 19 lits aux voyageurs. Il a été ouvert en 1910, et permet la visite en col de la montagne si renommée. (*La Montagne*, 1910, p. 277).

IV. *Refuge de la Vogeallaz.* — C'est encore la section du Mont Blanc qui dans les rochers du Fond de la Combe (de Sixt), et sur le trajet du col de Sagerou, a organisé en 1913 le Refuge de la Vogeallaz. A 1860 m. environ d'altitude, elle a acheté un des chalets des bergers, l'a fait réparer et approprier à sa nouvelle destination. Ce refuge est muni d'un lit de camp, d'un petit mobilier et d'un matériel sommaire. (*La Montagne*, 1913, p. 521).

Il facilite l'ascension des Dents Blanches (2 764 m.), de la Pointe des Avoudrus (2 672 m.), du Mont Ruan (3 047 m.), même de la Tour Sallière (3 222 m.) et de la Dent du Midi (3 260 m.).

V. *Refuge de la Dent d'Oche.* — En 1913, la section du Léman du Club Alpin Français à fait construire à 2.000 m. d'altitude, un petit refuge en maçonnerie destiné à faciliter l'ascension de la Dent d'Oche (2.225 m.), belvédère superbement avancé au-dessus du lac Léman.

14° MASSIF DU MONT BLANC

La très ancienne renommée et l'exceptionnelle fréquentation du massif du Mont Blanc l'ont recouvert d'une abondante floraison de cabanes, refuges, chalets et hôtels. Sans nous occuper des versants Suisse et Italien parfaitement desservis nous en compterions une cinquantaine sur le seul versant Français. Ces constructions ont eu plusieurs origines : la Commune de Chamouni, l'Initiative Privée, le Club Alpin Français et des sociétés locales.

Digitized by Google

I. — *Refuge Charles Durier* (3 376 m.)

Sur le Col de Miage, fameux dans les fastes alpins par la glissade de M. John Birkbeck (11 juillet 1861, — Peaks, Passes and Glaciers, 1 r volume de la II partie, page 208), la section du Mont Blanc du Club Alpin, a fait construire en 1899 un petit refuge en bois. Cette étroite cabane pourvue d'un lit de camp et de matelas a pour but de faciliter la traversée du Col de Miage et les ascensions du Dôme de Miage (3.688 m.) et de l'Aiguille de Bionnassay (4.066 m.). Il a été placé sous le parrainage de M. Charles Durier, ancien président d'honneur de la section du Mont Blanc.

II. — *Refuge de l'Aiguille du Goûter* (3 817 m.)

Dès la découverte de la route du Mont-Blanc par l'Aiguille du Goûter, les guides de Saint-Gervais avaient au haut des couloirs établi un édicule pouvant servir de refuge. Détruite par les intempéries, cette cabane fut réédifiée à plusieurs reprises, mais toujours d'une manière insuffisante. En 1906, la section du Mont Blanc du Club Alpin prit en mains la direction de l'entreprise, et la cabane établie par ses soins sur le plateau même de l'Aiguille, à une centaine de mètres au Sud du sommet, a résisté jusqu'à présent à tous les assauts.

C'est un refuge en bois, avec lit de camp et petit matériel qui a permis à de nombreuses caravanes d'effectuer heureusement la magnifique traversée de l'Aiguille au Mont Blanc ou de subir sans dommages les subites intempéries si fréquentes à ces altitudes.

III. — *Refuge de l'Aiguille du Midi* (3 554 m.)

Cette cabane fut construite en 1863 par les guides de Courmayeur. Tombée presque en ruines par défaut d'entretien, elle fut reprise en 1896 par la section de Chamouni du Club Alpin qui l'a remise en état. Petit refuge en bois, primitivement destiné à faciliter l'ascension du Mont Blanc par le Col du Géant, il est rarement utilisé pour l'ascension de l'Aiguille du Midi (3.843 m.) ou celle du Mont Blanc du Taul (4.240 m.).

IV. — *Refuge du Couvercle* (2 698 m.).

Prévu et étudié en 1903 (Bulletin du C. A. F. 1903, p. 208), ce refuge a été construit en 1904 par la section de Cha-

Digitized by Google

mouni du Club Alpin. Sur la rive droite du glacier de Talèfre, au pied Sud-Est de l'Aiguille du Moine, abrité sous un énorme bloc, il a été agrandi et pourvu d'un gardien en 1911 (La Montagne, 1911, p. 480). Il facilite la visite du Jardin, et l'ascension de l'Aiguille Verte (4 121 m.), ainsi que de toutes les crêtes qui dominent le Cirque de Talèfre. Il a remplacé la vieille cabane de la Pierre à Béranger, en ruines.

V. — *Refuge du Jardin d'Argentières* (2 822 m.)

Construit en 1905 et 1906 par la section de Chamouni du Club Alpin Français sur la moraine au-dessus et au fond du Glacier d'Argentière, au pied de la grande arête occidentale de l'Aiguille d'Argentière (Flèche Rousse), il se compose d'une cabane en bois portée sur un socle en pierres sèches. Il est muni d'un lit de camp, de matelas et de couvertures, d'un petit mobilier et d'un matériel de cuisine. Il est souvent, par lui-même, un but d'excursion pour les touristes qui ne craignent pas d'affronter les crevasses (peu nombreuses en saison ordinaire) du glacier d'Argentière, mais surtout il sert de point de départ pour l'ascension de l'Aiguille d'Argentière (3 907 m.), du Tour Noir (3 836 m.), du Mont Dolent (3 823 m.) et de leurs satellites.

VI. — *Refuge Charlet ou de la Charpoua* (2 842 m.)

Le Club des Sports Alpins de Chamouni a construit en 1904 cette cabane à la partie supérieure du rognon rocheux qui divise en deux parties le glacier de la Charpoua. A 3 heures de marche de l'Hôtel du Montenvers, elle sert à faciliter l'ascension des deux pointes de l'Aiguille du Dru, et elle a été mise sous le parrainage du guide Charlet, le vainqueur du Petit Dru.

VII. — *Refuge des Bosses ou Refuge Vallot* (4 362 m.)

Pour la construction de son observatoire en 1889 et 1890, M. Vallot avait fait édifier un abri pour les ouvriers. Les travaux terminés, cet abri fut transporté sur un rocher dominant l'observatoire et avec quelques réparations et aménagements il est devenu le Refuge des Bosses, affecté aux ascensionnistes. A la suite de certaines difficultés, M. Vallot l'a cédé à la commune de Chamouni qui a maintenant la charge de son entretien. On le désigne généralement sous

Digitized by Google

le nom de son fondateur, le Refuge Vallot, et il fournit habituellement aux grimpeurs du Mont Blanc une précieuse escale avant la rude traversée de l'arête des Bosses.

Il faut mentionner ici l'Observatoire Janssen, érigé en 1893 au sommet même du Mont Blanc qui eut une éphémère existence et disparut en 1909, ainsi que la cabane qui lui avait succédé et qui ne dura qu'une saison.

La commune de Chamouni, très soucieuse de ses intérêts, a fait édifier dans les montagnes de son territoire de nombreuses constructions qu'elle loue aux exploitants à des tarifs que la concurrence rend souvent excessifs.

Hôtellerie des Grands Mulets (3 051 m.)

Sur le rocher dit des Grands Mulets qui se dresse au-dessus du confluent du glacier des Bossons et du glacier de Taconnaz, les premiers grimpeurs avaient l'habitude de passer la nuit. Diverses installations y furent faites successivement pour leur procurer le plus de confort possible. Celle qui existe actuellement est la quatrière. Elle est presque au sommet de la plus basse pointe de ce rocher à l'altitude de 3 051 m. Elle a été construite en 1896 et inaugurée en 1897. Elle est desservie par un tenancier approvisionné chaque jour par des transports à dos d'homme à travers le glacier.

Hôtel du Montenvers (1 921 m.)

Le plateau ondulé du Montenvers portait, au XVIII^e^ siècle une baraque de bergers qui fournissait un piètre abri en cas de mauvais temps aux visiteurs des Glacières. Un voyageur anglais dont on n'a conservé que le nom de Blair fit construire une petite baraque en bois appelée par dérision le Château de Blair, puis en 1795, Bourrit put la faire remplacer par le Temple de la Nature. Vers 1840 une hôtellerie plus importante vint masquer, mais non détruire, cette première installation. Le Grand Hôtel actuel fut édifié en 1870.

Avec une jalouse âpreté, la commune s'est toujours refusée à laisser la Compagnie du chemin de fer de la Mer de Glace établir même une simple buvette qui aurait pu faire concurrence au monopole de fait concédé à son tenancier.

Digitized by Google

Chalet-Hôtel du Plan de l'Aiguille (2.203 m.)

Sur un redan de l'arête projetée par l'Aiguille du Midi au Nord du Glacier des Pèlerins, s'est installé vers 1900, un châlet-hôtel d'où l'on jouit d'une vue bien complète sur toute la vallée. Réuni par un bon chemin à l'hôtel du Montenvers, il est lui-même un but de promenade. Il sert aux ascensionnistes de point de départ pour la chaîne des Aiguilles.

Chalet-Hôtel de Pierre Pointue (2.057 m.)

Dans une situation analogue, sur un éperon entre le glacier des Pèlerins et le glacier des Bossons, le Pavillon de Pierre Pointue (2 057 m.) est une station habituelle sur le chemin des Grands Mulets.

L'ascension du Brévent (2 525 m.), le belvédère facile dressé en face du Mont Blanc, est jalonné par de nombreux chalets. Le chalet des Chablettes (1.545 m.) est une première station d'où la vue plonge directement sur Chamouni. La seconde station se prend au chalet-hôtel de Planpras (2 062 m.) qui commande une longue et étroite terrasse de pâturages.

Au sommet même du Brévent, un pavillon (2 525 m.) permet de déjeuner en face d'un spectacle merveilleux sur la chaîne principale du Mont Blanc et sur le fleuve de glace des Bossons qui semble s'écouler de la cime jusqu'à la vallée.

Plus au Sud, sur le chemin par lequel les mulets peuvent atteindre la cime, on trouve le chalet-hôtel de Bel-Achat (2 154 m.).

Sur la même terrasse, prolongée depuis Planpras, le chalet-hôtel de la Flégère (1 877 m.) fournit un coup d'œil féerique sur la Mer de Glace.

Et, aux deux extrémités de la vallée, le Pavillon de Bellevue (1 781 m.) au-dessus des Ouches, et l'hôtel de Balme (2 202 m.) au-dessus du Tour permettent de saisir dans son ensemble l'admirable spectacle de la vallée de Chamouni, long corridor de cultures et de verdures, enchâssé entre deux rangées de crêtes et de cîmes des plus pittoresques.

Entre le Pavillon de Bellevue et le Refuge de l'Aiguille du Goûter, les travaux de régularisation entrepris à la suite

Digitized by Google

de la catastrophe de Saint-Gervais ont fait construire le châlet de Tête Rousse (3 170 m.), qui est demeuré un but agréable de promenade.

Les estivants d'Argentière qui n'ont pas le courage de pousser jusqu'au Refuge du Jardin, montent du moins au châlet de Lognan (2 043 m.) pour admirer de sa terrasse l'imposante Cascade de Séracs qui termine aujourd'hui le glacier. Cette œuvre intéressante de l'industrie privée a été édifiée en 1884, et peut, pour de bons marcheurs, suppléer le Refuge du Jardin pour les ascensions qu'il dessert.

Sur le long mais très intéressant trajet qui conduit de Chamouni à Sixt par le Col d'Anterne, les premières années du XX^e^ siècle ont vu s'élever le petit hôtel de Moède, au pied de la dernière montée du Col d'Anterne, bâti par l'industrie privée pour servir de point de départ à l'ascension des Fiz, à la visite du Désert de Platé, ou à l'excursion du Buet, par le Col de Salenton.

Si nous voulons mentionner ici les constructions en dehors des villages et au-dessus de la plaine, nous ne pouvons passer sous silence le petit hôtel Beauséjour au Lavancher, l'hôtel de Trélechamp, bâti par Joseph Charlet au Col des Montets (1 450 m. env.) et surtout le grand et bel hôtel du Planet, établi par Auguste Tairraz au-dessus d'Argentière, à 1 320 m. d'altitude dans une situation fort heureuse qui commande une délicieuse perspective sur toute la vallée.

On voit que dans ces conditions nous n'avons pas beaucoup de mérite à nous montrer plus hardis et plus aventureux que nos aïeux. Nous pouvons fragmenter à notre aise des excursions dont la longueur et la peine arrivaient à la limite des forces humaines ; nous sortons frais et bien reposés de confortables asiles étagés entre deux et trois mille mètres et nous réduisons à quelques centaines de mètres les escalades les plus ardues. Aussi les pics les plus rébarbatifs des Alpes ont été vaincus les uns après les autres, et la nature alpestre a livré à la curiosité de l'homme ses plus intimes secrets.

H. FERRAND.

Digitized by Google

Les refuges du Club Alpin Italien

par le Docteur Agostino FERRARI

L'œuvre accomplie en montagne par le Club Alpin Italien est la partie la plus considérable du résultat de sa multiple activité. En effet nous comptons plus de 130 « cellules préservatrices des alpinistes » comme il plaisait au président Paolo Lioy d'appeler nos refuges, éparpillées d'une extrémité à l'autre de la grande chaîne alpine, ainsi que sur la très longue échine des Apennins, jusqu'aux Monts de la Sicile.

Comme l'avaient déjà fait pour leurs Refuges le Club Alpin Français, le Club Alpin Suisse et le Club Alpin Austro-Allemand, le Club Alpin Italien jugea utile d'établir une publication illustrée qui fournit le témoignage de notre labeur, et pût rendre service à tous les alpinistes. Ainsi le Bollettino 1904-1905 publia une étude complète richement illustrée de tous les refuges alors existants. Invité à remplir cette tâche, je l'avais acceptée bien qu'elle fût au-dessus de mes forces.

Aujourd'hui le travail est plus limité : je ne parlerai donc que des refuges d'une manière générale, supprimant toute appréciation, toute critique, et passant sous silence la partie technique, faite de descriptions minutieuses, chargée de mesures et de données numériques de tout genre.

Le Club Alpin Italien compte actuellement 14 000 membres, et il possède 132 cabanes ou refuges, sans compter ceux établis par le Club Austro-Allemand en territoire italien, réquisitionnés maintenant par notre gouvernement, mais qui seront bientôt, nous l'espérons, remis au Club Alpin Italien.

Quelques refuges ont été abandonnés ou détruits, et en étudiant les causes qui ont déterminé leur ruine ou leur abandon, on a pu constater les erreurs d'abord commises au point de vue de la situation ou de la construction, de sorte que le Club Alpin Italien, profitant de l'expérience du passé, pense posséder actuellement les règles les plus rationnelles et les plus appropriées pour la construction de ses cabanes.

Digitized by Google

Avant la fondation du Club, il n'existait rien, ou presque rien en fait de Refuges; l'alpiniste, quand il ne voulait pas se charger d'emporter tout le matériel nécessaire à l'établissement d'une tente, était obligé le plus souvent de se contenter de quelque anfractuosité de rocher, servant d'abri aux chasseurs de chamois, à des altitudes considérables, et comme préservation contre le froid, il en bouchait l'entrée avec une grosse pierre ; ou bien il utilisait un grand rocher surplombant, l'entourant de deux petits murs en pierres sèches pour se mettre à l'abri du vent. Parfois il les complétait par un troisième mur dont une ouverture servait de porte. Plusieurs d'entre nous peuvent se souvenir de nuits passées ainsi dans certaines grottes misérables, où il fallait entrer en se glissant sur le ventre et se tenir accroupi faute d'espace.

Tout cela changea dès la création du Club Alpin. Une de ses premières manifestations fut l'érection des Refuges. Les sections de montagne, Aoste, Varallo et Turin en tête, rivalisèrent de zèle pour créer des abris destinés à faciliter les ascensions des pics et les passages des col élevés. Ainsi furent construits les premiers Refuges : de l'Alpetto, au Mont Viso (1866). — de la Cravate au Cervin (1867), — des Aiguilles Grises, au Mont Blanc (1874), — Linty, au Mont Rose (1875), — du col du Géant, Gnifetti (1876) — du Grand Tournalin, de la Marmolata et de la Becca di Nona (1877).

Après 1875, l'activité de la construction des Refuges s'accrut dans une large mesure : on en édifia en moyenne deux ou trois par an jusqu'en 1880, année modèle où cinq cabanes furent construites dans les Alpes : Refuge Gastaldi dans le Val d'Ala, Refuge de Saussure au Crammont, Refuge du Triolet dans le Val Ferret, Refuge de Cornarossa au Mont Disgrazia, et Cabane Marinelli au Bernina.

Depuis 1880 jusqu'en 1915, il ne se passa pas d'année sans que le Club Alpin Italien ne vît s'accroître son riche domaine des Refuges.

A titre de curiosité, nous pouvons consigner ici quelques données de statistique. Le Club Alpin Austro-Allemand comptait en 1912 96 914 membres et possédait 331 cabanes, c'est-à-dire un refuge pour 292 membres. Le Club Alpin Français à la même époque, avait 7 300 membres et 52 refuges, c'est-à-dire un refuge pour 140 membres Le Club Alpin Suisse avait 12 899 membres avec 84 cabanes, c'est-à-dire une cabane pour 153 membres, et le Club Alpin Italien avec 8 260

Digitized by Google

membres, avait construit 118 refuges, soit un refuge par 70 membres : Notre Club possédait donc le plus grand nombre de Refuges, proportionnellement au nombre de ses membres.

Il faut faire maintenant une courte description des divers types de cabanes adoptés par le Club Alpin Italien, pour en reconnaître la valeur respective au point de vue de la construction.

Dans les premières années de son existence, le Club avait, comme il est de raison pour une société nouvelle, des ressources assez limitées, et lorsqu'il s'agissait de construire une cabane, la première considération qui s'imposait était la question financière. Il fallait profiter de la nature des lieux et choisir un emplacement, pour ainsi dire, économique. Celui-ci était le plus souvent constitué par une grande paroi surplombante (Cabane de la Cravate, au Cervin ; cabane Linty, au Mont Rose), ou mieux encore par une grotte excavée dans le rocher (Refuge de la Marmolada, premier refuge du Mont Cistella). L'emplacement une fois choisi, on élevait des murs en pierres sèches, trois seulement, puisque le quatrième, fourni par la nature, était le roc auquel on adossait la construction Mais on ne réussissait jamais à faire une liaison exacte entre la cabane et le rocher. Cet inconvénient, et d'autres encore, faisaient régner l'humidité à l'intérieur de la construction au détriment du confort, mais on n'y faisait pas attention, car on était persuadé du progrès réalisé sur les anciens bivouacs, dont ce n'était guère qu'une copie revue et corrigée.

Toutefois, à cet inconvénient, s'en joignirent d'autres, plus graves : la neige, pénétrant par les fissures, s'accumulait dans l'intérieur de la construction, toujours en plus grande quantité, et s'y transformait en glace. Sous la force d'expansion de ces glaces, les murs se crevassaient, les neiges nouvelles pénétraient avec plus d'abondance par les fissures élargies, elles envahissaient tout l'intérieur et finissaient par remplir entièrement la cabane.

Pour éviter ces inconvénients on décida alors de bâtir les refuges sur une esplanade de terrain libre de tous côtés. Ce fut en effet un grand progrès. Mais les constructeurs d'alors, préoccupés surtout de la violence du vent, n'osaient pas éloigner les refuges de plus de quelques décimètres des rochers

Digitized by Google

protecteurs : cette crainte fut la cause de beaucoup de dégâts : la neige ne remplissait pas la cabane, mais elle s'accumulait dans cet intervalle, entre le mur et le rocher, et sous sa poussée, le mur tombait peu à peu en ruines

Un nouveau progrès s'imposait. On commença timidement à lambrisser les murs à l'intérieur avec des lamelles de bois : on put conjurer ainsi les courants d'air humide et froid qui filtraient à travers les murs, et la tiédeur produite par le fourneau put se conserver bien plus longtemps dans la cabane. Ces avantages reconnus suggérèrent alors l'érection de cabanes entièrement en bois. On en construisit un grand nombre, et surtout celles de haute montagne se font toujours ainsi.

On arriva par degrés à la conception plus rationnelle de bâtir des Refuges très solides, en état de braver les plus violentes tempêtes. On eut alors recours à des matériaux de premier choix, et on construisit les refuges avec de bons murs en pierres régulières, jointes de bon mortier de chaux ou de ciment, soigneusement enduits et on en lambrissa aussi l'intérieur avec un bon revêtement de planches bouvetées, laissant entre la maçonnerie et cette paroi une couche d'air isolante. On améliora en même temps la charpente des toits et on attribua une plus grande importance au choix de l'emplacement et à l'orientation des Refuges La capacité des chambres fut augmentée et on perfectionna les fermetures. Non content d'avoir ainsi fait progresser les conditions de stabilité et d'hygiène des Refuges, on s'occupa d'en perfectionner l'outillage et le confort ; on compléta le mobilier, on multiplia la batterie de cuisine, et au lit de camp avec paille, on substitua des couchettes avec couvertures en laine ; enfin on y introduisit toutes sortes de commodités auxquelles on n'avait pas songé auparavant.

On comprend que ces améliorations entraînèrent une forte augmentation des dépenses de construction. Mais cette augmentation était plus apparente que réelle, car si auparavant les dépenses d'établissement étaient assez modiques, celles d'entretien et de réparations étaient très fortes. En outre, on peut affirmer que les anciennes cabanes ne représentent plus aujourd'hui comme valeur que le tiers et même moins des dépenses effectuées, certaines étant même en ruines ou abandonnées, tandis que les nouvelles, mieux construites et

Digitized by Google

n'ayant besoin que de minimes réparations, représentent toujours presque intégralement le capital employé.

La construcion des refuges est faite par les sections locales, mais le siège central y intervient par des subventions.

Un grand nombre des sections du Club ont édicté un règlement spécial pour leurs cabanes, mais il serait désirable qu'on pût adopter un règlement unique pour tous les Refuges du Club, à l'exemple du Club Alpin Suisse qui a adopté depuis 1877 un règlement général élaboré et appliqué par le Comité central Ce règlement se compose de vingt articles dont les principaux régissent le droit de propriété des cabanes, les emplacements de construction, la surveillance de l'entretien, l'inspection annuelle, les réparations et l'inventaire du mobilier.

L'initiative du Club n'a pas présidé à l'établissement de tous les Refuges. Certains ont été érigés avec le produit de souscriptions publiques par exemple ceux des Aiguilles Grises, des Grandes Jorasses, du Triolet, mais leur surveillance et leurs réparations sont assumées par la section dans la zone d'influence de laquelle elles sont situées. D'autres cabanes ont été données au Club par leurs propriétaires comme le Refuge au Col de Piccolo Altare, la station Antonio Stoppani sur le Rezegone, la cabane Cecilia Vecchia, la cabane Maria au Mont Disgrazia. Enfin pour l'Observatoire de l'Etna et pour le Refuge à la Mainarde (Apennin Méridional) l'usage en est seulement autorisé pour les membres du Club.

Un bon nombre des Refuges du Club Alpin sont librement ouverts au public mais certains sont fermés à clef. Dans la plupart de ceux-ci cependant, il existe une chambre ouverte: c'est le local destiné aux guides, et il contient souvent aussi des couvertures, un fourneau et des ustensiles de cuisine.

Pour mettre les Refuges à l'abri des vols, le Club a organisé un service de gardiennage à l'instar du Club Alpin Suisse. Pour rémunérer les gardiens, on leur a permis de tenir cantine, et c'est ainsi qu'en Suisse surgirent les Refuges-Hôtels, qui ont donné lieu à tant et de si vives discussions. Dans le domaine de notre Club, il y a seulement 32 Refuges gardés, mais il est permis de s'attendre à les voir se multiplier dans un avenir assez proche quand la fréquentation des Refuges sera devenue très importante, comme elle l'est déjà en certains centres du Mont Blanc et du Mont Rose, dans les massifs des Grignes et dans les Dolomites. Parmi les Refuges-

Digitized by Google

hôtels existants, nous pouvons mentionner le Refuge Quintino Sella au Mont Viso, le Refuge Torino au col du Géant, le Refuge Sella et la Cabane Gnifetti tous deux situés à plus de 3 600 mètres, mais le plus remarquable de tous est la Cabane Reine Marguerite sur le sommet de la Signalkuppe du Mont Rose, à 4 559 m. d'altitude : la plus haute de toute l'Europe.

Les constructions en bois conviennent spécialement aux Refuges de haute montagne. Elles présentent l'avantage d'un transport moins onéreux pour les matériaux que celles en maçonnerie pour lesquelles il est souvent difficile de trouver sur place des pierres convenables et qui comportent toujours le transport très coûteux de la chaux et du sable. Le Refuge en bois se construit plus rapidement, formé de pièces démontables, déjà façonnées dans la plaine; il fournit un abri plus chaud et plus sec. L'avantage de la rapidité de la construction est un facteur important si l'on considère l'inclémence du temps dans les régions élevées La section de Turin, qui a donné l'exemple à plusieurs autres sections, les construit en bois lourd (larix d'Amérique) à pièces démontables, avec doubles parois épaisses, surmontés d'une charpente très solide fixée par de gros clous. Pour les protéger contre la furie des tempêtes en haute montagne, elle les relie au sol par des ancrages en fer retenus dans des massifs de ciment. Le double revêtement de bois emprisonne dans l'interstice une quantité d'air qui forme une couche isolante, mauvaise conductrice de la chaleur et contribue à maintenir assez longtemps une température douce à l'intérieur des Refuges.

Les couvertures des toits se font actuellement avec des plaques de fer galvanisé, plates et soudées, ou mieux encore avec des plaques ondulées, non soudées, à libre dilatation, fixées sur une surface de planches bien assemblées. Auparavant on employait des plaques de plomb qui formaient une couverture idéale, car ce métal résiste assez bien aux agents atmosphériques et se soude facilement, mais le prix en devenait excessif, surtout quand il fallait les transporter à des hauteurs considérables.

Presque tous nos Refuges sont assurés contre l'incendie et les dommages de la foudre. La cabane Reine Marguerite, à la cime du Mont Rose, qui étant un refuge de sommet est par cela même plus exposée au danger de la foudre, est entièrement revêtue de cuivre à l'extérieur et aussi en dessous de

Digitized by Google

son plancher. De cette façon, son intérieur, par un phénomène de physique, constitue un conducteur fermé.

Pour ce qui est des planchers de nos cabanes, on les établit en général à vingt ou trente centimètres au-dessus du sol pour éviter l'humidité. Les portes s'ouvrent, d'ordinaire, vers le Sud ou vers l'Est, car de ces côtés la neige fond plus rapidement et la porte peut être plus vite libre. Les fenêtres sont presque toujours à deux battants, pour donner moins de prise au vent, et en général elles sont pourvues de petites vitres, plus résistantes que les grandes. Par mesure de prudence, pour assurer l'accès à la cabane pendant l'hiver, on applique contre le mur extérieur, une échelle et on pratique une petite fenêtre sur le toit. En cas d'enneigement extraordinaire on peut toujours, avec l'aide de l'échelle, pénétrer par cette voie dans le Refuge. Les fourneaux adoptés sont des poêles de fonte, ils ont l'avantage de n'exiger qu'une petite quantité de combustible et de chauffer rapidement la pièce.

Les Refuges-hôtels sont de véritables petits-hôtels, pour chacun desquels la dépense s'est élevée de 25 à 30 mille francs.

Pour la construction du Refuge Carlo Porta, à la Grigna, la section de Milan avait réuni une somme de 57.000 francs par une souscription entre ses membres. L'édifice haut de trois étages comporte 25 chambres. Il couvre une surface de 165 mètres carrés, et la salle à manger seule en occupe 45 mètres, ce qui donne une idée de ses dimensions. Ce refuge est situé à 1 400 mètres d'altitude, dans une position splendide; il domine le lac de Côme, de Val Sassina, toute la plaine lombarde et la chaîne des Alpes Orobiques.

Le Refuge Torino au Col du Géant représente aussi une œuvre considérable en fait de constructions alpines. Il plane à 3 320 mètres et se compose de 12 chambres réparties en trois étages.

Les clefs de nos refuges ne sont pas d'un type unique, comme ceux du Club Alpin Austro-Allemand ou de la Société Alpine Tridentine. Presque chaque section a son type spécial de clef.

Le développement de l'alpinisme a considérablement augmenté le concours des visiteurs dans certaines vallées, les ascensions s'y sont multipliées au point qu'il a fallu agrandir un certain nombre de Refuges. A ce point de vue, nous dirons que la Cabane Badile, dans le massif Albigna Disgrazia,

Digitized by Google

en est à sa troisième transformation. Edifiée en 1887 et détruite par une avalanche en 1901, elle fut reconstruite la même année. En 1912, la section de Milan bâtit une autre cabane tout auprès de la première et notablement plus grande: celle-ci fut nommée Cabane Gianetti, en mémoire de l'ingénieur Luigi Gianetti qui avait légué à la section une somme de 15.000 francs.

La cabane Gnifetti, au Mont Rose, témoigne plus que toute autre des éclatants progrès faits par l'alpinisme. Depuis 1876, date de sa construction, elle a subi quatre transformations ou agrandissements. De même il a été fait trois agrandissements successifs à la Cabane Reine Marguerite, aussi au Mont Rose, de sorte qu'elle comporte actuellement sept chambres et une terrasse, et que la dépense totale qui lui a été consacrée, s'élève à 51.000 francs.

L'Institut scientifique Angelo Mosso, à 3 000 mètres d'altitude, près du col d'Olen, massif du Mont Rose, est un hommage rendu par l'alpinisme à la science. Construit grâce à la munificence de la Reine Marguerite et du Duc des Abruzzes, avec le concours du Club Alpin Italien et de l'initiative privée, cet édifice d'assez grandes dimensions se compose de 27 chambres.

Avant de terminer cette revue de nos Refuges nous devons mentionner ceux qui présentent quelque particularité intéressante ou auxquels s'attache un souvenir hisorique spécial.

Le Refuge Alpetto, au Mont Viso, est le plus ancien de nos refuges, ayant été construit en 1866, trois ans après la fondation du Club. Le Refuge Sacripante, à 2 950 mètres, aussi au Mont Viso, fut avec celui de la Cravate, au Mont Cervin, une de nos premières constructions en haute montagne. En 1886, il fut remplacé par le Refuge Quintino Sella (3 000 m.), édifié par la Direction Centrale, qui le suppléa à son tour par le grand bâtiment organisé à 2 650 mètres auprès du Lac Grand du Viso.

Un refuge lié intimement à l'histoire de l'alpinisme en Piémont est celui qui fut dédié à la mémoire du grand géologue B. Gastaldi en 1880, au pied de la Bessanese, à la tête du Val d'Ala. Vingt-cinq ans plus tard, un grand Refuge-Hôtel sous le même nom vint s'élever à côté du premier.

Le Refuge du Grand Paradis, à 2 775 mètres d'altitude,

Digitized by Google

fut dédié à la mémoire du grand roi chasseur et alpiniste : il dessert le massif montagneux qui avait été la région de chasse favorite du souverain.

Le Pavillon Budden, sur le Pic Carrel, dédié à la mémoire de l'apôtre de l'alpinisme en Italie, Richard Budden, est célèbre par sa position classique au centre de la vallée d'Aoste, en un point d'où l'on découvre tout entière, mieux que de partout ailleurs, la chaîne des Alpes Pennines.

Sur le fameux belvédère du Crammont, la Section d'Aoste a construit à 2 700 mètres une cabane consacrée à l'illustre géologue Horace Bénédict de Saussure, qui, le premier, par ses visites de 1774 et de 1778, fit connaître l'imposant panorama de cette cime.

En 1875, par les soins de ces pionniers de l'alpinisme que furent G. Gamba et A. Genolini, la cabane des Aiguilles Grises payée par une souscription privée, s'éleva à 3 107 mètres sur le rocher du Mont Blanc. C'est de là que partirent les premiers conquérants du versant italien du Mont Blanc, et cette cabane est liée à l'histoire vive et palpitante de l'alpinisme italien.

Doué d'un panorama qui est un digne rival de celui du Pic Carrel, le Mont Fallère (3 062 m.) situé sur le versant opposé de la vallée d'Aoste, porte à 3 000 mètres environ une cabane qui a été dédiée à la reine Marguerite en souvenir de son séjour au château de Sarre au pied de la montagne.

C'est en 1867 que fut érigée sur le Mont Cervin, à 4 114 mètres d'altitude, la cabane de la Cravate. Elle était alors la plus élevée d'Europe et en considération de son importance, tous les alpinistes les plus renommés concoururent à sa construction, ainsi que le Club Alpin Italien, les municipalités et les guides de la vallée de Valtournanche. Les deux ardents explorateurs du Cervin, l'ingénieur Felice Giordano et le chanoine Georges Carrel avaient été les promoteurs de l'œuvre. L'événement mémorable entre autres fut le séjour que fit en 1868 dans cette cabane le célèbre physicien anglais John Tyndall lorsqu'il accomplit la première traversée du Cervin. Ce premier abri fut abandonné en 1885 lors de la construction du Refuge de la Grande Tour, à 3 890 mètres d'altitude sur le même versant. Mal abritée et trop adossée au rocher qui la remplissait d'humidité et de glace, cette cabane fut abandonnée à son tour. En

Digitized by Google

1893, la Section de Turin, pour remédier à ces défauts, fit construire un peu plus bas, à 3 830 mètres, au pied des « degrés de la Tour », le Refuge Luigi de Savoie, en un point bien abrité des vents et des avalanches.

Nous pouvons constater avec orgueil que dans les premiers temps de l'alpinisme, les personnages les plus influents et les plus marquants se consacraient à sa prospérité. C'est ainsi que la cabane Quintino Sella (3.601 m.) au Félik (Mont Rose) fut construite sous la direction du sénateur C. Perazzi, ancien ministre, avec la collaboration du baron L. de Peccoz, le conseiller et le compagnon de la Reine Marguerite dans toutes ses belles ascensions au Mont Rose.

Ce Mont Rose est la montagne vraiment populaire en Italie, et toutes ses sinuosités glaciaires ont été parcourues par de nombreux groupes d'alpinistes gravissant ses cimes. Entre toutes les démonstrations de nature à caractériser ce caractère populaire de la montagne, rappelons la Grande Caravane, organisée par la Section de Milan, qui parcourut en 1902 toute la vaste région comprise entre le Val Tournanche et la vallée de Gressoney. Cette expédition contribua à faire sentir au Club Alpin Italien la nécessité de doter cette classique montagne de nombreux refuges. On avait commencé à la desservir par la construction en 1875 de la cabane Linty, à 3 060 mètres d'altitude, dans le repli d'un rocher à la Hohes Licht. Mais cet abri perdit toute importance et fut abandonné le jour où fut élevée la cabane Gnifetti: celle-ci rappelle le nom du Rév. Giovanni Gnifetti, curé d'Alagna, encore présent à la mémoire de tous les premiers grimpeurs et illustrateurs du Mont Rose.

Toujours sur le Mont Rose, en outre de la cabane Reine-Marguerite, dont nous avons déjà parlé, on trouve vers le milieu de sa grande paroi valsesienne, la cabane Valsesia qui jouit d'un magnifique horizon. Elle est située à 3 400 mètres d'altitude entre les glaciers de Piode et de la Sesia : les frais en furent faits par la Section Varallo-Sesia.

La Section de Milan a créé à 3 100 mètres d'altitude, sur l'imposant versant oriental du Mont Rose, la cabane Damiano Marinelli, ainsi désignée du nom du savant et malheureux alpiniste qui trouva la mort à peu de distance de son emplacement, emporté avec son guide par une avalanche en 1881.

Mentionnons encore dans le massif du Mont Rose la ca-

Digitized by Google

bane Eugène Sella au New-Weissthor, sur le chemin de l'un des passages les plus fréquentés de la grande chaîne alpine, celui par lequel on gagne l'un des plus beaux champs de de glace que l'on connaisse, sur le versant suisse du Mont Rose. La construction du chemin de fer du Gornergrat et l'ouverture de la grande ligne internationale du Simplon ont beaucoup facilité l'accès de ces régions, de sorte que l'on dut en 1902 agrandir la cabane.

Le premier refuge organisé par la section de Milan fut la cabane Moncodine, en 1880, sur la Grigna Septentrionale. On sait que le massif des Grignes est, pour Milan ainsi que pour les autres centres alpins de Monza, de Côme et de Lecco, un grand champ d'entraînement d'été et d'hiver. Il représente aussi une sérieuse école de grimpades par cette série fantastique d'aiguilles et de tours qu'on appelle la Crête Segantini, et qu'on dirait avoir été faite par les caprices d'un génie merveilleux et divin. Aussi les cabanes se multiplièrent-elles de même dans ce massif, et nous y relevons successivement : la cabane Grigna-Vetta, la Releccio, la Monza (remplaçant la Moncodine détruite par une avalanche en 1897)! et le Refuge Hôtel Carlo Porta.

Le Refuge Roccoli Loria, rendez vous de réunions générales très fréquentées et très nombreuses présente beaucoup d'importance pour la grande section lombarde.

La section de Côme s'enorgueillit de posséder dans la Cabane Volta l'un des plus vastes et des plus solides refuges des Alpes Lombardes. Elle a été mise sous le patronage d'Alexandre Volta, l'immortel inventeur de la pile électrique.

Dans le massif Albigna-Disgrazia, la première cabane fut celle dite Cecilia Vecchia, en 1881. Elle avait été construite par le comte F. Lurano, un des premiers explorateurs et illustrateurs du massif, et par M. E. Albertario. Ils en firent ensuite don à la section de Milan. Mais la plus ancienne cabane lombarde est celle de Corna Rossa, remontant à 1879, et appartenant à la section Valtelline, tandis que la plus importante par sa situation dans la partie centrale du massif de la Bernina et par sa fréquentation est le Refuge Marinelli, construit en 1880 par la section Valtelline. Considérablement agrandie en 1907, au point de pouvoir recevoir 50 personnes, elle est, comme l'une de celles du Mont Rose, désignée sous le nom de l'alpiniste Damiano Marinelli qui fut

Digitized by Google

le premier explorateur du versant italien du massif de la Bernina.

Il faut encore mentionner pour l'importance de leur situation et de leur fréquentation les cabanes Milano et Cedeh, dans le massif de l'Ortler-Cevedale, toutes deux édifiées par la section de Milan.

Dans le Val Camonica, le Refuge Garibaldi, de la section de Brescia, est le plus fréquenté à raison de sa situation enchanteresse, de la commodité de son accès et du très grand nombre d'excursions auxquelles il sert de point de départ. Encore dans le Val Camonica nous trouvons le Refuge di Salarno, cabane qui a l'histoire la plus tourmentée et la plus triste de toutes celles des Alpes Italiennes.

Il ne faut pas oublier le Refuge de la section de Schio, au Pas de Campogrosso : il est à proximité de Rovereto, de Vicence, de Schio et surtout de la célèbre station balnéaire de Recoaro, qui lui fournissent de très nombreux visiteurs.

Dans ces préalpes de Bellune, au Col Visentin (1 765 m.), surgit un autre refuge dédié à la mémoire de M. Budden. Il est renommé pour son panorama unique sur les Dolomites, sur les Taures, sur les monts Vicentins, sur les préalpes de Carnie, et sur une grande partie de la plaine vénitienne jusqu'à l'Adriatique.

La section d'Agordo fit creuser en 1875 à la Marmolada, vers 3 000 m. d'altitude, une grotte dans le roc vif. Ce fut le premier refuge qui fut utilisé pour l'ascension de la Reine des Dolomites, comme on appelle la Marmolada. Mais un refuge bien spécial pour son genre de construction est celui qui fut érigé par la section Ligurienne dans les Alpes Apouanes, et décoré du nom classique d'Aronte, le fameux devin apouan chanté par Lucan et par Dante. Il est bâti en pierres maçonnées, avec voûte ogivale en maçonnerie sur le type des Refuges construits par le Club Alpin Français dans les Pyrénées, et recouvert à l'extérieur par une forte couche de ciment.

Le Refuge Roi Humbert, sur le sommet du Mont Terminillo (2.108 m.) dans l'Apennin Central, a été créé par la section de Rome. Il a eu la singulière destinée d'être monté et démonté deux fois, la première pour figurer à l'Exposition Universelle de Paris en 1900, la seconde pour remplir son véritable rôle sur la montagne à l'endroit désigné.

Deux groupements affiliés au Club Alpin Italien, le Ski-

Digitized by Google

Club de Turin, et la Société Alpine Royale Italienne ont, de leur côté, construit deux cabanes. Le premier a bâti le Refuge Adolphe Kind, à 2.160 m. dans la vallée de Suze, au-dessus d'Oulx, en un point très favorable aux sports d'hiver. La seconde est l'auteur du Refuge aux Lacs Verts, au pied de la Tour d'Ovarda (Val d'Ala).

Digitized by Google

Digitized by Google

La gérance des refuges gardés

Par L. Le Bondidier

Les refuges gardés étaient, avant la guerre, un des meilleurs moyens de développer le goût de la montagne et de l'alpinisme. Présentant un minimum de confort, ils pouvaient être fréquentés par une clientèle qui n'a pas encore l'endurance nécessaire pour passer une nuit à la belle étoile, sous la tente, ou dans des refuges non gardés. De plus, quand le refuge était à proximité d'une station fréquentée, il pouvait avoir en dehors de la clientèle de passage de touristes et d'alpinistes, une clientèle recherchant loin des villes, du bruit et de la poussière, le grand silence et le calme réparateur de la montagne. En de certains cas, et ce sont ces cas seulement que nous voulons examiner, la clientèle de ces petites hôtelleries pouvait être suffisante pour permettre d'exiger du gérant un loyer plus ou moins élevé qui permettrait de payer tout ou partie des frais d'entretien et de réparation. Parfois même le loyer était suffisant pour permettre d'améliorer le matériel ou d'agrandir l'immeuble ; dans des cas exceptionnels, il permettait des travaux en montagne aux abords du refuge, l'entretien des sentiers, etc...

La guerre, la révolution économique qui lui a succédé ont changé complètement les conditions de la gérance et l'existence même des refuges gardés est en jeu. Le présent rapport devant s'appuyer non sur des théories, mais sur des faits, nous prendrons un exemple.

En 1852, un groupe de Bagnérais fondait au Col de Sencours, à 2 400 mètres d'altitude et à 500 mètres environ au-dessous du sommet, une hôtellerie pour les voyageurs faisant l'excursion du Pic du Midi de Bigorre. L'immeuble était construit sur un terrain appartenant partie au Syndicat de la Vallée de Barèges et partie à la commune de Bagnéres qui avait consenti à la société de l'hôtellerie une concession de 50 ans.

Digitized by Google

L'hôtellerie ainsi édifiée s'entretint, vécu et s'améliora légèrement avec les seuls fonds provenant du loyer.

La concession prorogée pour trois ans, venait à expiration en 1905. Le Syndicat de la vallée de Barèges indiqua à cette époque sa volonté de ne pas continuer sa concession à l'ancienne société qui d'ailleurs n'avait plus guère qu'une existence fictive, les premiers souscripteurs étant morts et représentés aux assemblées par des héritiers ou des amis, moralement, mais peut-être pas légalement, qualifiés. C'est alors qu'intervint la Section du Club Alpin Français de Bagnères-de-Bigorre et qu'elle s'offrit pour continuer l'œuvre de la société primitive. Elle demanda et obtint la concession des immeubles bâtis et non bâtis pour une durée de cinquante années.

L'œuvre continua comme par le passé. Une surveillance plus stricte des travaux, la suppression des intermédiaires, achat en gros des matériaux, l'embauchage direct des ouvriers permirent de réaliser des économies sur les frais d'entretien et par conséquent d'augmenter le budget des améliorations, toutes les sommes provenant du loyer étant ainsi reversées à l'œuvre ; le confort chaque année augmentait, sans qu'on fût pour cela obligé d'élever les prix.

C'était la formule parfaite des refuges gardés construits avec des fonds provenant de libéralités, souscriptions ou subventions, mais ces premières mises de fonds étant faites, s'entretenant et s'améliorant grâce à leurs propres ressources.

La guerre survint.

*
**

Vers la fin d'août 1914, le vieux gérant qui depuis 20 ans tenait l'hôtellerie et qui avait un fils au front, demanda l'autorisation de descendre. Il n'avait pas vu un seul voyageur depuis la mobilisation. L'autorisation lui fut accordée pour supprimer les frais inutiles de son propre ravitaillement.

En 1915 le gérant monte à la fin de juillet. Son exploitation cette année-là, (bien que, le lendemain même de la mobilisation et avant toute loi sur le moratorium, on lui ait annoncé qu'il ne payerait pas de loyers) se termine par un déficit. Il n'y a pas eu dix couchers pendant la saison et les passants eux-mêmes ont été très rares.

Digitized by Google

1916. Au moment même où il s'apprêtait à monter, le gérant tomba malade. Une vie de travail, le chagrin d'avoir vu tuer à la guerre le fils qui devait le remplacer, ont usé l'organisme encore solide de cet homme de 70 ans. Il ne faut pas songer à trouver un homme qui irait reprendre là-haut une exploitation déficitaire. L'hôtellerie reste donc fermée et sans aucun inconvénient : il n'y a pas encore de touristes à l'arrière.

1917. Le gérant est toujours malade àl'hôpital, les recherches pour trouver un remplaçant sont vaines. Pour tenir une hôtellerie à 2 400 mètres d'altitude, il faut être valide et les hommes valides sont au front ou aux usines. L'hôtellerie reste fermée. Malheureusement, peu à peu, l'arrière s'est peuplé de gens qui se promènent ; blessés légers en traitement à Barèges ou à Bagnères, permissionnaires belges ou anglais, collégiens serbes, se croisent sur les sentiers de la montagne. Un jour, la porte de l'hôtellerie est enfoncée ; on fait immédiatement réparer le dégât qui recommence le lendemain. Ce sont d'abord des dégâts légers d'effraction, puis de menus larcins, puis des vols plus graves, et enfin tous les excès du vandalisme. Qui a ruiné l'œuvre de l'hôtellerie ? Il est malheureux d'être obligé de répondre que ce sont des hommes de toutes les classes, de toutes les origines au point de vue du domicile et même de toutes les nationalités. L'homme qui a volé la grande horloge, transportable seulement sur une monture habitait forcément Barèges ou Gripp. Le monsieur entre les mains duquel on a trouvé à Bordeaux une fine tasse de porcelaine provenant de l'hôtellerie n'était pas un paysan et n'habitait pas en Bigorre. Emu de ces faits, le secrétaire de la Section alla trouver le Procureur de la République et lui proposa d'intervenir. Il demanda pour que cette intervention fût utile, de faire un exemple. La plupart des déprédations se commettent dans la nuit du samedi au dimanche. Le secrétaire propose de faire refermer toutes les clôtures par un guide ; on fera monter des gendarmes le soir qui s'enfermeront dans l'immeuble. Il n'y aura plus qu'à prendre les noms et dresser procès-verbal au premier délinquant qui par effraction pénétrera dans l'hôtellerie, puis le guide refermera de nouveau les clôtures. Si un deuxième agit de même, on le cueillera également, etc... Les délinquants seront poursuivis, la Section se portera partie civile, deman-

Digitized by Google

dera un franc de dommages-intérêts, et, aux frais du délinquant, l'affichage dans les hôtels, hôpitaux, usines de la région.

Cette publicité et celle dont la presse locale ne manquera pas de donner à cet incident presque humoristique d'une hôtellerie de montagne devenue ainsi souricière servira ainsi d'avertissement et empêchera les bris de clôture, car les passants ne sauront jamais si derrière l'huis clos il n'y a pas un gendarme prêt à lui mettre la main au collet.

La proposition parut acceptable à M. le Procureur de la République qui se déclara prêt à agir, mais, pour agir, pour envoyer les gendarmes à l'hôtellerie, il lui fallait l'assentiment de M. le capitaine de gendarmerie. Une visite fut faite immédiatement à cet officier, mais celui-ci déclara qu'il lui était absolument impossible de prélever sur ses effectifs réduits deux hommes pendant le temps nécessaire pour monter à l'hôtellerie ; prières et instances furent vaines : M. Sensamat maintint son refus, et quand il lui fut dit que sa décision équivalait à annuler le droit de propriété à une certaine distance de sa caserne il ne répondit que par un geste évasif.

Par acquit de conscience, simplement pour garder trace dans les dossiers d'une démarche qui eût pu sauver l'hôtellerie, le secrétaire envoya quelques jours plus tard par lettre recommandée une plainte écrite à M. le Procureur de la République sans en espérer autre chose qu'un simple classement. Peu après deux gendarmes se présentent au domicile du secrétaire et, à sa grande stupéfaction, lui demandent s'il n'a pas quelques soupçons sur les auteurs des actes de vandalisme commis à l'hôtellerie et s'il veut faire une déposition pour compléter le procès-verbal qu'ils avaient commencé au Col de Sencours. Car si M. le capitaine de gendarmerie n'avaient pas d'hommes pour une besogne de répression, il avait su en trouver quand la plainte écrite avait déclanché le formalisme bureaucratique. Dans le même laps de temps où les gendarmes auraient pu faire le travail utile, on leur avait fait faire en plein midi, à l'heure où il n'y a aucun voyageur là-haut, la besogne absolument inutile d'aller compter les serrures faussées et les carreaux brisés. Le résultat malheureusement était acquis : l'hôtellerie abandonnée par celui-là seul qui pouvait la sauver était en agonie.

Digitized by Google

En 1918, la situation resta la même : il fut toujours impossible de trouver un tenancier, et un berger des pâturages environnants qu'on voulut y placer avec un salaire de gardiennage journalier refusa d'y rester, car il était trop loin de ses troupeaux ; le vandalisme continua.

Je n'ai détaillé cette histoire que pour montrer comment malgré tous les efforts il a pu être impossible par le fait de la guerre de préserver de l'effraction, du vol, du vandalisme notre hôtellerie.

Cette triste histoire est malheureusemen celle de bien d'autres.

***

Examinons quelle est à l'heure actuelle, la situation de ces refuges gardiennés avant la guerre.

Tous ont souffert.

Les immeubles sont en mauvais état. Les plus favorisés ont eu les réparations les plus urgentes et les plus strictement indispensables ; la plupart n'ont pas été entretenus ; beaucoup ont souffert du vandalisme.

Malgré la difficulté de trouver des matériaux, de la main-d'œuvre et des fournitures, malgré le prix de toutes choses, il faut réparer les dégât immobiliers et remplacer le mobilier dégradé ou volé.

Des dépenses très lourdes s'imposent de ce fait au moment où les associatons qui, avant la guerre, avaient à leur charge le budget de l'alpinisme se remettent difficilement de la crise financière déterminée par la mobilisation.

Il faudrait trouver très vite des milliers et des milliers de francs..

...Si là seulement était la difficulté, il serait encore facile de remettre en état les refuges gardés. L'alpinisme consentirait volontiers un sacrifice exceptionnel pour sauver les refuges gardiennés.

Mais la guerre a déterminé une crise économique dont les effets menacent non plus passagèrement mais de façon permanente l'existence des refuges gardés.

Pour faire toucher du doigt cette difficulté, je vais reprendre l'exemple de l'hôtellerie de Sencours.

L'eau est à une heure et demie aller et retour.

Digitized by Google

Le bois est à sept heures.

Pour gardienner l'immeuble et l'exploiter normalement il faut au minimum : un homme sain et même vigoureux, intelligent, poli, ayant quelques capitaux ; sa femme pour faire la cuisine ; une bonne pour servir ; un domestique pour ravitailler le refuge ; deux mulets pour les transports.

Ce personnel et les animaux ont actuellement dans la vallée un salaire total assuré par jour 100 francs.

Cent francs avec la semaine anglaise, la journée de huit heures, la vie plus facile et plus agréable pour la domesticité, aucun risque à courir pour les patrons.

L'appât du gain étant en pareille matière le seul mobile sur lequel on puisse compter il faut que l'hôtellerie donne un salaire journalier au moins double du salaire assuré plus agréablement et sans risque dans la haute vallée. C'est-à-dire que l'hôtellerie doit laisser aux exploitants un bénéfice moyen journalier de 200 francs.

La durée moyenne d'exploitation et de fréquentation pour un refuge gardé n'est pas supérieure à 60 jours dont (début et fin de saison, intempéries, etc...) moitié seulement sont à plein rendement.

D'autre part, pour revenir aux conditions d'entretien d'avant guerre il faudrait tripler la redevance ; il faut aussi tripler les impôts, assurances et autres frais généraux. Soit une dépense pour le gérant de 2.400 francs à répartir sur 60 jours au total ou sur 30 jours d'exploitation à plein rendement.

Bref pour retrouver les conditions d'exploitation de juillet 1914 il faudrait que le refuge donnât, aux beaux jours, un bénéfice net au gardien de 280 à 300 francs.

300 francs avec quinze couchettes. 300 francs avec l'augmentation du prix des vivres dont le coefficient a été plus élevé dasn les campagnes où la vie était meilleur marché qu'en ville.

Pour arriver à laisser au gardien une marge de bénéfice suffisante, on est ainsi amené à envisager des prix tels que la clientèle ancienne de ces refuges gardiennés, qui se recrute dans une classe qui n'a pas bénéficié de la guerre, les évitera. On fera les excursions de nuit, on emportera ses vivres et pour parer au déficit le refuge gardienné sera encore obligé de tarifer plus haut ses clients plus rares.

Digitized by Google

C'est le problème de l'existence des refuges gardiennés, ou du moins de la plupart d'entre eux, qui se pose.

Comment le résoudre ?

*
**

Deux solutions :

La première est de transformer purement et simplement le refuge gardé en refuge non gardé. Supprimer le couvert, ne conserver que le gîte sommaire. C'est priver le refuge de toute une clientèle de femmes, de jeunes gens, de débutants. C'est supprimer son rôle d'initiation, d'entraînement et de propagande.

Réduire le mobilier à tout ce qui ne peut être enlevé ni brûlé — murer la plupart des ouvertures, etc..., serait cependant la seule solution possible pour un grand nombre de refuges gardés sans la loi du 24 septembre 1919.

Cette loi a créé dans les stations hydro-minérales et climatiques (qui le plus souvent sont aussi des stations de tourisme) l'obligation (et dans les stations de tourisme la faculté) de percevoir la taxe de séjour.

Dans son principe cette taxe est créée pour assurer, à l'étranger, grâce à une contribution spéciale, des avantages spéciaux que ne lui assureraient point dans ses villégiatures les impôts actuellement exigibles de tous les citoyens. Ces dépenses peuvent être, et sont souvent, des dépenses de luxe.

Parmi ces dépenses, il est certainement dans l'esprit de la loi, pour les stations où il y a des refuges, donc des contribuables de la taxe fréquentant ces refuges, de contribuer à l'entretien de ces immeubles et à leur fonctionnement dans les conditions le plus agréables pour les contribuables de la taxe.

Assurer au gardien de refuge, qui actuellement ne peut plus le tirer de l'exploitation du refuge, le bénéfice suffisant pour payer sa peine et ses risques... telle est la solution. Il ne s'agit point bien entendu de créer une sorte de fonctionnaire gardien qui pouvant vivre avec la seule subvention qu'on lui accorderait se désintéresserait de la clientèle. Il s'agit seulement de donner au gardien le surplus (variable suivant les refuges et suivant les époques) pour que son exploitation, déficitaire si elle n'était aidée,

Digitized by Google

lui donnât des bénéfices suffisants pour qu'il puisse continuer.

Sur ce principe de subvention il ne semble pas qu'il puisse y avoir d'objection. Dans l'application une difficulté va se présenter.

La loi — arbitrairement, on peut le dire — a créé deux catégories de stations : les stations hydrominérales ou climatiques d'une part, les stations touristiques d'autre part.

Les recettes provenant de la taxe de séjour peuvent pour ces dernières être affectées à des dépenses ayant pour objet « de faciliter la visite de la station et de favoriser sa fréquentation et son développement par des travaux d'entretien des monuments et des sites, d'assainissement, d'embellissement ou d'amélioration des conditions d'accès, d'habitation, de séjour et de circulation ». (Art. 10 et 11.) Il semble donc tout à fait conforme à la lettre comme à l'esprit de la loi, dans les stations de tourisme, d'affecter, quand cela répond à l'intérêt général des étrangers en séjour, une partie des fonds de la taxe à assurer le gardiennage d'un refuge.

Pour les stations hydrominérales et climatiques il n'en est malheureusement pas de même. Tandis que dans ces stations il n'y en a peut-être pas une seule qui ne soit mixte, c'est-à-dire fréquentée à la fois par des malades et des individus sains, la loi, pour ces stations, limite les possibilités d'affectation de recettes aux dépenses d'assainissement ou d'embellissement de la station ainsi qu'au traitement des indigens. Il n'est plus question de facilité et de parcours ; quelque bonne volonté qu'on y mette il ne semble pas possible de comprendre des subventions au gardiennage d'un refuge parmi les dépenses d'embellissement de la station. A moins dans certains cas de les considérer comme annexe de cure d'air, auquel cas on reste dans la lettre de la loi.

Pour les stations qui ne pourraient affecter aucun fonds local à ces subvenions, soit que, en raison de leur faible importance, elles n'aient pu instituer la taxe de séjour, soit que déjà elles soient classées comme hydrominérales ou climatiques et que le refuge soit trop lointain pour être considéré comme une annexe de la station, un dernier article de la loi peut jouer. La loi a constitué et confié à

Digitized by Google

l'Office national du Tourisme un fonds affecté notamment « à des entreprises destinées, soit à favoriser le développement et la fréquentation des stations hydrominérales, climatiques et de tourisme, soit à y améliorer les conditions d'hygiène, d'habitation et de séjour ».

Dans tous les cas où l'intérêt général sera engagé, c'est donc par voie de demande de subvention à l'Office national du Tourisme que l'on devra tenter de parfaire à l'exploitation déficitaire jusqu'à ce que l'équilibre soit rétabli dans la vie économique du pays.

Et ainsi, grâce à la loi du 24 septembre 1919, l'existence des refuges gardiennés, si utiles, indispensables même pour assurer la fréquentation de la montagne par les êtres faibles et pour vulgariser l'alpinisme, sera assurée.

L. Le Bondidier,
Membre d'Honneur du Groupe de Haute Montagne du Club Alpin Français.

Digitized by Google

Digitized by Google

La télégraphie sans fil au service de l'alpinisme

Par A. DE QUERVAIN, prof. (Zurich)

L'étude des accidents de montagne nous a fait constater qu'un grand nombre en est dû aux mauvais temps qui a surpris les voyageurs (tempêtes, orages, chutes brusques de température, avalanches causées par la neige fraîche). Une statistique d'une dizaine d'années m'a permis de reconnaître que pendant ce temps ces causes ont déterminé la mort d'au moins cent tourises.

L'étude détaillée a prouvé que dans la plupart des cas la situation météorologique, caractérisée par les dépêches internationales, avait été reconnue dangereuse pour des entreprises dans la haute montagne. Ce qui avait manqué c'était la possibilité de transmettre l'avertissement aux voyageurs déjà en route vers les cabanes.

Cette dernière question (qui avait préoccupé le Club Alpin Suisse à la suite de ladite étude, et qui va être reprise par différenes Sections) peut actuellement trouver sa solution.

Depuis l'année dernière (conférence de Paris, octobre 1919) une nouvelle organisation beaucoup plus étendue du service météorologique international est décidée et en voie de réalisation; elle doit tenir compte surtout des besoins nouveaux de l'aviation. La France, l'Angleterre et l'Italie ont une part spéciale à cette nouvelle organisation, que la guerre a développée en partie. C'est trois ou quatre fois par jour que les dépêches synoptiques seront échangées à l'avenir entre les centres et serviront de base aux avertissements généraux et locaux. Tous ces échanges se feront à l'aide de la télégraphie sans fil. On entrevoit facilement le service que cette nouvelle organisation et ces nouveaux moyens techniques pourront rendre à l'alpinisme. Avec le

Digitized by Google

télégraphe ou mieux encore le téléphone sans fil les points de départ éloignés dans les montagnes, les cabanes même, ne sont plus inaccessibles aux avertissements qui pourront être reçus en temps utile au moyen de récepteurs très simples. Le côté technique, sur lequel nous n'insistons pas et que des spécialistes ont étudié, n'offrira ainsi guère de difficultés particulières. Une des causes de beaucoup d'accidents sera atténuée. Et même, abstraction faite des accidents, nous connaissons tous combien il est désagréable d'attendre dans les cabanes, retenus par le mauvais temps, dont on ignore absolument s'il est purement local et passager, ou s'il va durer et obliger à gagner la vallée. C'est dans ces situations que les avertissements seront bien utiles.

L'idée d'être poursuivi par ces manifestations raffinées de la technique jusque dans les cabanes alpines a quelque chose de peu sympathique, nous en convenons, mais chacun sera libre d'écouter et de suivre ces messages ou de les considérer comme inexistants.

En tout il nous semble être du ressort de notre Congrès de porter son attention sur la question de savoir s'il n'y a pas lieu de recommander l'utilisation et l'extension de la nouvelle organisation météorologique internationale aux besoins des touristes alpins.

Je prie le Congrès de se prononcer dans ce sens en facilitant ainsi la tâche de ceux qui s'occupent dès maintenant du problème.

Digitized by Google

Les guides du Club Alpin Italien

Par Luigi CIBRARIO

M. Guido Rey, dans son livre « Le Cervin », observe que les premiers guides de la Valtournanche n'étaient pas tels que nous les concevons aujourd'hui, mais qu'ils étaient choisis presque toujours parmi les chasseurs et les contrebandiers et servaient aux voyageurs presque exclusivement comme des indicateurs de chemins ou comme de forts porteurs de bagages. L'exercice de l'alpinisme était limité à la traversée du Théodule, à quelque ascension du Breithorn, ou de quelque pointe de moindre importance et de moindre difficulté, exécutées par des touristes la plupart Anglais. De 1845 à 1860, nous trouvons les premiers noms des guides, tels que Bich, Carrel, Gorret, Meynet, Pélissier, Pession, Maquignaz, etc., que l'on peut considérer comme la tige des guides célèbres qui leur ont succédé. Cependant ni le Théodule ni le Breithorn ne pouvaient former les grands guides ; ce fut le Cervin qui éleva ces hommes de la médiocrité et qui par l'intervention des Alpinistes, les mit au rang de vrais guides.

Cela dut arriver aussi à Courmayeur, où des guides vraiment dignes de ce nom, les Croux, les Bareux, les Gadin, les Henry, les Mochet, les Petigax, les Froment, les Rey, les Savoye et beaucoup d'autres, se forment lorsque invités par les alpinistes, ils prennent contact avec les hauts sommets de la chaîne du Mont Blanc.

Partout les alpinistes ont été les agents de ce mouvement et la haute montagne a été le champ d'action qui a formé les guides des Alpes. Les montagnards courageux, intrépides, consentirent à tenter avec les voyageurs les pointes les plus difficiles de leurs vallées, et cela, avec une technique mêlée de courage, de ruse, de réflexion, de pratique exceptionnelle.

Ainsi le Monviso a créé les Re, les Perotti, les Genre ;

Digitized by Google

la Bessanese les Castagneri; le Grand Paradis les Blanchetti, les Dayné, les Jeantet; le Monterosa les Gughielmina, les Necer, les Martinale d'Alagna et les Imseng et les Oberto de Macugnaga; l'Adamello et l'Ortles nous ont donné les Compagnoni, les Confortola et les Fiorelli ; les Dolomites, les Orsolini, les Calegari, les Dellasanta et beaucoup d'autres noms devenus célèbres dans les annales de l'alpinisme italien.

Avec la fondation du Club Alpin Italien en l'année 1863 commença le mouvement alpinistique dans toute la péninsule. C'est depuis lors que, dans les vallées des Alpes, se formèrent et se perfectionnèrent les guides, soit avec l'aide des alpinistes et soit par le désir du travail et du gain. Le nombre des guides, avec la formation des sections du C. A. I. dans les différentes régions de l'Italie, augmenta toujours plus et ce mouvement s'étendit aux Appenins et à l'Etna. Les guides et les porteurs formèrent ainsi une catégorie de véritables professionnels à qui les alpinistes doivent pouvoir recourir en toute tranquilié et confiance.

Mais c'est pour ce motif que l'on trouva nécessaire d'établir des garanties et cette nécessité fut comprise avant tout par les guides mêmes; ceux de Courmayeur (1868), de Pré-Saint-Didier et d'Alagna furent les premiers à s'unir en une société, et à fixer les conditions d'inscription et les tarifs pour les ascensions. Cette nécessité fut à plus forte raison comprise dans l'intérêt tant des guides que de l'alpinisme par le C. A. I. qui a, dès les premières années, démontré toute sa sollicitude pour le service des guides, en jugeant que si la montagne et les alpinistes avaient formé les guides, à lui seul était le devoir de les organiser. A cet important devoir, le C. A. I. a largement pourvu.

*
**

Dès les premiers temps de son existence, le Club eut le soin de signaler dans ses publications les meilleurs guides, d'en faire connaître les tarifs et d'indiquer aussi ceux qui méritaient de particulières distinctions. Mais le Club ne tarda pas à comprendre qu'il devait entreprendre une action plus active sur tout ce qui se rapportait aux guides, soit pour leurs intérêts, soit pour leurs devoirs.

Déjà, en 1870, le chanoine Carrel, dans son étude : « La

Digitized by Google

Vallée de Valtournanche », avait établi quel devait être le devoir des guides : « Le guide a la direction et la res-« ponsabilité de la course et a soin de la personne, le porteur « du bagage ; celui-là a la direction et la responsabilité « de la course, celui-ci n'a qu'à suivre la caravane. » Mais c'est l'abbé Gorret qui, en 1870, au Congrès de Domodossola, présenta pour la première fois au Club Alpin la question de l'organisation des guides et des porteurs ; il met en évidence l'importance de cette organisation au sujet des devoirs des guides, des tarifs et de la connaissance qu'ils doivent avoir des montagnes. En 1871, à Varallo, on délibère que les sections du Club doivent étudier un règlement pour le service des guides selon les différentes exigences locales et qu'après le Club Alpin Italien, sur ces bases, doit former un règlement unique pour toute la zone des Alpes, et ces idées furent répétées au Congrès de Bormio en 1873. Mais tandis que la rédaction de ce règlement se fait attendre à cause de plusieurs difficultés d'ordre pratique, les sections du Club Alpin organisent chacune leurs propres guides et, premières entre elles, celles de Varallo, d'Aoste et de la Valtelline (1871-72), approuvèrent les règlements et les tarifs ; cet exemple fut suivi par les autres sections.

En 1873, R.-M. Budden publiait dans le Bolletino » un article « Observations aux guides des vallées italiennes » où il parlait des devoirs d'un bon guide, en donnant aussi de très utiles conseils.

La question des guides revient avec insistance dans les successifs congrès de 1878 à 1885. La nécessité de constituer des compagnies de guides protégées par des règlements, de pourvoir à leur instruction et à leur perfectionnement, et de créer une caisse de secours en cas de danger forme le sujet principal de ces congrès. Toutes ces questions du champ théorique de la discussion devaient passer à celui pratique de l'application. Il était nécessaire d'abandonner le système pratiqué jusqu'alors que chaque section pût agir indépendamment l'une de l'autre, mais comme il paraissait impossible, par la grande extension de la chaîne alpine, que cela pût être exécuté par la Direction Centrale du C. A. I., on pensa l'exécuter au moyen d'union de sections.

Digitized by Google

Les sections piémontaises ont été les premières à se réunir en « consortium (1888) d'enrôlement des Guides et des Porteurs des Alpes Occidentales ». On constitua cet accord sur des bases solides, qui règlent encore aujourd'hui la prévoyante institution, qui protègent de la meilleure manière les intérêts des guides et ceux des alpinistes, et qui furent acceptées avec empressement par les guides. Cette même année le siège central du Club fondait la « Caisse de secours pour les Guides et les Porteurs ». En même temps, on publiait de prévoyantes dispositions du Gouvernement pour qu'on ne pût exercer la fonction de guide des Alpes sans en avoir une permission des institutions compétentes et on signalait comme telle le Club Alpin Italien ; son œuvre obtenait ainsi convenable confirmation.

Les sections vénitiennes seulement plus tard (1910) se constituèrent en vrai consortium avec 50 guides et porteurs, en imitant les sections piémontaises. En 1914, cet exemple fut suivi par les sections lombardes avec 100 guides et porteurs inscrits.

Malgré le temps assez long employé pour cette organisation, on ne laissa pas de s'intéresser à toute initiative qui pût être utile à rendre meilleur le service des guides, en instituant des cours d'instruction, soit pour l'instruction pratique des guides, soit pour les secours d'urgence en cas de danger. On publia des instructions pour éviter les accidents dans les ascensions en mettant en évidence les dangers de l'alpinisme et la manière de les éviter et on institua l'assurance des guides contre les malheurs.

A présent tous les guides de la grande chaîne alpine sont réunis aux trois consortiums d'enrôlement des sections piémontaises, lombardes et vénitiennes. Les guides de l'Apennin continuent à être reconnus par les sections locales en ayant égard à leurs respectives zones d'action.

*
**

Le consortium d'Enrôlement des Alpes Occidentales fondé par les sections piémontaises du C. A. I. compte 32 ans de vie, il est sans doute le plus important pour la quantité des guides et des porteurs enrôlés (300) et pour les qualités morales et techniques de ceux qui le composent. Nous allons

Digitized by Google

dire quelques mots de ce Consortium, car les autres, bien plus récents, suivent à peu près les mêmes règlements.

Le Consortium des Alpes Occidentales étend son influence dans toute la région comprise entre le Col de Tenda et le Simplon ; il comprend des stations alpines de premier ordre, telles que Cérésole Royal, Cogne, Courmayeur, Valtournanche, Gressoney, Alagna, Macugnaga, etc., où se trouvent les meilleurs guides. Bon nombre de ces guides eurent le moyen de s'acquérir une réputation mondiale en accompagnant les plus célèbrs alpinistes italiens ou étrangers, non seulement sur les plus difficiles cimes des Alpes, mais aussi loin de la frontière italienne. Le Caucase, les Andes, les Cordillères, l'Himalaya ont été visités par nos guides. Le duc des Abruzzes des voulut dans ses voyages à l'Alaska, au Rouwenzori, au Karakoram et au Pôle, et partout ils donnèrent des témoignages de ces rares qualités qui les font justement admirer par les alpinistes de toutes les nations. Les noms de Mathias Zurbriggen, de J.-J. Maquignaz, de J.-Antoine Carrel, de J. Petigax, de Cesar Ollier, de Clément Savoye et de beaucoup d'autres ont une réputation mondiale.

Les guides et les porteurs du Consortium des Alpes Occidentales sont enrôlés et promus par un Comité spécial ; ils ont un livret à leur nom avec toutes leurs généralités personnelles, le livret contient le règlement du Consortium, les instructions sur leurs devoirs, le tarif des ascensions principales, et des feuillets en blanc pour les déclarations des alpinistes. Chaque année ce livret doit être présenté aux autorités communales pour la déclaration de bonne conduite, et doit ensuite être envoyé à Turin pour le contrôle et la signature du Président de la Commission. Les guides et les porteurs sont assurés à la Caisse Nationale contre les dangers à raison du travail pour une indemnité en cas de mort ou en cas d'invalidité. L'assurance est valable pour toute l'année et les frais sont à la charge du Consortium avec le concours du Siège Central du C. A. I. Les guides et les porteurs, outre la langue italienne, parlent presque tous le français, et à Courmayeur on en trouve qui connaissent aussi l'anglais parce qu'ils ont fréquenté l'école instituée pour eux avec le concours de la section de Turin et du Consortium. On a aussi institué des cours extraordinaires d'instruction pour les skieurs et l'on a établi que là où se font ces cours, des porteurs ne peuvent pas être promus guides s'ils n'ont

Digitized by Google

pas suivi ces études avec de bons résultats. En 1910, le Consortium institua une caisse-pension pour les vieux guides notés aux rôles du Consortium et cela avec les revenus des conférences tenues par S. A. R. le duc des Abruzzes sur ses voyages au Ruwenzori et au Karakoram et aussi avec d'autres offrandes. Les guides et les porteurs ont le devoir de surveiller les refuges et les autres ouvrages construits pour faciliter les excursions.

Pour les reconnaissances et les travaux sur la montagne, les guides et les porteurs sont tenus de servir, moyennant une rétribution ou même gratis, selon le genre des travaux et en raison de l'avantage qui peut en ressortir pour l'exercice de leur profession.

La Direction Centrale du C. A. I. exerce son action providentielle avec les fonds de la Caisse de Secours pour les guides et les porteurs et S. A. R. le duc des Abruzzes voulut que son livre d'exploration du Saint-Elia fût vendu au profit de cette Caisse. Enfin, en 1916, M. Basilio Bona fit un legs au Club pour la fondation d'une caisse-pension au bénéfice des guides et des porteurs inhabiles au travail.

⁂

La guerre nous priva d'une grande partie de nos guides et de nos porteurs. Sous l'uniforme des alpins ou des artilleurs de montagne, ils donnèrent des preuves d'excellentes vertus militaires et leur aide dans la guerre de montagne fut précieuse. Leurs meilleures qualités d'hommes vaillants, préparés aux fatigues, aux plus difficiles combats furent mises à la disposition de la Patrie et, avec ces vertus précieuses, quoique obscures, ils aidèrent à la gloire de la victoire finale. Plusieurs d'entre eux tombèrent victimes du feu ennemi, d'autres emportèrent des traces ineffaçables de leur courage, beaucoup obtinrent la médaille de la valeur militaire et un bon nombre eut l'honneur d'être cité avec de glorieuses citations à l'ordre du jour. Maintenant ils sont revenus à leurs foyers, à leurs montagnes, à leurs vallées avec les souvenirs et les insignes glorieux et prêts à recommencer leur lutte sur les aspérités de leurs montagnes. Ils sont les dignes successeurs et les gardiens des traditions glorieuses de ceux qui les ont précédés, qui ont lutté avec les

Digitized by Google

dangers de la montagne ou sous le feu ennemi, guidés seulement par l'amour de la conquête et de la gloire. Ils savent que « les guides et les porteurs ne doivent jamais oublier « que c'est à leur habileté, à leur prudence et à leur honnê- « teté que les voyageurs se fient et, par conséquent, ils doi- « vent s'instruire l'un l'autre et se conseiller mutuellement « de façon à éviter que, par la faute d'un seul d'entre eux, « vienne à manquer d'estime et de prestige l'institution des « guides et des porteurs du Club Alpin Italien ». (Art. 16 des instructions pour le service des guides et des porteurs). Le Club Alpin Italien aime et protège ses guides et ses porteurs, vrais membres de la grande famille italienne ; il a tremblé ému lorsqu'ils partirent pour la guerre, il a envoyé son aide fraternelle aux familles qui souffraient par l'absence des maris, des pères, des fils ; il leur a porté sur les cîmes des montagnes disputées à notre Patrie la parole d'encouragement et d'éloge et il s'est réjoui de leur gloire et de leur vaillance.

La grande famille des guides du C. A. I. est augmentée aujourd'hui par d'autres courageux champions ; la Société des Alpinistes Tridentins, transformée en section de notre Club, nous a apporté un précieux tribut de guides parfaitement organisés ; tandis que les nombreux guides, jadis enrôlés par le Club Alpin Allemand-Autrichien, répandus dans la grande étendue du Tyrol, attendent que le C. A. I. s'occupe d'eux et les réorganise. On s'en occupera avec le plus grand intérêt, celui qu'on éprouve toujours pour aider l'élévation morale et matérielle des guides et des porteurs qui, par leur esprit du devoir accompli jusqu'au dévouement, font vraiment honneur au nom italien.

Jean-Antoine Carrel, surnommé le « Bersagliere », l'intrépide conquérant du Cervin, le guide célèbre de Valtournanche, termina sa longue carrière remplie de luttes aventureuses en tombant sans vie sur les bords de la montagne après avoir soutenu une nouvelle dernière lutte contre un terrible ouragan ne songeant qu'à sauver la vie du voyageur qu'il conduisait.

Digitized by Google

Jean-Antoine Carrel représente le sublime esprit de sacrifice et d'abnégation qui anime le cœur vaillant et généreux des guides du Club Alpin Italien.

Turin, avril 1920.

LUIGI CIBRARIO,
Membre honoraire du C. A. F. ; Vice-Président du C. A. L. ; Président de la Section de Turin.

Digitized by Google

Rapport sur l'évolution de l'alpinisme et la transformation technique de l'alpinisme

par M. Jean ESCARRA

Il existe deux conceptions de l'alpinisme. La plus répandue n'envisage la pratique de la montagne qu'avec l'emploi obligé de professionnels. Quelle que soit l'expérience du touriste, pas d'ascensions raisonnablement possibles sans l'encadrement de guides capables, selon la remarque de Guido Rey, de décrire de leur lit tous les passages.

L'autre conception, qu'on peut appeler la sportive, classe les grimpeurs en deux catégories : les « Professionnels » et les « amateurs ». Les premiers sont, des seconds, les initiateurs nécessaires ; mais ceux-ci doivent être capables à leur tour de pratiquer et d'enseigner ce qu'ils ont appris de l'art du gravisseur de cimes.

Ainsi voit-on des cavaliers, formés à la discipline d'écuyers habiles, exceller dans la suite au dressage et au maniement du cheval le plus ombrageux.

Depuis 1860, date de l'essor de l'alpinisme, jusqu'à nos jours, cette conception n'a pas laissé que de compter de loin en loin d'énergiques partisans. Mais parce que l'on estime communément — mon sans raison — que l'alpinisme est quelque chose de plus qu'un sport, on a longtemps méconnu ce qu'une mentalité sportive apporterait, à la formation de l'alpiniste, de science technique et de discipline raisonnée. A vrai dire, on ne sentait pas le besoin de rompre avec une routine qui peut d'ailleurs s'expliquer. Il faut observer, en effet, que les nouveaux venus à l'art des escalades bénéficient de l'expérience latente accumulée en eux par les efforts de leurs prédécesseurs. Bénéfice considérable, si l'on songe qu'il suffit à peu près complètement à justifier la transforma-

Digitized by Google

tion survenue dans l'appréciation des difficultés en matière d'ascensions. Mummery a finement gravé, dans un chapitre célèbre, les trois « états » successifs d'une même cime : un pic inaccessible — la course la plus difficile des Alpes — une ascension pour dames. Certes, les modifications géologiques qui se produisent en un demi-siècle sur une montagne sont insensibles. La Meije, le Grépon, le Cervin offrent aux grimpeurs actuels des roches semblables à celles qu'ont connues les alpinistes de l'âge héroïque. Cependant un touriste bien entraîné — accompagné de guides — réussit aujourd'hui couramment, avec une aisance et une sécurité sans cesse accrues des escalades qui ont défié, des années durant, l'élite des grimpeurs. Faut-il en déduire qu'il n'existe pas en montagne de difficultés *objectives*, et que, selon les points de vue, telle aiguille rocheuse des Alpes sera d'un accès aussi commode que telle croupe boisée des Vosges? Cette conclusion ne résisterait pas à l'expérience. Le touriste bien entraîné, qui aussi bien se promènera seul au Hohneck ou au Ballon d'Alsace, se verrait perdu dans la moindre paroi rocheuse ou sur le glacier le plus anodin. Si donc il réussit ce que l'on appelle « une grande course », c'est qu'il se sent encadré de bons guides. Ainsi les guides matérialisent-ils à son profit l'expérience latente dont il vient d'être question ; mais cette expérience existe dans le touriste lui-même et si elle était développée par une formation technique appropriée, elle contribuerait à créer un type d'alpiniste sportif dont les exemplaires multipliés n'auraient rien à envier aux brillantes exceptions de la période empirique. Substituer cette formation à la routine actuelle, remplacer l'expérience latente par l'expérience acquise, telle doit être, semble-t-il, l'œuvre des « Clubs Alpins ». L'heure y est particulièrement propice.

En effet, l'alpinisme s'oriente aujourd'hui nettement vers la conception sportive. Les principales causes de cette évolution, déjà signalée en 1910 par M. Ett. Canzio (1) ont été récemment énoncées par M. M. Paillon (2).

(1) *Alpinisme sans guide : Les Clubs Alpins académiques*, la Montagne, 1910, p. 696.

(2) *Les accidents en* 1919, la Montagne, 1919, p. 230.

Digitized by Google

Ce sont : la diminution, du fait de la guerre, du nombre des guides et des porteurs ; l'élévation des tarifs de courses; enfin, dans l'ordre des facteurs moraux : l'accroissement chez les combattants des qualités de courage, d'audace, d'endurance, de confiance en soi, de sang-froid et de mépris du danger. C'est cette dernière cause surtout qui a contribué, avec l'expérience latente, dont on a vu le rôle, à effacer de plus en plus la notion du risque objectif de la montagne.

Depuis longtemps, les deux conceptions de l'alpinisme sont passionnément discutées et l'on dresserait une bibliographie imposante des écrits qui ont paru pour et contre. En vérité, il faut souhaiter le triomphe de la conception sportive, qui est la seule rationnelle. S'astreindre, quand on a acquis l'expérience de la montagne, à marcher toujours avec des guides, ressemble fort au fait d'un cavalier consommé qui ne sortirait jamais sans un maître de manège à sa botte ; mais qu'on approuve ou qu'on blâme, il faut tenir compte des faits et rechercher, de cette tendance, le point faible. Il est dans l'absence d'équilibre entre les diverses qualités qu'exige l'alpinisme, ce qui s'observe surtout chez de très jeunes gens. L'extrême hardiesse existe chez le plus grand nombre, l'habileté technique chez plusieurs, la prudence chez bien peu. Ceux qui unissent la hardiesse à l'habileté technique se tireront presque toujours d'affaire. Mais ceux chez lesquels ces deux qualités sont moins développées seront un jour incapables d'enrayer les suites d'une imprudence. Ce sera alors l'accident, d'autant plus déplorable qu'il atteindra des individus d'élite au point de vue sportif.

La Section de l'Isère, par exemple, compte un petit groupe de ces très jeunes gens, dont aucun n'a vingt ans. L'un d'eux, pour sa part, a *dirigé*, sans guides, les courses suivantes : Mont Aiguille face N., Meije par l'arête O. (Itinéraire Verne). Pour faire cette dernière course, les alpinistes sont d'abord allés de Grenoble à la Grave *à bicyclette ;* puis, sans désemparer, ils ont franchi la Brèche et gagné le refuge du Promontoire. A deux, ils ont réussi cette formidable escalade qu'est l'arête O. de la Meidje (par le pic du Glacier Carré). Seule, la caravane de M. Verne, avec plusieurs guides, s'y était attaquée avant eux. A la descente, par la face S., ils se sont dérochés dans le grand couloir, puis, on ne sait comment, retenus... Mal en point, l'un d'eux blessé, ils sont rentrés à la Grave, et, sans autre arrêt, à Grenoble !

Digitized by Google

Il faut admirer sans réserve une telle hardiesse, une telle habileté, une telle endurance. Ces jeunes gens sont des individus d'exception, qui ont le droit de revendiquer autant d'éloges que ceux qui ont été décernés à un Mummery ou à un Guido Rey — plus encore même, car ces deux alpinistes ont accompli leurs exploits dans la force de l'âge.

Mais, quel revers à cette médaille ! Comment n'être pas attristé à l'idée qu'une catastrophe menace ces sujets d'élite, s'ils ne s'astreignent pas à tempérer leur ardeur et à mettre leur prudence au niveau de leur audace. Pour un, en effet, qui réunira tant de qualités diverses, nombreux sont ceux qui ne réaliseront pas le même équilibre. Tous feront école et l'on verra bientôt la montagne parcourue par des individus inexpérimentés et imprudents ; les accidents se multiplieront et l'essor sportif de l'alpinisme sera entravé.

Le remède à cette situation est dans le développement de l'instruction technique.

Il est superflu d'insister sur la nécessité de cette instruction. Le ministre de la Guerre vient de décider que tous les officiers subalternes devraient être aptes à remplir les fonctions de capitaines d'équipes de foot-ball. Et l'on accorderait moins d'importance à la technique dans l'alpinisme, ce sport qui peut mettre en danger la vie même de ceux qui le pratiquent sans en avoir l'expérience ? La question de principe est tranchée. Reste celle des applications, qui est proprement l'objet du présent Rapport.

La diffusion de l'instruction technique en matière d'alpinisme peut mettre en œuvre les procédés suivants :

1° *Les ouvrages didactiques :*

S'il est évident que la connaissance des manuels d'alpinisme ne suffit pas pour faire des alpinistes impeccables, l'étude de la théorie d'un sport est toujours très utile ; surtout si cette théorie est vérifiée à bref délai sur le terrain. De tels ouvrages abondent et dans toutes les langues (1).

(1) Sous une forme simple, claire et sans aucune affectation de pédanterie, le chapitre « Technique Alpine » du manuel d'alpinisme édité par le Club Alpin Français est un modèle du genre. Il est dû à M. Maurice Paillon.

Digitized by Google

Cependant les Clubs interalliés pourraient examiner l'idée d'une sorte de code-manuel contenant, sous une forme méthodique et succincte, les principes essentiels, les « Règles du Jeu », avec quelques applications *contrôlées* de ces principes (1).

2° *La Pratique individuelle :*

Il y a bien des procédés d'apprendre l'alpinisme par la pratique. Les uns trouvent dans leur propre famille le milieu nécessaire : MM. Puiseux et de Lepiney, par exemple, ont formé eux-mêmes leurs fils à la pratique de la montagne, qu'ils possédaient à fond. Et c'est de beaucoup la meilleure méthode, quand on a la joie de pouvoir l'enseigner ou l'apprendre...

D'autres apprennent l'alpinisme seuls, en se lançant au petit bonheur dans les difficultés que d'ordinaire, ils ne savent pas évaluer, surtout au début. C'est une rude et dangereuse méthode, mais qui trempe ceux qui s'y adonnent et en fait des alpinistes d'élite.

D'autres enfin, apprennent l'alpinisme à l'école des guides ou d'un guide. Ce procédé est excellent si l'on a soin, très jeune, de s'attacher un *très bon* guide et de faire avec lui beaucoup de courses secondaires, où l'on puisse rapidement tenir un rôle important, jusqu'au jour où, sous la surveillance du guide, on passera premier à la montée et dernier à la descente. De plus, on bénéficie de la sorte d'une grande sécurité.

Mais les guides remplissant les conditions nécessaires sont devenus bien rares ! Bien peu accepteraient de passer ainsi une saison à faire l'apprentissage d'un novice par une série de courses aux tarifs modestes, tandis qu'ils perdraient les occasions d'engagements pour de grandes ascensions. Bien peu auraient d'ailleurs la patience, le dévouement, voire même l'expérience nécessaires pour *enseigner* ce qu'ils pratiquent d'instinct. Mummery a appris l'alpinisme à l'école de Burgener et au cours d'escalades comme la traversée du col du Lion. S'il y a, de nos jours, beaucoup d'émules de Mummery, il y en a fort peu de Burgener.

---

(1) Je souligne à dessein *Contrôlées*. Certains ouvrages accueillent trop aisément l'anecdote à effet, sans en vérifier l'exactitude.

Voir dans cette ordre d'idées, *Le Conseiller de l'Ascensionniste*, vol. II, *Technique de l'Alpinisme*, par H. Kœnig, Genève, 1918.

Digitized by Google

La grande majorité des guides actuels se contente d'une routine incurable, qui ne laisse place à aucune initiative, aucune recherche d'inédit, aucune curiosité. Ils répètent les courses qu'ils ont vu répéter avant eux, par les mêmes voies, décrètent hautainement impossible tout ce qui n'est pas sentier battu, et finalement se laissent « voler » par des guides étrangers de sensationnelles premières (1).

3° *L'école d'alpinisme.*

Ce procédé est en faveur dans les centres placés à portée de massifs : Grenoble, Genève, Vienne. Il présente l'avantage de permettre aux alpinistes de maintenir leur entraînement.

En ce qui concerne les services techniques que peuvent rendre les « Ecoles d'Alpinisme », il faut éviter l'exagération. Les massifs intéressés sont, pour la plupart, des préalpes calcaires. On y apprendra donc la technique du calcaire, très spéciale, difficile, intéressante, mais qui ne peut servir dans le granit. En outre, ces massifs sont d'ordinaire peu élevés. Ils ne préparent ni aux difficultés du glacier, ni au phénomène des grandes altitudes (froid, mauvais temps, raréfaction). Avoir gravi maintes fois le Néron ou le Mont Aiguille n'est qu'une préparation lointaine à l'escalade du Grépon ou du Cervin. Néanmoins l'école d'alpinisme, indépendamment de ses agréments propres, est un bon moyen accessoire d'apprentissage technique.

Les procédés examinés jusqu'ici offrent ce caractère commun d'être individuels et empiriques. Selon les circonstances, ils allumeront le feu sacré dans certains individus et en feront des sujets d'élite pour l'alpinisme. Mais, plus souvent, ils ne susciteront aucune vocation sportive et seront impropres à la diffusion de l'instruction technique. On doit attribuer au fait qu'ils ont été jusqu'à présent les seuls moyens d'apprendre l'art de gravir les cimes, le caractère fermé, spécialisé et nullement démocratique de l'alpinisme.

(1) Tel a été le cas, il y a quelques années, des guides de l'Oisans, qui ont vu leur collègue tyrolien Angelo Dibona, de Cortina d'Ampezzo, réussir l'escalade de la Meije par la route Zsigmondy, celle de l'Aile froide par le glacier Noir et enfin celle des Ecrins (Dôme de Neige) par la muraille de Bonne-Pierre.

Digitized by Google

Si l'on veut en faire un sport vivant, populaire, répandu dans tous les milieux, comme il l'est en Suisse, en Allemagne et en Italie, il faut avant tout abaisser son « prix de revient », c'est-à-dire le rendre praticable sans guides, les seuls frais irréductibles étant ceux du voyage aux massifs et ceux de nourriture (1). Mais pour mettre un individu, de tempérament sportif moyen, en état de pratiquer l'alpinisme sans guide dans de rigoureuses conditions de sécurité, il faut plusieurs saisons, c'est-à-dire plusieurs années d'apprentissage technique rationnel. Ce délai peut être réduit pour des jeunes gens habitant des centres à proximité des massifs et pouvant s'y rendre plusieurs fois par an.

Mais si l'on prend le cas d'un jeune employé ou ouvrier parisien, qui n'a que quinze jours ou trois semaines de vacances annuelles, il faudra compter, pour le mettre en état de conduire une course difficile (réserve faite de quelques ascensions exceptionnelles), un minimum de 5 à 6 années de pratique assidue. A ceux qui seraient tentés de juger ce délai excessif, je répondrai qu'assurément n'importe quel jeune « sportif » arrivera en moins de temps à faire bonne figure dans le rocher et même sur le glacier. Mais il s'agit de lui donner assez d'assurance pour diriger une ascension à travers les mille problèmes qu'elle peut poser (itinéraire, états successifs du terrain, force et entraînement de la caravane, conditions atmosphériques, etc...) ; or, c'est là la condition *indispensable* de la sécurité d'une caravane. Et, pour l'avoir oublié, plus d'un, audacieux et assez habile, est allé grossir la liste infiniment trop longue des catastrophes. Ceux qui ont couru pusieurs années de suite les hautes montagnes savent quelle différence énorme d'énergie et de connaissances techniques, une même ascension peut réclamer, selon qu'on rencontre une riante et calme journée de soleil, ou qu'on lutte

(1) Avant la guerre, pour une campagne de 15 jours laissant en dehors les ascensions du tarif exceptionnel, il fallait compter une somme globale de 500 francs pour 1 guide et 1 porteur sans compter leurs frais d'entretien. Si l'on voulait faire une ou deux ascensions hors tarifs c'était de suite 3 ou 400 francs de plus ! On peut mesurer par là l'économie réalisée pour une caravane de 2 ou 3 alpinistes, assez solides pour se passer de guides. Il faut ajouter que les tarifs ont été augmentés dans des proportions très élevées.

Digitized by Google

dans un brouillard impénétrable, dans les hurlements de la tempête, sur les rochers hostiles, recouverts de verglas !

L'Italie et la Suisse ont créé, depuis plusieurs années, des institutions destinées à répandre l'instruction technique chez les alpinistes. En Italie, cela s'est fait surtout par l'œuvre des « clubs académiques ». En Suisse, s'il n'existe pas d'organisation spéciale au C. A. S., la plupart des grandes sections effectuent des « collectives » sous la conduite de chefs expérimentés qui expliquent l'usage du piolet, de la corde, des crampons, etc... et commentent sur le terrain la technique apprise dans les manuels et dans des conférences spéciales (1). En outre, les amateurs ont le droit de se présenter à l'examen professionnel sévère imposé aux guides qui désirent acquérir le titre de guide breveté. Ceux-ci subissent une épreuve pratique : l'ascension d'une cime difficile, en tête de la caravane à la montée, en queue à la descente, avec la charge maximum sur le dos — et un examen théorique : secours aux blessés, topographie, technique, alimentation, etc... Les diplômes sont délivrés par les autorités cantonales à la suite de ces épreuves, jugées par des membres de la section locale du C. A. S. et uelques anciens guides.

La création, au sein du Club Alpin Français, d'un « Groupe de Haute Montagne » se rattache au même ordre d'idées que les clubs académiques et les collectives d'instruction (2). L'institution, plus ancienne et si digne d'éloges, des caravanes scolaires constitue pour ainsi dire un admirable enseignement préparatoire à l'alpinisme. Quelques personnalités du Club Alpin, spécialement M. V. de Cessole, ont même orienté l'élite sportive de ces caravanes vers les courses d'instruction en haute montagne.

---

(1) Je dois ces indications à l'obligeance de M. Henry F. Montagnier, l'éminent alpiniste. D'intéressants renseignements figurent également dans divers articles de la *Revue Alpine*, de 1910 à 1917, sous la signature de M. L. Spiro, auquel on doit une remarquable brochure sur « Les devoirs du chef de course en montagne », Tarin, éd., Lausanne.

(2) Sur d'autres précédents français notamment le « Brevet d'Alpinisme » V C. Casella, *L'Alpinisme*, Paris, P. Laffitte, p. 232 et suivantes.

Digitized by Google

Il y a lieu d'indiquer succinctement les directives qui semblent désirables pour réaliser la diffusion d'une solide instruction technique en matière d'alpinisme.

Cette instruction devra être donnée dans deux massifs-types, l'un rocheux, l'autre glaciaire. L'Oisans et le massif du Mont Blanc semblent également bien qualifiés comme terrains d'apprentissage. La technique du calcaire demanderait sans doute d'autres régions, mais il importe avant tout de donner une instruction générale. La spécialisation viendra d'elle-même.

Les différentes ascensions de ces deux massifs sont actuellement réparties en catégories, d'après leur difficulté qui commande leur tarification. Il faut se garder de prendre à la lettre ce classement purement objectif. Outre qu'il néglige un assez grand nombre d'ascensions et surtout d'itinéraires, il ne vaut pas grand chose *subjectivement*. La meidje, par exemple, est plus « cotée » que le Pelvoux. Mais on peut trouver la Meidje en conditions parfaites et ne garder, de son ascension, que le souvenir d'une course agréable et nullement difficile ; tandis que le Pelvoux, par mauvais temps, peut devenir formidable. Sous cette réserve, les tarifs peuvent être consultés à titre d'indications générales.

Dans ces massifs pourraient être créés, durant la saison alpine, des « centres d'instruction » dont le noyau serait formé : 1° de guides expérimentés, engagés et rétribués par le Club ; 2° d'alpinistes expérimentés, cotés, et acceptant les fonctions d'instructeurs pendant la durée de leur séjour dans un même centre.

Les centres recevraient un certain nombre de touristes désireux d'acquérir la pratique de l'alpinisme : jeunes gens pris dans l'élite sportive des caravanes scolaires, des sociétés d'éclaireurs de France, des grandes associations sportives, etc., touristes pouvant fournir des références établissant leur aptitude physique, etc.

Le programme comporterait quelques conférences théoriques et le plus grand nombre possible d'exercices sur le terrain : escalades, traversée de glaciers, manœuvre du piolet et de la corde, etc.

Tout individu désireux de suivre le programme exécuterait au début une ou deux excursions moyennes, encadré de professionnels membres du « centre » ; il referait ces mêmes courses plus tard dans la saison en occupant une

Digitized by Google

place de confiance. Plus tard encore il les referait comme guide-chef, sous le contrôle d'une caravane de professionnels.

L'ensemble des exercices et des ascensions pourrait être réparti, comme dans certaines sections suisses, sur deux, trois ans et plus.

Des certificats seraient délivrés au bout d'une période plus ou moins longue d'instruction constatant chez ceux qui en seraient titulaires le degré des connaissances théoriques et pratiques. Ces certificats conféreraient à leurs titulaires divers avantages. Dans les centres d'alpinisme où les règlements exigent un minimum de guides pour une excursion, ces certificats pourraient permettre d'abaisser ce minimum au profit de ceux qui en seraient munis. Ils pourraient être également la source d'avantages militaires (réduction de la durée du service, choix des corps alpins, etc.).

Les mesures précédentes seraient mises en œuvre en vue de former des alpinistes d'une bonne force moyenne, capables d'effectuer sans guides la plupart des ascensions *moyennes* des Alpes et des Pyrénées.

Il est en revanche bien plus difficile de *préparer* directement à la pratique des escalades exceptionnelles, pour lesquelles le coefficient absolu est peu de chose en comparaison du coefficient personnel. Il semble qu'il n'y aurait pas lieu d'envisager cette préparation. L'élite des alpinistes issue des centres d'instruction s'attaquera d'elle-même à ces ascensions lorsqu'elle se sentira en possession des moyens nécessaires. Et l'un des avantages de ces centres, non des moindres, sera précisément de mettre les Alpinistes en mesure d'apprécier sainement les difficultés de ces courses exceptionnelles et de ne les aborder qu'en pleine possession de leurs qualités physiques et morales. On n'enseignera jamais l'art de gravir le Cervin de Furggen ou l'Olan par la face de Font-Turbat, mais, du moins, les novices acquerront dans les centres d'instruction, une circonspection qui les mettra peut-être en garde contre la recherche prématurée des tours de force.

Les détails d'application de ces différentes mesures seraient à arrêter par les Clubs qui désireraient entrer dans cette voie. Il ne semble pas que l'on puisse rencontrer de sérieuses difficultés. Tous les ans des alpinistes expéri-

Digitized by Google

mentés séjournent un mois ou deux dans un grand massif et la plupart ne demanderaient pas mieux, entre leurs courses personnelles que de diriger quelques courses d'instruction. Quant aux guides, il serait facile de les attacher d'une manière assez suivie au centre choisi, tout en leur laissant la possibilité d'accepter les engagements.

Une publicité intelligente, des garanties au point de vue de la responsabilité, l'attrait qui s'attacherait à la possession d'un certificat constatant l'aptitude à un sport de premier plan et procurant divers avantages à son titulaire, il n'en faudrait pas plus pour attirer un nombre important de jeunes gens dans les centres d'instruction. Par là, le Club Alpin Français retrouverait un recrutement et un élément de vitalité certains, en collaborant d'une façon directe au grand mouvement sportif qui se dessine actuellement dans le pays. Et les diplômes qu'il délivrerait devraient être, de tous, les plus cotés, parce qu'ils attesteraient, mieux encore que celui d'athlète complet, un ensemble de qualités physiques et morales de premier ordre.

⁂

Les conclusions suivantes sont déférées à l'examen de la Commission compétente du Congrès de l'Alpinisme :

1° Les Clubs Alpins intéralliés constatent l'évolution actuelle de l'alpinisme vers sa diffusion de plus en plus grande dans tous les milieux, l'accroissement de son caractère sportif et l'augmentation considérable des courses sans guides;

2° Ils décident d'accentuer cette évolution et d'orienter l'alpinisme vers sa transformation en un sport accessible à tous les milieux, en encourageant le développement de l'alpinisme sans guides;

3° Ils reconnaissent l'urgence d'une diffusion de l'instruction technique, seule capable de réduire les chances d'accidents;

4° Ils conviennent d'examiner en commun les mesures propres à accroître cette diffusion, et retiennent dès à présent deux moyens principaux :

a) l'édition interalliée d'un manuel technique à prix réduit et à grand tirage;

Digitized by Google

b) la création de « centres d'instruction » dans les grands massifs alpins, donnant l'enseignement théorique et pratique de l'alpinisme et délivrant un diplôme muni de faveurs spéciales.

Jean ESCARA.
(28-3, 1920).

Digitized by Google

Le développement du ski en France

par Henry CUENOT.

Histoire du ski

1° SES ORIGINES.

Le ski est maintenant trop connu (1) pour qu'il soit nécessaire de décrire ce merveilleux outil dont toutes les parties sont heureusement coordonnées : surface d'appui, faible largeur, courbure de la partie médiane, amincissement en pointe vers l'avant, coupe brusque de l'arrière, fixité en même temps que souplesse de l'attache, tout concourt à faciliter la course rapide à travers les champs de neige.

Son histoire (2) est déjà ancienne ; dès les temps les plus reculés, l'homme s'est préoccupé d'amoindrir l'obstacle à la marche que constitue la neige. Notre collègue Henry Dunod (3) auquel j'emprunte ces souvenirs, rappelle, d'après Xénophon, que les montagnards du Caucase employaient des raquettes

(1) Voir : *Le Ski,* conférence faite à la Société de Géographie de Lille, le 13 mai 1907, par E. Sauvage (Bulletin de la Société de Géographie de Lille, août 1907), et *Etude sur le Ski,* par le capitaine Bernard (*La Montagne* 1902, p. 106 et s.).

(2) Commandant Hepp : *Les Sports d'hiver en Norvège* (*La Montagne* VI 1910, p. 5 et s.). — Sur le Ski en Norvège, voir aussi : *Pendant un séjour en Norvège,* lieutenant Gélinet (*La Montagne* V, p. 274 et s.), et *Quatre campagnes de ski en Norvège,* par E. Giraud (*Montagne* IX).

(3) Henri Dunod : *Le Ski dans l'Histoire* (*La Montagne* III, 1907, p. 53 et s.). Notre éminent collègue y retrace avec une particulière compétence et une rare abondance de documents, l'histoire du ski chez les principaux peuples d'Europe, tant au point de vue civil qu'au point de vue militaire.

Digitized by Google

en peau pour circuler au cœur de l'hiver, 2 000 ans avant Jésus-Christ. Les Arméniens, 400 ans avant notre ère, se seraient déjà servis de raquettes, pour animaux de bâts, sous forme de sacs en peau bourrés de laine.

La raquette, avec des formes appropriées suivant les régions, paraît donc avoir précédé le ski. D'une surface à peu près ronde d'abord, elle devient dans les contrées aux hivers courts, la raquette elliptique que l'on trouve et que l'on emploie encore dans toute l'Europe ; là où l'hiver se prolonge, où la nécessité de se mouvoir sur la neige est plus impérieuse, elle se rétrécit, s'allonge, se recourbe : le ski est né.

Il nous viendrait de l'Altaï, berceau des races blanches. La mythologie, la légende scandinave comme sa littérature, en parlent constamment. Skade, la femme de Nyord est la déesse du ski ; Ull qui en fut le dieu, pouvait même se déplacer sur les eaux avec ses skis merveilleux ; des fils de roi portent des noms de Ski ou de bâton de Ski.

Déjà au XII^e^ siècle, le « Miroir Royal » parle du ski comme d'un sport usuel ; de nombreux dessins qui illustrent « l'histoire des Peuples du Nord » de l'évêque Olaus Magnus (XVI^e^ siècle), représentent une chasse aux fauves sur ski en Laponie : des hommes et des chevaux sur longues raquettes parcourant de hautes montagnes ; enfin les Lapons ont dans la bataille leur infanterie montée sur ski, tandis que leur cavalerie évolue sur des rennes. « A la guerre d'ailleurs, dans les pays du Nord on trouve le ski partout (1) » dès le XIII^e^ siècle. On raconte que ce sont des skieurs qui portèrent à Trondhjem la nouvelle de la mort de Charles XII devant Fredrikshald ; « la retraite de ses derniers combattants faillit devenir un désastre par suite de l'absence d'un nombre suffisant de skieurs pour la couvrir » et la tactique du ski est fondée depuis le début du XIX^e^ siècle.

Puis le ski tombe dans l'oubli en Norvège, du moins comme sport et c'est à peine si dans les vallées il se maintient comme simple moyen de locomotion populaire : pas d'attache, un unique et grand bâton ; on se pousse en avant, les jambes arquées, sans style, ou plutôt avec ce style qu'on a appelé, plus tard, « le style sorcière ».

On se blottit près du poêle, l'alcoolisme sévit ; c'est en

(1) Commandant Hepp : *Les Sports d'hiver en Norvège* (*Montagne* V 1910, p. 65 et s.).

Digitized by Google

vain que le soleil fait miroiter les étoiles de neige et que le givre recouvre les arbres comme d'une pluie diamantée ; l'hiver est une mort, on ne regarde plus par la fenêtre. Il faut aller jusqu'en 1867, pour constater la résurrection de ce sport par un premier concours à Christiania, puis en 1868 par ce fameux concours en Télémarken où l'on vit s'accomplir des sauts de 30 aunes (l'aune vaut 0 m. 64) sans bâton et avec des skis attachés, fortement rapprochés.

« Une ère nouvelle s'ouvrait pour un sport superbe et captivant 1). Le beau style de Télémarken était créé. On sait quelle fut la fortune du ski dans les pays du Nord ; en Norvège, sa résurrection coïncida avec la régénération de la race.

2° LE SKI EN FRANCE.

En France, Buffon, dons son « Histoire Universelle », parle de ce patin d'environ deux aunes et large d'un demi-pied (l'aune dont il est question vaut 1 m. 18) « en pointe sur le devant et percé dans le milieu pour y passer un cuir », de ce patin qui permet aux Lapons, depuis longtemps, de courir à travers les vastes espaces neigeux, avec tant de vitesse, qu'ils attrapent aisément les animaux les plus légers (2).

Balzac, dans un style plus romanesque (Etudes Philosophiques - Séraphita), décrit sur les pentes du Falberg, les évolutions gracieuses d'un couple, formé par Séraphitus et Minna, qui volent sur la neige, au-dessus des abîmes, grâce à de longues planches attachées à leurs pieds, par « deux courroies en cuir de chien marin » et doublées en peau de renne « dont le poil se hérissant sur la neige » les arrête soudainement. Leur marche ressemble à un vol audacieux» (3). Toute la hardiesse, toute l'élégance de ce sport se retrouvent mises en valeur par le grand romancier.

Le ski, à moins qu'il n'ait figuré auparavant dans des collections particulières, paraît avoir été introduit en France dans la première moitié du XIX[e] siècle par la Commission Scientifique du Nord (1838-1839) que, d'après les instructions

(1) Commandant Hepp, loc. cit.

(2) Voir G. Buisson : *Le Ski dans l'Histoire* (*La Montagne* III, 1907, p. 460 et s.).

(3) *Balzac et le Ski,* L. Hauser (*La Montagne* VI, 1919, p. 598-99).

Digitized by Google

de l'Amiral de Rosamel, alors ministre de la marine, dirigea Paul Gaimard et qui comprenait, en dehors de quelques membres étrangers, des savants français comme Bravais et Martin. Le rapport de la commission ne mentionne pas le ski, mais la preuve de son importation, nous est attestée par une inscription gravée sur une plaquette métallique placée sur deux paires de skis finnois (2 m. 65 sur 0 m. 10 de large, et 2 m. 22 sur 0 m. 09) que notre ami Dalbanne, le dévoué secrétaire général de la Commission centrale des Sports d'Hiver du Club Alpin Français (1), a trouvées en 1910 chez un brocanteur, sur les quais de la Seine.

On raconte — est-ce une légende, — qu'en 1870, le propriétaire d'un hôtel de Chamonix, qui se trouvait en Norvège à l'époque de la renaissance du ski, ayant rapporté une paire de ces longs patins, essaya, l'hiver venu de les utiliser, mais une pratique certainement insuffisante de ce sport ne lui ayant sans doute pas permis d'en acquérir la pleine maîtrise, il fut tourné en ridicule par ses compatriotes de Savoie, et relégua ses skis dans quelque grenier poussiéreux. Tels auraient été les débuts du ski en France : le ski considéré comme un objet de curiosité ironique à Chamonix, cette ville qui devait devenir la première, la plus complète de nos stations de sports d'hiver.

« Plus haut que le sapin, plus haut que le mélèze
« Sur la neige sans tache, au soleil, j'ai marché. »
« Et voici que m'appelle plus tentatrice et plus prenante que les années dernières, parce que plus initié je la comprends mieux, je la connais et je l'aime davantage, cette grande charmeuse, l'Alpe hivernale » (2).

Victor Hugo parle quelque part de « la goutte d'eau qui tremble au bout de la feuille, perle avant de tomber, fange après sa chute »; dans la montagne la perle tombe et devient diamant (3).

Avant le ski, il en coûtait aux fervents de la montagne de déserter ses autels, alors que l'hiver, sous sa blanche

(1) *La Montagne* VI, 1910, p. 654.

(2) Aimé Coutagne — un alpiniste, un skieur, un poète — *Le carnet d'un skieur* (*Revue Alpine*, XVI[e] année, p. 381 et s.), et *Vagabondage en ski* (*Revue Alpine* de janvier 1908).

(3) J. Payot : *L'Hiver à Chamonix* (*Montagne* III, p. 495 et s.).

Digitized by Google

parure, la rendait plus belle (1). Cette beauté, les alpinistes la découvrirent vers 1886 ; dans la première étape ils s'attaquèrent au Mont Blanc, à la Jungfrau, au Grand Galibier. Puis de nombreuses excursions collectives furent organisées dès l'hiver 1890-1891 par les Sections Lyonnaise et de l'Isère du C. A. F.. (avec Berge, Lory) (2)) ; des tentatives isolées furent entreprises par Henri Duhamel, le père du ski dans notre pays, Henry Dunod son fervent propagateur, son historien érudit, deux apôtres des sports d'hiver en France, pour conquérir l'Alpe fière et blanche, d'abord au moyen de raquettes, enfin avec des skis. Des essais plus complets, plus définitifs furent entrepris en 1895 et 1896 par les lieutenants alpins Dunod et Widmann, aux environs d'Embrun et du Col du Lautaret.

Profitant du séjour de deux officiers suédois venus à Grenoble pour se perfectionner dans l'étude de la langue française, des alpinistes créèrent en 1897, un Ski-Club, à Grenoble et c'est vers la même époque que le Docteur Payot introduisit pratiquement le ski dans la Vallée de Chamonix (3).

En 1903, Falisse et Sallenave utilisèrent le ski dans les Pyrénées où ils trouvèrent comme premiers disciples : MM. Robach, Heïd, Aubry, Donnay, Bourdel, Cintrat, Fortier, l'abbé Gaurier, qui devait chanter la splendeur des neiges éternelles (4) ; puis F. Péclet qui a fréquenté les pays scandinaves initia les vaillants Rousselands du Jura aux joies des sports d'hiver, tandis que de Cessole et Lee Brossé acclimataient le ski sur les pentes de neige des Alpes-Maritimes.

Les premiers essais militaires du ski et son emploi dans les troupes alpines françaises se placent entre 1900 et 1902 à la suite des expériences du Lieutenant Clerc, du 159e régiment d'infanterie et des enseignements du Lieutenant de réserve Monnier qui venait de faire un long séjour en Norvège. Une mission militaire norvégienne fut envoyée à

(1) Abbé Gaurier : *Souvenirs d'un skieur pyrénéen* (*Montagne* Ve année, p. 586 et s.) ; *Trois jours à ski dans les Pyrénées*, de Mme L. Espinasse-Mongenet (*Montagne* IV, p. 137 et s.).

(2) En hiver, le docteur Payot entraîne les Chamoniards jusqu'à Zermatt par la Haute Route (*Manuel de l'Alpinisme*, p. 534).

(3) Le Club des Sports Alpins de Chamonix fut fondé en 1902.

(4) *La Montagne* III, *Dans les Pyrénées*, p. 117 et s.

Digitized by Google

Briançon (1902-1903) sous la direction du capitaine Angell (1) et du Lieutenant Qvale, et en 1904 le ministre de la guerre décida d'y créer une école normale de skieurs qui, depuis, a toujours fonctionné ; les Capitaines Clerc, Bernard, Rivas, Dauphin, Lardant en furent les premiers directeurs. Cette école avait une double mission : former pour l'Armée des Alpes un corps de skieurs exercés, répandre le ski parmi la population civile à un point de vue pratique et social d'abord, mais aussi pour maintenir en forme les skieurs militaires qui devaient appuyer les troupes de couverture dans campagne d'hiver (2).

Par ces initiateurs, qui furent des « animateurs », par leur effort et par leur dévouement, la cause du ski est gagnée en France : ce sport convient particulièrement à raison même des qualités de hardiesse, de souplesse, d'élégance qu'il suppose et développe chez ses adeptes, aux caractères essentiels de notre race.

Il fallait encore cependant, pour assurer son développement normal, apprendre à nos montagnards la fabrication du ski à bon marché, son utilisation pratique et grouper, sous des règles souples mais unifiées, les bonnes volontés qui cherchaient à constituer des collectivités sportives.

LE SKI ET LE CLUB ALPIN FRANÇAIS

Le Club Alpin Français ne pouvait pas rester indifférent à un exercice physique dont la Montagne constituait le champ d'entraînement. De bonne heure, il comprit l'intérêt national, la portée patriotique et utilitaire, le rôle moralisateur du sport du ski et il tint à coopérer, le plus largement possible, à la double mission de l'Ecole de Briançon.

Le ski n'est pas, en effet, seulement un moyen de sup-

(1) La collaboration du lieutenant Schultz, d'origine suédoise, fut également précieuse à l'Ecole de Briançon.

(2) Henri Dunod et le capitaine Bernard, loc. cit. — L'Ecole de Briançon avec un effectif de plus de cent officiers, sous-officiers et soldats, fit de nombreuses courses à ski dans la montagne, de 40 à 60 kilomètres. Un détachement de 22 skieurs, sous le commandement du capitaine Bernard, effectua à ski, en 16 heures, un parcours de 80 kilomètres en franchissant les cols d'Arsine (2 450 m.) et du Lautaret (2 075 m.).

Digitized by Google

primer tout chômage dans le culte rendu à la Montagne, ce n'est pas seulement un sport parmi les plus nobles, avec le vertige superbe de sa vitesse, l'élégance harmonieuse de ses virages, l'audace de ses sauts (1). C'est aussi une école d'énergie par l'initiative, la décision et l'endurance qu'il exige. La Norvège a dû sa régénération au ski.

Il ne fallait pas non plus que, chez nous, nos montagnards pour qui l'hiver est si rude, restassent la fenêtre calfeutrée, l'air vicié, autour du poêle pendant de longues et amères journées. La bouteille d'alcool est trop souvent proche, ainsi que le débit de vin si funeste avec ses multiples tentations. Avant que ne fût connu dans nos vallées ce sport merveilleux, c'était la mort (2) par l'oisiveté, la mort blanche qui engourdit quand elle ne tarit pas les sources mêmes de la vie. C'est aujourd'hui, par les relations facilitées à travers la montagne entre les divers centres, une extension de la liberté, par le mouvement, par la joie même du sport sous un gai soleil, comme une vie nouvelle qui circule presque aussi intense qu'en été et par là, c'est aussi le renouvellement de la race. « Autrefois, la neige était, durant des semaines, un emprisonnement ; elle constituait une diminution de la pensée... De même que la barque a libéré l'homme du fleuve et de la mer qui sont devenus, grâce à elle, ses meilleurs alliés, de même le ski a libéré le montagnard de la servitude de la neige Hostile auparavant, la neige est devenue amie. Opprimé par elle, le montagnard l'a vaincue. » (3).

---

(1) Ce que Lamartine dit du patinage peut et encore mieux s'appliquer au ski : « Se sentir emporté avec la rapidité de la flèche et avoir la généreuse ondulation de l'oiseau dans l'air, sur une surface plane, brillante, sonore et perfide, s'imprimer à soi-même, par le simple balancement du corps et pour ainsi dire par le seul gouvernail de la volonté, toutes les courbes, toutes les inflexions de la barque sur la mer ou de l'aigle planant dans le ciel bleu... c'était pour moi une telle ivresse des sens et un si voluptueux étourdissement de la pensée que je ne puis y penser sans émotion ».

(2) Il est bien difficile de croire que la nature est morte et ne sent rien, la mort ne se fait pas aimer. — Comte Russell, *Pyrénéa*, page 17.

(3) J. Payot, loc. cit.

Digitized by Google

« Que la pente soit raide, ou facile, ou scabreuse
« Sur les plateaux unis, sous le couvert des bois
« Que le sol blanc fléchisse à peine sous mon poids
« Ou qu'un pénible effort profondément le creuse;
« Sur la neige glacée, ou collante, ou poudreuse,
« Sous les ciels lumineux, ou gris, toutes les fois,
« Que traçant leurs sillons capricieux ou droits
« Mes skis ont promené mon âme aventureuse;
« Dans le matin glacé, dans le soir attiédi,
« Dans la lenteur de la montée, en plein midi
« Ou l'éblouissement de la descente brève,
« Une joie inconnue ailleurs m'illuminait...
« Mais je n'ai jamais su ce qui me la donnait
« L'âpreté de la lutte, ou la splendeur du rêve (1). »

C'est aussi dans la montagne, pour nos facteurs, pour nos forestiers, pour nos douaniers, pour nos gendarmes (2) le devoir professionnel qu'ils accomplissent au péril de leur vie, rendu plus facile et plus attrayant. Ce sont de multiples accidents évités aux paysans au cours de leurs rudes travaux. C'était pour ces troupes d'élite ou chasseurs alpins, ces régiments d'infanterie de Briançon et de Gérardmer, ces troupes d'artillerie de montagne, pour tous ceux qui jalonnaient nos frontières afin de les mieux défendre, comme une arme nouvelle, par la vitesse obtenue, par la plus grande facilité de mouvement, avec la possibilité de remplir avec plus d'efficacité et de sécurité leur mission d'avant-garde.

Pour l'élément moralisateur du ski, pour son rôle social et patriotique, notre intervention était nécessaire ; en contribuant puissamment à vulgariser sa pratique, nous remplissions, une fois de plus, un devoir qui nous incombait — un devoir envers la montagne en hiver — une partie de notre

(1) Aimé Coutagne : *Le carnet d'un skieur.* — Mme Espinasse-Mongenet a aussi chanté cette beauté : *Trois jours à ski dans les Pyrénées* (*Montagne* IV, p. 137 et s.).

(2) Dès 1909, les gendarmes font au Mont Genèvre usage des skis pour capturer les braconniers ; en 1906, 16-19 novembre), l'abondance des neiges interrompt tout service postal de Bozel à Pralognan. Albert Favre, le père du guide Joseph-Antoine Favre, de Pralognan, a pu malgré la tourmente de neige, remplacer le facteur, grâce à ses skis. On pourrait citer mille exemples semblables.

Digitized by Google

tâche statutaire, résumée dans la devise que porte si heureusement notre écusson « Pour la Patrie, par la montagne ».

Dès 1906, nous prenions en main la cause du ski, dont nous obtenions la direction en 1907, par un traité avec l'U. S. F. S. A. qui régit en France tous les sports. Et avant même que la technique fût créée, nous démontrions le mouvement en l'exécutant (1). Notre Revue « La Montagne », est, dans ses premières années, remplie de l'histoire de ce mouvement et de son développement à travers toute la France.

CONCOURS INTERNATIONAUX

Le premier concours international de ski organisé par le Club Alpin Français, eut lieu au Mont Genève en 1907, les 10-13 février. Les efforts de la Commission des Sports d'hiver si heureusement secondés par le capitaine Rivas, Directeur de l'Ecole Normale de ski de Briançon, le Commandant Bernard, son prédécesseur, et par tous ses officiers et moniteurs, comme par les officiers du 159e régiment d'infanterie, l'action si puissante des sections du Dauphiné, le dévouement si précieux d'Antoine Challier à Briançon, d'Henry Duhamel, d'Arnaud, de P. Lory, de Victor Tissot à Grenoble, la collaboration si active et si généreuse de la Compagnie des chemins de fer du P. L. M., ont eu raison de toutes les difficultés. Cette première manifestatio nofficielle des sports d'hiver en France fut un succès triomphal (2) qui se déroula aux acclamations enthousiastes d'une foule de plus de 3.000 personnes, réunies pour admirer la course impressionnante des concurrents, des champions venus d'Italie, de Suisse

(1) Henry Cuënot : *Les Sports d'hiver en* 1909-1910. — *Montagne* VI, p. 279 et s.

(2) *La Montagne* III, p. 136 et s. Voir le compte rendu sportif p. 80 et s. Parmi les membres de la Commission des Sports d'hiver qui avec Challier, Duhamel et Lory ont été les promoteurs de ces grandes manifestations internationales, signalons, à côté du prince Bonaparte qui la préside et qui souvent lui procure ainsi que MM. Solvay, Lefébure, Jacques Mirabaud, les moyens d'intensifier son action : MM. Berge, Henry Cuënot, H. Dunod, Richard-Bérenger, Sauvage ; du côté militaire, le commandant Goybet, qui devint et resta le commissaire général de nos concours. Dalbanne se joignit bientôt à nous et fut notre plus précieux collaborateur.

Digitized by Google

(Iselin), de Norvège (les deux frères Smith), leurs sauts superbes avec un télémark final fait en pleine vitesse (du 60 à l'heure à 0 m. 70 des spectateurs).

La plupart de nos sections et le Club Alpin Suisse sont représentés à cette fête de l'alpinisme.

Le Général Gallieni, Gouverneur Militaire de Lyon, celui qui devint l'un des glorieux vainqueurs de la Marne, la préside comme délégué du Ministre de la Guerre. Les armées Italienne (représentée par une délégation commandée par le Major Ugo Porta) et Française (avec de nombreuses équipes), fraternisent sur les champs de neige; les souvenirs de Magenta ne sont pas encore oubliés et l'on sent, à la cordialité des poignées de mains échangées, que cette union des cœurs rapprochera un jour des soldats qui ont déjà combattu et vaincu ensemble pour la cause de la Liberté.

Les champions du saut sont des Norvégiens : Durban Hansen et Harold Smitch; le triomphateur de la course de fond internationale est un ingénieur Suisse, Iselin, mais nos compatriotes le suivaient de près en bataillon serré : un maçon de Nevache, Guillot, est second, le troisième est un officier français, Dobremez ; le lieutenant Touchon se classe cinquième : le sport rapproche toutes les classes et réalise leur union.

Le ski est lancé à travers toute la France (1), rien ne l'arrêtera plus ; nos concours internationaux se renouvellent chaque année, dans toutes les régions de notre territoire où le ski peut être pratiqué. Il faut bien porter partout la bonne nouvelle et féconder l'action par l'exemple. En 1906, à Chamonix, où toutes les installations sont déjà presque parfaites, grâce à l'activité du Club des Sports Alpins et du

(1) Nous ne saurions passer sous silence l'importante contribution du Touring-Club au développement du ski et nous devons rendre hommage à ses efforts multiples en faveur du tourisme hivernal : subventions pour la fabrication du ski, diffusion du ski par des dons, grandes semaines organisées dans les Pyrénées, à Chamonix, dans les Vosges, appui prêté sans compter à nos Sociétés de ski, et à toutes les stations de sports d'hiver en formation. M. Auscher, l'éminent président du Comité de Tourisme en montagne, fut l'inspirateur de ce mouvement que contribuèrent à répandre les Compagnies de chemins de fer prévoyant tout l'avenir que pourrait apporter la pratique des sports d'hiver à leurs stations de montagne.

Digitized by Google

Comité des Fêtes secondés par notre Section de Chamonix (1); des équipes suisses et norvégiennes y prennent part à côté des équipes françaises. En 1909, le troisième concours international a lieu à Morez-du-Jura, sur ces hauts plateaux admirablement disposés pour le ski et avec des neiges dont la qualité se rapproche de la qualité de celles du Nord. Le 30 Janvier, le cadre blanc de neige et de givre manquait encore, mais la providence veillait et le 31 Janvier, spectateurs et concurrents purent contempler un blanc paysage de Noël ; le dévouement de MM. V. Crétin, Péclet, Ernest Perrad, A. Vuillet et Henri Martin, avait tout prévu.

Treize équipes militaires françaises prirent le départ, suivies par quatre équipes italiennes et une équipe norvégienne (hors concours). Déjà nos équipes sont plus homogènes, nos coureurs de fond ont perdu l'attitude du « trépied », remplaçant le gros bâton par deux bâtons légers en bambou pour pratiquer un sport « qui est un (2) sport de ski et non pas un sport de bâton ». Un champion de France se révèle dans les épreuves de saut par la correction de son style : A. Couttet de Chamonix.

Dans les Pyrénées, aux Eaux-Bonnes (au plateau de Gourette pour le saut) et à Cauterets, c'est au milieu de chutes de neige formidables alternant avec un soleil radieux, que fut donné le IV^e^ Concours. Le tir apparait pour la première fois dans les concours par équipes militaires (armées Italienne, Norvégienne et Française) et pour la première fois aussi fut organisée une épreuve réservée aux Sociétés de ski affiliées qui eurent également leur congrès. A côté des Présidents Durègne et Fayon, des Sections du Sud-Ouest et de Pau, l'Abbé Gaurier, le comte de Saint-Saud, MM. Arné, Falisse, Le Bondidier, Lieutenant Meynot assumèrent toute l'organisation régionale.

Nous avons fait presque notre tour de France avec le V^e^ concours qui se déroula dans un cadre imposant, au Lioran, au cœur du Massif-Central. Son Excellence l'Ambassadeur d'Italie, le sénateur Tittoni, M. Noulens, sous-secrétaire d'Etat au Ministère de la Guerre et le capitaine de Drake, de la

(1) Le regretté docteur Payot, MM. Couttet, Lavaivre, Simond, Tignol s'employèrent particulièrement au succès de ce concours.

(2) Durban, Hansen : *Quelques notes sur le ski en France.* — *Montagne* IV, p. 400 et s.

Digitized by Google

Garde Royale, délégué comme représentant de l'Armée Suédoise et qui devint bientôt pour nous un collègue dévoué, un ami fidèle, nous firent l'honneur d'y assister. M. Magne Killen, qui depuis fut un fervent de nos concours nous apporta la cordiale sympathie du Norge Ski Forbund (1).

1912 nous ramène à Chamonix. La Suède y est brillamment représentée par deux équipes militaires, commandées par le capitaine Amundson, attaché militaire en France et dirigées par les lieutenants Ottandec et Nordenstam, ainsi que par MM. Lindencronna et Hellberg, Président et vice-Président de la Svenska Skiforbundet de Stockholm. Vingt équipes militaires se disputent le challenge d'Armée et Marine.

En 1913 (2), à la veille d'une guerre de cinq ans, qui devait bouleverser l'Europe entière, notre VII[e] concours se tenait à la frontière des Vosges, sur les hauts plateaux qui dominent Gérardmer. Une épreuve de grand fond, avec un parcours de près de 60 kilomètres, figurait pour la première fois au programme. Derrière les Norvégiens accomplissant la course à une allure effrénée venaient deux Français, le Jurassien Goury et le Lieutenant Gélinet « qui fut le premier officier français (3) effectuant un séjour en Norvège dans le but de s'instruire à la source même du sport et qui non content de prêcher pour la bonne cause par la parole et par la plume a encore voulu prêcher d'exemple, ainsi que son camarade Dousset en se mesurant sur une longue distance avec l'élite de la Jeunesse de nos régions montagneuses ». En rencontrant, près de la Schlucht, M. Spieser, le Président du Ski-Club affilié de Mulhouse, venu à la tête d'une importante délégation Alsacienne, nous ne pensions pas que cinq ans plus

---

(1) M. l'ingénieur en chef Nicolas, MM. Bideau, docteur Puech, Volmérange, M. Fourgous, de la Compagnie des Chemins de fer d'Orléans, ont assuré par leur activité le succès de cette manifestation sportive. Un Morézien est classé premier dans la course internationale de fond.

(2) Le règlement appliqué fut le nouveau règlement mis en concordance avec les prescriptions adoptées au Congrès de Munich en1912, MM. Largeron, Gehin, Mathieu, R. Millot, Vilmain ont assumé principalement la charge de ce concours.

(3) Compte rendu par J. Dalbanne (*La Montagne* IX, p. 163 et s.) ; voir aussi : *Pendant un séjour en Norvège* (*Montagne*, lieutenant R. Gélinet, p. 274 et s.

Digitized by Google

tard, mais au prix de quels efforts, notre Armée victorieuse entrerait et pour toujours à Mulhouse.

Le concours de 1914 ne put se tenir au Mont-Genèvre (1). faute de neige skiable et notre VIIIe concours n'eut lieu qu'en 1919, après la guerre, à Chamonix. Une troisième fois, malgré les difficultés résultant du défaut d'entraînement et de la désorganisation de nos sociétés de ski affiliées, du fait de la guerre, grâce à la bonne volonté de tous, à une neige excellente, à un beau soleil, la tradition fut renouée brillamment. L'Armée Française, bien que les écoles de ski n'aient pas encore fonctionné (2), figura honorablement au concours où M. le Ministre de la Guerre fut représenté par notre distingué et dévoué collègue, le Lt-Colonel Bonvalot, Chef de la section d'Education et d'Entraînement Physiques. L'Ecole de Briançon y prit encore une part active au moyen d'un détachement dirigé par son nouveau chef le dévoué capitaine Jacquel.

Par ces concours un résultat était atteint : en 1906 le ski était à peine pratiqué en dehors de l'école de ski de Briançon; en 1913, sept concours internationaux ont eu lieu avec course de fond (plus de 20 kilomètres), course de grand fond (60 kil.), épreuves de saut et de style pour les adultes, hommes ou femmes, comme pour les jeunes (3).

Les règlements sportifs sont établis, un championnat de

(1) Les épreuves essentielles pour l'attribution du championnat de Frances et des challenges furent courues à Chamonix .

(2) Il avait été constitué à l'origine en dehors des deux écoles régionales de Briançon et de Gérardmer, des écoles régimentaires de ski dans les unités suivantes :

a) VIIe et XXIe corps ; 5e, 15e, 3e, 10e, 21e bataillons de chasseurs ; 152e, 149e, 144e, 35e, 42e, 23e, 133e R. I., aux quatrièmes bataillons (2e groupe Epinal, 3e groupe Belfort). — *b*) XIVe corps, 11e, 12e, 13e, 14e, 22e, 28e, 30e bataillons de chasseurs, 157e, 158e, 159e R. I., 1er R. A. M., 2e R. A. P.

(3) Jusqu'au nouveau règlement, appliqué en 1913, un classement spécial était réservé aux guides qui pouvaient recevoir des prix en espèces ; désormais les règles strictes de l'amateurisme s'appliqueront à tous les concurrents prenant part au concours, quelle que soit leur profession. Des classements spéciaux subsistent cependant pour certaines catégories professionnelles (guides, douaniers, forestiers...)

Les concurrents sont répartis en seniors et en juniors.

Digitized by Google

France créé, basé sur les résultats combinés d'une course de fond et d'une épreuve de saut, de nombreux challenges dus à la générosité de nos amis, réservés aux Champions de France, aux équipes militaires (Challenge d' « Armée et Marine », Challenge Jacques Mirabaud), aux sociétés de ski affiliées (challenge général, challenge des Sociétés du Sud-Est, des Sociétés de Savoie ,des Sociétés de l'Est), sont l'enjeu de luttes courtoises et fécondes entre les concurrents.

LES SKIEURS FRANÇAIS SUIVANT LES REGIONS

Plus de cinquante concurrents dont au moins quarante Français, sont inscrits à chaque épreuve (1). Ces concurrents se classent en trois groupes, suivant les régions montagneuses: Chamoniards, Jurassiens et Vosgiens. « Dans l'ensemble, les Chamoniards viennent au premier rang par une éducation sportive plus avancée et par la pratique combinée du fond et du saut ; les Jurassiens se sont révélés de superbes coureurs de fond, suivant de près les skieurs des pays du Nord, quand ils ne les dépassent pas. Ils doivent acquérir pour le saut,

(1) Nous avons pu envoyer, en 1909, Alfred Couttet au Concours d'Holmenkollen, en Norvège. Il se classa 7e et mérita cette appréciation flatteuse du fameux maître skieur Huitfeld : « Sa tenue et sa manière de diriger ses skis n'étaient guère inférieures aux sauts et aux procédés de nos meilleurs compatriotes » (*Montagne* V, p. 242). — En Mars 1914, nous avons pu faire participer une équipe de skieurs français aux courses nationales suisses, à Pontresina ; cette équipe, sous la direction de notre dévoué collègue H. Martin, des Rousses — aujourd'hui chef de bataillon — comprenait : Alfred Couttet, de Chamonix ; Vandelle et Vuillet, des Rousses ; M. J. Weiss, alors en Suisse, se joignait à eux. Sur un parcours extrêmement varié et des plus dûrs, très différent de ce que nous traçions alors comme pistes, Couttet se classait brillamment 3e, à l'admiration et la surprise générale (V. Compte rendu de la revue l'*Education Physique,* 1914, sous la signature de H. Martin). — J. Weiss, alors élève à l'Ecole Polytechnique, est classé, le 1er mars 1914, 6e au concours international de saut de Davos avec un saut de 31 m. 50 ; le plus long de la journée fut de 39 mètres, un record à cette époque, Norvégiens exceptés ; on a atteint aujourd'hui 58 mètres. La longueur du saut n'est d'ailleurs qu'un des éléments de notation qu'il faut combiner avec le style et la réception.

Digitized by Google

la souplesse et l'élégance nécessaires. Dans les Vosges, le sport étant plus jeune, l'expérience est moins grande (1) », mais, sur la frontière, on a vite compris la portée utilitaire et pratique du ski et combien elle est favorable au développement physique de la jeunesse. A Gérardmer, lors des épreuves internationales, plus de 60 concurrents (garçons et filles), de 7 à 14 ans, formés par le dévoué directeur de l'Ecole Supérieure, M. Géhin, se mesurèrent avec un cœur et une énergie dignes d'éloges. Cette jeune génération est appelée à fournir d'excellents skieurs d'ici quelques années, car ne l'oublions pas « pour arriver à la virtuosité des hommes du Nord, il faut comme eux débuter jeune et très jeune (2) ». Les sports d'hiver, si l'on excepte le saut et la course de fond, permettent aussi à la femme de développer toute son élégance et toute sa grâce, citons parmi les meilleurs skieurs de nos concours : Mlle Ingrid Berg, la charmante Norvégienne qui devint Mme Magne Killen, la vaillante Mlle Marvingt, le femme de tous les sports, l'héroïque ambulancière de la grande guerre.

LES DEVOUEMENTS RENCONTRES. — LES ECOLES DE PUPILLES. — LA JEUNESSE ET LE SKI.

Nous rencontrons autour de nous, en vue de développer notre action sur ces jeunes, auxquels la France demandera bientôt un si grand effort pour défendre son sol menacé par les barbares, de tels encouragements, de tels professeurs d'énergie, que notre tâche se trouve bien facilitée ; à côté de Péclet, de Perrad et de l'instituteur Michalet dans le Jura, de Lory, de Tissot dans le Dauphiné, des Couttet, des Lavaivre, des Simond, des Tignol à Chamonix, l'Abbé Blot, le Colonel Bertrand en Auvergne, de Cessole pour les Alpes Maritimes, le Lieutenant Grandry à Névache, Domenget à Aix-les-Bains, Géhin, le Lieutenant d'Indy (3), Walser, Ulrich dans les Vos-

(1) Dalbanne. Compte rendu du concours de Gérardmer, loc. cit.

(2) Commandant Hepp : *Le Ski en Norvège, loc. cit.*

(3) C'est aussi dans le Vivarais que les lieutenants Echeman, Hartung, d'Indy de Lunéville viennent exercer leur apostolat.

A l'exemple de notre Ski-Club de Belfort qui créa en 1912 une école de pupilles pour jeunes de 15 à 18 ans, des écoles similaires furent créées à Névache (lieutenant Grandry), à Beuil (Alpes-Maritimes), (lieutenant de Mauléon), à Pontarlier, à Laversière (Cantal).

Digitized by Google

ges. Des écoles de pupilles, de « véritables collèges d'athlètes » fonctionnent dans nos centres principaux. Le ski est devenu un sport populaire « une des meilleures armures » comme dit Gélinet, pour défendre la patrie avec des gas solidement trempés au moral comme au physique.

Partout les enfants s'exercent, même sur des skis de fortune qu'ils ont fabriqués avec des douves de tonneaux, ils commencent à sauter. A Sainte-Eulalie, en Ardèche, un enfant de 7 ans fit 4 kilomètres avec ses skis en 26' 13. Il y aura lieu de surveiller leur style en s'employant à exclure l'usage du bâton. Pour assurer plus rapidement la maîtrise de ces « petits » et des « tout petits » pour qui le ski est parfois le seul moyen de recevoir en hiver les enseignements à l'école, une souscription fructueuse fut ouverte en 1913, dans le journal « Les sports d'hiver », organe officiel de notre commission depuis 1909, à l'appel de son Directeur, notre dévoué collègue Magnus, et du Lieutenant Gélinet, afin d'offrir des paires de ski aux enfants déshérités « aux gosses de la Montagne ». Plus de 100 paires de ski furent ainsi distribuées après un concours ouvert entre divers fabricants sur adjudication restreinte (1).

Une bien touchante histoire nous fut racontée à l'occasion du IIe concours de Chamonix : le Lieutenant Grandry, officier d'un de nos bataillons de Chasseurs Alpins, réunit à Névache, au fond des Alpes, des jeunes gens qu'il veut arracher à la pesante et dangereuse oisiveté des mois d'hiver.

Il met entre leurs mains des paires de ski, il leur apprend à s'en servir et il forme le projet, accepté d'enthousiasme par ses pupilles de les conduire à Chamonix pour prendre part aux épreuves du concours. Le chemin est long, les ressources manquent, les parents qui redoutent le temps perdu, la dépense inutile, s'opposent au départ, le lieutenant s'obstine et triomphe des obstacles. Cependant voici qu'au dernier moment les permis de chemin de fer sollicités et sur lesquels on comptait pour accomplir le voyage, n'arrivent pas. Qu'im-

(1) Des paires de ski en frêne pour enfants furent établis à 12 fr. 50 (ski de 1 m. 50), à 14 fr. (1 m. 70), étrier Lemerle ou Hartfeld avec longue courroie.

Nous ne saurions trop affirmer notre reconnaissance à l'encontre du journal *Les Sports d'Hiver* et de son dévoué directeur pour leur précieuse et constante collaboration.

Digitized by Google

porte, on franchira les cols sur les skis ; on bravera les tempêtes, les tourbillons de neige, les avalanches, et malgré l'Alpe inhospitalière, cruelle en cette saison, nos jeunes gens arrivent avec leur chef à Chamonix et y remportent une abondante moisson de prix.

Ce chef est digne d'appartenir à l'Armée Française. Honneur à lui, mais grâce soit rendue aussi au sport qui suscite ce dévouement et trempe ces volontés.

Nous sommes fiers de l'œuvre accomplie, nos amis, nos maîtres, les Norvégiens (1) qui sont aussi les maîtres du ski en Europe ont rendu un hommage, qui venant d'eux nous est particulièrement précieux, à l'organisation sportive de nos concours, à la compétence de nos Commissaires (2), à la valeur chaque année plus grande de nos skieurs et par là aux mérites de leurs instructeurs.

SOCIETES DE SKI AFFILIEES

Ces concours ont eu un résultat que la parole seule n'aurait pas suffi à produire : sur tout le sol de la France, sous des règles souples mais unifiées, se sont groupés les individus, se sont constituées les sociétés de ski. Ces sociétés ont été affiliées au Club Alpin Français par un lien qui leur crée des droits plus que des devoirs (3).

(1) Magne Killen dans *L'Education Physique* 1913. Nos instructeurs ont été principalement des Norvégiens avec Durban Hansen, les frères Smith et notre ami Magne Killen, enfin le Suisse Iselin.

(2) Qu'il nous soit permis d'adresser ici nos remerciements au général Goybet, qui fut toujours le commissaire général de ces concours internationaux, à ses adjoints les colonels Dosse et Thévenin, les lieutenants-colonels Langlois, Lardant, les commandants de Drake, Amundsen, les regrettés capitaines Echman et Meynot, et à côté du fidèle, du dévoué Dalbanne, secrétaire de notre Commission, M. Henry Dunod, qui la représenta toujours avec tant d'autorité, enfin à nos collègues Paillon, Loyer, Tignol. Nous ne pouvons pas non plus passer sous silence le concours si actif, si dévoué du colonel Hepp, un des glorieux mutilés de la grande guerre, qui, en qualité d'attaché militaire aux légations françaises des pays du Nord, nous a prodigué, avec une exceptionnelle compétence si souvent mise à l'épreuve, les conseils, les encouragements nécessaires et nous mit, par son influence, en relation avec les organisations sportives de Suède et de Norvège.

(3) *Sociétés affiliées* (*La Montagne* V, p. 725 et s.).

Digitized by Google

Ces sociétés ont été affiliées dès 1909 à la suite du Congrès de l'Alpinisme tenu à Paris. Elles reçoivent un fanion, des insignes, un diplôme, notre Revue « La Montagne », le Journal « Les Sports d'Hiver, elles doivent reconnaître nos règlements, les appliquer, se réclamer de notre patronage lors de toutes leurs manifestations sportives et payer comme unique tribut, *une* cotisation de membre du C. A. F.. Elles sont plus de 60 réparties sur tout le territoire de nos montagnes, — jusqu'au pied de l'Atlas en Algérie, avec le Ski-Club Algérien, réunissant près de dix mille membres. Presque toutes ces sociétés ont leurs fêtes sportives, le plus souvent même des concours, avec un règlement spécial élaboré par la Commission centrale des Sports d'Hiver du C. A. F. : le Ski-Club d'Aix-les-Bains-Revard-Chambéry, le Club des Sports Alpins de Chamonix, l'Union Athlétique Morézienne, le Ski-Club des Alpes-Maritimes, le Ski-Club Alpin de Grenoble, l'Association Internationale des Sports d'Hiver de Maurienne, le Syndicat d'Initiative du Briançonnais, le Ski-Club de Bordeaux, le Ski-Club Cauterèsien, Luchon-Sports d'Hiver Association, le Ski-Club du Lioran, celui du Mont-Dore, la Société des Skieurs Belfortains, la Société des Sports d'Hiver de Gérardmer, etc...

En dehors des challenges créés par la Commission des Sports d'Hiver (voir p. 304), et courus généralement à l'occasion du Concours International annuel, certains de ces concours ont des challenges spéciaux : « La coupe du Roi d'Espagne » pour les Sociétés Pyrénéennes. « La Coupe Internationale du Ballon d'Alsace » et le « Challenge des Vosges » pour les Associations vosgiennes.

Notre appui auprès des Administrations Publiques, des Compagnies de Chemins de fer, leur est assuré ; nous dotons de prix leurs concours ou épreuves sportives (médailles, objets divers, skis, manuels de ski), et nous avons pu quelquefois les subventionner notamment pour des refuges skieurs. Leurs intérêts communs sont discutés dans des congrès qui se tiennent généralement à l'occasion de nos concours. Par toutes ces mesures nous avons, en affirmant à nouveau notre action, répondu pleinement à la confiance qu'avaient placée en nous ces sociétés venues si nombreuses se grouper autour de nous. Elles savaient que de par ses traditions déjà anciennes, notre Club Alpin ne poursuit qu'un but désintéressé :

Digitized by Google

en l'espèce la meilleure utilisation du ski et son plus rapide essor, enfin, la création de centres de sports d'hiver en France par la pratique développée du tourisme hivernal.

Quelques-unes de ces sociétés ont leur refuge ou Club-house : la Société des Skieurs de la Haute-Meurthe, celui de la Ferme de Tanet dans les Vosges ; le Ski-Club Algérien le Refuge du col de Chréa à 2 000 m., le Ski-Club de Mulhouse celui du Herrenberg, les « Vosges Trotters » de Mulhouse celui du Marckstein, enfin tous les skieurs du Dauphiné peuvent utiliser le Refuge du Recoin de Chamrousse (1). C'est encore trop peu, mais l'heure n'est pas aux constructions nouvelles, quand les conditions économiques se seront modifiées nous devrons songer à compléter notre œuvre en augmentant le nombre des abris pour skieurs.

De simples huttes suffisent dans la plupart des cas pour permettre d'y déposer les skis et d'y prendre un repas. La dépense peut être minime, et en facilitant le sport, la hutte affirmera l'activité de l'Association et assurera son développement.

Quelques-unes de ces Sociétés sont heureusement groupées en fédérations régionales afin d'intensifier par l'union et la mise en commun des ressources locales, leur rayon d'action. Signalons la « Fédération des Sociétés de ski d'Auvergne », la « Fédération des Sociétés Pyrénéistes » englobant en dehors de nos sections, les sociétés de ski affiliées; un groupement analogue fut tenté par le Ski-Club de Pontarlier pour le Jura. Les Vosges viennent aussi de constituer leur fédération.

LA TECHNIQUE DU SKI. — FABRICATION DE SKIS.

Pour tracer de notre œuvre un tableau exact, il faut mentionner en dehors de nos Règlements (2), un manuel de ski élémentaire, tiré à 10 000 exemplaires, répandu libéralement à travers toute la France et composé par MM. le Lieutenant

(1) P. Lory (*Montagne* VII, p. 702 et s.).

(2) Règlement pour concours internationaux et règlement type de concours pour sociétés affiliées. Ces règlements adaptés à ceux des régions scandinaves ont été modifiés en conformité avec les décisions des Congrès internationaux.

Digitized by Google

Gélinet et R. Tissot qui ont bien voulu mettre leur compétence à notre disposition dans un intérêt général, en indiquant, les meilleurs modes de fabrication mis à la portée de tous au moyen de gabarit en papier de dimensions réelles (1). La pratique du ski en France a donné lieu dès l'origine à une assez abondante documentation technique (2) qui a eu d'abord pour objet principal, de susciter, de développer l'industrie du ski avant tout, sa fabrication familiale. L'Ecole Normale de Briançon avait prêché la bonne parole et donné l'exemple, nous avons pu, par des subventions, dès 1906, contribuer en même temps que le Touring-Club à l'extension de cette propagande et de cette œuvre dans la région du Briançonnais (3), puis dans tous nos pays de montagne.

Le sport du ski étant un sport éminemment populaire, il importait que sa fabrication fût assurée dans de bonnes conditions techniques et à un prix qui permît son utilisation par tous. Nous avons dit, d'autre part (4), quels moyens furent mis en œuvre pour donner des skis « aux gosses de la Montagne ». Dans le même ordre d'idées le C. A. F. a ouvert un concours d'attaches qui fit faire de grands progrès aux modes de fixation du ski. Nous n'entrerons pas dans le détail techni-

---

(1) *Montagne* V, p. 715.

(2) *Petit Manuel de ski du Briançonnais,* du capitaine Rivas. — *Montagne* III, p. 6 et s. — *Guide du skieur, Fabrication et théorie du ski, Le ski en montagne,* par le commandant Bernard : Traductions, par Achard, du *Manuel de ski,* de Paulck; par notre collègue Arnaud, de l'ouvrage *Le Ski,* de H. Hoeck et B. C. Richardson; par Auscher du livre si complet de Fendrich sur *Les Sports de Neige.* Signalons encore le manuel de documentation pratique sur *Les Sports d'hiver dans les montagnes de France,* publié en 1909 par M. Joyard.

(3) Avec une somme de 200 francs, l'atelier de Briançon put fabriquer 22 paires de skis norvégiens complets. — *Montagne* III, page 458.

(4) Voir pages 305 et 306. Le concours ouvert à ce sujet entre fabricants met plus particulièrement en valeur les ateliers de M. Rossignol, à Voiron, dans le Dauphiné, et de MM. Fontane, à Lyon. Pour la fabrication du ski d'adultes, les meilleures conditions furent réalisées par la maison de Coninck, d'Argenteuil, qui fabriqua pour nous plus de 200 paires de skis distribuées à nos sociétés.

Digitized by Google

que de ces divers systèmes (1), non plus que nous n'énumérerons les améliorations apportées au frein (2) ou aux multiples accessoires du ski.

Au début de 1906 le ski était peu répandu en France ; quelques mois après, tous les montagnards du Briançonnais en étaient pourvus, Chamonix en possédait 500 paires et dans le Jura les petits se rendaient à l'école sur leurs skis.

Cette mise en valeur du ski au premier rang, avec une certaine exagération qu'il faut toujours attendre des néophytes, amena quelques protestations des fervents de la raquette. En réalité, malgré toutes les qualités du ski de montagne, ou ski de Télémark (3), il doit être complété par la raquette facilement transportable et qui constitue par là un en cas précieux « lorsque le ski vient à manquer pour une raison quelconque (4), la raquette sur des pentes assez fortes remplacera même avantageusement le ski. Toutefois le ski, qu'on a pu appeler, non sans raison, la bicyclette de la neige, reste dans la plupart des cas notablement supérieur à la raquette et doit être employé exclusivement.

Pour combiner les avantages respectifs de ces deux patins sur neige, les uns ont cherché à allonger la raquette en constituant la raquette-ski qu'a préconisée d'abord notre col-

---

(1) Voir surtout : *Le Guide du skieur,* du commandant Bernard, p. 7 et s. ; Louis Falisse : *A propos de la fixation des skis* (*Montagne* IX, p. 84 et s.); *Nouvelles attaches, Nouveaux skis,* par R. Célinet (*Montagne* VII, p. 635 et s.) ; *Marche à ski et les fixations,* par le docteur Moret (*Montagne* VI, p. 630 et s.) Un mode de fixation sans courroie fut préconisé par Alfred Couttet, de Chamonix.

(2) Frein Ledormeur pour ski (*Montagne* VII, p. 42) et Nouveau frein par Michallat, même *Montagne*, p. 56.

(3) 2 m. 50 au maximum avec une largeur variable de 5 à 8 centimètres, suivant la longueur et la destination du ski. On oppose au ski de montagne le ski de plaine ou ski Finnois, ayant jusqu'à 3 m. de long et 8 cm 5 de large. Le ski de saut est plus robuste, avec deux ramures sous la semelle.

Le ski comporte l'emploi de deux bâtons suivant la méthode norvégienne, toutefois, pour la montagne, en face d'une descente à pente raide, il importe que ces deux bâtons puissent facilement se réunir en un seul.

(4) *Etude sur le ski,* par le capitaine C. Bernard (*Montagne* II, p. 106).

Digitized by Google

lègue Bouillette (1), d'autres, comme le CapitaineNerlinger, ont réduit le ski à 1 m. 05 (0 m. 2 de largeur, poids 2 kg 400), en établissant le ski court (2). Enfin, pour remédier au transport difficile du ski, on s'ingénia à fabriquer des skis démontables (3). Ces dernières combinaisons fort ingénieuses en théorie, n'ont abouti à aucun résultat dans la pratique. Le ski restera le meilleur outil sur neige, la raquette n'est que son auxiliaire.

Pour faire connaître la Montagne en hiver, pour révéler sa beauté, pour appeler les hivernants dans nos stations, le Club Alpin Français a institué des concours de photographie de montagne en hiver et des concours d'affiches destinées aux stations de ski. En même temps, par des Bulletins d'enseignement et par des calendriers sportifs largement répandus grâce à l'Office National du Tourisme, au Touring-Club et au journal « Les Sports d'Hiver », il tenait le grand public au courant de l'état de la neige, des dates des concours, des facilités du sport par conséquent dans les diverses régions montagneuses (4).

Il chercha enfin à constituer un corps de guides skieurs munis d'un diplôme spécial en vue de faciliter les courses en montagne pendant la période hivernale. Un brevet de skieur militaire institué par le Ministère de la guerre, sur notre demande, permet aux conscrits de choisir, suivant leur ordre de mérite, leur corps d'affectation parmi les troupes pratiquant ou appelées à pratiquer le ski (5).

LA GUERRE ET LE SKI

Toute cette armature bien préparée, une technique solide, une doctrine établie, un personnel dressé en vue des fêtes

(1) Voir *Montagne* VII, p. 113.

(2) *Montagne* VI, p. 702 et s.

(3) *Guide du skieur,* par le commandant Bernard, p. 22.

(4) Un memento relatif à l'organisation des concours, rédigé par le lieutenant-colonel Goybet et le lieutenant Alloix, fut mis à la disposition de nos organisations locales. — *Montagne* IX, p. 41.

(5) Voir l'arrêté ministériel du 30 janvier 1913 et l'instruction de même date pour l'application dudit arrêté au *B. O.* et « Sociétés de préparation et de perfectionnement militaire. — Sociétés agréées par le ministre de la Guerre; mise à jour au 15 novembre 1919 ; Paris, Henri-Charles Lavauzelle).

Digitized by Google

sportives ou des courses en montagne, nous permettait d'envisager, comme point d'aboutissement, la création de centres de sport d'hiver appropriés, dans nos principaux massifs montagneux. Avant que ce résultat ait pu être atteint, la guerre est venue, la revanche « lente peut-être », mais le rêve du sonneur de clairon, ébauché depuis plus de quarante ans par le Grand Français, mort avant de l'avoir achevé, s'est enfin réalisé. La Commission des sports d'hiver, nos sociétés de ski affiliées, nos sections, se sont mises à la disposition du Ministre de la Guerre (1) pour faciliter l'utilisation du ski à notre vaillante armée par des paires de skis, par des manuels, par le Refuge du Recoin autour duquel venaient s'exercer les éléments skieurs formés dans les Alpes sous la direction de maîtres tels que le Capitaine Henri Duhamel et le Lieutenant Gélinet.

La tourmente s'est heureusement écartée des Alpes, l'union des cœurs, affirmée au Mont-Genève, en 1907, s'est transformée en une union politique et militaire, Magenta a eu un lendemain ; l'Italie ne pouvait pas ne pas être à nos côtés du moment où la cause de la liberté était en jeu.

Il ne nous appartient pas de fixer quel fut le rôle du ski, tant au point de vue du ravitaillement qu'au point de vue des opérations tactiques, dans les Vosges ou en Orient. Tous nos skieurs des Alpes aux Pyrénées, des Vosges au Jura et au Plateau Central ont déployé sur le front ces qualités bien françaises d'initiative, d'énergie et d'endurance qu'avaient développées en eux la Montagne et la pratique du sport.

Cette victoire glorieuse qui couronne nos efforts, il a fallu la payer de cruelles épreuves, le sol défendu, la terre reconquise ont été arrosés du sang des meilleurs des nôtres. Honneur à tous ces braves. Pour beaucoup d'entre eux, nous ignorons même le lieu où ils reposent, mais nous sommes certains qu'ils sont morts en héros « Pour la Patrie », les yeux tournés vers le ciel, où « Par la Montagne », ils avaient l'habitude de chercher leur idéal, en formulant les vœux suprêmes des « Chants du Soldat (2) ».

---

(1) *Le ski et la Guerre, par un mobilisé* (*Montagne,* mai 1915).

(2) Nous aurions voulu pouvoir dresser un livre d'or de nos skieurs morts pour la France ; les renseignements nécessaires, malgré des appels réitérés à nos sections, à nos sociétés de ski, ne nous sont pas parvenus en nombre suffisant. Nous avons

Digitized by Google

« Des larmes sur moi ? Pourquoi faire ?
« Que les vaincus sonnent le glas
« La France a repris sa frontière
« Mes derniers cris sont des vivats. »

Au point de vue sportif plus particulièrement, la guerre qui a frappé les plus jeunes et les plus forts, a eu pour résultat une désorganisation profonde ; toute notre œuvre est à reprendre, un grand effort est nécessaire en vue de cette œuvre de reconstitution d'où dépend l'avenir même de la race. Notre tâche n'est pas terminée ; plus que jamais, nous le disons ailleurs, alors qu'on cherche à entraver notre essor économique par une vague de paresse, alors que les charges de toute nature qui, si lourdement pèsent sur nous, nous imposent la réduction de la durée du service militaire, afin de gagner la paix, il faut discipliner la volonté et cultiver l'énergie par le sport

RECONSTITUTION. — LE SKI CREATEUR D'ENERGIE, ELEMENT DE PREPARATION MILITAIRE

Pour obtenir plus facilement ce résultat et nous associer plus étroitement à l'œuvre de reconstitution nationale, le C. A. F., qui déjà faisait partie du Comité National des Sports, comme dirigeant du sport du ski, a sollicité et obtenu l'honneur d'être agréé par le Ministère de la Guerre, au même titre qu'une société de préparation militaire. Nous demandons à toutes nos sociétés affiliées de se faire agréer également en vue d'une action plus puissante et plus fécon-

---

publié du moins dans le journal *Les Sports d'Hiver* les noms de ces héros. Qu'il nous soit permis d'associer à ce souvenir glorieux la mémoire de nos collègues, de nos collaborateurs, de nos champions : les lieutenants Alloix, Berge, Loblig eois, Krug, de Mauléon, Meynot, Naquart, Roy, tombés au champ d'honneur.

Mentionnons encore le Norvégien Magne Killen qui s'est offert, dès le début de la campagne, comme instructeur de ski, pour servir dans l'armée française, et le capitaine Angell, devenu colonel dans l'armée norvégienne, l'un des premiers éducateurs de l'école de ski de Briançon, qui s'est distingué sous nos drapeaux, comme lieutenant dans la Légion étrangère, par sa bravoure, à la tête d'un groupe de skieurs. Sa belle conduite lui a valu avec la Croix de guerre, la rosette d'officier de la Légion d'honneur.

Digitized by Google

de (1). Hélas, tout est à refaire; au travail ! Plus la tâche est grande plus notre effort doit être considérable, Office National du Tourisme, Compagnies de Chemins de fer, Sociétés sportives ou touristiques, Syndicats d'initiative et d'hôteliers, collectivités ou individus, tous sur la brèche, mettons-nous à l'œuvre. Les beautés naturelles de la France, la splendeur, la variété de nos montagnes sont des richesses comme la houille et le minerai de fer, les exploiter constitue pour nous au même titre que l'exportation de nos autres produits, un moyen d'améliorer le cours du change.

Notre belle France, notre France aimée doit appeler et retenir nos alliés, qui ne peuvent oublier que nous avons mis en commun tout ce patrimoine de beauté et que, dans un effort sublime, nous avons soutenu, avec eux, jusqu'à la mort, la cause de la Liberté et du Droit. Pour leur assurer tout le confort auquel ils peuvent prétendre dans nos stations touristiques, dans nos hôtels, ils nous feront tout au moins le crédit du temps. Aussi après un premier inventaire des ressources qui nous restaient, après avoir pris le contact avec les dirigeants de nos sociétés, avoir fait jaillir à nouveau l'étincelle, là où la vie avait été si profondément atteinte dans ses sources mêmes, nous avons tenu d'abord à manifester notre action reprise par un acte de foi et d'espérance : en donnant notre X^e^ Concours International en 1920, à Chamonix (2).

LES STATIONS DE SPORTS D'HIVER

Puis, sans attendre que la résurrection soit complète, nous avons demandé à l'Office National du Tourisme que dirige, après nos collègues Mahieu et Lorieux, avec un dévouement si éclairé et si actif, M. Famechon, membre de notre Commission des Sports d'hiver, de vouloir bien réunir le Touring-Club de France, l'Union des Sociétés Françaises de Sports Athlétiques, les Compagnies de Chemins de fer, le Syndicat des Hôteliers, les Compagnies Françaises de Tou-

(1) Cet agrément est de nature d'ailleurs à procurer aux sociétés affiliées de précieux encouragements, par des subventions, par des récompenses, par des facilités de transport pour se rendre aux concours.

(2) Compte rendu du journal *Les Sports d'Hiver* XI, p. 27-29.

Digitized by Google

risme, le journal « Les Sports d'Hiver », le Club Alpin Français, tous ceux qu'intéresse l'avenir de nos stations hivernales. Ce groupement a eu pour objet de dresser le bilan de ces stations, de les classer dans un ordre défini, par leurs ressources actuelles sportives et hôtelières, afin de concentrer notre effort solidaire sur celles en faveur desquelles on pourrait, d'ores et déjà, faire, en France et à l'étranger, une publicité efficace. En même temps nous dressions, pour les autres, un programme d'améliorations nécessaires dont la réalisation permettrait de les classer ultérieurement en ordre utile. Il y aura lieu d'instituer un organe permanent afin d'assurer la réalisation de ce programme.

Une station de sports d'hiver doit réunir, en effet, certaines conditions essentielles : une région reliée aux grandes villes de France et à l'étranger par des voies de communications rapides et faciles ; un centre où existent des hôtels suffisamment confortables, avec chauffage central et des prix qui, tout en tenant compte du coût de la vie actuelle, écartent toute idée d'exploitation abusive. Ces centres seront à une altitude d'environ 1 500 m. ou tout au moins à proximité, au moyen de modes de communications mécaniques (chemins de fer de toute nature, ascenseurs, automobiles, tanks, etc), de pentes neigeuses répondant à ce desideratum et présentant par leur déclivité et leur orientation, les qualités requises pour les sports d'hiver ; tous les sports de neige et de glace : ski, bolbleigh, patin, hockey, ski jôring, luge... devront pouvoir y être pratiqués simultanément, en même temps que des excursions en traîneaux occuperont les loisirs des non skieurs.

Ces centres auront, en outre, un ensoleillement suffisant et de vastes perspectives sur les montagnes superbes ; les sports d'hiver sont, en effet, des sports de lumière et de beauté, qu'il faut cultiver dans la joie.

Il y existera une organisation sportive pour les vivifier: tracer et conserver en bon état les pistes, les patinoires, dresser et maintenir les tremplins, stimuler l'émulation par l'organisation de concours et de fêtes auxquelles prendront part des champions exercés.

A côté de la station principale réellement organisée, il faut donc, en vue de la mettre complètement en valeur, des

Digitized by Google

centres régionaux de sports d'hiver avec leur personnel, leurs moyens propres afin d'entretenir le culte du sport et de former ces champions qui feront triompher nos couleurs. Ces centres secondaires qui bénéficieront largement de la prospérité de la station principale voisine sont également indispensables pour permettre à une clientèle plus modeste de profiter aussi des bienfaits du sport en hiver (1).

Mais si nous sommes les tenants d'une grande association touristique, n'oublions pas, qu'au point de vue ski, nous nous trouvons les dirigeants d'un sport populaire et très actif.

La création de stations complètement aménagées répond à un but plus particulièrement économique (2) : au lendemain d'une guerre qui, avec beaucoup de gloire, nous a laissé beaucoup de ruines nous devons exploiter tout notre patrimoine. Le but social que nous avons envisagé nous crée aussi impérieusement d'autres obligations.

Il faut continuer à travers toute la montagne, désorganisée au point de vue sportif, à prêcher par la parole, et par l'action, continuer à être, pour toutes nos sociétés de ski des initiateurs et des éducateurs énergiques.

FIXATION DU SIEGE DU CONCOURS INTERNATIONAL ANNUEL

Le moment n'est pas encore venu de fixer le siège de nos concours internationaux dans une de ses stations privilégiées, à Chamonix, par exemple ; nous pourrons y revenir

(1) Voir sur cette question d'organisation des stations de sports d'hiver le journal *Les Sports d'Hiver,* XI[e] année : Louis Magnus : *La situation des sports d'hiver en France,* p. 3 et s. ; Auscher : *Le Touring-Club et le tourisme hivernal,* p. 11 et s. ; Henry Cuënot : *L'Avenir des sports d'hiver en France,* p. 19 et s. ; G. Famechon : *L'Office National du Tourisme et nos stations d'hiver,* p. 43 et s.

(2) H. Cuënot : *L'Avenir des sports d'hiver en France,* journal *Les Sports d'Hiver* XI (1920), n° 3, p. 19 et s.

2° H. Cuënot : *A propos des concours internationaux de ski. — Montagne* VI, p. 704 et s., et *Stations de sports d'hiver,* p. 712. La thèse contraire a été soutenue, avant la guerre, dans le journal *Les Sports d'Hiver* et dans *La Montagne* VI. *Note d'un skieur en montagne,* p. 152 et s., par le lieutenant R. Gélinet.

Digitized by Google

périodiquement tous les trois ans, même tous les deux ans, mais nous ne pouvons négliger les autres centres régionaux ; la dépense sera plus considérable, les installations moins définitives, les hôtels moins confortables, l'effort devra être renouvelé, mais cet effort aura une puissance de réalisation plus importante : toute œuvre d'apostolat est longue et difficile.

Lorsque le sport du ski aura atteint chez nous un développement suffisant, le problème pourra être posé, il serait prématuré de vouloir le résoudre aujourd'hui.

GROUPEMENT INTERNATIONAL DES SOCIETES DE SKI

Si, en France, le concours de toutes les bonnes volontés, collectives ou individuelles, l'appui des pouvoirs publics, se traduisant par des subventions sont nécessaires, en vue de constituer des stations de sports d'hiver, le sport du ski a besoin, pour réaliser toute sa progression, d'un lien qui groupe les fédérations nationales.

En 1909, à Morez-du-Jura (1), au moment de notre concours, la Norvège nous a conviés à Christiania en Février 1910, à l'époque de la grande manifestation d'Holmenkollen, pour fixer les bases d'une entente internationale. La France y était représentée par nos Collègues : le Commandant Hepp et M. Loyer ; une commission fut nommée (2) (Commission internationale des règlements de ski) pour préparer un règlement relatif aux épreuves internationales et jeter les bases d'une commission permanente. Une autre réunion se tint à Zurich, en Septembre 1910, à l'appel de la Swenska Skidlopning Fordundet en vue de créer une union ; l'Angleterre (Ski-Clubs de Grande-Bretagne et d'Ecosse), la Russie (Ski-Club de Moscou), la France (Commission des Sports d'hiver du Club Alpin Français) représentée par M. J. Dalbanne y avaient adhéré, la Suède et la France y prirent seules part. Après avoir écarté comme prématurée l'idée d'une union internationale, on émit un vœu en faveur d'une commission technique relative au ski.

15 nations sont représentées au deuxième Congrès tenu

(1) *Montagne* V, p. 716 et s.

(2) *Montagne* VI, p. 448.

Digitized by Google

à Stockholm, en 1911 un règlement est élaboré (1) qui sera soumis en 1912 au Congrès de Munich et modifié en 1913 (2) lors du quatrième Congrès à Berne. Ce règlement qui fixe notamment les catégories d'épreuves à admettre et le mode de notation pour ces différentes épreuves (3), laisse toute latitude aux fédérations de chaque pays lorsqu'il s'agit de l'organisation de courses nationales. La périodicité des congrès est établie, leur objet est limité aux règlements, éventuellement à l'arbitrage, mais il n'existe pas de fédérations. Ces réunions n'eurent pas de lendemain (4).

LE SKI ET LES JEUX OLYMPIQUES

Le ski n'aura acquis toute sa valeur sportive que lorsque cette fédération sera établie avec une organisation permanente entre nations amies et alliées. Il ne peut être question d'entrer en relations, — même sur le terrain pacifique du sport — avec les nations ennemies. Cette fédération saura faire valoir tous ses droits et obtenir notamment que le ski figure parmi les sports admis aux Jeux Olympiques. Ses qualités d'élégance, de souplesse, de hardiesse tout à la fois dans les épreuves de saut, de style et d'arrêt, l'effort prolongé qu'il exige, la résistance qu'il implique dans les courses de grand fond, le qualifient à cet effet au même titre que l'athlétisme, la boxe, la natation, le lawn-tennis, le golf, le patinage, le hockey ou le polo.

---

(1) *Montagne* VIII, p. 40.

(2) *Montagne* 23-26 janvier 1912. Voir le compte rendu de notre représentant M. Villemain, le dévoué et autorisé président des Hautes-Vosges, et le rapport préparatoire de M. le capitaine Dosse. Les courses de vitesse sont supprimées, l'âge minimum pour les adultes est fixé à 18 ans. La Norvège, la Suède, l'Allemagne, l'Autriche, la Suisse, la noble nation Tchèque sont aussi représentées.

(3) Journal *Les Sports d'Hiver* V^e^ année, n° 147 juin 1913, p. 277 et s. Rapport de M. Villemain qui représenta la France avec M. Spieser, président du Ski-Club de Mulhouse. Ce Congrès précise que le guide skieur doit être considéré comme un professionnel toutes les fois que par ailleurs il n'a pas encouru une cause spéciale de disqualification.

(4) Le Congrès devait se tenir en 1914 en Bohême, en 1915 en France.

Digitized by Google

Les sports de neige ont, sous ce rapport, les mêmes droits que les sports de glace et si ces sports de neige ne peuvent pas se pratiquer dans tous les pays non plus qu'à toutes les époques, l'unité de temps et l'unité de lieu ne sont pas des règles canoniques des jeux olympiques (1). A supposer même qu'il en fût ainsi on pourrait équitablement y apporter une dérogation ou au moins un tempérament sans dénaturer le caractère essentiel de ces jeux.

CONCLUSIONS

En vue de cet avenir nécessaire, notre modeste contribution est acquise ; notre œuvre n'est pas finie, en France le ski a pris un développement très rapide, sa croissance fut peut-être même trop hâtive. Au moment où nous allions régulariser la progression de sa marche, notre pays a été bouleversé par un terrible cataclysme, qui s'est prolongé pendant cinq ans ; la Victoire a fait pousser des fleurs au milieu des ruines entassées, mais les plaies sont encore béantes ; l'effort solidaire de tous est nécessaire si nous voulons les cicatriser rapidement. Bien que cette **Paix soit définitive**, pour écarter à jamais de nos frontières naturelles l'ennemi héréditaire, en vue de lendemains meilleurs et plus beaux, réorganisons-nous d'abord, puis reprenons notre tâche là où la guerre l'a interrompue et continuons à être des éducateurs de volontés, des initiateurs.

Henry CUENOT,

Vice-Président du Club Alpin Français,

Président de la Commission centrale de Sports d'hiver.

---

(1) Voir tout au moins en ce qui concerne la règle de temps et même la règle de lieu, dans le même pays, les règlements généraux de la VII[e] Olympiade qui s'est tenue à Anvers en 1920. Sans admettre nos conclusions, le Congrès Olympique de Lausanne qui a fixé à Paris le siège de la prochaine Olympiade, a autorisé les comités d'organisation des Olympiades à donner, sous le nom de Concours Internationaux Olympiques, des concours de sports d'hiver à l'occasion des Olympiades.

Digitized by Google

Caravanes scolaires de jeunes gens et de jeunes filles du Club Alpin Français

Par Pol Brouchot.

Les Statuts du Club Alpin Français indiquent, parmi les buts essentiels de l'Association, l'organisation de Caravanes Scolaires, parce que, dit le préambule, « elles arrachent les jeunes gens à l'énervante oisiveté des villes et laissent dans la mémoire de ceux qui y ont pris part un souvenir ineffaçable. »

Dans son bel ouvrage : « Nos fils et nos filles en voyage », notre sympathique doyen, M. Leroy, Professeur honoraire au Lycée Janson de Sailly, Président de la Commission des Caravanes Scolaires de jeunes filles de la Section de Paris et l'un des fondateurs des Caravanes, a présenté au public, avec la verve franche, le style coloré, la vaste et souriante érudition qui carctérisent son talent, l'œuvre entreprise pour répondre au vœu des statuts par Talbert, l'abbé Barral, Durier, et continuée par les Cayla, les Leroy, les de Jarnac, les Richard, les Pellat, les Bouty, les Rogery, les de Cessole et tant d'autres, sans oublier l'actif et distingué Président de la Section de Paris, notre excellent collègue et ami, M. Julien Bregeault.

Après l'éloquente préface de M. Bouty, de l'Institut, et les pages captivantes de M. Leroy, il ne reste rien à dire de l'origine des Caravanes, de leur développement, de leur but, de leur utilité pratique, des résultats obtenus dans le passé. Il convient seulement de féliciter les hommes généreux et convaincus qui ont su mettre au point cette entreprise difficile, vaincre les résistances, solliciter les concours, obtenir les adhésions, attirer la confiance des familles et séduire les jeunes gens en leur faisant apprécier les beautés de la nature dans la sublime grandeur de la montagne et dans le charme pénétrant de la forêt. L'influence bienfaisante de la

Digitized by Google

promenade sur l'esprit et sur le corps a été proclamée dans maints articles des anciens annuaires du Club Alpin, dans sa nouvelle revue : la Montagne, dans tous les périodiques s'intéressant aux sports et dans une conférence faite en Sorbonne par M. J. Brégeault, en présence du Ministre de l'Instruction publique : M. Bienvenu-Martin. Il serait superflu d'y insister.

Nous voudrions seulement faire connaître au Congrès notre organisation et nos méthodes, nos moyens d'action, nos ressources financières, dresser un peu de statistique et formuler quelques desiderata.

Trois rouages principaux assurent le fonctionnement des Caravanes Scolaires du Club Alpin Français : la Commission, les chefs d'excursions, les commissaires.

La Commission se compose d'un nombre plus ou moins grand de chefs d'excursions éprouvés. Le Président la réunit, en principe, tous les mois, au siège de la Section. Un bureau élu prend les décisions urgentes dans l'intervalle des séances. Le principal rôle de la Commission consiste à préparer le programme des excursions du mois et celui des voyages de vacances. Les chefs présentent successivement leurs projets qui sont acceptés avec ou sans modification, ou encore refusés, si des difficultés particulières d'exécution sont signalées.

La Commission traite toutes les questions relatives aux Caravanes. Elle entend les rapports des chefs sur les incidents qui ont pu se produire, sur la tenue et la discipline des adhérents pendant les courses. Elle statue sur les sanctions proposées : avertissement, suspension ou radiation en cas d'infraction au règlement. Elle se fait rendre compte de la situation financière, à chaque séance. Le budget des Caravanes est assuré par une triple cotisation : droit d'entrée de deux francs contre remise d'une carte d'identité et d'un insigne, versement annuel de deux francs, enfin remboursement, à chaque excursion, du prix du chemin de fer, majoré de quelques centimes additionnels, correspondant aux frais de programmes, de poste, etc. Si le budget est momentanément en déficit, une subvention de la Section en assure le rétablissement. Cette subvention alimente les bourses de voyages accordées, chaque année, par la Commission, aux adhérents les plus assidus et les plus méritants.

En principe, tous les élèves des lycées ou collèges de

Digitized by Google

l'Université et des institutions secondaires libres peuvent faire partie des Caravanes. Cette faveur leur est continuée jusqu'au service militaire. Ils rédigent une demande d'admission, produisent l'autorisation de leurs parents ou celle de leur correspondant autorisé et se présentent aux rendez-vous du programme mensuel, quand bon leur semble. La Commission statue sur les admissions non prévues par le règlement, comme celles des élèves des Ecoles primaires supérieures ou même de premier degré. Le membre chargé de l'enquête donne son avis qui est mis aux voix. Ces adhérents exceptionnels sont en petit nombre. Les lycéens dominent. C'est pour eux que l'organisation existe, et les primaires ne doivent être admis que s'ils réunissent des conditions d'éducation et de tenue ne laissant rien à désirer.

La Commission nomme enfin les chefs d'excursions et les commissaires.

Le recrutement des chefs d'excursions est plutôt laborieux. Depuis que la plupart des professeurs de l'Université se sont désintéressés des Caravanes, composées pourtant de leurs élèves, le Club a recours à des hommes de bonne volonté puisés dans toutes les carrières. Pour la première fois depuis leur origine, la Présidence de la Commission des Caravanes Scolaires de la Section de Paris est dévolue à un magistrat. Il est vrai que l'un des vice-présidents est Inspecteur général de l'Instruction publique. Le second vice-président est architecte. Les membres de l'Enseignement ne sont plus en majorité dans la Commission, alors que, dans les premières années, eux seuls en faisaient partie. Ils ne sont même plus en majorité parmi les chefs d'excursions.

Il est moins commode qu'on ne le pense généralement d'être un chef d'excursion accompli. D'abord, il faut ne point redouter les intempéries et, qu'il pleuve, vente ou tonne, se trouver à la gare au rendez-vous fixé par le programme. Les scolaires bravent volontiers le mauvais temps. Le chef qui manque à l'appel initial est mal coté ; il ne doit même pas se permettre d'être inexact. Nos prédécesseurs ont sagement fixé à dix minutes avant l'heure indiquée l'obligation de sa présence. C'est qu'il n'a pas une minute à perdre le chef qui veut un départ ordonné et des places au train pour sa caravane. Autrefois, le billet collectif simplifiait les choses. Depuis la suppression des réductions, il faut autant de billets individuels qu'il y a de participants. Quand ils sont cin-

Digitized by Google

quante et plus, l'énervement de l'employé du guichet et celui des autres voyageurs sont inévitables. Ajoutez aujourd'hui le défaut de monnaie, et vous aurez l'idée des premiers incidents qui embarrassent le chef. Le voici, avec les scolaires, sur le quai. Deuxième difficulté : le train est bondé. Les jeunes gens qui désirent se grouper ne trouvent aucun compartiment à leur convenance. Ils vont et viennent sans se caser. L'heure s'écoule et l'on est obligé de s'entasser dans les wagons, assis ou debout, si l'on veut partir.

Ici se place une observation que j'ai souvent faite à nos collègues, et sur laquelle je ne saurais trop insister. Nous sommes généralement, à la tête de chaque excursion, deux chefs et un commissaire. Nous devrions nous partager la surveillance et, pour cela, nous séparer et réunir, chacun autour de soi, un nombre plus ou moins grand de scolaires. Or, le plus souvent, nous négligeons cette précaution élémentaire. Les jeunes gens en profitent pour se taquiner entre eux. Ils finissent par importuner les voyageurs qui s'en plaignent aux agents du train ou à nous-mêmes. Il a fallu, à maintes reprises, rappeler les adhérents au calme et à la correction en chemin de fer.

Mais nous voici à destination, et la véritable excursion va commencer. Des groupes sympathiques se forment. Le premier chef marche en tête : il se chargera de la direction ; le second, en queue, assurera la discipline. Le Commissaire ira de l'un à l'autre, recueillant les cotisations, veillant à l'ordre général. Le Directeur de la course devra, sinon l'avoir effectuée au préalable, du moins l'avoir suffisamment étudiée sur la carte, pour la mener à bonne fin. Une des conditions est de ne point manquer le train de retour. Si l'on veut atteindre ce résultat, dont certains chefs se préoccupent trop peu, il faut avoir jalonné le trajet à parcourir, se dire qu'on devra se trouver à telle heure au village de V..., à telle heure au bois de B.... à telle heure encore à la côte C... Ce sectionnement de l'itinéraire permet d'accélérer ou de ralentir l'allure suivant les besoins, de regagner un retard momentané, de ménager le temps et le lieu des haltes qui sont indispensables.

Mais les chefs ne doivent pas s'hypnotiser dans la direction ou dans la discipline. Les jeunes gens réclament et nous leur devons autre chose. Fortifier leur corps par la marche est sans doute le premier but à atteindre. Mais il

Digitized by Google

faut aussi meubler leur esprit et ennoblir leur âme. « A l'impression qu'ils ressentent naturellement quand ils contemplent la nature, il faut joindre l'explication abondante et précise, variée et complète, savante et claire, simple et amusante aussi, et nos courses ne sont parfois que de longs entretiens sur mille choses diverses ». (Leroy. Ouvrage précité). Enfin nous devons nous intéresser et les intéresser à eux-mêmes, à leurs études, à leurs progrès, à leurs carrières futures. Et cette conception du rôle de chef conduit à étudier les caractères, à développer les qualités natives, à découvrir les petits travers et à les corriger au besoin. Le scolaire à qui l'on s'intéresse vous ouvre vite son cœur, sollicite vos conseils et ne tarde pas à vous demander appui et protection dans les mille circonstances critiques que traverse la jeunesse par suite de son inexpérience ou de sa faiblesse.

Cette communication des pensées qui, pendant les grandes vacances, se poursuit par correspondance, a l'immense avantage d'apprendre aux chefs sur qui compter. Dans toute excursion, particulièrement dans les grands voyages en montagne, peut survenir un incident où l'on a besoin d'être secondé. Les adhérents que l'on sait d'avance bien trempés au point de vue moral sont naturellement désignés pour cette assistance. Nous puisons parmi eux nos commissaires, dont il me reste à dire un mot.

Longtemps les qualités essentielles de conduite exemplaire, d'assiduité, de dévouement ont seules présidé au choix des commissaires. Proposés à la commission par les chefs qui les connaissaient le mieux, ils étaient nommés sans éducation spéciale préalable, sans contrôle suffisant de leurs aptitudes intellectuelles ou physiques. Le système des promotions d'une classe à une autre corrigeait, dans une certaine mesure, la défectuosité de ce régime. Nos commissaires de première classe se sont toujours montrés à la hauteur de leur tâche. Ils ont fourni à nos Caravanes Scolaires et ensuite au Club des chefs d'excusions ou des directeurs de voyages prudents et avisés. Presque tous ont combattu dans la guerre mondiale ; beaucoup sont tombés au Champ d'honneur et ont mérité l'étoile des braves ; d'autres sont revenus plus ou moins mutilés, décorés de la croix de guerre. Notre souvenir ému les a tous suivis dans leur gloire. Quant aux commissaires de deuxième et de troisième classe, ils

Digitized by Google

ont souvent laissé à désirer, tant au point de vue des connaissances professionnelles indispensables que de l'autorité sur leurs camarades.

Ces considérations ont amené la Commission des caravanes scolaires à créer deux organismes nouveaux : des aspirants-commissaires et une école d'instruction des commissaires et aspirants-commissaires. L'école fonctionne depuis la rentrée d'octobre 1917, sous le contrôle et par les soins d'une sous-commission de cinq membres, nommée par la Commission et puisée dans son sein. L'enseignement est donné, en principe, dans deux réunions mensuelles, sous forme d'exercices spéciaux et de causeries au siège du Club. L'instruction sur le terrain porte notamment sur les points suivants : indications générales destinées à préparer les élèves au rôle de commissaire ; pratique du tourisme ; direction d'un groupe ; topographie appliquée ; lecture de la carte ; orientation ; croquis d'itinéraire et de terrain ; cuisine et gîte de tourisme ; étude des régions parcourues ; utilisation du terrain ; liaison ; signalisation ; notions pratiques de secourisme ; directives rationnelles pour la culture physique, etc. Les causeries roulent sur des sujets de nature à former théoriquement les élèves. On y a principalement étudié jusqu'ici la topographie et l'histoire anecdotique d'une région déterminée de la France, l'Alsace, par exemple, ou l'Argonne, sous le double aspect du tourisme et de la guerre.

Les scolaires paraissant susceptibles de devenir commissaires sont reçus à ces exercices spéciaux concurremment avec les commissaires en qualité d'aspirants-commissaires. Leur admission, en cette qualité, est prononcée par la Commission. Ceux qui suivent régulièrement et avec profit l'école d'instruction sont l'objet d'une proposition de la part de la sous-commission, et la commission recrute, le plus généralement, les commissaires dans cette élite. Les promenades instructives sont jusqu'ici trop peu suivies. Les élèves y donnent pourtant l'impression d'une discipline et d'une attention plus soutenues que dans les excursions scolaires générales. Ils lisent suffisamment la carte et pratiquent assez bien la liaison et la signalisation. Enfin les commissaires issus du nouveau mode de recrutement sont moins empruntés et rendent plus de services aux chefs. La nouvelle institution ne portera vraiment ses fruits que lors-

Digitized by Google

qu'elle aura fonctionné un certain temps, avec des éléments que nous voudrions voir plus nombreux et plus assidus.

Les rouages étudiés, passons au fonctionnement et signalons les résultats.

Quatre voyages, cent excursions environ du dimanche et du jeudi, tel est le bilan moyen à peu près invariable de chaque année scolaire, considérée au point de vue des caravanes de lycéens.

Les excursions ont lieu le dimanche et le jeudi. Elles ont pour théâtre, en général, l'Ile-de-France. Elles ont quelque tendance à gagner la grande banlieue de Paris. L'augmentation sans cesse croissante des tarifs des chemins de fer et le défaut de réductions entravent ce mouvement. Depuis 1914, les visites aux pays dévastés, celles des champs de bataille de la Marne, de l'Ourcq, de l'Oise, etc., les pèlerinages à toutes les ruines amoncelées par la barbarie allemande ont attiré un nombre considérable d'adhérents. A Meaux, à Senlis, à Compiègne, à Noyon, à Soissons, à Reims, nos jeunes gens ont pris des leçons d'histoire qu'ils n'oublieront pas. Et maintenant qu'ils ont constaté les crimes, ils se demandent à quand le châtiment.

Voici l'indication sommaire des principales régions parcourues pendant la période de 1912 à 1916, au cours des voyages de Pâques, de Pentecôte, des grandes vacances, de la Toussaint et de Noël, avec les noms des chefs qui ont dirigé ces voyages :

1912. — L'Alsace. Le Mont Sainte-Odile (MM. Brouchot et Rogery).
Côte de la Manche. Le Havre, Etretat, Fécamp (MM Goelzer et Rogery).
Alpes du Briançonnais (M. Rogery).
Longpont et Coucy (ruines). (M. Brouchot).

1913. — Le Morvan (MM. Brouchot et Vuibert).
La Côte d'Azur et les Alpes Maritimes (MM. Brouchot et Rogery).
Jura Suisse. Les Rasses (MM. Cayla et Loyer).

1914. — Belfort et les Vosges méridionales (MM. Rogery, Brouchot et Marty).
Le Queyras, Vallée du Guil, Mont Viso (MM. Rogery et Brouchot).

Digitized by Google

1915. — Campagne de France et Bataille de la Marne (1814-1914) (MM. Rogery et Delon).
Rouen et la Normandie (M. Brouchot).
Basses et Hautes-Alpes (M. Rogery).
Villages ruinés de la Marne et de la Meuse (M. Brouchot).

1916. — Le Cotentin et le Mont Saint-Michel (MM. Brouchot et Rogery).
L'Eure (M. Rogery).
Le Nivernais (MM. Brouchot et Rogery).

Sans entrer dans d'inutiles détails de statistique, on peut dire que, depuis l'essor pris en 1892 par nos Caravanes Scolaires, jusqu'à la fatale année 1917 où les réductions accordées par les Compagnies de chemin de fer ont été supprimées et où les bombardements aériens ont commencé, leur progrès a été ininterrompu.

Prenant comme bases de comparaison la période quinquennale de 1895 à 1899 et celle de 1912 à 1916, nous enregistrons les résultats suivants :

Années	Voyages	Excursions	Participants	Moyenne
1895	4	26	254	10
1896	3	24	243	10
1897	3	27	349	13
1898	2	40	365	9
1899	6	58	410	8
Années	Voyages	Excursions	Participants	Moyenne
1912	5	116	2.608	23
1913	4	127	3.299	26
1914	3	125	3.421	27
1915	4	94	3.187	33
1916	3	110	3.747	34

Ainsi, non seulement les excursions se sont multipliées ; mais les présences à chaque excursion ont d'abord doublé, puis triplé en moins de vingt ans.

Nos derniers chiffres témoignent des difficultés inhérentes à la cherté du prix des courses, à la mobilisation des chefs, aux craintes des familles en présence du rassemblement dans les gares sous la menace des avions, ou de trains raréfiés.

Années	Voyages	Excursions	Participants	Moyenne
1917	1	72	2.080	28
1918	1	73	1.075	15
1919	3	75	1.487	19

Digitized by Google

Nous nous sommes un peu relevés en 1919; mais la pénurie de chefs d'excursions nous empêche de doubler les courses du dimanche, comme nous le faisions avant la guerre et de mettre ainsi à la disposition des élèves des promenades pour grandes et petites jambes, proportionnées à l'âge et aux forces physiques.

Depuis 1917, les voyages ont été entravés par les événements. En 1918, j'ai dirigé une excursion de cinq jours en Puisaye. En 1919, avec le concours de mon collègue et ami M. Lemoine, j'ai conduit vingt scolaires en Lorraine reconquise, à Gravelotte, à Metz, et à Saint-Privat. Aux grandes vacances dernières, M. Rolland a réussi un voyage important (10 jours) dans les Pyrénées, avec l'aide de notre secrétaire, M. Marlé. A Noël, MM. Loyer et Tignol ont entraîné 10 scolaires aux sports d'hiver à Chamonix. Enfin, M. Marlé et M. Lemoine viennent de parcourir la Belgique et les fronts de combat du Nord, pendant que, accompagné de quelques lycéens d'Alsace, j'allais renouveler les ascensions faciles de l'Ormont, du Donon, du champ du Feu et du Mont Sainte-Odile, et revoir la flèche de Strasbourg.

Tout ce qui vient d'être dit sur le fonctionnement et les résultats des Caravanes Scolaires se rapporte plus particulièrement à la Section de Paris. Elle a pris, à cet égard, le rôle d'initiative et d'impulsion qui lui convient. Son règlement a servi de modèle aux organisations régionales, et la présente notice, au moins dans la description des rouages et des méthodes, s'applique aussi bien à celles-ci.

D'une façon générale, et les sections des Alpes-Maritimes, de Grenoble et de Tarbes mises à part, on peut dire que les Caravanes Scolaires n'ont pas réussi à s'acclimater en province. Une lettre très intéressante du distingué vice-président de la Section Côte-d'Or et Morvan rattache cet insuccès à l'insouciance et à l'apeurement de l'administration et du personnel des établissements d'instruction et aussi à l'insuffisance de la propagande du Comité de Direction. Il faut ajouter à ces causes, qui sont réelles, les concurrences et les rivalités locales et, dans le sein même de certaines sections, les préventions des adultes au regard des scolaires. Certes, ils sont jeunes, et leur attitude se ressent parfois des défauts de leur âge ; mais ils en ont toutes les qualités : l'entrain, l'enthousiasme, le dévouement passionné, le plus

Digitized by Google

souvent, la reconnaissance, et ces préventions de nos collègues sont dénuées de fondement.

, Demandez-le plutôt au chevalier Victor de Cessole, le Président le plus averti de nos sections provinciales au point de vue de l'organisation et du succès des Caravanes de jeunes gens. Depuis nombre d'années, la Section des Alpes Maritimes s'est inspirée de l'exemple de Paris. Sur l'initiative de M. de Cessole, elle a créé, suivant le règlement du Club Alpin, parmi les élèves du lycée de Nice, de l'Ecole Masséna, de l'Ecole des Beaux-Arts, etc., des Caravanes Scolaires dirigées par des membres du Club secondés de commissaires-élèves. Leur développement s'est surtout accentué depuis 1907, sous l'impulsion de MM. René Thierry et Bernard Issautier. Mais dans ces dernières années, leur activité a été particulièrement féconde, et il faut louer sans réserve l'aimable Président et les membres dévoués de la Section des Alpes-Maritimes qui ont su donner à l'institution un éclat et une prospérité que je ne crains pas de qualifier d'incomparables.

Quelques chiffres marqueront les progrès accomplis :

Années	Excursions	Participants	Moyenne
1916	30	216	7
1917	32	373	11
1918	59	579	10
1919	36	402	11

Parmi les excursions les plus remarquables, citons :

1916. — Cime des Gelas (3 143 mètres).

1917. — Pic de Baudon (1 260 mètres, 0 m. 80 de neige);
Mont Fériou (1 413 mètres, 1 m. 20 de neige);
Mont Brec (1 603 mètres, 0 m. 90 de neige) ;
Mont Cheiron (1 778 mètres) ;
Beuil (1 454 mètres).

1918. — Sommet Bernarde (1 943 mètres) ;
Mont Pouset (2 825 mètres) ;
Mont Ciaminéjas (2 913 mètres) ;
Mont Clapier (3 045 mètres) ;
Cime de la Maledia (3 058 mètres) ;
Caire de Cougourda (2 920 mètres) ;
Tête de la Ruine (2 975 mètres) ;
Pointe de l'Argentera (3 290 mètres) ;
Mont Ténibres (3 031 mètres).

Digitized by Google

1919. — Cime de Lusiera (2 897 mètres) ;
Mont Neiglier (2 785 mètres) ;
Cime de Fuons-Freja (2 336 mètres) ;
Cime Saint-Robert (2 921 mètres) ;
Grand Cimon de Rabuons (3 000 mètres) ;
Cime Balme de Ghilié (2 997 mètres).

Voilà, n'est-il pas vrai, du véritable alpinisme, et de quoi répondre aux collègues mal avisés qui prétendent que nos caravanes sont jeux d'enfants et ne conduisent pas à la grande montagne. L'œuvre du chevalier Victor de Cessole est vraiment digne d'admiration et nous avons souvent adressé nos affectueuses félicitations à ce chef éminent, à ses collaborateurs et à ses disciples dont plusieurs correspondent avec nous et sont devenus nos amis.

La Section des Alpes-Maritimes vient de réorganiser sur de nouvelles bases ses Caravanes Scolaires qu'elle considère comme l'élément principal de son recrutement. Elles comprendront désormais deux groupes distincts : 1er Groupe : Scolaires de 15 à 21 ans, qui participent aux excursions de la Section. Ces courses deviendront des Caravanes Scolaires, lorsque le nombre des jeunes gens présents s'élèvera au moins à cinq et sera supérieur à celui des membres du Club ; 2e Groupe : Scolaires de 10 à 15 ans, auxquels s'adresse un programme d'excursions à part, mieux en rapport avec leur âge et leurs moyens. Un concours d'assiduité est maintenu entre les adhérents de chacun des deux groupes.

Cette innovation, dans une région de haute montagne, paraît très heureuse. Elle s'imposait d'autant plus qu'à partir de 15 ans, à Nice comme à Paris, les adhérents échangent volontiers leur insigne de scolaire contre celui du Club, dont ils deviennent membres au prix d'une cotisation réduite de moitié jusqu'à leur service militaire.

Le dévoué Président de la Section de Tarbes, après avoir rappelé le succès des caravanes scolaires sous la direction du colonel Rayssé, avant la guerre, exprime ses doléances, parfaitement justifiées d'ailleurs, sur les conditions difficiles de réorganisation actuelle de ces exercices. L'administration est indifférente ; la cherté des transports paralyse les bonnes volontés. On prétend encourager le tourisme et l'on en augmente sans cesse les frais. L'absence

Digitized by Google

de réduction sur les chemins de fer est « une douche froide à l'enthousiasme des jeunes gens pour les courses en montagne ». Notre collègue a su résister à ces entraves. Depuis 1914, à la tête d'élèves du lycée, il a fait trois ou quatre sorties chaque année. Il en aurait effectué davantage, si le proviseur avait secondé son initiative. Il se propose de multiplier, en 1920, les promenades scolaires. Nous le félicitons de sa persistance et de ses efforts que le succès ne manquera pas de récompenser.

La Section de l'Isère n'organise pas à proprement parler de Caravanes Scolaires. Ce sont des promenades familiales qui, s'adressant aux enfants des deux sexes, constituent comme un trait d'union entre nos caravanes de jeunes gens et nos caravanes de jeunes filles, se rapprochant plus de celles-ci que des premières. C'est, en effet, d'un groupe familial qu'il s'agit, où parents et enfants excursionnent ensemble, dans des conditions de sécurité et de discipline dont le règlement prévoit les moindres détails, détails variant un peu, suivant que les parents sont ou non membres de la Section de l'Isère.

Cette institution est loin d'avoir le champ d'action de nos caravanes parisiennes. Elle a des règles beaucoup plus étroites pour les admissions, limitant, en principe, de 8 à 15 ans l'âge requis, et témoignant d'un souci peut-être excessif des responsabilités ; mais en a-t-on jamais trop ? Par contre, le recrutement est assuré d'une façon plus sûre. Les commissaires ont mieux en main leur troupe. Assistés de parents, ils peuvent s'absorber dans la conduite de l'excursion et n'en sont pas détournés, comme nous, par la surveillance des adhérents. Aussi bien, les enfants de ce groupe familial sont-ils portés à s'inscrire beaucoup plus tôt au Club, puisqu'à partir de 15 ans, ils n'ont plus d'exercices de marche particuliers.

Depuis 1913, les promenades ont eu lieu à raison de 8 à 10 par année. Elles ont réuni en moyenne une quarantaine de participants. Elles ont eu l'avantage de faire connaître la Section à beaucoup de familles de la région qui l'eussent ignorée et de lui valoir de nombreuses recrues. Pendant la guerre, alors que les excursions collectives d'adultes étaient rendues difficiles, notamment par les mobilisations, les promenades familiales ont continué, entretenant la vie de la Section et attirant des personnes que

Digitized by Google

l'on admettait provisoirement, bien qu'elles n'eussent plus l'âge prévu au règlement, et qui sont devenues, par reconnaissance, des membres du Club Alpin.

On ne saurait trop féliciter le zélé Président de la Section de l'Isère et le dévoué Directeur du groupe des promenades familiales de leur initiative si originale et si utile tout ensemble.

Cette transition nous conduit naturellement au groupe familial de Paris dont la bienveillance de notre collègue et ami Julien BREGEAULT, l'aimable secrétaire général des Caravanes de Jeunes Filles, nous permet de parler, — en terminant cette trop longue notice, — avec la documentation méthodique et précise dont il est coutumier.

La commission des Caravanes Scolaires de jeunes filles s'est constituée en Juin 1906, à l'instigation de MM. Lucien TIGNOL, LEROY et Julien BREGEAULT, membres de la Direction Centrale. Elle s'est d'abord attachée à organiser des excursions collectives aux environs de Paris pour les élèves des lycées, collèges et pensions de jeunes filles.

L'année suivante, elle a étendu son action en créant le groupe familial, dont le règlement, approuvé le 1er Mai 1907 par la Direction Centrale, a permis l'admission aux excursions des jeunes filles de 13 à 18 ans présentées par deux membres du Club et autorisées de leurs parents.

Depuis la formation de ce groupe jusqu'à ce jour, le nombre des adhésions s'est élevé à près de 700 (exactement 676).

Les excursions ont eu lieu alternativement le dimanche et le jeudi, réunissant en moyenne 20 à 29 participantes. Elles s'élèvent aujourd'hui au nombre de 358, en y comprenant une croisière en Seine, plusieurs visites de musées et monuments de la capitale effectuées pendant l'hiver, et trois voyages qui ont eu pour objectifs les châteaux de la Loire, Rouen et ses environs et les Ardennes. Un quatrième voyage est en préparation pour le mois de Juillet prochain, à Strasbourg, Sainte-Odile, etc.

Les caravanes du jeudi et du dimanche ont parcouru, par des marches de 10 à 20 kilomètres, les coins les plus pittoresques et les plus intéressants de la banlieue parisienne et les forêts qui environnent la capitale ; chaque fois que l'occasion s'en est présentée, des causeries rappelant les événements historiques ou autres ayant eu pour

Digitized by Google

théâtre les lieux visités ont été faites aux adherentes. Pendant la guerre et depuis l'armistice notamment, les jeunes filles ont été conduites fréquemment dans les sites célèbres, témoins de la vaillance de nos héros ou des crimes de l'ennemi. C'est ainsi, par exemple, qu'elles ont parcouru le champ de bataille de l'Ourcq, visité les ruines de Senlis, de Reims, de Noyon, de Soissons, acclamé le maréchal Foch au carrefour de l'armistice, en forêt de Compiègne, salué la tombe de Déroulède, à La Celle-Saint-Cloud, et présenté leurs hommages, à l'abbaye de Gif, à Madame Adam, qui a bien voulu accepter la présidence d'honneur du Groupe familial.

A diverses reprises, des rencontres ménagées avec les Caravanes Scolaires de jeunes gens ont donné lieu à des promenades mixtes où ont régné la plus franche gaieté et la plus irréprochable tenue. Avant la guerre, plusieurs banquets et soirées musicales et littéraires ont réuni de nombreuses adhérentes et leurs familles.

Il convient de citer, parmi les personnes dévouées qui ont concouru à la propagation et au développement de cette œuvre si nouvelle et si intéressante, et qui ont le plus souvent dirigé les promenades et les voyages, outre les membres du Club ci-dessus nommés M. Bouty, membre de l'Institut, M. Faber, M. le Dr Cayla, MM. Pellat, de Jarnac et Rogery, ces trois derniers malheureusement décédés, Mmes Berge, Marjollin, Toutan, Mlles Pluche, Ory et Hérard, professeurs dans des lycées de jeunes filles, ainsi que Mesdames les Directrices des Lycées Fénelon, Jules Ferry, Lamartine, Molière, Victor Duruy et Victor Hugo, et du Collège Sévigné, qui ont prêté à l'œuvre le concours le plus gracieux et le plus averti.

Ajoutons que le nombre des adhérentes, qui va sans cesse croissant depuis la fin de la guerre, serait incomparablement plus élevé si leur recrutement ne trouvait des obstacles dans la mentalité timorée de trop de mamans, et surtout dans le surmenage regrettable des études qui retient les jeunes filles penchées pendant les jours de congé sur leurs livres, au détriment de leur santé et de leur développement moral.

Voilà notre œuvre. Je la livre aux méditations et aux observations de nos collègues, sans plus de commentaires. Elle est sans doute imparfaite. Les résultats, quoique satisfaisants dans l'ensemble, ne répondent pas encore aux efforts

Digitized by Google

des organisateurs. Trop peu de familles se décident à nous confier leurs garçons ou leurs filles. L'indifférence de l'Université égale celle des parents. La crainte des responsabilités paralyse certains proviseurs, et des professeurs eux-mêmes s'éloignent de nous. Essayons de les ramener ! Efforçons-nous de recruter aussi nos chefs parmi les pères et les mères d'adhérents ! Redoublons nous-mêmes d'activité et de dévouement ! Ayons foi dans l'avenir et marchons dans l'espérance !

Pol BROUCHOT,

Président de la Commission des Caravanes Scolaires et Membre du Comité de Direction du Club Alpin Français.

Digitized by Google

Digitized by Google

Publications comparées des divers clubs alpins

Par Henri FERRAND

L'expérience des publications des divers Clubs Alpins résulte d'un fonctionnement de plus de cinquante années. Pendant ce temps, on a pu constater : 1° des besoins généraux qui sont les mêmes partout ; 2° des tendances spéciales variables suivant les caractères.

D'une façon générale, il a fallu émettre des publications tant pour faire connaître et réaliser les travaux de la Société que pour servir de lien entre les membres et les tenir au courant des vicissitudes de la commune entreprise. Ces nécessités ont été interprétées et satisfaites de diverses manières, et souvent la manière primitivement adoptée a été modifiée en présence de nouvelles appréciations.

Le plus ancien Club Alpin, l'Alpine Club, a été aussi le plus immuable dans son genre de publications.

Son premier fascicule, daté du mois de Mars 1864, est, quant à la forme extérieure, à la couleur et à la dimension de la couverture, et presque aux caractères employés, exactement semblable au plus récent, n° 220, daté de Mars 1920. Le même souci d'économie du papier a toujours conduit à l'extrême limitation des marges, et à l'étroite juxtaposition des divers articles qui se succèdent sans reprise à la page. L'ordre de présentation est demeuré le même, et le caractère tranquille de nos voisins d'outre Manche s'est toujours accommodé de ne recevoir que tous les trois mois des nouvelles du Club et du mouvement alpiniste. C'est le plus bel exemple de traditionalisme que l'on puisse citer. Cependant l'*Alpine Journal* ne s'est pas dérobé à la nécessité de suivre les progrès des arts graphiques : ses premiers fascicules sont illustrés de gravures sur bois, le procédé de

Digitized by Google

reproduction qui était alors universel : aujourd'hui la similigravure alterne souvant chez lui avec la phototypie, pour donner les images les plus exactes des localités décrites ; il a passé quelque temps par la photcollographie et a même donné de saisissantes reproductions par la photographie en couleurs. Il en est aujourd'hui à son 33e volume et à son 220e fascicule : les difficultés actuelles l'ont contraint à ne paraître que semestriellement, mais chaque brochure a le volume et la matière de deux des précédentes, et les lecteurs n'y perdent rien. La couverture s'orne toujours du même fer, reproduisant la taille des marches sur un glacier exagérément incliné, fer qui avait déjà servi d'emblème à la publication de John Ball : Peaks, Passes and Glaciers, née en 1859.

Le second en date des Clubs Alpins est le Club Alpin Suisse qui commence sa publication en 1864. Mais c'est aussi le plus instable pour la forme et le mode de cette publication.

Il débute par un volume annuel, le Yahrbuch, de format très petit in-8°, contenant des articles d'ascensions, d'observations alpines, de sciences appliquées à la montagne, de petites nouvelles et de chronique clubistique. La composition y est assez serrée, cependant chaque article commence en tête de page. L'illustration est surtout empruntée à la lithographie, voire même à la lithographie en couleurs. Un supplément annexé contient, en dehors du volume, des cartes et panoramas. Le texte, guidé par la répartition trilingue du territoire helvétique est, suivant l'auteur de l'article, en allemand, en français ou en italien. La couverture illustrée représente groupés sur une roche, dominée par un pic aigu, trois ascensionnistes dont l'un montre l'horizon à ses compagnons.

Dès 1865, la Section genevoise crée un organe de langue française, l'*Echo des Alpes*, qui devient bientôt régulier et trimestriel. Le format in-8° est un peu plus grand que celui du *Yahrbuch*, et il s'y marque un certain souci artistique par une meilleure disposition typographique. L'*Echo des Alpes*, à ses débuts, a peu d'illustrations, mais la lithographie est extrêmement fine et ressemble à de la gravure.

Le *Yahrbuch* vit pendant dix ans sous sa première forme. En sa onzième année (1875-1876), il adopte une couverture

Digitized by Google

couleur saumon, avec la même illustration. La composition, l'illustration et l'aspect du volume et de ses suppléments demeurent les mêmes, mais les planches deviennent plus abondantes.

En 1870, les autres Sections de langue française du Club Alpin Suisse s'étaient jointes à la Section genevoise pour la publication de l'*Echo des Alpes*, qui devient alors l'organe des Sections romandes et continue de paraître avec une documentation plus abondante.

La dualité de ces deux publications s'est continuée jusqu'à présent. Mais en 1890-91, le *Yahrbuch* a subi une nouvelle transformation. Il a agrandi son format jusqu'à l'in-8° jésus, et a sacrifié beaucoup plus à l'élégance du livre. Sa couverture s'est ornée d'une composition fort artistique, son illustration a eu recours aux procédés phototypiques, et ses annexes sont aussi plus soignées.

Mais il ne paraît que tous les ans, tandis que les Sections romandes ont leur organe trimestriel. Le Club veut multiplier ses moyens d'information, et alors se crée en 1892 l'Alpina, sorte de journal mensuel, de format in-4°, destiné principalement aux informations intérieures, et donnant aussi asile à quelques-uns de ces joyeux récits d'excursions qui ont la faveur de nos collègues suisses.

Notons une nouvelle modification du *Yahrbuch des Schweizer Alpen Club*, qui devient très grand in-8° en sa 50e année (1914-1915) prend une couverture muette et prodigue les illustrations dans le texte et hors texte avec un luxe digne de la riche nature suisse. Il est désormais un beau volume de bibliothèque. De nos jours, le Club Alpin Suisse est doté de trois publications : le *Yahrbuch* annuel comme l'indique son nom, l'*Echo des Alpes* devenu mensuel depuis l'année 1895 et l'*Alpina* théoriquement mensuel, mais parfois irrégulier. Le *Yahrbuch* est demeuré réservé aux études et récits de grande envergure.

Le Club Alpin Italien commence en 1865 la publication d'un Bulletin trimestriel in-8°, d'allure très modeste et sans illustration. Dans les premiers fascicules, l'influence de la vallée d'Aoste et le rayonnement du Mont Blanc font insérer divers articles de langue française. Dès le second volume (1867), on voit apparaître quelques illustrations par des dessins et des cartes, dont l'une du Grand Paradis. Peu à peu, les fascicules deviennent plus importants, mais il n'en

Digitized by Google

paraît que trois par an, puis deux, aussi le mot *trimestriel* s'efface du titre dès le 12e fascicule, 1er semestre de 1868. Dès le n° 17, il n'est plus question de semestre, et le n° 18 est un fort volume de plus de 300 pages ; le n° 20 dépasse le chiffre de 400, et avec le n° 21, en 1873, le *Bollettino* devient annuel.

Mais alors se manifeste parmi les membres un regret de voir des liens si espacés établis entre les Sections, et, en 1874, on s'efforce de satisfaire à leurs justes désirs, par la création de l'*Alpinista*, organe mensuel, alimenté par les diverses Sections. Du même format que le *Bollettino*, il le complétait élégamment, mais il augmentait singulièrement les dépenses. La caisse centrale, absorbée par les travaux matériels de construction de refuges, ne put le soutenir, et il disparut à la fin de l'année 1875.

De 1875 à 1882, le seul *Bollettino* règne, s'affinant et se perfectionnant, faisant peu de concessions à l'élégance et à l'illustration, mais se vouant tout entier à la connaissance des reliefs italiens et aux sciences annexes, géologie, météorologie, etc. Sous la pression des circonstances, il revient parfois, comme en 1881, à l'apparition trimestrielle. Dès 1882, on ne s'en contente plus, et une publication mensuelle est reprise sous le titre de *Rivista Alpina Italiana*. C'est un journal de format in-4°, imprimé sur deux colonnes, et rempli de renseignements et de petites notes. Il se continue pendant trois ans (1882, 1883 et 1884) parallèlement avec le *Bollettino*, à qui sont réservés les grands travaux et les illustrations. Puis en 1885 le quatrième volume de la *Rivista* réduit son format à l'échelle de celui du *Bollettino* et prend le titre de *Rivista Mensile*. A partir de ce moment, la marche des deux publications est régulière et parallèle : le *Bollettino* donne chaque année les grands travaux accompagnés d'illustrations, la *Rivista Mensile* publie de mois en mois les actes de la Société, les nouvelles des Sections, les renseignements de toute espèce et les articles de petite dimension. Mais peu à peu la *Rivista* devient plus ambitieuse : dès 1901, elle a déjà quelques illustrations qu'elle multiplie bien vite, elle a une collaboration très abondante, et elle tend visiblement à supplanter le *Bollettino*. Celui-ci devient intermittent dès 1907, et il reparaît en 1909 avec le modeste sous-titre de Supplément à la Revue Mensuelle. A partir de 1913, il a cessé de paraître, laissant le champ

Digitized by Google

libre à sa rivale. Devenu le seul organe du Club Alpin Italien, la *Rivista* s'est faite à certains points de vue plus coquette : chacun de ses numéros se revêt d'une élégante couverture décorée d'une photographie des principaux sites ou pics italiens ; mais par une concession à l'utilitarisme qui désole les bibliophiles, elle a repris une imposition à deux colonnes et réduit ses marges à leur plus simple expression.

Cette évolution que nous avons ainsi constatée dans le Club Alpin Italien, nous allons la retrouver plus tranchée, plus massive en quelque sorte dans le Club Alpin Français.

Son premier Annuaire, daté de 1874, est un beau volume in-8° de bonne allure, illustré principalement par la gravure sur bois qui battait encore son plein à cette date. Il édite en même temps quelques petits feuillets consacrés à la propagande, et ne donnant guère que les statuts et la liste des membres ; le quatrième paru en Décembre 1875 contient un rapport de la Direction Centrale. En 1876, ces feuillets se régularisent sous le titre de *Bulletin Trimestriel*, et deviennent le mode de publicité de tous les renseignements intérieurs, des rapports des Sections et de tous les petits documents alpins. L'Annuaire demeure réservé aux travaux importants, bien qu'il contienne toujours sous le titre de Miscellanées une certaine concurrence aux petits articles du Bulletin. Celui-ci demeure trimestriel jusqu'en 1882, époque où conservant le même format et la même allure, il devient mensuel, ou plutôt paraît neuf fois par an, les mois de vacances exceptés.

L'Annuaire est resté pendant très longtemps fidèle pour ses illustrations aux procédés de la gravure sur bois, et la similigravure ne commence réellement à s'installer que dans l'Annuaire de 1896.

Annuaire et Bulletin marchent d'accord en se complétant jusqu'en 1904, où ils se fondent alors dans une publication mensuelle, la *Montagne*, fort analogue à la *Rivista* du Club Alpin Italien. Depuis lors elle est la seule publication du Club Alpin Français, et elle n'a subi que des modifications de peu d'importance. Elle a revêtu une couverture artistique et conventionnelle, variant d'année en année pour les trois premiers, et depuis 1908 elle a adopté la reproduction photographique changeant à chaque numéro.

La Société des Touristes du Dauphiné a organisé dès sa première année une publication annuelle unique, l'Annuaire,

Digitized by Google

à laquelle elle est demeurée fidèle jusqu'à présent, non sans regretter de temps en temps que la modicité de ses ressources ne lui permette pas d'adjoindre à ce volume quelques fascicules mensuels ou bi-mensuels.

Les vingt premiers Annuaires ont été enveloppés dans la même couverture, reproduisant un dessin de Ravanat, d'allure un peu modeste comme la vie du sympathique artiste, et connu sous le nom du « Pêcheur à la ligne ». La seconde série de vingt Annuaires a été mise plus en harmonie avec les préoccupations de la Société, et un élégant dessin de l'abbé Guétal avait groupé sur des plans différents la fière silhouette de la Meidje au-dessous de celle des trois Pics de Belledonne.

Pour la troisième série commencée en 1915, et condensée, vu la misère des temps, en un volume pour deux années, elle s'est ralliée au système des représentations photographiques : le premier volume a été consacré au Refuge Jean Collet, le second au Chalet-hôtel du Col de Porte.

Cet Annuaire a d'ailleurs conservé la même allure pendant toute sa carrière, in-8° jésus, et il a eu la primeur des reproductions phototypiques sorties dès 1877 des presses d'un inventeur local, le pharmacien Michaud.

Diverses Sections du Club Alpin Français ont aussi eu recours, pour leur propre compte, à l'efficace moyen de propagande des publications. La Section du Sud-Ouest, celle de la Côte-d'Or, celle des Alpes-Maritimes, ont eu leur Bulletin soumis à des fortunes diverses.

La plus nombreuse et partant la plus riche, la Section lyonnaise, a édité d'abord de 1878 à 1892, huit fascicules d'un Bulletin intermittent ; puis elle a commencé, en 1895, une Revue Alpine mensuelle qui a pris un rang très important parmi les publications alpines et s'est maintenue aussi brillante jusqu'à la crise mondiale déchaînée par l'attaque allemande.

Elle vient de reprendre une périodicité trimestrielle qui, nous devons l'espérer, ne sera que momentanée.

La Société des Alpinistes Dauphinois a voulu suivre l'exemple de ses aînées.

Elle a d'abord publié, toujours dans le commode format in-8°, six volumes d'un Annuaire se succédant de 1892 à 1897, puis en 1898 elle a abordé la publication mensuelle de la *Revue des Alpinistes Dauphinois*, qui, avec des fortunes

Digitized by Google

différentes et des couvertures variées a fourni une estimable carrière de dix-sept années. Victime de la guerre, cette Revue attend encore sa résurrection.

Nous ne parlerons pas ici, pour une raison facile à comprendre, des nombreuses publications des Clubs allemands et autrichiens, et nous ne pouvons entrer dans le détail très laborieux des Annuaires ou Revues en langue anglaise, scandinave ou russe qui se sont multipliés par la vogue universelle du sport montagnard. Il ne nous a pas semblé qu'il y eût un enseignement à faire jaillir de l'examen des publications de langue italienne produites par la Société des Alpinistes du Trentin, par celle des Alpes Juliennes, du Frioul, etc.

Mais ce coup d'œil d'ensemble nous paraît devoir mériter une philosophie.

Un écrivain humouristique, qui devait être peu marcheur, a soutenu que beaucoup ne faisaient une ascension que pour le plaisir de la raconter. Comme tous les faiseurs de traits d'esprit, il connaissait peu la matière.

Il est extrêmement rare, dans tout l'ensemble des publications alpines, qu'un article, si modeste soit-il, ne contienne pas un enseignement ou une observation originale. Aux débuts de l'alpinisme, alors que les guides étaient fort imparfaits, que les données sur la haute montagne étaient rares et souvent inexactes, les directeurs des Annuaires, Bulletins ou Revues se sont appliqués à se procurer des récits d'ascension qui fussent pour leurs lecteurs une description détaillée de chaque montagne d'une certaine importance. Mais la matière n'était pas inépuisable, et aujourd'hui — et même depuis un certain nombre d'années, — les explorations sont terminées, au moins dans les Alpes civilisées et nul ne voudrait retomber dans des redites.

Ce qui alimente, et alimentera encore longtemps les publications alpines, ce sont les études topographiques, géologiques, botaniques, hydrauliques ou autres dont la montagne est si abondamment le sujet. A ces travaux scientifiques — et j'emploie le mot scientifique dans son sens le plus étendu — il faut des organes qui ne marchandent pas la place, qui ne mettent pas l'œuvre de leur collaborateur sur un lit de Procuste, qui n'en fragmentent pas la lecture par une désolante « suite au prochain numéro ». pour leur donner une hospitalité digne d'eux, il faut un volume, un Annuaire

Digitized by Google

qui n'accepte que des contributions de premier ordre, et en petit nombre.

A côté de ces documents, il faut un organe fréquent et vivant, qui fasse un lien habituel entre les membres de la société, porte à leur connaissance les gestes et actes de l'administration, contienne les faits divers de la montagne, les renseignements variables des hôtels, sentiers, chemins, chemins de fer et voitures, les convocations d'excursions ou de voyages collectifs, les programmes de réunions ou de conférences, en un mot tout ce qui intéresse la vie du véritable alpiniste.

Il nous paraît donc que pour répondre du mieux possible à son but, une Société alpine doit avoir deux genres de publications, le livre et la brochure, l'Annuaire et le Bulletin, donnant à ce dernier la plus grande périodicité possible, même la périodicité hebdomadaire qui seule peut remplir certains desiderata.

H. FERRAND.

Digitized by Google

Les publications du Club Alpin Italien

Par Giovanni BOBBA

Dans ce rapide aperçu de l'œuvre du Club Alpin Italien, deux points sont à mettre spécialement en lumière : ce qui a été fait, et ce qu'il conviendrait de faire en tenant compte des leçons de l'expérience.

Le Club Alpin Italien naquit en 1863, avec ce but consigné dans l'article premier de ses statuts : *développer la connaissance et l'étude des montagnes, principalement des montagnes italiennes,* connaissance et étude négligées par la plus grande partie des Italiens jusqu'alors absorbés par leurs aspirations et uniquement adonnés à la lutte pour l'unité et la liberté de la patrie, mais cependant cultivées par quelques-uns, car il ne manquait pas, même dans ce temps, d'esprits sensibles à la beauté des Alpes. Mais il était dès lors indispensable pour l'honneur de l'Italie que ses enfants se tournassent vers ces Alpes qui l'entourent et la défendent, en apprissent le chemin, et entrassent résolument en concours avec leurs vaillants collègues étrangers pour en conquérir les cimes et en décrire les beautés au point de vue topographique comme au point de vue artistique.

Le but défini et résolu, il apparut bien vite que, parmi les autres moyens de l'atteindre, s'imposait la nécessité d'une publication spéciale, d'autant plus qu'alors se manifestait dans toutes les branches un réveil notable de l'activité nationale, et que déjà deux sociétés étrangères fondées peu auparavant avaient donné l'exemple d'une publication consacrée aux récits des explorations alpines.

Le petit nombre des membres adhérents ne permettait pas une dépense suffisante : toutefois, pendant les deux premières années, grâce à la courageuse initiative de l'un des fondateurs, on vit apparaître le *Journal des Alpes, des Apennins et des Volcans,* qui se continua encore pendant deux

Digitized by Google

ans, en changeant son titre de *Journal* en celui de *Revue*. L'œuvre était modeste, comme il convient aux premiers essais encore mal assurés, mais précieuse cependant, ne fût-ce que pour avoir publié la fameuse lettre du 15 Août 1863 adressée par Quintino Sella à Bartolomeo Gastaldi : « Une ascension au Mont Viso » à laquelle était due la création du Club Alpin Italien.

En 1865, une autre publication analogue fut décidée, le Bulletin trimestriel, qui apparut dès le mois d'Août de cette année, et se continua jusqu'en 1874, tour à tour bimensuel, annuel, quadrimestriel : il forme en tout sept volumes avec une centaine d'illustrations.

En 1875, avec la nomination d'un rédacteur attitré, on reconnut l'utilité d'une publication périodique mensuelle qui accueillerait les nouvelles du jour, les petits articles et les communications officielles, laissant au Bulletin les récits et les mémoires les plus importants. Ce journal prit le nom de l'*Alpinista*, mais ne vécut que deux années, 1875 et 1876. Il se compose de deux volumes, avec beaucoup de tableaux météorologiques, car alors la science marchait de conserve avec l'alpinisme, et beaucoup d'alpinistes étaient des savants.

Le Bulletin trimestriel continuait son existence, et de 1876 à 1881 nous trouvons encore six volumes, chacun d'environ 700 pages avec de nombreuses illustrations. Ils reflètent l'ardeur primitive de nos prédécesseurs : la lecture de ces travaux et impressions rappelle la fascination que la montagne vierge, inconnue, exerçait sur ses premiers et rares visiteurs.

En 1882, après ces inévitables tâtonnements successifs, l'expérience parut définitivement acquise et les choses mises au point. La nécessité d'un périodique mensuel, adopté par les autres Clubs Alpins, s'imposa, et en même temps il fut décidé que le Bulletin deviendrait annuel. Sans fausse modestie, nous pouvons dire que les deux publications, la Revue Mensuelle et le Bulletin, allèrent toujours en se perfectionnant pour l'importance et la variété des travaux, la beauté et la quantité des illustrations, l'abondance des sujets, non moins que des renseignements pratiques, au point de rivaliser avec les publications des Sociétés étrangères, même plus puissantes par le nombre de leurs membres et leurs ressour-

Digitized by Google

ces financières : du moins l'appréciation qui en fut faite à l'étranger fut-elle tout à fait favorable.

Une modification fort importante se produisit en 1906, quand l'Assemblée des délégués décida le principe d'une œuvre grandiose, *le Guide des montagnes d'Italie*. Cette décision ne souleva aucune critique, ou du moins aucune critique sérieuse, et c'est ou plutôt ce sera un des plus grands titres de gloire du Club Alpin Italien d'avoir ainsi recueilli, coordonné et mis en valeur les matériaux épars un peu partout pour doter les alpinistes d'un travail complet faisant connaître à fond toute la région montagnarde italienne. A la difficulté financière, on fit face immédiatement en décidant de faire alterner la publication des volumes du Guide avec celle du Bulletin, cette solution provisoire fut acceptée de bon cœur parce que la Revue Mensuelle s'étant peu à peu fortifiée, était devenue plus volumineuse et plus riche d'études et de travaux.

En résumé, à la veille de la guerre européenne, le Club avait publié, tant comme Bulletin que comme Revue, 75 volumes contenant 32 000 pages, non compris le volume consacré au Cinquantenaire, et représentant une dépense effective d'environ un million. Les illustrations étaient presque au nombre de trois mille, en grande majorité vues de paysages, et on peut affirmer qu'aucun aspect, profil ou structure de montagne n'y avait été négligé ; le reste se composait d'esquisses, dessins, cartes de grand format, tous éléments scientifiques pour certaines études substantielles, indispensables pour interpréter et commenter le texte.

Toutefois les cartes topographiques, considérées à part, ne peuvent être comprises parmi les travaux ordinaires du Club Alpin Italien, à cause de leur coût élevé et du monopole réservé à l'Institut géographique militaire. Celui-ci, avec son personnel de spécialistes, avec les instruments et les moyens appropriés, travaille à dresser la carte de l'Italie unifiée à l'échelle de 1/100 000 ; les feuilles provisoires au 1/50 000 si utiles à l'alpiniste, ont été portées au 1/25 000 avec des systèmes perfectionnés de photogrammétrie et seront vraiment merveilleuses. Mais il faut cependant compter au nombre des travaux du Club Alpin Italien la carte du massif Ortler-Cevedale au 1/10 000 qui parut en 1875 et fut pour l'époque excellente, et la carte du massif du Grand Paradis au 1/50 000, qui pour la beauté, la clarté, l'abondance et la

Digitized by Google

précision des détails est encore la meilleure que l'on ait pour la région.

On n'a pas oublié non plus les Panoramas, forme grandiose de la région des montagnes, dont les premiers furent dessinés par des artistes alpinistes, et les plus récents reproduits par la photographie : parmi ceux-ci figurent les splendides panoramas pris par Victor Sella dans le Caucase.

Le texte des 75 volumes contient sous la forme de monographies, récits, notes et historiques les explorations et les études faites sur les Alpes de part et d'autre de la ligne de partage des eaux, sur les Apennins et sur les principales chaînes, le Caucase et l'Himalaya en particulier, qui furent à plusieurs reprises visitées et parcourues par des caravanes italiennes : on peut dire que toutes les montagnes du globe, de l'Alaska à la Terre de Feu et à la Nouvelle-Zélande, y sont passées en revue. A part de très rares exceptions, toute la matière de ces publications est due aux membres du Club. Une place remarquable est occupée par les sciences qui ont le plus de relations avec l'alpinisme et se consacrent à l'étude de la montagne : nous citerons seulement celles qui furent le mieux cultivées, la géologie, la minéralogie, la paléontologie, la spéléologie, la botanique ; dans les premiers temps on fit une large part à la météorologie et à l'hypsométrie, maintenant à la topographie et à la glaciologie.

Outre les travaux d'alpinisme pur, on y trouve une série remarquable d'articles de caractère historique (tels que les recherches de grande valeur de Luigi Vaccarone et de W. A. B. Coolidge), — des études d'histoire alpine (statistique des premières ascensions), d'histoire scientifique, d'histoire littéraire. Certaines pages littéraires rappellent un nom qui nous est cher, celui de Guido Rey. La science du droit elle-même s'y reflète, par exemple l'étude de la propriété des glaciers dans la législation italienne. L'alpinisme militaire, l'économie forestière, le régime des eaux, la médecine, la physiologie, l'art lui-même y ont des défenseurs passionnés, le tout sans oublier la technique de l'alpinisme qui y fut traitée comme il convient à l'importance de la matière, — ni la toponomastique, cette science si intéressante qui révèle l'histoire des choses et des peuples et qui proclame la nécessité de surveiller en même temps les progrès d'une civilisation monotone et incolore et la disparition toujours plus rapide des caractères locaux et des vieilles traditions.

Digitized by Google

Nous voulons encore mentionner l'importante collection des publications particulières des sections du Club : les beaux volumes sur les Vallées de Lanzo (Section de Turin), sur la région de Biella (Section de Biella), sur les Monts et Collines de la Toscane (Section de Florence), et toute une innombrable quantité de Bulletins, Chroniques, Annuaires, Vade-Mecum, choix d'excursions, itinéraires, œuvres variées de toutes sortes qui témoignent du labeur intensif de nos sections : un éloge spécial doit être accordé aux recueils d'itinéraires pour skieurs, et entre autres à la récente publication du Ski-Club de Turin.

Comme conclusion : au sortir de la guerre, le Club Alpin Italien peut faire sienne la sublime devise du Club Alpin Français : *Pour la Patrie, Par la Montagne*, car les faits démontrent combien la connaissance de la montagne a été utile pour la défense du pays et combien l'inébranlable confiance qui se dégage de ses œuvres a contribué à diriger les jeunes gens vers la montagne où leurs esprits et leurs corps s'affermissent à la salutaire épreuve des âpretés de l'Alpe.

Mais ne nous attardons pas sur l'œuvre du Club Alpin Italien dans la Guerre Sainte, car elle est du ressort d'un autre de nos collègues.

Nous en arrivons à parler aussi brièvement des guides, sujet qui m'est particulièrement agréable, et agréable aussi, je le crois, à tout le monde puisqu'il est d'un intérêt général.

Jadis ce genre de travaux, de caractère local, fut réservé aux sections qui avaient fait des explorations et étaient en mesure, par les études faites et par la proximité des lieux, de bien connaître leur région. C'est ainsi que furent mis au jour beaucoup de Guides, Guide de la Vallée d'Aoste, Guide de la région de Biella, Guide de la Valsesia, de la Valpelline, des Préalpes de Lecco, de Bergame, du pays de Brescia, du pays de Vérone, du Cadore ; Guide des Apennins ligures, des Apennins Parmesans, Bolonais, de Pise ; Guides de Toscane (de la région de Pistoie, du Casentin, du Haut Tibre) ; Guide des Monts des Abruzzes, des Monts Romains, Guide au Grand Sasso d'Italie, Guide des Monts du pays de Naples et de la Sicile.

Avec un caractère plus spécialement alpiniste se présentaient les Guides de la Haute Vallée Caminica, Guide des Dolomites du Cadore, du Val Talagona, du Haut Val Camo-

Digitized by Google

nica, des Alpes Apouanes et des Alpes Occidentales. Ce Guide des Alpes Occidentales fut le premier en date le plus complet et le mieux organisé : il embrassait toute la chaîne alpine, du Col de Tende au Simplon, et c'était en plusieurs volumes l'œuvre d'Alexandre Martelli et de Luigi Vaccarone qui s'étaient adjoint le modeste auteur de ces lignes. Cette œuvre s'appliquait à la description des montagnes de la région piémontaise, mais de montagnes fréquentées par tous, comme le Mont Viso, le Mont Blanc, le Cervin, le Mont Rose, et elle était réservée aux membres de la Section de Turin qui en assumait l'édition, livres sacrés, comme on le dit par plaisanterie, enveloppés de mystère aux yeux des profanes. C'est pourquoi, comme on procédait à la réfection de la première partie du premier volume, l'Assemblée des délégués de 1906 décida que la nouvelle édition serait distribuée à tous les membres du Club.

Puis le volume des Alpes Maritimes, ces belles solitudes si voisines, fut le premier anneau de la chaîne qui, longue et glorieuse comme celle des montagnes d'Italie, allait résumer et mettre en ordre le travail de tant d'années et de tant d'alpinistes italiens et étrangers.

Nous avons dit que pour suffire à ces dépenses il avait été convenu de lier la publication des Guides et celle du Bulletin. Le Guide est préparé par la section qui a les écrivains et les matériaux à sa disposition ; elle pourvoit à la confection et à l'impression suivant un plan préalable de division des régions entre les diverses sections ; le travail est soumis à l'approbation d'un Comité institué par la Direction Centrale pour maintenir l'unité dans la valeur et dans la présentation extérieure de chaque volume, du moins autant que possible. En effet, comme nous ne sommes pas en état de faire les frais d'un Bureau Central de rédaction de ces Guides, la constitution de notre Club, l'autonomie entière des sections, et la nécessité de recourir au concours de ceux qui, çà et là, se seront livrés à l'étude d'un massif de montagnes, exigent que le travail soit distribué entre tous sans préférence pour personne : ceci bien entendu sans prohiber quelques légères différences dans la manière de traiter des montagnes qui sont si variées, et en s'adaptant à la structure des diverses régions d'Italie.

Enfin la Direction Centrale contribue à l'œuvre, inter-

Digitized by Google

vient dans la dépense, et en fait tirer autant d'exemplaires qu'il faut pour en envoyer à tous les sociétaires.

Ce système a été mis en œuvre pour le volume des Alpes Maritimes rédigé par votre serviteur au nom de la Section de Turin, pour celui des Alpes Rhétiques Occidentales (Disgrazia et Bernina) et pour celui de l'Ortler Cevedale, dont la publication est due à notre vaillant collègue Luigi Brasca, pour la Section de Milan. Par une curieuse coïncidence, ce volume de l'Ortler Cevedale était prêt à être distribué au commencement de la guerre, et pour empêcher que cette précieuse et minutieuse description des montagnes comprises dans la zone d'opérations ne tombât en des mains suspectes, il fut réservé aux troupes combattantes, et ces jours-ci seulement il a été envoyé aux membres du Club.

Nous devons cependant reconnaître que l'œuvre du Guide des Montagnes d'Italie se poursuit lentement, et n'arrivera à son terme que plus lentement encore, à moins que l'on ne modifie la manière de faire décidée.

Le travail est devenu plus difficile : les exigences de l'alpiniste actuel sont nombreuses ; il veut tout trouver dans le Guide, depuis l'altimétrie exacte et comparée, jusqu'à la toponomastique et la topographie ; il veut de l'histoire alpine et un aperçu de la géologie, il veut la description des divers itinéraires sévèrement contrôlée et l'appréciation de leur degré de difficulté et du temps qu'ils exigent, données toutes spécialement précieuses pour un alpiniste sans guide. En somme, on demande de véritables monographies pour chaque massif et pour tous ses versants, où la clarté soit alliée à la perfection, tous dons que les anciens savent combien il est difficile de les réunir, et combien on les acquiert lentement sans être plus satisfait, tandis que les jeunes gens trouvent que l'on n'a jamais fait assez et qu'il leur semble n'avoir rien s'ils ne trouvent pas de suite tout ce qu'ils désirent.

Et pourtant on doit toujours faire mieux ; on peut n'omettre ni une côte, ni un modeste sentier, car la montagne est étudiée et photographiée tout entière. Une semblable exactitude géographique apporte un élément qui imprime la sécurité à notre travail et l'élève au niveau de la science, le distinguant profondément de ce qui n'est que lecture agréable ou composition de fantaisie, ou même livre destiné à la classe de plus en plus nombreuse des simples touristes.

Et pour faire toujours mieux, le texte doit s'accompagner

Digitized by Google

de cartes, d'esquisses démonstratives, de tracés d'ascensions, de tables schématiques et alphabétiques, de manière à ce que la recherche d'un point quelconque devienne rapide, et qu'il soit facile de retrouver la route et de s'en faire une idée exacte, soit à la maison au moment de la préparation, soit sur place au moment de l'exécution : c'est ainsi seulement que l'on peut éviter les accidents.

Il faut accomplir un devoir grandiose ; la Guerre Sainte a enfin rendu à l'Italie les frontières éternelles et immuables que Dieu et la Nature lui avaient données : mais quel immense cirque s'étend des Alpes Maritimes aux Alpes Juliennes! Quelle longue crête court de la Ligurie à la Madonie ! quelle immense variété d'aspects et de structures ! Combien grands et combien nombreux sont les colosses qui vont de l'Etna au Mont Blanc et du Mont Blanc au Mont Noir ! Laissez-moi dire que personne ne peut avoir un champ plus vaste en Europe.

D'autre part la guerre a bouleversé la marche des publications : la Revue Mensuelle réduite à n'être plus que trimestrielle, le Bulletin et les Guides suspendus, furent des maux inévitables pendant la lutte terrible ; puis est survenue et va toujours en s'aggravant l'augmentation des dépenses, le coût de l'impression et celui du papier, obstacles qui préoccupent grandement les hommes dévoués à la diffusion de la culture alpiniste.

Il ne faut pas désespérer : je me souviens d'une parole de Guizot à Emile Ollivier, un ami de notre pays :

« Le monde appartient aux optimistes : les pessimistes ne sont que des spectateurs. »

A tous les grands bouleversements succède toujours une période de lassitude et de recueillement : les moraines délaissées par les grands glaciers préhistoriques et les cendres vomies par le Vésuve ne se sont pas changées en champs fertiles en un seul jour !

En attendant, le Club Alpin Italien a entrepris l'étude de quelques réformes à introduire dans ses statuts : on modifierait la partie financière, et on désire que le Comité des publications, organe principal de la propagande, soit investi d'une plus grande autorité par la nomination directe qu'en ferait l'Assemblée des délégués, et par sa participation au Conseil de Direction du Siège Central.

Il reviendra sans doute avec plus de force à d'anciens

Digitized by Google

errements : *Multa renovantur quæ jam cecidere.* La Revue reparaîtra tous les mois, modeste, mais rapide instrument pour faire parvenir les renseignements urgents et d'actualité aux sociétaires, et pour les tenir ainsi plus étroitement liés aux intérêts du Club, qui sont en somme les leurs. Le Bulletin se reverra plus souvent avec ses monographies, ses grandes études de fond, alpinistes et scientifiques ; le Guide sera hâté parce qu'il sera désormais trop nécessaire pour qu'on puisse le retarder encore, mais évidemment il ne sera pas parfait du premier coup : avec le temps nous corrigerons les erreurs et les lacunes inévitables.

Le nombre des sociétaires est en continuel accroissement ; les jeunes gens y viennent de plus en plus nombreux, beaucoup parce qu'ils ont appris pendant la guerre ce que sont les Alpes ; le dicton romain *Alpes sunt Italiæ arces* répond à une vérité, même en temps de paix, puisque les Alpes sont la forte source d'élévation morale et physique.

Pour le moment le Club Alpin Italien compte plus de 14 000 membres, un bon tiers de plus qu'il n'en avait avant la guerre ; ce symptôme, parmi bien d'autres non moins réconfortants, atteste quel renouveau d'ardeur anime et enflamme toute la nation. Les forces vont donc en croissant : nous pouvons prétendre beaucoup, mais aussi nous nous promettons beaucoup, comme dans le passé, du concours de nos voisins.

La grande chaîne alpine a deux versants : dans la noble émulation qui se développe entre alpinistes s'impose la même assistance que sur la mer, cet élément qui a tant de ressemblances avec la montagne ; de cette assistance nous sommes heureux, et nous ne pouvons moins faire que de rappeler avec reconnaissance la collaboration fraternelle, si large et si complète que Victor Spitalier de Cessole a donnée au Guide des Alpes Maritimes. Un semblable concours ne nous manquera certainement pas quand nous nous remettrons en route.

Aussi nous avons pleine et sereine confiance en l'avenir, avec la conviction profonde que donnent la bonté et l'idéale beauté de la mission que nous assumons, avec la conscience de pouvoir déployer l'énergie nécessaire pour atteindre le but.

Digitized by Google

Digitized by Google

L'œuvre d'utilité accomplie par l'Appalachian Mountain Club

Par Charles E. FAY.

L' « Appalachian Mountain Club », la plus ancienne et la plus importante société d'alpinistes du nouveau monde, date de janvier 1876 ; il doit sa fondation à l'enthousiasme et à l'énergie d'un groupe d'hommes de science, alors en pleine jeunesse, et qui étaient inspirés par un grand amour de la nature. Ils habitaient tous la ville de Boston ou ses environs, ville principale de la Nouvelle Angleterre, laquelle est composée des Etats Nord-Est de l'Union Américaine.

La plus proche région montagneuse dont la visite leur fut accessible, soit dans un but de recherches, soit dans un but récréatif, sont les White Mountains (Montagnes Blanches) du New Hampshire dont le centre est à environ 250 kilomètres de distance au Nord, couvrant une superficie approximative de quinze cents milles carrés (2.400 km. carrés) : c'est un système secondaire composé de nombreuses chaînes mineures, dont la plus grande partie est encore recouverte sur les pentes inférieures d'une végétation forestière très dense. Ces forêts se composent d'un mélange d'arbres des espèces à feuilles caduques et de conifères à feuilles persistantes, ces derniers dominant au fur et à mesure que l'on s'élève pour devenir à la limite des arbres un enchevêtrement presque impénétrable de pins et de sapins nains.

Au delà de cette limite, les sommets sont recouverts de bruyères et autres variétés de plantes alpestres, ou garnis de fragments de granit et de gneiss éclatés par le gel et entassés de façon chaotique ; les crêtes sont recouvertes de neige pendant la saison d'hiver seulement, ou jusqu'à ce que les frimas aient été chassés par l'action du soleil printanier.

Ce n'est que pendant cette période de l'année que ces montagnes offrent à l'alpinisme un champ d'action similaire à

Digitized by Google

celui des Alpes. Les autres districts montagneux du domaine des Monts Appalaches, situés à l'Est de la large vallée du Mississipi possèdent le même caractère général, différent peut-être par la nature de la végétation. Cependant, nulle part ailleurs, même dans les montagnes de la Caroline du Nord, où les pics atteignent une altitude dépassant celle des plus hauts sommets des Montagnes Blanches (White Mountains) on ne trouve autant de hauteurs dénudées et exposées à être balayées par les vents.

Naturellement, ces conditions physiques ont été le facteur dominant qui a déterminé et caractérisé l'activité de l'Appalachian Mountain Club, que cette activité ait eu un caractère d'institution particulière ou un caractère public.

C'est de ce dernier qu'il sera traité dans cet article, quoique dans bien des cas, il se soit agi simplement de faire bénéficier à un cercle plus étendu d'admirateurs de la nature de facilités dont il a été donné aux membres du Club de profiter tout d'abord.

De ce domaine, relève la création de sentiers et de campements, ou bien de refuges mieux compris, tels que les « huttes », ainsi que nous les appelons communément ici.

Sentiers. — Parlons d'abord des sentiers : ceux-ci sont de plusieurs genres, se différenciant surtout dans la traversée de la forêt primitive, par la somme de travail qui a été consacrée à leur confection. Le type le plus rudimentaire est la « piste entaillée » dans laquelle le chemin à suivre est tout juste indiqué par une série d'entailles faites par le bûcheron, d'un coup habile de sa cognée, sur les deux côtés opposés de l'arbre ; ce système est à l'usage des piétons allant dans les deux sens.

Bien souvent, le tracé en est si rarement suivi que l'on ne peut découvrir aucune marque, d'un passage précédent sur l'épaisse couche de terre végétale dont des générations de feuilles mortes ont recouvert le sol.

Un genre plus usité, c'est le vrai sentier dans toute l'acception du terme, lequel par contre, représente suivant son importance, une plus ou moins grande somme de travail consacrée à son établissement.

Les forêts de la Nouvelle-Angleterre tout en ne pouvant être comparées aux forêts tropicales, possèdent pourtant une végétation analogue et très dense de taillis et de broussailles qu'il faut abattre complètement ; les racines des pins et sapins

Digitized by Google

de montagne se ramifient en une multitude de radicelles très dures et tenaces qui rendraient la marche difficile et occasionneraient des chutes si on ne les élaguait soigneusement.

Les endroits marécageux doivent être « layonnés », c'est-à-dire rendus franchissables au moyen de petits rondins de bois posés côte à côte (layons) et il faut également ménager la possibilité de franchir les falaises les moins verticales au moyen d'échelles rustiques que l'on confectionne avec les baliveaux environnants.

Les pins et sapins nains et toute cette végétation rabougrie qui lutte contre le froid et les tempêtes n'a que quelques pieds de hauteur, mais elle est par contre très serrée.

Il faut dépenser beaucoup de peine et d'efforts pour pénétrer dans cette ceinture de broussailles enchevêtrées, mais celui qui fait le sentier trouve sa récompense dans le plaisir qu'il goûte à contempler la vue superbe et étendue que ses yeux découvrent de ce point.

Au-dessus de la limite des forêts, le chemin qui conduit par-dessus les saillies de rochers et à travers les débris de rocs, est tracé, soit par une ligne de tumulus de pierres (cairns), soit par une ligne de peinture continue ; cette ligne peinte, tout en n'étant pas d'un effet très esthétique, a cependant le grand avantage de pouvoir être suivie facilement par les ascensionnistes, alors qu'ils sont enveloppés par les nuages qui recouvrent si souvent ces sommets et où jadis plus d'un voyageur a perdu son chemin et même la vie.

Environ 395 kilomètres de ces sentiers ont été frayés par les soins du Club au profit de tous. Fréquemment et surtout pendant les récentes années, ce sont des membres du Club qui ont effectué ce travail dans un but récréatif pendant leurs séjours d'été dans les montagnes ; ce travail fut accompli sous la direction d'un membre du Conseil des améliorations, membre également du Comité exécutif du Club, et qui a dans ses attributions la surveillance de tout ce qui concerne les questions de ce genre. Mais, depuis ces dernières années, la confection et l'entretien des sentiers ont été généralement affermés à quelques-uns des plus énergiques jeunes gens qui habitent la contrée ; c'est une opération coûteuse, d'autant plus que la croissance rapide des sous-bois exige un défrichement fréquent.

J'ai fait allusion plus haut aux accidents mortels dans ces montagnes. Contrairement à la majorité des accidents

Digitized by Google

dans les Alpes, ceux d'ici ont été causés par le froid et les tempêtes. Etant donné le grand accroissement du nombre de ceux qui ont été sollicités à visiter ces hauteurs par suite de la formation de l'Appalachian Club, et de l'aménagement de ses sentiers, on peut affirmer que bien des vies ont été sauvées par l'existence des abris et des refuges que le Club a construits.

Campements-Abris. — Ceux-ci sont établis pour la plupart bien en dessous de la limite des forêts ; ils sont construits en troncs d'arbres, la façade étant généralement complètement ouverte, dans la direction de la vue s'il y en a une, mais dans tous les cas, ouverte sur le feu de camp alimenté avec les débris abondants de la forêt proche, et qui procure aux fervents de la sauvage nature, non seulement du confort, mais de la joie (quoique trop souvent, hélas ! au détriment de la végétation du voisinage).

Le Club possède neuf de ces abris pouvant recueillir quatre à dix personnes et qui sont placés à des altitudes variant de 1.000 à 2.000 mètres au-dessus de la mer. Destinés à n'offrir un abri que pour une seule nuit (à moins que l'on ne désire les organiser pour y faire un séjour plus prolongé), ils ne sont pas pourvus du nécessaire pour assurer un confort ou une commodité quelconques, tels qu'on les trouve dans les vrais refuges du Club.

Refuges ou Huttes. — Ces derniers sont des constructions solidement bâties en pierres, et pourvues de toutes les commodités auxquelles un alpiniste a le droit de prétendre tels que : poëles, ustensiles de cuisine, couvertures, papeterie, communication téléphonique, aliments sous un volume réduit pour compléter la provision insuffisante du voyageur. En fait, depuis quelques années, nous avons installé dans chacun d'eux un gardien compétent qui fournit aux personnes de passage des repas excellents à des prix modérés. Il existe à présent trois de ces refuges, tous placés dans un rayon de 15 kilomètres du sommet du Mont Washington, la plus haute cime des Montagnes Blanches ; ils sont situés de façon que l'un des trois abris puisse être atteint en partant de l'un des deux autres, et cela facilement en une journée, tandis que l'on peut suivre un autre itinéraire qui les comprenne tous les trois et que l'on peut parcourir en deux jours, si l'on est pressé. Une excursion de ce genre, durant trois ou

Digitized by Google

quatre jours, organisée sous les auspices du Comité d'Excursions du Club, est devenue un genre de voyage à pied extrêmement populaire ; aussi nos confortables refuges sont-ils fréquentés et appréciés par un grand nombre de personnes étrangères au Club ; de ce fait, ils sont fréquemment bondés à l'excès, surtout quand des sociétés entières de jeunes gens et de jeunes filles venant des camps d'été qui environnent les lacs du New Hampshire, comprennent les refuges dans leurs itinéraires d'excursions.

Un soir, pendant la saison dernière, soixante-quinze jeunes filles arrivèrent avec leur guide sans avoir prévenu !

Deux de ces refuges sont situés dans des cols de la Chaîne Présidentielle (appelée ainsi parce que certains de ses pics portent les noms des Présidents des Etats-Unis) à une altitude d'environ 1.500 mètres ; le troisième est à la ligne de partage des eaux d'un profond ravin recouvert de forêts. (Le Carter-Notch.)

Les deux premiers sont naturellement les plus fréquentés et ils ont abrité respectivement 1.063 et 906 hôtes en 1919, tandis que 518 seulement sont venus au refuge « Carter Notch ». Les recettes totales pour hébergement et approvisionnements fournis se montaient à 6.716 dollars (36.000 fr.), tandis que les dépenses pour achats de denrées et appointements, etc., s'élevaient à la somme de 4.175 dollars (22.000 francs), soit un bénéfice de 2.500 dollars ou 14.000 francs.

L'année précédente, avec un chiffre total de visiteurs de 1.933, il y eut un léger déficit. Il faut faire remarquer ici que la question de bénéfice ou de perte n'a pas autrement d'importance car les services que peut rendre le Club en favorisant la visite des montagnes, le surcroît de joie et de plaisir et les commodités données aux personnes qui acceptent on hopitalité, tel est l'unique but poursuivi.

En plus de ces abris et refuges qui sont ouverts aussi libéralement au public qu'aux membres du Club, nous devons faire mention pour mémoire de deux autres campements plus parfaits, que seuls les membres du Club et les hôtes qui les accompagnent ont le droit de fréquenter. C'est ainsi que le Club possède ur le lac Winnepesauke, le plus grand des lacs du New Hampshire, une île entière d'une superficie de 17 hectares, avec un chalet de Club très confortable, des canots, des hangars pour ces derniers, et de nombreuses tentes (la tente est le plus goûté et le plus populaire des genres

Digitized by Google

de domicile) où l'on peut prendre pension à des prix très raisonnables ; là, les membres peuvent séjourner des mois entiers et même tout l'été. La direction en est confiée à un comité spécial. Un autre magnifique domaine, situé dans une des vallées les moins fréquentées de la région des « Montagnes Blanches », est devenu la propriété du Club tout récemment. Il a une superficie d'environ 16 hectares, comprend beaucoup de terrain découvert, parsemé de beaux conifères, avec des ravins sauvages boisés, qui s'ouvrent sur le torrent de montagne traversant la propriété.

De ci, de là sont des chalets élégants et bien construits du type « bungalow » d'où l'on a des vues et des échappées sur les montagnes boisées qui sont très attrayantes, de sorte que le camp de Cold River (Rivière froide) promet de rivaliser comme agrément avec celui de Three Miles Island (L'Ile des Trois Milles).

Réserves. — Ces domaines privés qui ont des camps réservés à l'usage et pour le plaisir des membres, tendent à diriger les activités du Club vers l'acquisition ou la protection d'autres terrains plus ou moins étendus, généralement situés dans les Montagnes Blanches, mais plus rapprochés dans certains cas de son quartier général. Ceci a été fait en premier lieu dans un but d'agrément pour le public. Généralement ce sont des territoires qui renferment quelque beau site ou beauté naturelle, tels que de très beaux arbres (Les Pins Carlisle, 8 hectares); des plantes d'une espèce rare ou tendant à disparaître (La Réserve de Rhododendrons, 12 hectares); quelque gorge sauvage traversée par une rivière au courant rapide (La Réserve Woodemann dans l'Etat du Maine, 33 hectares); quelque panorama extraordinaire (La Réserve Leadmine bridge ou du Pont de la Mine de Plomb, 70 hectares); ou, enfin, une combinaison de forêt, de rivière et de points de vue grandioses, comme la Réserve de Joseph Storey Fay (60 hectares).

Le Club possède des titres de propriété pour au moins quatorze de ces réserves, au titre de conservateur pour le compte du public ; à part les deux propriétés privées citées plus haut, huit sont dans le New Hampshire, deux dans le Maine, et trois dans le Massachusetts.

Dans quelques cas, l'acquisition en a été faite par achat, mais le plus souvent, elles sont des dons faits par des personnalités dévouées à la chose publique, et qui étaient con-

Digitized by Google

vaincues que le Club était animé du même sentiment, en même temps qu'il était capable d'une sage administration.

Ces propriétés, dans plusieurs cas, portent les noms de leurs donateurs, ou ceux des personnes en mémoire de qui elles ont été données.

Si nous nous tournons maintenant vers d'autres buts poursuivis par le Club en dehors de sa sphère d'influence habituelle, nous devons mentionner son intervention bienfaisante, au sujet d'importantes mesures législatives, se rapportant parfois à des régions très éloignées.

Le corps constitué de 2.000 membres qu'il forme, alimenté largement par la classe de la société la plus cultivée et la plus entreprenante, fait que l'appui donné par l' « Appalachian Mountain Club » à des mesures qui sont étroitement apparentées à ses buts, n'a pas été sans influence sur les corps législatifs.

On a déjà appelé l'attention sur ce fait que ses fondateurs étaient principalement des hommes occupant des situations scientifiques ; c'est pourquoi il paraîtra peut-être moins extraordinaire que l'appui du Club ait été sollicité en faveur de subsides à accorder à des entreprises fédérales, telles que : Les services topographiques des côtes des Etats-Unis ; des travaux publics en dehors de l'Etat de Massachussetts, tels que le Service topographique de l'Etat de New-York, et même en faveur d'une proposition d'expédition Arctique.

Dans ce sens, le Club a déjà fait sentir son action dès la première année de son existence.

Dans les dernières années, d'actives mesures ont été prises pour s'assurer l'avis favorable du gouvernement en faveur de projets ayant un intérêt public plus général. C'est ainsi que, plus d'une fois, des délégués ont été envoyés à Washington pour représenter le Club à des Congrès, et se prononcer en faveur de certaines questions, comme, par exemple, l'établissement de Réserves Fédérales, pour la préservation des forêts situées dans les Montagnes Blanches et dans les Monts Appalaches du Sud ; ou bien, au contraire, pour protester, comme dans le cas d'une magnifique portion de la Réserve de la Vallée de Yosemiti, dans la lointaine Californie (la vallée Hetch-Hetchy) qui devait être inondée afin d'en faire un réservoir d'eau pour la Ville de San Francisco,

Digitized by Google

alors que d'autres endroits d'un intérêt moins pittoresque eussent été tout aussi appropriés.

Plus près de chez lui, le Club a été l'inspirateur de mesures similaires et guère moins importantes au profit du public.

La Ville de Boston, le siège de l'organisation, est le centre d'une population de plus d'un million d'âmes. Elle est située à l'entrée d'un port fermé par une langue de terre ; la vieille ville occupe trois collines basses ; d'où elle a étendu son domaine en partie sur des terrains baignés par les eaux, et aussi dans plusieurs sections suburbaines, bien avant dans la direction des hauteurs quelque peu plus élevées qui sont comprises dans ce que les géologues ont convenu d'appeler « Le Bassin de Boston ».

Ces collines forment l'avancée d'une région accidentée, composée de monts et de vallons, terrain souvent rocailleux et boisé, resté presque aussi sauvage qu'à l'époque où la contrée commençait à être colonisée, c'est-à-dire au dix-septième siècle.

Le besoin d'espaces libres à l'usage de la population qui s'accroissait et le désir de conserver pour les générations à venir, le plus possible de sites et de beautés naturelles, fit impression sur un des membres du bureau de l'Appalachian Mountain Club ; c'était en 1890. Il y intéressa ses collègues du Conseil, et l'on convoqua un meeting public réunissant les personnalités qui s'intéressaient à la conservation des sites et des lieux historiques. Cette réunion eut comme résultat la création d'un « Comité de Défenseurs des Réserves Publiques », qui bientôt présenta à la Législature de l'Etat un mémoire, préconisant la création d'une commission temporaire métropolitaine des Parcs.

Cette Commission devait envisager la question de l'acquisition de vastes terrains, prélevés sur des régions accidentées, pour les transformer en un système de parcs destinés au plus grand Boston. Après une année d'études, la Commission envoya au Parlement son rapport, qui concluait en faveur de la création d'une Commission permanente.

On tint des meetings sous les auspices du Club, pour créer une opinion publique favorable à la mesure qui était proposée. Plusieurs des membres dirigeants du Club furent présents à la séance législative et sans aucun doute, c'est à l'excellente réputation qu'a le Club dans tous les Etats-Unis,

Digitized by Google

que la motion proposée obtint un vote presque unanimement favorable.

La commission ainsi instituée en 1893 a fonctionné depuis d'une façon si énergique qu'aujourd'hui une série de parcs plus ou moins intimement reliés ensemble encerclent la ville ; ils ont une superficie de 4.000 hectares et représentent une dépense de 17.000.000 de dollars (85.000.000 de francs).

C'est par ces moyens que l' « Appalachian Mountain Club » pendant son existence de quarante-deux années a justifié son désir d'être reconnu « société d'utilité publique ».

Sa popularité s'est accrue d'année en année, mais jamais aussi rapidement que pendant l'année passée, en dépit des conditions défavorables créées par la guerre.

Non seulement cela, mais encore une nouvelle source d'influence et de force est en train de se développer en raison de la création dans d'autres villes de sections affiliées, car assurément, ces sections en adoptant les traditions de la « Société Mère » seront disposées, dans leur propre voisinage, à provoquer des mesures de conservation analogues au bénéfice du public.

Ce que l'on appelle « le chapitre » de la ville de New-York comprend aujourd'hui plus de cent cinquante membres ; celui qui a été formé récemment à Worcester (Massachusetts) plus de cent. L'intérêt s'est même étendu à l'Etat éloigné de la Caroline du Nord, intérêt provoqué par une visite d'un groupe d'excursionnistes du Club dans les montagnes de cet Etat, et la création d'une section locale est à l'étude en ce moment.

Maintenant, on peut se demander, en effet, si les buts que le Club a soutenus avec tant de succès ont toujours été compris comme aujourd'hui par autant de nos compatriotes, jeunes ou vieux, mais si pendant le prochain demi-siècle cet enthousiasme aboutit à une œuvre parfaite, la critique émise fréquemment que les Américains manquaient du sentiment de la nature sera abondamment réfutée.

Charles E. FAY.

Digitized by Google

Digitized by Google

Le Brunnegghorn dans l'histoire

par le Rev. W. A. B. Coolidge

On sait que le Brunnegghorn (3.846 m.), qui s'élève au N.-E. du Biesjoch (d'où il est facilement accessible) et du Weisshorn, est un point de vue admirable, comme nous avons pu nous en convaincre le 22 septembre 1870. Mais pendant longtemps il semble avoir été englobé dans cette dernière cime majestueuse. En effet, nous n'avons pu en trouver de mention jusqu'en 1840, moment où deux ouvrages y font allusion. D'abord nous avons le livre de C. M. Engelhardt, intitulé : « Naturschilderungen, Sittenzüge und wissenschaftliche Bewerhungen aus den hôchsten Schweitzer-Alpen ». L'auteur racontant ses trajets fréquents entre Saint-Nicolas et Zermatt, de 1835 à 1839, parle à trois reprises (aux pp. 166 et 174-5) du « Bruneckhorn », et l'indique (avec la même orthographe) sur sa carte de 1840. Ensuite Julius Frôbel le nomme (avec la même orthographe) sur la carte de son ouvrage de 1840 et dans le texte (p. 148), lorsqu'il décrit son passage effectué le 1er août 1839 par le Pas de Forcletta du Val d'Anniviers à la vallée de Turtmann (voir son ouvrage intitulé « Reise in den weniger bekaunsen Thäler auf der Nordseite der Penninischen Alpen»). Voici notre sommet reconnu sur ses deux versants.

La seconde carte (1850) d'Engelhardt nous apprend que le « Bruneckhorhn » atteint l'altitude de 1.856 pieds de Paris d'après l'évaluation de J.-E. Müller et dans son second ouvrage, publié en 1852 et intitulé « Das Monte Rosa und Matterhorn (Mont Cervin) Gebirg » (p. 89) il reprend le nom « Bruneckhorn ». Gottlieb Studer sur sa première carte des Vallées Méridionales du Valais publiée en 1850 adopte la même orthographe, mais dans sa Table des Noms Doubles y inscrits, il dit qu'à Emd, village situé au N.-E., notre cime est appelée « Jungfrauenhorn », nom sans doute emprunté au Jungpass dans la direction duquel le « Bruneckhorn » se mon-

Digitized by Google

tre depuis Emd. Mais dans cette table il donne l'orthographe « Brunegghorn ».

En 1853 la seconde carte de Studer reproduit les renseignements de sa première carte, tandis que J.-M. Ziegler dans son ouvrage intitulé « Hypsométrie de la Suisse (p. 131) le premier nous offre l'orthographe actuelle « Brunnegghorn », ajoutant que sa hauteur a été évaluée à 3.862,7 mètres par le chanoine J.-A. Bertchold et J.-E. Müller. Mais en 1853 le *Guide Joanne* (2e édition, p. 223), comme le *Guide Murray* en 1854 (p. 293), en 1856 (p. 301) et en 1858 (p. 295) adoptent toujours l'orthographe « Bruneckhorn ». En 1861 la 9e édition du *Guide Murray* (p. 351), refondue par John Ball, préfère « Brunegghorn », forme qui est consacrée en 1862 par la première édition de la feuille XXIII de la carte Dufour. Ce n'est qu'en 1881 que la première édition de la feuille 533 de l'Atlas Siegfried lit « Brunnegghorn ». L'histoire de la nomenclature historique du Brunnegghorn est ainsi assez simple.

Mais l'histoire de sa première ascension est un peu embrouillée. Il est certain qu'une caravane anglaise, C. F. Cobb, W. D. Rawlins et R. B. Townsend, avec les guides François Dévouassoud, de Chamonix, et Antoine Clément, de Champéry, y monta le 19 septembre 1865 (voir l'*Alp Journ.* t. I. p. 209). Mais d'après diverses sources ces alpinistes auraient eu des devanciers. Dans leur courte notice, ils disent : « Il y a quelques années ce pic a été escaladé par le curé de Saint-Nicolas, mais il n'existe aucun compte rendu de cette course. » (Voir aussi la 2e édition de Ball, *Western Alps*, 1866, p. 307).

Ce renseignement est confirmé par diverses éditions du *Guide Murray* que nous avons dû examiner à l'intention du présent travail. Déjà en 1861, la 9e édition (refondue par John Ball) p. 351, nous apprend qu'en 1853 ce sommet a été gravi par M. Tantignoni, le curé de Saint-Nicolas, accompagné de son vicaire. Ce dire est reproduit dans plusieurs éditions suivante : 1863 (10e), p. 351 ; 1865 (11e), p. 359 et 1867 (12e), p. 359. Malheureusement nous ne possédons pas la treizième édition, mais dans la 14e (1872), p. 384, ce renseignement intéressant est omis. Or, si nous examinons l'opuscule assez rare du curé P. J. Ruppen *Familien-Statistik der löblichen Pfarrei von St-Niklaus* (Sion, 1861, pp. 102 et 121) nous verrons que Joseph Tantignoni fut membre d'une famille de

Digitized by Google

SaintNicolas (sans doute émigrée de l'Italie) et qu'il y fut curé entre 1849 et 1856, ayant été alors transféré à Visp comme curé (Ruppen fut son successeur immédiat). A la page 123, nous apprenons que, entre 1848 et 1856, le « chapelain » (Kaplan) de Saint-Nicolas (probablement ce qu'on voulait dire par « vicaire ») fut Franz Tantignoni qui se trouve être (p. 102) le cousin-germain de Joseph et fut probablement son compagnon de voyage en 1853.

Rappelons un autre candidat à l'honneur d'avoir escaladé le Brunneghorn avant la caravane anglaise de 1865. La 1re édition (1871) du tome II de l'ouvrage souvent cité de Studer, intitulé *Uber Eis und Schnee*, p. 199, dit que Hieronimus Brantschen est le nom de ce héros, citant le témoignage d'Iwan de Tchudi (auteur d'un excellent *Guide pour la Suisse*), qu'il fut un grand explorateur des montagnes autour de sa vallée natale et prit part, à ce que l'on dit, à la première ascension du Dom en 1858. La nouvelle édition de Studer (1898) tome II, p. 416, le nomme avec le curé de Saint-Nicolas comme ayant gravi le Brunneghorn avant 1865. A la page 117 de la nouvelle édition de Studer, on identifie ce Brantschen avec l'étudiant en théologie mentionné sans nom dans le récit de J. Ll. Davies, le premier vainqueur du Dom (voir les *Peaks, Passes and Glaciers*, 1re série, pages 197, 198, et la 1re édition de Studer, t. II, p. 82). Le soir avant l'ascension, Davies avait fait sa connaissance et il accompagna la caravane comme volontaire. Ce jeune homme est probablement le même qui fit en 1863 la première traversée du Hohberg Pass dans la chaîne du Nadelgrat, avec P. J. Sommermatter (voir l'ouvrage de Studer, 1re édition, t. II, 1870, p. 59, ou nouvelle édition, 1898 t. II, p. 250). Dans l'Ann. du Club Alpin Suisse, t. II, p. 537, nous lisons de notre homme qu'il était âgé de 25 ans en 1865, qu'il habitait alors Randa, qu'il parlait l'allemand, le français et le latin, qu'il avait fait entre autres courses la première du Dom, ce qui l'identifie avec le héros mentionné plus haut, bien qu'il n'y ait aucune mention du Brunneghorn ni du Hohberg Pass. On y mentionne aussi P. J. Sommermatter, âgé de 29 ans en 1865, qui aurait fait la première du Täschhorn.

W. A. B. Coolidge.

Digitized by Google

Digitized by Google

Excursion dans la Montagne Noire

(Cévennes Méridionales)

Par P.-L. Rothey d'Orbcastel

En montant de Carcassonne vers le Pic de Nore — 1.210 mètres — point culminant de la Montagne Noire dont les chaînons, disposés en gradins, ont une allure déjà avancée de pénéplaine, on voit se succéder, avant d'arriver aux terrains anciens, une série de bandes assez régulières comprenant les diverses formations tertiaires dont le nummulitique est particulièrement bien représenté. Ces dépôts nummulitiques passent de cette bordure de la Montagne Noire sous la plaine de l'Aude pour ressortir dans les Corbières, où ils sont redressés et plissés. Nous comparons cette allure que prend le nummulitique à celle de la molasse qui forme le synclinal du plateau suisse. Ce n'est qu'à 12 kilomètres au Nord de Carcassonne qu'on voit apparaître les terrains anciens qui constituent les contreforts de la Montagne Noire, et dont le versant Sud présente deux zones bien différentiées, qui sont en rapport direct avec la nature géologique des roches qui les composent.

Le versant du Fresquel où dominent le granit et le gneiss est la région des forêts, des sources et des réservoirs d'eau qui alimentent le Canal du Midi.

Le versant de l'Aude qui comprend la région du Cabardès et du Minervois a une surface en roches cristallines beaucoup plus réduite ; aussi ce versant est-il plus sec et moins boisé car c'est là que se développe entre le gneiss du Pic de Nore et le tertiaire de la dépression de l'Aude une bande de 15 kilomètres composée de schistes cambriens avec intercalations de calcaire géorgien. Cette zone est fortement minéralisée et c'est là qu'on rencontre les mines de la Montagne Noire qui exploitent le mispickel aurifère, le plomb argentifère et la calcopyrite.

En traversant cette région on constate deux systèmes filo-

Digitized by Google

niens, l'un orienté Nord-Sud et dont le remplissage, dans les schistes, est du quartz avec minéralisation de calcopyrite et de mispickel, et dans les calcaires, de sidérose et de cuivre gris, particularité due sans doute aux réactions produites par l'eau, le carbonate de chaux, la pyrite de fer et de cuivre.

L'autre système filonien est moins ancien : ce sont des croiseurs Est-Ouest qui recoupent parfois les précédents. Leurs chapeaux de fer sont particulièrement développés ; ils renferment en profondeur du plomb argentifère.

Pour l'excursionniste qui voudra joindre à l'agrément des courses dans cette montagne usée par l'érosion, le côté scientifique, il est certain que dans le domaine des mines il recueillera des renseignements des plus intéressants, car ce domaine n'est pas épuisé, surtout s'il veut faire de l'archéologie minière ; ici les gigantesques travaux gallo-romains et romains étant loin d'avoir été entièrement explorés.

La principale industrie romaine qu'on peut reconnaître du côté de Cuxac Cabardès est signalée par de vastes amas de scories provenant du minerai traité sur place, et dont le volume peut être évalué à plus de 20 millions de tonnes.

A Lastours (Aude), au lieu dit les Barens, on peut suivre de grandes descenderies de 100 mètres de profondeur et des galeries dont l'ensemble forme plusieurs kilomètres.

Les anciens ont exploité dans ce pays, le cuivre, l'or et l'argent. Nous savons, par Strabon et Pline, que les Gaulois possédaient dans les Cévennes des mines d'or plus riches que celles des Ibères, et que tous les ans on retirait des Gaules plus de 20.000 livres d'or. Ce n'est peut-être pas à tort qu'on accusait César d'avoir saccagé les villes gauloises pour s'emparer de l'or qu'elles possédaient. Dans le Nord-Ouest de la France, les Gaulois ont exploité les quartz aurifères accompagnés de mispickel et de stibine. A Besle, c'est à des filons couches, quartzeux, avec mispickel d'une teneur de 18 à 30 grammes d'or à la tonne, qu'ils se sont attaqués.

Dans le Centre, comme à la Bessette, c'est à la stibine, au plomb et à l'étain dont la teneur en or va de 10 à 30 grammes, qu'ils ont tiré le métal précieux.

Dans la Montagne Noire, l'or est presque toujours associé à l'arsenic, et le mispickel doit sa valeur à la pyrite de fer qui a été le véhicule de l'or ; la teneur moyenne du minerai de cette région est de 20 grammes d'or, 200 grammes d'argent, 1 1/2 0/0 de cuivre et 10 0/0 d'arsenic. Cette particularité

Digitized by Google

qu'a la pyrite est du reste la même en Californie et en Australie où le mispickel et la pyrite accompagnent toujours l'or. Dans quelques exceptions, on rencontre dans la Montagne Noire des teneurs de 40 grammes d'or à la tonne de minerai, et de 80 grammes pour les terres rouges provenant de la décomposition de filons et de roches imprégnées dont les produits détritiques ont remplis des cassures.

Les procédés de traitement qu'avaient les Gaulois et les Romains devaient être très ingénieux sans doute, car, jusqu'à la découverte de la cyanuration, le traitement des minerais arsenicaux était très difficile pour ne pas dire impossible. Or, les scories qu'ils ont laissé ne renferment que des traces des métaux précieux qu'ils ont retirés du minerai.

Après scheidage et triage, le minerai était broyé au moyen de grandes meules en pierre et la séparation mécanique se faisait au moyen de petites laveries à bras.

Le traitement par amalgamation était assez courant comme l'attestent les traces de mercure qu'on rencontre parfois dans les haldes de cette époque lointaine. La fusion plombeuse et la coupellation étaient de même des opérations dont ils avaient l'habitude.

Il semble qu'en général, les anciens aient réservé une préférence marquée aux minerais oxydés, ceci, sans doute, pour les facilités que cette nature de minerai présentait au traitement.

Il existe, en ce moment, dans cette région du Cabardès 6 mines en exploitation dont une de plomb argentifère, une de calcopyrite et quatre de mispickel.

Une seule usine à réduction, munie de fours à Water-Jacket, fonctionne actuellement. La matte qu'on retire et qui est un composé de sulfure de fer et de sulfure de cuivre renferme en outre les métaux précieux qui sont l'or et l'argent. Comme il n'existe pas en France d'usine pour la séparation de ces métaux ces produits, de notre industrie nationale, s'en vont en Amérique ou en Angleterre d'où on nous les retourne, à des prix fabuleux, sous la forme de sulfate de cuivre. Quant à l'or, qui nous serait si nécessaire, celui-ci ne nous est pas rendu ,ce qui n'améliore pas notre change.

Ce n'est pas ironique de dire que nos aïeux les Gaulois étaient plus intelligents que nous, puisqu'ils retiraient des mines de leur pays plus de 20.000 livres d'or qu'ils obtenaient par le traitement des minerais aurifères que nous connais-

Digitized by Google

sons. Une telle quantité d'or représenterait au cours actuel une somme de 100 millions qui viendrait bien à propos nous soulager des impôts dont on nous dote.

P.-L. ROTHEY-D'ORBCASTEL,
Docteur ès-sciences,
Directeur de l'Institut Géographique de Fribourg.

Digitized by Google

Explorations dans les Alpes Japonaises

Par le Révérend Walter WESTON.

Les îles de l'Archipel du Japon ont été comparées par la fertile imagination des géographes et poètes japonais à une guirlande de fleurs ou à une ceinture de joyaux ornant les bords occidentaux des lointaines mers d'Orient.

Tout prosaïquement, elles forment en réalité les sommets les plus élevés d'une énorme chaîne de montagnes qui émerge des plus grands fonds océaniens qui aient été sondés jusqu'à présent.

Les particularités essentielles de cette masse gigantesque prouvent clairement sa parenté géologique avec le Continent Asiatique. La crête longue et sinueuse de ces îles montagneuses du Japon n'est pas autre chose que la frontière avancée de l'Asie Orientale. Le lit de l'Océan, entre la presqu'île de Corée et le Japon près des détroits de Tsushima est si peu profond, qu'un léger soulèvement de ce lit permettrait communication par terre ferme entre les deux pays.

Les chaînes de montagnes du Japon peuvent être divisées *grosso modo* en deux systèmes principaux : Nord et Sud.

Celui du Nord (ou Russe) est désigné par les géographes japonais sous le nom de système « Karafuto ». Karafuto est le terme japonais pour « Saghalien », un mot qui représente le terme Ainu-Aborigène « Saharin » ou « pays des vagues » par allusion à son apparence montagneuse.

Celui du Sud (ou Chinois) appartient géologiquement à la Chine S. Est et court N. E. à travers Formose jusqu'au cœur du Japon, ou « Hondo » ainsi qu'il est connu généralement aujourd'hui.

Ces deux systèmes se rencontrent ensuite dans la partie la plus large du « Hondo » et c'est ici où les vallées les plus profondes et les plus larges se confondent, et où les pics montagneux s'élèvent à leur plus grande hauteur, dans les chaînes variées et pittoresques appelées aujourd'hui « Alpes Japonaises ».

Digitized by Google

La réunion de ces deux grands systèmes a eu pour conséquence de terribles soulèvements, et ici une vaste crevasse transversale s'est formée qui traverse le Hondo, de la Mer du Japon à l'Océan Pacifique.

Elle est connue des géologues sous le nom de « Fossa-Magna », et dans toute sa longueur une série de pics se sont érigés dont le plus élevé est le « Fujiyama » ou *Fuji-San* (12.400 pieds, 3.750 mètres).

La direction générale de la grande masse montagneuse qui forme les Alpes Japonaises est presque Nord-Sud. L'extrémité Nord s'élève de la Mer du Japon, ouest de Naoetsu, exactement au 37e parallèle de latitude Nord, en falaises abruptes et granitiques.

Telles qu'on les voit du Sud, l'élévation générale de ces montagnes est approximativement celle de la Sierra-Nevada Espagnole, avec laquelle elles ont beaucoup d'analogie en tant qu'altitude et aspect général. Tokio est pratiquement sous la même latitude que Gibraltar.

En dépit de fortes chutes de neige en hiver, laquelle ne fond presque jamais dans beaucoup de ravines profondes et bien abritées, et près du sommet des pics les plus élevés, on ne trouve pas actuellement de glaciers dans les Alpes Japonaises.

L'apparence générale de la chaîne principale peut être comparée aux Alpes Bergamasques, vues de la plaine de Lombardie.

Les vallées supérieures et les formes des pics eux-mêmes ne peuvent être comparées avec ceux des Alpes Suisses, de la Savoie ou du Dauphiné, elles s'apparenteraient plutôt littéralement et au point de vue pittoresque avec celles des Alpes Maritimes.

C'est la merveilleuse variété de formes et de lignes qui donne aux paysages de montagnes japonaises leur charme poétique le plus caractéristique.

De puissants volcans, éteints, assoupis ou actifs, alternent avec de grands créneaux et des aiguilles granitiques ou avec des monolithes aigus isolés.

Ajoutons à ces facteurs, l'effet d'un ciel clair et d'un soleil resplendissant pendant une grande partie de l'année, et plus spécialement au printemps et en automne, et nous aurons le secret de ces charmes romantiques et variés qui

Digitized by Google

ont amené Lord Bryce à déclarer qu'il n'y avait probablement pas d'autre pays qui puisse montrer une variété aussi infinie de beautés naturelles dans les formes de ses montagnes et dans la richesse luxuriante de ses arbres et de ses fleurs.

Les nombreuses sources thermales que l'on trouve dans toutes les parties des Alpes Japonaises sont une grande ressource pour les habitants de ces régions, qui s'y rendent par milliers, envoyés par la Faculté, ou pour passer le temps agréablement en compagnie de leurs amis. Quoique l'on puisse penser de la prétendue versatilité de caractère des Japonais, il est certain que leur amour pour l'eau chaude ne s'est jamais refroidi. Tandis que dans certains endroits on trouve maintenant des compartiments séparés réservés pour ceux qui préfèrent prendre des bains « plus privés », pour les deux sexes la promiscuité est d'usage, et l'on ne trouve plus la corde de séparation tendue au travers du grand réservoir, pour indiquer « côté des dames et côté des messieurs » qui en un temps, dans certaines grandes villes, était en usage pour respecter les sentiments des étrangers sur ce sujet.

Quoi qu'il en soit, tout se passe avec un certain décorum et aussi une parfaite convenance.

Bien que ce ne soit pas la place ici d'en parler en détail, la flore alpestre du Japon est d'une très grande variété et d'une extraordinaire beauté. Une magnifique « Aquilegia akitensis » (Ancolie) ; plusieurs jolies espèces de « Soldanelles, potentille, » etc... fleurissent abondamment jusqu'à une hauteur de 10.000 pieds (3.200 m.) particulièrement dans les Alpes méridionales, et le coloris magnifique de ce vivant parterre de mosaïque qui recouvre les pentes basses entre 3.000 et 5.000 pieds justifie bien l'appellation japonaise de « Ohanabatatre » (la grande lande fleurie).

Quant à la région Nord, je l'ai approchée jadis de toutes les directions, mais la route la mieux appropriée est peut-être celle qui part de Tokio, en passant par la station de montagne bien connue de Karnissawa (le Saint-Moritz du Japon à quelques 80 milles (128 kilom.) au nord de Tokio) et va ainsi en direction Ouest vers Matsumoto par un chemin de fer de montagne, dans la plaine de Matsumoto, aux confins Est des Alpes Japonaises septentrionales.

Sur la route de Matsumoto, une nouvelle auberge à

Digitized by Google

Akashina, entourée d'un délicieux jardin, offrira tout le confort désirable. A un autre point de la route, on pourra aussi voir et admirer un magnifique étang couvert de lotus.

De Matsumoto, on peut se rendre en « basha », en traversant la plaine à l'ouest, à Shimajima, un village à cheval sur le confluent des deux tributaires de la rivière Adzusagawa ; trajet 13 milles (21 kilom.). La « basha », je l'ai déjà décrite comme étant un véhicule hybride donnant l'idée du croisement d'une voiture d'ambulance avec un corbillard. Les émotions qu'elle procure, donnent assez fréquemment un avant-goût de ce que peut être l'un ou l'autre des deux moyens de locomotion précités.

Une journée de voyage en « basha » constitue un exercice épuisant, auquel un homme de santé robuste et ayant les nerfs intacts peut se résigner, si toutefois il est célibataire.

De Shimajina, toujours en allant vers l'Ouest, on plonge dans un ravin romantique et très boisé. Au début de l'été, de brillantes taches d'azalées rouges éclairent les pentes sombres des collines, et la vigne Wistaria, au suave parfum, se balance au-dessus des eaux de la turbulente rivière.

Une rude montée nous amène finalement au bout de cinq heures au sommet de la passe de Tokagotoga (7.100 pieds-2.270 m.).

Au-dessous de la crête de ce col, nous nous trouvons tout à coup face à face avec la noble forme granitique du « Hodaka-Yama ».

J'ai fait l'ascension du pic Est de cette magnifique montagne, pendant mon premier séjour au Japon, mais aujourd'hui je me propose de vous entretenir de l'ascension du point culminant de tout le massif.

Kamikochi consiste maintenant en une grande auberge très rudimentaire et un établissement de bains avec deux piscines carrées en bois, alimentées par la source chaude voisine, laquelle jaillit à quelques mètres de distance des berges de la rivière Adzusagawa à la base Sud-Ouest du Hodaka-Yama.

Lorsque j'ai exploré pour la première fois cette région, il y a vingt ans, elle était inconnue des Européens, et elle n'était guère plus familière aux Japonais eux-mêmes. Mais aujourd'hui, elle attire chaque année plus de visiteurs qui viennent, soit pour y faire des ascensions, soit pour y peindre,

Digitized by Google

on pour y poursuivre des recherches scientifiques, en botanique ou en sismologie.

Les bains sont publics et les deux sexes en usent indifféremment.

L'effet calmant d'une immersion dans la claire eau courante de ces bains, apporte un délicieux réconfort après toutes les fatigues qui sont la rançon des longues courses.

Certains de ces établissements sont dans des situations charmantes, qui, ajoutées à la réelle valeur curative de leurs eaux pour toutes sortes d'affections, en font des refuges vraiment populaires pour tous ceux qui désirent échapper à la chaleur très déprimante de l'été japonais dans les plaines.

Mon nouveau pic : Oku-Hodaka (10.200 pieds-3.250 mètres), forme la pointe du grand fer à cheval de granit, dont le côté concave fait presque face à la passe Tokugo. L'expédition que je vais ici décrire brièvement, je l'avais déjà faite une fois en 1912, mais je l'ai renouvelée dans des conditions bien plus favorables, avec ma femme, en 1913.

On me pardonnera de relater ici l'impression produite sur l'esprit d'un jeune ascensionniste japonais, lorsque du Tokugotoge il vit pour la première fois le Hodaka :

« Lorsque j'ai été en présence de ce spectacle grandiose,
« je fus transporté de ravissement et je me sentis comme
« dans un rêve. Dieu est invisible à nos yeux humains, mais
« il crée un univers merveilleux et sans bornes, qu'il orne
« avec le soleil, la lune, les étoiles, les montagnes, les rivières, les fleurs et les arbres. La place où je me tiens en ce
« moment n'est pas une exception aux merveilles de l'univers.

« Le plus savant art humain est impuissant à faire quelque chose de semblable. De pareilles pensées n'entrent jamais dans nos cœurs, lorsque nous sommes absorbés par
« nos affaires, mais dès que nous nous trouvons sur les hauts sommets des montagnes, il semble que notre esprit subisse
« quelque changement.

« Je sens, du plus profond de mon cœur, que ce changement est dû au géant idéal, sous la forme du « Hodaka »,
« lequel n'est pas autre chose qu'une création de Dieu. »

Mon guide, dans les deux occasions, était le vieux chasseur d'ours Kamonji Kamijo, qui avait déjà fait des ascensions avec moi, il y a vingt ans.

Kamonji habitait une hutte isolée sur les bords d'un lac sombre et calme, au pied de l'extrémité Sud-Est du fer à

Digitized by Google

cheval de Hodaka. Pendant l'été, il pêchait la truite qui abonde dans le lac, mais lorsque les chutes de neige chassaient les ours et les chamois des hauteurs, à la recherche de leur pâture, alors il quittait sa cabane pour pratiquer le sport qu'il préférait entre tous.

Il se montra très habile pendant notre ascension et en dépit de l'aspect menaçant de l'aube qui nous saluait, il sortit allègrement du « onsen » et traversa le pont Kappa Bashi. Sa physionomie étrange et simiesque était enveloppée d'un « tenugui » de coton (serviette) et son rude corps recouvert d'une peau de chamois non apprêtée.

Les pluies récentes avaient grossi le large et rapide Adzusagawa, et nous eûmes quelques difficultés pour trouver un gué praticable ; d'un autre côté, la marche dans les bambous épais et dans les taillis recouvrant les pentes basses au-delà de la rivière nous avaient trempés d'eau de part en part.

Au bout d'une heure et demie, nous arrivions à l'extrémité du Shirasawa, une grande rivière remplie d'éboulis, de quartiers de granit tombés des falaises environnantes et au milieu desquels nous allions nous engager. A proximité, nous trouvâmes des buissons de cassis chargés de fruits délicieux, découverte tout à fait inattendue. Une heure d'ascension soutenue en remontant cette rivière de rocs ressemblant à une moraine nous conduisait à un grand talus couvert de neige, ce qui fut pour nous un soulagement très apprécié. Ce talus se terminait à 8.000 pieds de là par une crevasse mesurant 15 à 20 mètres de profondeur, ce qui exigea des précautions dans l'emploi du piolet et de la corde pour nous permettre de prendre pied sur les rochers de l'autre côté.

Pendant les deux heures qui suivirent, le travail fut exténuant. La face abrupte des falaises de granit de l'Hodaka constitue ici l'escalade la plus longue des Alpes Japonaises et nécessite un bel effort excellent, au dire même des alpinistes notoires.

Kamonji grimpait avec une agilité et une science merveilleuses, et se cramponnait autant avec ses pieds qu'avec ses mains. Les souples sandales de ficelle (waraji) qu'il portait, quoique inutiles sur les pentes de neige, permettent une adhérence extraordinaire sur les rochers mouillés et glissants. A un moment, elles devinrent de toute utilité, car la pluie que nous prévoyions se mit à tomber et bientôt les

Digitized by Google

nuages menaçants nous voilèrent la vue de tout à l'exception de l'entourage immédiat.

De temps à autre, des rafales de vent sifflant par dessus les crêtes sauvages, écartant les nuées, nous révélaient la présence de tours et de falaises grises qui surplombaient les ravines les plus désolées que l'on puisse imaginer.

Bientôt le vent semblait souffler de tous les côtés à la fois, et la pluie non seulement tombait du ciel mais semblait remonter de la terre. Depuis longtemps déjà, nous étions transpercés par l'eau, nos doigts étaient engourdis et nous étions transis jusqu'aux os.

Les arêtes vives des éclats de granit avaient mis à mal mes « kletterschuhe » et je sentais le dur tranchant des pierres au travers des semelles de corde détrempée. Les nuages qui nous enveloppaient, déformaient et cachaient tout, et on avait à peine surmonté un obstacle qu'un autre surgissait aussitôt comme un vague mirage.

Je commençais à me demander jusqu'à quel point il était possible de supporter d'être ainsi malmené, et jusqu'où il serait sage de soutenir la lutte. C'est alors que, pendant un court instant, les nuages s'étant écartés, un point apparut au delà duquel on percevait un plus clair aspect des choses « Dekimashita, dekimashita ! » criait Kamonji... « Cho-jo. cho-jo ! le sommet ! le sommet ! nous le tenons ! Nous le tenons ! » Une sorte de grimace expressive dans laquelle il y avait un mélange de soulagement et de satisfaction illuminait sa face ridée. Il s'écarta pour m'inviter à être le premier à atteindre les quelques fragments de pierre épars, à peine quelques pieds carrés qui forment le sommet actuel du plus élevé des pics des Alpes Japonaises.

Nous n'avions que le temps pour une mutuelle « medeto » (congratulation) et pourtant, je remarquai que même dans cette désolation froide et grise, fleurissait l'aimable et invariable « potentille » jaune (la bien nommée « gelida ») et une minuscule « campanula » bleu pâle.

L'ascension et l'escalade avaient pris six heures et nécessité un effort presque incessant, avec de rares arrêts, mais la descente allait être presque plus fatigante encore. Maintenant, nous allions avoir à faire face aux rafales de vent et de pluie, et la route, pendant les premiers six cents mètres, fut très pénible en raison du brouillard qui nous enveloppait et qui rendait la marche difficile. Il faisait bien trop froid, trem-

Digitized by Google

pés comme nous l'étions pour songer à faire halte afin de nous restaurer ; Kamonji avec son « waraji » réduit à l'état de rubans flottants, et moi avec mes « kletterschuhe » transformés en une masse informe, nous commençions à croire que Kamikochi était vraiment bien, bien loin « *a very long, long way* ». Cependant, avant d'atteindre ce havre du repos, nous dûmes constater que les fourrés glissants de bambous étaient changés en un dédale de ruisseaux et de fondrières et que les petits ruisselets du matin s'étaient transformés en torrents mugissants.

A un certain endroit, mon compagnon offrit de me porter au delà d'un marais inquiétant, mais à mi-chemin il rencontra du sable mouvant et je dus descendre pour l'aider à se dégager. Les eaux grossies de l'Adzusagawa roulaient avec un effrayant fracas les rocs et galets dans le lit élargi de la rivière, et ce n'est qu'après une lutte désespérée, en nous frayant un chemin précaire et en allant d'un gros bloc de rocher à un autre, avec de l'eau jusqu'à la ceinture, que nous pûmes atteindre finalement l'autre rive et que nous fûmes enfin en sûreté. Nous reçûmes un accueil chaleureux sous le toit hospitalier de Kamikochi ; jamais la tiède cabane « onsen » ne fut plus douce aux voyageurs, ni le tamagozaa (lait de poule japonais) un luxe plus apprécié et réconfortant qu'à la fin d'une aussi plaisante et excitante journée.

La plus belle escalade dans les Alpes Japonaises du Nord, après l'Hodaka, s'est celle du Yari-ga-také, « le pic de la Lance » en partant du Nord-Est, ascension que je fis également pour la première fois en 1912.

Mes chasseurs et moi nous bivouaquâmes dans la forêt de pins et de bouleaux sur la rive droite de l'Adzusagawa, à environ cinq heures de marche de Kamikochi, à la base Est du Hodako-Yama.

Kamonji, maheureusement, et à notre mutuel regret, n'était pas disponible, mais il m'envoya deux de ses parents éloignés. Depuis le bivouac nous eûmes à accomplir une montée pénible jusqu'au pied de l'Yari-ga-Take en suivant une gorge magnifique appelée Yoho-o-dani. Ceci nous prit huit heures en comprenant le passage ardu d'un lit de torrent où nous dûmes descendre dans l'eau jusqu'à la ceinture et parfois sauter de rocher en rocher, tandis qu'un faux pas aurait eu des conséquences bien plus dangereuses qu'on ne pouvait le supposer.

Digitized by Google

Ce sont ces remontées des vallées torrentueuses qui forment le côté difficile de ces expéditions et les rendent plus fatigantes qu'une bonne escalade moyenne dans les Alpes Suisses. De bonne heure dans l'après-midi nous atteignîmes la crête de la grande arête qui borde l'entrée du ravin, et dans le Nord Ouest nous aperçûmes le « Pic de la Lance » dressant sa flèche hors de l'arête brute de dur porphyre désagrégé, lequel remplace ici le granit de la chaîne principale dans laquelle il vient se souder.

Notre second bivouac eut lieu dans le repaire d'un chasseur d'ours, à 9.000 pieds (2.700 m.) d'altitude, quelques 1.500 pieds (450 m.) au-dessous du sommet du Yari-Gatake.

Un feu ronflant fait des branches aromatiques des pins rabougris qui croissent aux alentours, éclaira bientôt les rochers environnants. Lorsque nous fûmes assis hors de l'abri, nous contemplâmes d'abord le coucher de soleil dorant la tête de lance du « Yari », ayant le ciel embrasé derrière nous, puis au delà des plus proches collines à l'Est, entre la pyramide du Jonendake et le cône éloigné du Fuji, nous vîmes la lune se lever et commencer sa course dans un ciel d'un bleu profond, où les étoiles, comme des feux, brillaient d'un éclat éblouissant.

Le lendemain matin, l'aube nous révéla une jolie mer de nuages surgissant de la vallée au-dessous de nous, mais le soleil qui montait eut bientôt dissipé le brouillard, et à peine avions-nous terminé notre petit déjeuner, que la tête de lance aiguë du Yari apparaissait, se détachant vigoureusement sur un ciel sans nuages. A 6 h. 45 du matin nous repartions, en tournant le dos à notre abri.

Notre route montait en direction presque Nord, jusqu'à la croupe qui forme la continuation de l'arête Est du Yari, et pendant une certaine distance, tout fut assez facile. L'arête elle-même est extrêmement aiguë et étroite et ce n'est que lorsque nous l'eûmes atteinte que nous pûmes juger du travail que nous avions devant nous.

Au-dessous, côté Nord, elle s'inclinait à un angle de 70 degrés environ, vers un étroit couloir de neige d'environ 1.500 pieds de profondeur, et au delà de celui-ci, s'élevait la muraille de roc extrêmement abrupte que je me proposais de conquérir. Le courage de mes compagnons tomba rapidement à zéro, mais graduellement je réussis à les convaincre que

Digitized by Google

les difficultés étaient loin d'être aussi terribles qu'elles en avaient l'apparence, et qu'ils allaient l'éprouver à leur contact. Nous descendîmes lentement la pente Nord de l'arête en précipice, et avec beaucoup d'hésitation, les hommes suivirent le couloir de neige dans des pas que je fis si grands qu'ils auraient suffi à un éléphant.

Au delà de la neige nous attaquâmes tout droit la muraille, et comme je prenais la tête, en prodiguant toutes sortes d'assurances encourageantes, je constatai que l'entrain de mes chasseurs croissait avec la montée.

La hauteur au-dessus du couloir était d'environ mille pieds, mais la dernière moitié était presque verticale, et finalement une cheminée bien faite pour pratiquer du beau sport nous donna accès à l'arête du sommet.

Une fois que les hommes sentirent le roc sous leurs pieds (car leur crainte de la neige venait de cette peur qui naît si souvent de l'ignorance ou de l'inexpérience) ils grimpèrent avec beaucoup d'agilité et d'entrain.

Comme ils me rejoignaient sur la petite plate-forme qui forme l'extrême pointe de la lance du Yari, leur enthousiasme ne connut plus de bornes à la vue du spectacle qui s'offrait à leurs yeux, et en voyant par quels moyens ils avaient atteint leur but. Des cris de « Banzaï ! Banzaï ! » retentirent dans l'air calme, et des révérences de reconnaissance furent prodiguées devant le minuscule reliquaire fait d'éclats de porphyre qui orne le sommet.

L'altitude du Yari est de 10.430 pieds (3.180 mètres) et la vue qu'il commande est magnifique. Vers le Nord, on aperçoit des arêtes sauvages, et des vallées désolées descendant vers les vagues brillantes de la Mer du Japon.

Entre nous et ses flots, il y a littéralement des centaines de kilomètres carrés de pays montagneux presque inhabités, sauf dans les vallons par quelques rares chasseurs solitaires ou par des charbonniers.

Au Sud-Est, s'élève la grande muraille des Montagnes Koshu, les Alpes Japonaises méridionales, et au-dessus d'une de leurs arêtes, le gracieux cône du Fuji dont les pentes Sud s'élèvent sans interruption à 12.400 pieds depuis les rives du Pacifique, dans la baie de Sagami.

Au Sud-Ouest, le Yakedake élève une svelte colonne de fumée d'argent sur un ciel pur ; mais, peut-être la vue la plus impressionnante est-elle encore celle des énormes murailles

Digitized by Google

et tours de granit du Hodaka, avec les lacets en serpentins de l'arête qui nous fait communiquer avec le pic le plus élevé. Pratiquement, la vue embrasse toute la largeur de l'île « Dai-Nippon » dans sa partie la plus large.

Le retour à Kamikochi avec de fréquentes haltes prit dix heures, mais cette fois nous descendîmes la vallée principale de l'Adzusagawa qui constitue la route ordinaire du Yari. L'expédition fut réellement intéressante, quoique la véritable escalade sur la face Est fût réduite aux deux dernières heures de l'ascension.

L'année suivante, je recommençai cette ascension, avec quelques variantes et en compagnie de ma femme, accompagné cette fois par Kamonji et Seizo-Nemoto, un homme actif et alerte des fameuses montagnes de « Myogi-San-a-Joshu ». Nous bivouaquâmes deux nuits dans un enclos de rochers près du pied du Yari, et bien que Kamonji témoignât peu d'enthousiasme pour les derniers 500 pieds de la muraille, l'intérêt qu'il montra à cette nouvelle manière d'escalader son vieux pic et la joie qu'il éprouva à voir son Aku-Sama (« auguste dame ») au sommet, furent aussi amusants qu'ils étaient sincères.

Maintenant, je vais vous demander de me suivre au Sud, vers le deuxième groupe important de montagnes, auquel je me suis hasardé de donner l'appellation « d'Alpes Japonaises méridionales ». Elles forment un immense massif triangulaire presque entièrement enclavé dans le cours des rivières Fugikawa à lEst, et Ternyugawa à l'Ouest, qui sortent du lac Suwa ; la pointe du triangle étant formée par ce lac fameux. De manière générale, ce massif est composé de trois chaînes presque parallèles, courant Nord et Sud ; la chaîne Akaishi à l'Ouest, celle de Shirane au centre, et les pics de granit dentelés du Komagatake à l'Est. Je me suis laissé dire qu'avant que j'eusse fait moi-même l'ascension des principaux sommets, ce dont il va être question, aucun d'entre eux pour ainsi dire n'avait été précédemment visité par des voyageurs européens.

Le plus élevé de ces pics atteint la hauteur de plus de 10,450 pieds (3.600 mètres) dans le triple sommet Shirane, San de Koshu, situé à environ 35 milles au Nord-Ouest du Fuji, et que l'on aperçoit merveilleusement bien des collines au-dessus de Shoji. La ville la plus proche et la plus accessible est Kofu, à l'Est de la chaîne, capitale de la province de Koshu.

Digitized by Google

Elle est reliée par six heures de chemin de fer avec Tokio ; la voie très pittoresque passe par le plus long tunnel du Japon, 3 milles 1/4 de longueur, en dessous de la passe de Sasago. Kofu (40.000 habitants) est une des villes les plus modernes du Japon. Elle est située dans une grande plaine fertile, encerclée de montagnes, et occupe probablement l'emplacement d'un ancien lac, maintenant drainé par la rivière Fujikawa. Cette plaine est couverte de villages ; Kofu est le centre d'un commerce considérable de soie, de papier et de raisins.

Certains filateurs de soie emploient plusieurs centaines de personnes, en majorité des jeunes filles, qui fournissent, dit-on, quatorze à quinze heures de travail par jour, sans même un seul dimanche de repos, et cela pendant toute l'année, à l'exception de deux mois d'hiver. Mais j'apprends avec plaisir dans la presse japonaise que l'on fait actuellement des efforts pour remédier à cet état de choses lamentable.

Que je vous présente maintenant les grands pics des Alpes Japonaises du Sud, là où j'ai fait la plupart de mes dernières explorations. J'ai choisi comme « spécimen » l'un des plus intéressants le Ho-wo-Zan, pic du Phénix (9.530 pieds, 2.906 mètres) auquel on a le mieux accès de la plaine de Kofu.

Un jour de voyage dans la direction de l'Ouest m'amena à Ashiyasu, village situé dans une vallée solitaire, à une altitude de 2.200 pieds (670 mètres), dont les sombres chalets s'accrochent avec peine aux escarpements élevés et aux pentes crevassées et abruptes, au-dessus du lit du torrent sauvage.

Ces chalets sont extrêmement pittoresques vus à distance, mais leurs particularités ne pourraient être ni décrites ni photographiées : c'est leur saleté repoussante et leur mauvaise odeur. « On cesse vite d'admirer ce que l'on voit, mais encore bien plus vite ce que l'on sent. »

Cependant, à la maison du « head-man », un coin vraiment charmant, je fus reçu par le notable « Natori Unyichi » avec toute l'amabilité et la courtoisie désirables car j'étais le premier « gwaikokujin » ou homme de pays en dehors à profiter de son hospitalité.

Les chasseurs qu'il me fournit furent des compagnons de premier ordre, toujours de bonne volonté, prévenants et empressés à me satisfaire.

De fait, la camaraderie de ces hommes à l'esprit simple et au cœur bon, a toujours été pour moi un des plus grands charmes de mes courses alpestres au Japon.

Digitized by Google

Chaque été, je les revoyais avec un intérêt toujours nouveau, et je les quittais chaque fois avec un plus grand regret.

Hô-wô-Zan est une belle aiguille de granit émergeant d'une crête parallèle à l'Est de Kaigane, entre celui-ci et la plaine de Kofu. Jusqu'à ce jour, on l'avait considérée comme étant inaccessible aux pieds humains. On prétend que Kobo Daishi lui-même, le père déifié de l'alpinisme japonais, aurait tenté son escalade sans succès. Ce sommet plus que tous les autres, mérite le commentaire suivant de la géographie indigène locale : « C'est une des régions les plus montagneuses ; elle renferme des solitudes sans aucune piste, car l'homme est impuissant à escalader ces montagnes. »

Mes bons chasseurs eux-mêmes étaient sceptiques quant au succès de l'entreprise, quoique tout disposés à contribuer à me la faire manquer moyennant rétribution supplémentaire.

Partis de la maison de mon ami le notable de Ashiyasu, après une rude grimpée de huit heures sous un torride soleil d'été, nous atteignîmes un abri abandonné par les bûcherons, qui fut notre bivouac sur le flanc Sud-Ouest du Ho-wo-Zan, près de la lisière supérieure d'une forêt de pins, à huit mille pieds (2.440 mètres).

A proximité d'un feu gai, je fixai mon hamac de poche à une maîtresse branche, et bientôt j'étais profondément endormi. Mes compagnons au-dessous de moi furent moins heureux, car l'épais et chaud tapis d'esquilles de bois sur lequel ils étaient étendus, formait une couche chaude où abondait l'agile « Pulex-irritans » (parasite) de sorte que même l'épiderme coriace de mon fidèle Shimidzu Chokichi portait le lendemain matin d'abondantes traces de piqûres.

Et cependant, rien ne pouvait le déranger, car moi-même étant tombé de mon hamac pendant la nuit et ayant atterri sur lui, comme il reposait et ronflait en paix, la seule allusion qu'il fit à cette désagréable interruption de son sommeil fut une formule d'excuse très polie : « O jama wo-itashimashita ! (Je suis extrêmement contrarié de m'être trouvé sur votre honorable chemin). »

Le lendemain matin, une grimpade de trois heures, tout d'abord en remontant un cours d'eau, ensuite en longeant une arête étroite de granit, nous conduisit à une brèche à une altitude de 9.500 pieds (2.900 mètres) entre Ho-wo-Zan et son voisin du Sud : Jizodake. Juste au-dessous de la Selle, je trou-

Digitized by Google

vai parmi les pins rabougris une exquise orchidée japonaise (cypripedium yatabeanum).

Tout à coup, mes hommes, dans un état d'extrême surexcitation, me saisirent brusquement le bras en me désignant un magnifique chamois placé sur un promontoir rocheux faisant saillie dans le ravin en dessous de la Selle à environ 180 mètres à l'Ouest ; il considérait tranquillement la vue que nous venions nous-mêmes d'admirer : « Regardez ! Regardez ! le Iwa-Shika ! » disaient-ils d'une voix étouffée.

L'un des trois hommes qui portait une vieille carabine se chargeant par la culasse (quoique la chasse fut fermée) reprit assez vite son sang-froid pour se décider à ramper dans les débris de rochers, afin de se mettre à l'affût de l'animal, mais celui-ci se leva tranquillement et s'en fut. Kumajiro, vif et agile comme un singe, auquel il ressemblait d'ailleurs, disparut dans le ravin en courant, s'empara du fusil de son camarade, et un moment plus tard, deux coups partaient à court intervalle, répétés par l'écho des montagnes, puis tout retomba dans le silence.

J'étais donc abandonné et maintenant, je n'avais plus avec moi que le dernier du trio pour terminer l'escalade du mieux que je le pourrais.

Ensemble, nous nous mîmes en marche pour atteindre le pied de la pyramide duquel émerge l'extrême pointe, mais là Yasujiro s'arrêta et insista pour que nous retournions sur nos pas, car, disait-il, tous les efforts seraient inutiles.

Sur ce, je grimpai seul sur une petite plate-forme, ayant environ 50 c/m. sur 30 c/m.; mais de là, il apparaissait tout d'abord qu'il y avait peu d'espoir de progresser au delà. Les deux piliers jumeaux se joignaient « gassho-dachi-ni », ainsi que les Japonais décrivent la position des mains jointes pour la prière (ou encore, une paire de carottes gigantesques sur une table). J'estimai que le plus grand des deux avait environ 75 pieds de hauteur et le plus petit 12 à 15. De ma minuscule plate-forme, une inspection plus détaillée me montra que la seule chance de succès résidait dans l'escalade de l'angle convexe du pilier inférieur, mais cela était impossible sans une aide.

Mon compagnon refusait de faire davantage pour m'aider, sauf d'appuyer mon piolet contre mes pieds pour assurer ma stabilité sur la plate-forme ; mais avec cet appui, je commençai à bombarder l'extrémité de la fissure au plus haut point

Digitized by Google

de contact des deux aiguilles avec une pierre solidement attachée à l'extrémité d'une corde légère de 80 pieds. Chaque fois que je manquais le but, elle me revenait sur le dos ou sur les épaules. Enfin après une demi-heure d'efforts exténuants un lancement heureux atteignit le but, et après une tension préliminaire sur la corde, je constatai avec un soulagement intense, que celle-ci offrait toute sécurité, et que la pierre était solidement calée.

Maintenant, c'était le « tug of war » la lutte. Tenant la corde de la main gauche pour me maintenir, j'appliquai tout ce que je pouvais de toute la surface de mon corps contre l'arête du pilier de droite, et au prix d'un effort pénible, je commençai à faire mon chemin ascensionnel à la vitesse d'un vieil escargot, ou si vous le préférez, d'un procès légal au Japon. Tous les 1 mètre ou 1 m. 50, je devais m'arrêter pour reprendre haleine, la corde servant uniquement à m'empêcher de glisser en bas. A la fin, je voyais ma route entravée par un curieux bloc de granit en saillie, placé dans une telle position que la corde, de la direction dans laquelle j'avais avancé graduellement, ne pouvait plus m'être d'aucune utilité. C'était un cas de « touch and go » (hasarder le tout pour le tout), aussi, je décidai de toucher le roc et de laisser aller la corde, me retenant avec l'extrémité des doigts pour gagner de nouvelles forces et reprendre haleine, pour le dernier effort ; je pris mon courage à deux mains, et laissant retomber la corde sur la gauche je lançai tout le poids de mon corps en avant sur l'obstacle. A force de ruades et d'efforts pour me hisser, je réussis à me soulever jusqu'à ce que les avant-bras se trouvassent à la place qu'avaient occupée mes doigts : une nouvelle pause pour affronter la lutte finale, et par un suprême effort, je réussissais à atterrir sur le sommet du bloc, trempé de sueur et défaillant c'est vrai, mais heureux au delà de toute expression.

Bientôt après, j'atteignis le sommet le moins élevé lui-même ; de là, pour atteindre le sommet le plus élevé restait une tâche relativement aisée, car bien que le chemin pour y parvenir fut presque vertical, les points d'appui pour les pieds et les mains étaient excellents.

En sorte que, moins d'une heure après avoir quitté la plate-forme inférieure, je me trouvai debout, pour la première fois de ma vie, sur le sommet d'un pic jusqu'à lors inviolé, quoique fameux, le sommet consistant en une petite plate-

Digitized by Google

forme de granit n'ayant pas plus de deux mètres carrés, émergeant comme un îlot dans une mer de nuages. Une fois de plus, je manquai le point de vue, mais je ne manquai pas de voir le brouillard.

Il n'y avait aucun motif pour prolonger le séjour sur ce sommet et la gymnastique de la descente fut rendue facile en lançant la corde autour d'une saillie de rocher sur le pilier le moins élevé et en m'en servant pour affermir ma descente.

Le soulagement manifesté par Tasujiro en se rendant compte qu'il aurait maintenant quelque chance d'assister à un banquet au lieu d'un enterrement était inénarrable.

Mais, pas plus que moi, il ne devait avoir prévu de quelle nature serait ce repas et non moins surprenante fut la rapidité avec laquelle il fut préparé.

Nous n'eûmes pas plus tôt regagné la « Selle » où nos camarades avaient déserté, que nous fûmes rejoints par les deux musards, Kumajiro portant sur ses larges épaules la dépouille du chamois qu'il avait eu la chance d'abattre dans le ravin au-dessous du col. Il se trouva que c'était un magnitique mâle de cinq ans environ et pesant de 35 à 40 kilos. Sa forme était plus vigoureuse et moins gracieuse que celle de son congénère des Alpes, avec des cornes plus petites et moins recourbées, et un museau plus fort. A peine eûmes-nous échangé des félicitations mutuelles, que l'animal encore chaud fut posé à terre à mes pieds, et fut immédiatement ouvert par le vieux chasseur, qui en retira le foie, et respectueusement m pria de « vouloir bien daigner lui faire l'honneur de prendre ma part de la chair fumante ». A ce moment, j'étais justement en train de préparer du cacao, aussi l'aimable attention dépassait-elle le but.

Le vieil homme semblait quelque peu contrarié de mon refus, car plus tard il m'expliqua que c'est dans cet organe particulier que réside la force et les qualités spéciales de tous les animaux, et que le fait de le consommer pendant que le sang est encore chaud confère une partie de leurs qualités caractéristiques de force, d'agilité et de vitesse.

La conséquence de cette chasse imprévue ne fut pas le seul incident singulier de cette surprenante expédition. L'ascension du fameux sommet de l'Ho-vo-Zan paraissait avoir produit une forte impression sur le seul témoin de l'intrépide escalade finale et la description qu'il en fit aux autres ne perdit certainement rien à passer par sa bouche. Deux ou trois jours

Digitized by Google

plus tard, ils m'abordèrent et me firent l'effarante proposition suivante : « Comme vous avez été, Monsieur, le premier à réussir l'ascension du sommet, quelle magnifique chose ce serait, si vous construisiez un temple à Jizo-Sama, au pied du pic, et que vous deveniez vous-même le premier Kan'nushi (prêtre gardien du Dieu). »

Cette suggestion m'apparut comme la plus singulière invite à une construction d'église et la plus bizarre proposition d'avancement que j'eusse jamais reçue, mais il ne pouvait y avoir aucun doute sur sa sincérité.

L'ascension du Fuji-San, la montagne sans rivale (12.400 pieds, 3.780 mètres), faite dans des conditions normales, n'offre aucune espèce de difficulté. La saison des escalades, qui dure depuis la mi-juillet jusqu'à la mi-septembre, s'annonce par une cérémonie formaliste appelée Yama-Biraki, ou « ouverture de la montagne » ; elle est dirigée par le chef Kannushi ou « gardien du Dieu » qui a la garde du temple principal. En dehors de cette période officielle, la déesse de la montagne est supposée ne pas être à la maison pour les pèlerins ; en conséquence, les importuns et les indésirables ne peuvent s'attendre qu'à des désastres.

Par une coïncidence curieuse, j'ai fait cette expérience à presque chaque ascension que j'ai entreprise avant que le Yama-Biraki ne fut proclamé.

Une année, au commencement de juillet, ma femme et moi, nous n'avons pas seulement été bloqués à une altitude de 10.000 pieds (3.000 mètres) par une tourmente qui sévit dans la montagne pendant trois jours, mais nos coolies refusèrent d'aller jusqu'au sommet et nous dûmes faire le reste de l'ascension seuls, en essuyant la fin du typhon.

Quelques années auparavant, je fis une expérience encore plus singulière. A cette époque, on ne connaissait rien ou presque rien au point de vue ascension des neiges du Fuji et des possibilités de les escalader. Par un matin magnifique du commencement de mai, je partais avec deux amis du point que les Japonais appellent « la grande porte », à Omiya, non sans avoir été sérieusement dissuadé et avoir reçu des avertissements bien intentionnés de la part des anciens du village, des policiers et des prêtres de la pagode Sengen. Nos « Goriki » porteurs, qui marchaient à contre-cœur n'eurent pas plutôt atteint la limite de la forêt et installé notre bivouac sous un hangar démoli, que le typhon prédit éclata avec une violence

Digitized by Google

inouïe. Nous avions bien été prévenus d'avoir à veiller aux rafales, mais pendant trois jours, nous n'eûmes pas à attendre, car elles s'imposèrent. Finalement, le temps s'éclaircit et nous repartîmes.

Une excellente montée de 6.000 pieds (1.830 mètres) faite dans la neige nous récompensa, mais les porteurs tout à fait énervés, désertèrent l'un après l'autre, pendant le trajet au sommet, sauf un seul, optimiste endurci, qui persévéra. La vue que l'on a de Sen-ga-mine, le point culminant, (lequel entre parenthèses est rarement visité par les voyageurs étrangers et est situé à environ 250 pieds plus haut que les dernières huttes au bord du cratère), était la plus belle vue de ce genre que nous eussions encore contemplée. On découvre la largeur presque entière du Japon central dans sa partie la plus étendue qui se déroule devant nous, ainsi qu'une gigantesque carte en relief.

Tandis que les vagues de l'Océan Pacifique baignaient au Sud la base du Fuji à nos pieds, la brume de l'éloignement semblait seule voiler les eaux de la mer du Japon au Nord, à plus de 120 milles de distance. L'opposition produite par l'éclat des neiges qui recouvraient la moitié supérieure du pic, avec la couleur sombre des forêts de pins, montant de prairies verdoyantes d'un éclat de ton extrêmement vif et les brisants d'écume du Pacifique roulant au delà vers l'Est, sous un ciel pur du bleu le plus profond, tout cela réalisait une fête de couleurs et une variété de charmes que l'on peut rarement éprouver, même sur les pics les plus élevés des Alpes.

Comme conséquence, cette ascension fut considérée comme ayant eu une issue plutôt tragique. Nos conseillers amicaux de la pagode Omiya, d'où nous étions partis, ne nous revirent plus, car nous traversâmes la montagne jusqu'à Gotemba, et nous ne retournâmes pas à notre point de départ. Cependant, leur aimable sollicitude fit que nous fûmes bientôt l'objet de la sympathie publique et les journaux étrangers nous honorèrent immédiatement de la notice nécrologique suivante, traduite du journal japonais bien connu, le *Hochi Schimbun :*

« Les deux (?) étrangers qui partirent pour gravir le Fuji avec quatre porteurs ont disparu. La montagne est toujours couverte de neige jusqu'à la cinquième station, et comme le sommet était entouré de nuages, les voyageurs furent instamment conseillés de remettre leur tentative à plus tard, mais ces étrangers étaient bien décidés à passer outre. Quelques

Digitized by Google

heures plus tard, la tempête éclata, enlevant des toits de maisons et d'énormes quartiers de roche. Comme on n'a plus entendu parler d'eux, on craint qu'ils n'aient succombé dans la tourmente. Même se seraient-ils mis à l'abri, que depuis longtemps le froid et la faim les auraient anéantis sans espoir. On ignore leur nationalité, mais nous supposons que ce sont des Anglais, pour cette raison que *le peuple de cette nation aime à faire tout ce qui peut lui être préjudiciable et se glorifie de sa vigueur!* »

Il reste encore une autre note caractéristique du Fuji-San d'aujourd'hui qui le distingue de n'importe quelle autre montagne connue, et qui est en effet spéciale au Japon moderne : ce sont les contrastes étonnants et suggestifs entre les choses anciennes et modernes. Nulle part ailleurs on ne voit l'ancien et le moderne se heurter aussi violemment, sans que l'on puisse observer dans les yeux des natifs du pays une objection apparente ou une désapprobation. Ici, le matérialisme du 20e siècle dénué de tout romantisme étend sa main par-dessus mille années et attire à lui le dixième siècle avec son cortège de rêves et les coutumes d'un monde ancien. Presque à la porte de la pagode la plus vénérée de ce pic sacré, la bannière du bureau de poste flotte dans la brise pour avertir le pèlerin fatigué, mais triomphant, d'avoir à envoyer, aux quatre coins de l'Empire, la carte postale illustrée qui annoncera le succès de ses efforts. Dans une autre circonstance à l'aurore, après que vous avez visité avec un étonnement admiratif l'installation météorologique la plus moderne placée sur les bords du cratère, vous vous retournez et vos yeux sont aussitôt saisis à la vue de quelque vieillard, pèlerin dont les membres grelottants et l'expression extatique commandent le respect et dont le corps vêtu de blanc incarne la dévotion ardente à un culte primitif rendu avec la plus grande sincérité aux splendeurs du Soleil Levant.

Bibliographie : *Mountaineering Exploration in the Japane Alpes* (John Murray, 1896).

The Playground of the Far East, John Murray (1918).

(Ces deux ouvrages sont du *Rev. Walter Weston*, ce sont les deux seuls sur ce sujet qui existent en anglais. Plusieurs autres ont été publiés en japonais.)

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

L'Alpinisme passé et futur, par sir MARTIN CONWAY... 7
Rapport sur l'Alpine Club, présenté par A.-L. MUMM et J.-E.-C. EATON..... 13
Le Club Alpin Ecossais, par F.-J. GOGGS..... 35
Le Club Alpin du Canada, par BYRON HARMON..... 41
Le Club des Grimpeurs, par C.-A. MATHEWS..... 51
Le Club Alpin de la Colombie Britannique, par M.-H.-E. COULTER 53
Le Club Alpin Suisse, par EUG. DES GOUTTES..... 55
La Société des Touristes du Dauphiné, par HENRI FERRAND 87
Historique du Club Alpin Français, par HENRY CUENOT. 101
Le Centre excursionniste de Catalunya, par le docteur LOUIS LLAGOSTERA..... 139
Penalara, par ANTONIO-VICTORY..... 142
Association des Clubs Alpins de l'Amérique du Nord, par LE ROY JEFFERS..... 155
L'Appalachian Mountain Club, par ALLEN H. BENT..... 159
Le Mazama Club, par RODNEY L. GLISAN..... 165
Le Sierra Club, par W.-B. BADÉ..... 169
Le Club Alpin Américain, par HENRY G. BRYANT..... 175
L'Adirondack Camp and Trail Club, par GODFREY DEWEY. 181
Le California Alpine Club, par W.-C. FANKHAUSER..... 183
Le Colorado Mountain Club, par J.-G. RODGERS..... 185
Le Club Champs et Forêts, par FREDERICK M. BROOKS.... 189
Le Fresh Air Club, par MORTIMER BISHOP..... 193
Le Club des Montagnes Vertes, par W.-S. MONROE..... 197
Le Club de sentiers et de montagnes d'Hawaï, par ALEXANDER HUME FORD..... 201

Digitized by Google

Le Klahhane Club, par E.-B. WEBSTER..... 203
Les Montagnards, par EDWARD W. ALLEN..... 205
Le Prairie-Club, par D.-W. ROPER..... 209
Le Sagebrush and Pine Club, par J.-H. WRIGHT..... 213
Le Tramp and Trail Club, par FRANCK PLACE junior.... 215
Cabanes, Refuges et Châlets dans les Alpes du Dauphiné et de la Savoie, par HENRI FERRAND..... 217
Les Refuges du Club Alpin Italien, par le docteur AG. FERRARI 245
La Gérance des Refuges gardés, par L. LE BONDIDIER.... 259
Les Guides du Club Alpin Italien, par le comte L. CIBRARIO 271
Rapport sur l'évolution de l'alpinisme et sa transformation technique, par JEAN ESCARRA..... 279
Le développement du ski en France, par HENRY CUENOT. 291
Caravanes scolaires de jeunes gens et de jeunes filles du C. A. F., par POL BROUCHOT..... 321
Les publications comparées des divers Clubs alpins, par HENRI FERRAND..... 337
Les publications du Club Alpin Italien, par GIOVANNI BOBBA 345
L'œuvre d'utilité publique accomplie par l'Appalachian Mountain Club, par CHARLES E. FAY..... 355
Le Brunnegghorn dans l'histoire, par W.-A.-B. COOLIDGE. 365
Dans la Montagne Noire, par P.-L.-ROTTHEY D'ORBCASTEL 369
Explorations dans les Alpes Japonaises, par le Révérend WALTER WESTON..... 373

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

ERRATA ET CORRIGENDA

Page 14, ligne 8, au lieu de Pake, lire *Packe.*

Page 50, ligne 9, au lieu de végéation lire *végétation.*

Page 75, ligne 3, au lieu de organisaion, lire *organisation.*

Page 81, ligne 11, au lieu de receuillies lire *recueillies.*

Page 82, ligne 6, au lieu de Bernica, lire *Bernina.*

Page 82, ligne 17, au lieu de Schmutz, lire *Schwytz.*

Page 120, ligne 21, au lieu de intevenir, lire *intervenir.*

Page 121, ligne 18, au lieu de mossif lire *massif.*

Page 123, à la note, une ligne est tombée. Restituer le texte comme suit :

« Règlement du 12 avril 1904. — Une entente est inter-
« venue entre la Société des Touristes du Dauphiné et le
« C. A. F. pour les guides exerçant leur profession sur le
« territoire commun aux deux Associations. »

Page 126, à la note, ligne 4, au lieu de toponimie, lire *toponymie.*

Page 130, à la note : au lieu de La Montagne, lire *La Montagne*, n° 136, mai-juin 1919, pages 128 et 253.

Page 136, ligne 29, au lieu contributoion, lire *contribution.*

Page 141, ligne 4, au lieu de Roldan lire *Roland.*

Page 160, ligne 38, au lieu de députés, lire *réputés.*

Page 176, ligne 39, au lieu de Arcitque, lire *Arctique.*

Page 177, ligne 10, au lieu de sans aucun, lire *sans aucun doute.*

Page 206, ligne 20, au lieu de esu, lire *est.*

Page 236, ligne 14, au lieu de cristallinues lire *cristallines.*

Page 240, ligne 35, au lieu de Taul, lire *Tacul.*

Digitized by Google

Page 263, ligne 10, au lieu de malheureusemen lire *malheureusement.*

Page 269, ligne 16, au lieu de differenes, lire *différentes.*

Page 272, ligne 16, au lieu de Appenins, lire *Apennins.*

Page 272, ligne 19, au lieu de tranquilié lire tranquillité.

Page 275, ligne 10, au lieu de célèbes, lire *célèbres.*

Page 286, ligne 21, au lieu de uelques lire *quelques.*

Page 294, ligne 29, au lieu de cetet, lire *cette.*

Page 296, ligne 11, au lieu de campagne d'hiver, lire *une campagne d'hiver.*

Page 307, ligne 21, au lieu de affiléies, lire *affilliées.*

Page 359, ligne 32, au lieu de on, lire *son.*

Page 377, lignes 20 et 21, au lieu de Tokugotoge, lire *Tokagotoga.*

FIN

Impr. de *L'Expansion Scientifique Française,* 23, rue du Cherche-Midi, Paris

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

BOUND
SEP 24 1936
UNIV. OF MICH.
LIBRARY

Digitized by Google

Digitized by Google

This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

https://books.google.com

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`